



Frères de Sang: tome 1, L'Éveil

Maeder, Delphine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DELPHINE MAEDER

FRERES DE SANG

Tome 1 - L'Éveil



*À ma meilleure amie Sylvie,
Sans elle, jamais je n'aurais écrit ce roman !*

*Je remercie également Oxanna Hope
De m'avoir aidée pour les corrections de ce tome et pour m'avoir soutenue.*

Sommaire

Prologue

Chapitre I : L'accident

Chapitre II : Cauchemars

Chapitre III : Retour dans le passé

Chapitre IV : La Bibliothèque

Chapitre V : Portraits de famille

Chapitre VI : La soirée

Chapitre VII : La Fête des Vignerons

Chapitre VIII : Un nouvel ami

Chapitre IX : Rapprochement

Chapitre X : Malaise

Chapitre XI : Le bal des Vendanges

Chapitre XII : Excuses

Chapitre XIII : Malédiction

Chapitre XIV : Qui est-il ?

Chapitre XV : Les preuves

Chapitre XVI : Toute la vérité

Chapitre XVII : Le monde caché

Chapitre XVIII : Le fruit défendu

Chapitre XIX : Princesse d'un soir

Chapitre XX : Gabriel

Chapitre XXI : Frères

Chapitre XXII : Le jour où le soleil ne se lèvera plus

Épilogue

Prologue

Le réveil n'eut même pas besoin de sonner. Sam avait déjà les yeux ouverts depuis un moment. Il se leva et écarta les rideaux de la chambre qui était la sienne, du moins pour les dernières dix heures. La nuit s'installait doucement et pour Sam, la journée venait seulement de commencer. Cela faisait quelques années qu'il s'était résigné à cette vie décalée de tout, loin du monde des vivants. Après s'être rempli les poumons d'un bol d'air frais en ouvrant la fenêtre, il la referma et se rendit dans la petite salle de bains pour y prendre une douche. Quand il en ressortit, il essuya le miroir empli de buée avec la paume de la main. Il y découvrit sans surprise le reflet d'un homme d'une cinquantaine d'années : grisonnant, dégarni sur le sommet du crâne, pas bien grand et sec, meurtri par la tristesse de *leur perte*. Puis il commença son rituel du « matin ». Il retira de sa trousse de toilette un rasoir et un tube de crème à raser qu'il déposa soigneusement sur le rebord du lavabo, en faisant attention cependant que l'un soit aligné avec l'autre. Puis il sortit une paire de ciseaux et les posa à la suite. Une fois la mousse étalée sur sa peau ravagée par le chagrin, il prit sa lame et entama un rasage machinal de près. Pour terminer, il tailla sa petite moustache et examina son travail de ses yeux bleus sans âge, livides, ne laissant aucune émotion transparaître. Quand il fut hors de la salle de bains, il alla chercher ses vêtements pliés sur la chaise et ses bottes qu'il avait cirées juste avant de se coucher et s'habilla. Il sortit un sac de sport du placard, et comme chaque soir, il remballa ses affaires. Sa trousse de toilette et le cadre photo qu'il posait sur chaque table de nuit de chaque chambre d'hôtel qu'il fréquentait, que ce soit Paris, Dublin, New York ou, tout dernièrement Zurich et Genève. Il caressa le portrait vitré avec son index en commençant par Ellen, sa femme, puis son aîné Matthew, et tout à droite, Jonathan. Si chaque nuit, Sam s'évertuait à reproduire son petit manège, c'était pour *eux*. *Eux*, dont la vie avait été arrachée injustement, il y avait vingt ans de cela par un monstre, comme l'appelait Sam. Depuis ce jour, il s'était juré de trouver celui qui avait détruit gratuitement sa famille et tous ceux de sa race. Il ne trouverait la paix que lorsqu'il aurait fait payer leur meurtrier pour sa sauvagerie. C'était une obsession, son unique raison de vivre : venger les siens, jusqu'à la mort s'il le fallait. C'était pour Ellen, Matthew et Jonathan qu'il était devenu un « chasseur ». Sa haine contre ces assassins sanguinaires était telle qu'il faisait attention à rester en forme et observait un

régime strict pour pouvoir les combattre si besoin était. Plus d'alcool ni de cigarettes. La seule chose qu'il s'octroyait était un petit café noir bien corsé dans un bistrot avant de commencer sa ronde. Aujourd'hui, il était à Lausanne et il sentait que le fugitif qu'il traquait en ce moment était proche, la piste s'était peu à peu resserrée sur cette ville de Suisse romande.

Une fois son précieux cadre bien à l'abri dans son sac, il enfila sa vieille veste en cuir brun, vérifia que son arme était bien chargée, et la rangea dans sa poche intérieure. Puis il quitta sa chambre d'hôtel et regagna sa voiture de location.

I

L'accident

Ma vie n'a jamais été très captivante. Je suis vendeuse dans une boutique d'habits branchés sur Bel-Air, à Lausanne. Je suis célibataire depuis une année environ, et passe la plupart de mes soirées dans un coin de la bibliothèque municipale, à la recherche d'histoires palpitantes, par lesquelles je vis pleinement pendant quelques heures. Bref, ce n'est pas la joie. Chaque matin, quand je me réveille, j'essaie de trouver au moins une motivation pour me faire sortir du lit. Heureusement que j'habite avec ma meilleure amie, Sabrina, qui m'empêche de sombrer dans le désespoir.

C'était avec la même joie habituelle que ce jour-là, je me traînai encore en pyjama vers la salle à manger rejoindre ma colocataire pour le déjeuner.

— Salut ! me lança Sabrina en tartinant de beurre son pain complet.

Je me dirigeai vers la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait en lui répondant un « Ciao » un peu vaseux. Je l'ouvris pour humer l'air.

— Brrr ! Il ne fait pas bien chaud, grognai-je.

Comme d'habitude, la météo n'était pas très agréable. Juste un ciel grisâtre pour une banale journée de septembre à Lausanne. Je remarquai un employé de la voirie, en bas de la rue, en train de balayer les trottoirs, et la voisine d'en face aérer ses draps de lit sur le balcon. Je me tournai vers Sabrina, qui s'était levée pour allumer le poste de radio avec la chanson « All that she wants », un des grands succès de cette année.

— Je peux mettre la musique, maintenant que tu es debout, je ne voulais pas te réveiller.

— Merci, lui répondis-je, un peu ailleurs.

— T'as une de ces têtes ce matin, tu devrais te voir ! T'es malade ? dit-elle en se moquant.

— Non, non, ça va... balbutiai-je en passant ma main dans ma tignasse blonde.

Je m'installai lourdement sur ma chaise et Sabrina me servit une tasse de café.

— Tu veux une tartine ?

— Non merci, je n'ai pas faim.

— Tu ne devrais pas partir travailler le ventre vide, me recommanda-t-elle. En plus, ce soir on doit sortir avec Cédric, il faut que tu sois en pleine forme ! Nicolas sera là aussi.

Je poussai un énorme soupir.

— Oui, Maman...

Aïe ! J'avais oublié cette soirée, et je ne savais pas comment me sortir de ce pétrin dans lequel Sabrina avait le chic de me fourrer.

— Tu es sûre que je dois le voir ce soir ? Et puis, c'est qui déjà, ce Cédric ?

— J'espère bien que tu viendras ! Il te trouve mignonne. Franchement, tu ne te rappelles pas qui est Cédric ? continua-t-elle, interloquée.

— Youpi. Il me trouve mignonne.

Je grimaçai avec un semblant de joie, pas convaincant du tout.

— Tu sais que je n'aime pas ces rendez-vous arrangés. Je préfère que ça se fasse de façon naturelle, ronchonai-je en effectuant de petits cercles avec la cuillère dans ma tasse. Et puis non, je ne connais pas ce Cédric-là.

Elle leva les yeux au ciel de désespoir. Puis, elle se pencha vers moi et fit la moue.

— Je te signale que tu n'as que vingt-trois ans et tu vis déjà comme une grand-mère ! Un véritable ermite. Vraiment, si je n'étais pas là, je ne sais pas ce que tu ferais sans moi...

— Je ferais des mots croisés, me moquai-je.

— As-tu oublié qu'il y a quelques années de ça, on avait débuté la fac de psycho ensemble ? reprit-elle de plus belle. Et Cédric était de la même volée que nous. Il te regardait souvent pendant que tu griffonnais sur ton calepin. Et puis un jour, tu as tout arrêté...

— Ouais, bon, ne commence pas avec ça, s'il te plaît, je ne suis pas d'humeur.

Je m'affalai encore plus sur mon siège.

— Comme tu veux, capitula-t-elle. Je dois y aller avant que je ne te gifle pour que tu retrouves tes esprits, ma belle.

Elle se leva de table pour finir de se préparer avant de partir pour l'université.

— Je t'amène au boulot ? Tu n'es pas en avance, pour changer.

Elle haussa les sourcils et un grand sourire se dessina sur son visage lumineux.

— Oui, s'il te plaît, l'implorai-je en positionnant mes mains en prière, sans oublier les yeux de merlan frit.

— OK, alors agenouille-toi devant ta Déesse, sinistre vermisseau !

Je tombai de ma chaise, tout en lançant les bras en l'air. Puis je les rabattis contre terre sur le tapis infesté de poil du chat de Sab.

— Oui, votre majestueuse « magnifiquissime » Majesté, je me prosterne devant vous.

Sinistre vermisseau, mon œil...

— Arrête tes sottises, et finis de te préparer en vitesse avant que je ne sois moi aussi en retard, pouffa-t-elle.

— Oui, Maîtresse, terminai-je pour clôturer cette scène débile.

Sabrina m'attendait dans sa Peugeot 205 noire avec la radio plein tube. Elle limait ses ongles rouge pivoine. J'ouvris la portière pour me faufiler à l'intérieur. La voiture démarra et entama une course folle, car il est vrai que nous n'étions pas très en avance. Il faut dire aussi que Sab avait une façon de conduire peu banale et assez énergique, un peu trop à mon goût d'ailleurs. Ce qui avait pour cause de me rendre malade sur les plus longs trajets.

Arrivées sur le Grand Pont, elle me donna en vitesse une bise sur la joue et me pria de me dépêcher, car un bus des TL¹ se pointait juste derrière nous.

— Je te veux prête et à l'heure ce soir ! m'ordonna-t-elle. Vingt heures pétantes !

— Promis !

Je claquai la portière puis fis un signe de la main en guise d'au revoir.

Une pluie fine s'abattit sur la ville quand j'entrai dans la boutique à neuf heures douze, montre en main. Je fus accueillie par Marlène, ma patronne, les bras croisés derrière le comptoir. Elle n'avait pas l'air de bonne humeur. Mais alors pas du tout.

— Bonjour Marlène ! commençai-je. Je suis...

— En retard pour changer, Aurore ! gronda-t-elle, le visage durci par la colère.

— Je sais, je suis désolée. Dès demain, je mettrai mon réveil vingt minutes plus tôt. Comment puis-je faire pour que vous me pardonniez ?

J'avais vraiment l'air d'un petit chiot qui venait de faire une grosse bêtise.

Son expression se radoucit à peine et m'observa de la tête aux pieds avec ses prunelles bleu azur, quand elle se rendit compte d'un détail qui la chiffonnait.

— Tu pourrais commencer par enfiler une tenue de la collection automne/hiver sur toi pour travailler, suggéra-t-elle. La seule chose que je te demande pour venir ici, c'est de porter au minimum un vêtement de la saison actuelle et d'arriver à l'heure, aussi. En fait, ça en fait deux. Si tu as quarante pour cent de rabais sur toute la boutique, ce n'est pas pour des prunes !

— Désolée, je n'ai rien trouvé ce matin, j'étais pressée, bredouillai-

je, l'air coupable.

Elle leva les yeux au ciel puis hocha la tête, tout comme Sab l'avait fait un peu plus tôt dans la matinée. Décidément, je n'étais pas facile à vivre en ce moment.

— Va te chercher un haut dans le nouvel arrivage pour cette journée. Ce n'est pas bien grave, mais j'aimerais beaucoup que tu tiennes ta promesse pour ce qui est de la ponctualité, car j'ai besoin de toi demain matin.

Elle me fixait avec son regard maternel. Je l'adorais, Marlène. Elle me faisait vraiment penser à ma mère. Elle ne méritait pas que je lui inflige mon comportement « post ado ».

Je fouillai dans un des cartons qui venaient d'être livrés et dégotai un débardeur bleu nuit. Parfait pour moi !

J'étais dans la cabine d'essayage pour enfiler ma tenue de travail quand Marlène s'approcha du rideau.

— Aurore, j'ai un énorme service à te demander. Demain, je dois aller chez le médecin pour faire une prise de sang et j'ai rendez-vous à neuf heures moins le quart. Il y a donc de fortes chances pour que j'en ressorte après l'heure d'ouverture de la boutique. J'aurais besoin de toi pour accueillir les clients à neuf heures tapantes.

Elle avait fait exprès de mettre un accent sur le bout de phrase « neuf heures tapantes », et elle avait raison.

— J'ai fait un double des clés du magasin à ton attention. Puis-je compter sur toi ?

J'écartai le rideau et lui fis face.

— Pas de problème, je serai à l'heure, lui assurai-je. Elle avait l'air serein.

— Je l'aurais bien demandé à Eva, mais elle est en vacances. Alors il n'y a plus que toi, ma petite.

— Cette fois, vous pouvez me faire confiance, Marlène ! Je suis votre homme !

J'étais heureuse d'avoir trouvé un moyen de racheter mes gaffes. Il y avait pas mal de boulot, ce matin-là. La deuxième partie de la collection de la saison était arrivée et il fallait sortir tous les modèles des cartons. Ensuite, les enlever de l'emballage en plastique, les ranger sur les cintres puis les ranger sur un portant à roulette en attendant de trouver un emplacement de libre. Par la suite, je devais contrôler que la facturation soit bien juste par rapport à la livraison, et une fois que tout cela serait fini, je mettrai en place la vitrine avec ces nouveautés. C'était la chose que je préférais dans mes tâches.

Je le ferai en revenant cet après-midi, pensai-je.

Ce n'était pas vraiment un boulot très fascinant, mais au moins il me faisait passer le temps et payait ma part de loyer. C'était déjà ça.

Quand les cloches de l'église retentirent midi sur Saint-Laurent,

Marlène enfila sa veste et emporta son sac avec elle. Ensuite, elle me pria de sortir de la boutique pour aller manger.

— On se retrouve ici à treize heures trente, entendu ? me somma-t-elle en fronçant un sourcil.

— Pile à l'heure ! m'exclamai-je.

— Alors, à plus tard.

La pluie avait cessé depuis un moment. J'optai pour un sandwich au thon et un thé froid à la boulangerie d'en face. Je me jetai sitôt dessus comme une sauvage tout en marchant, car je n'avais encore rien avalé de la journée. Lorsque ma proie fut ingurgitée, j'entrai dans la bibliothèque municipale, mon royaume. C'est ici que je passais la plupart de mes soirées, et pour bien des raisons. D'abord, parce que je laissais un peu d'intimité à Sabrina quand Nicolas débarquait à la maison, ce qui voulait dire tous les soirs de vingt à vingt-trois heures. D'ailleurs, mes oreilles me remerciaient pour cela, car je n'avais pas vraiment envie d'écouter des amoureux en pratique chez moi. Beurk ! C'était, entre autres, pour ça que je restais lire sur place pendant toutes mes soirées libres. Ensuite, comme je le disais, je profitais de ces précieux instants pour ne plus exister qu'à travers les personnages des romans que je lisais. Ces gens de toutes sortes qui vivaient des histoires périlleuses et passionnantes, voire épiques et tragiques. C'était pour ces moments-là que je trouvais le courage de me lever chaque matin. Lorsque j'étais George, Juliette, D'Artagnan ou encore Cosette. Quand j'étais tous ces personnages... sauf moi. Je pouvais éprouver des émotions qu'il m'était impossible de ressentir en tant qu'Aurore Maillard, simple vendeuse de prêt-à-porter, ex-étudiante, et pas fichue de faire quelque chose de sa vie. C'était tellement plus facile comme ça !

Je me postai à la réception pour saluer Madame Bergmann que je connaissais depuis des années et qui avait l'habitude de me voir traîner ici le plus souvent possible.

— Bonjour Aurore ! Que fais-tu ici, si tôt dans la journée ? me demanda-t-elle, un peu étonnée.

— Bah, je ne peux pas venir ce soir, alors je viens un moment pendant ma pause de midi. Je suis en plein milieu du « Paradis perdu » et je ne pourrai pas lire la suite avant demain, sinon. Ça m'est intolérable.

— En effet, c'est totalement intolérable, me confirma-t-elle en triant ses étiquettes.

Je la quittai et filai m'installer à une table pour continuer ma lecture.

Cinquante pages plus tard, je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était treize heures quinze. *Parfait*, pensai-je, satisfaite.

De retour à la boutique avec un peu d'avance, j'utilisai ma nouvelle clé pour entrer.

— Bravo, tu es même en avance ! Il neigera sûrement demain, plaisanta Marlène en poussant un petit gloussement.

— C'est bon, ce n'est pas comme si j'arrivais tous les jours en retard.

Une fois ma vitrine terminée et fière de moi, je finis le reste de ma journée à renseigner des clientes et à ranger derrière elles le bric-à-brac qu'elles avaient semé. Quand je quittai enfin la boutique, je rentrai chez moi à pied. Je ne prenais jamais la ficelle² pour aller à la maison. Il y avait bien trop de monde pour mon être un peu agoraphobe sur les bords. Après tout, je n'étais pas une sardine en boîte. Pourtant, ça m'aurait facilité la vie, mais j'aimais bien me la compliquer, paraissait-il.

Il était dix-neuf heures. J'avais donc une heure devant moi pour me préparer, et c'était amplement suffisant. Après une bonne douche, je plongeai dans mon armoire pour trouver quelques fringues potables.

J'optai pour un chemisier blanc, une épaisse ceinture noire, mon jean habituel et mes bottines en daim tout aussi sombres. Après ma séance d'essayage, je retournai à la salle de bain histoire de me maquiller un peu. Incroyable, j'étais prête et il n'était pas encore vingt heures ! Je regardais le journal télévisé quand Sabrina débarqua enfin. Elle s'arrêta net en face de moi, laissant tomber son sac sur le tapis. Ses grands yeux écarquillés me fixèrent, l'air hébété.

— Tu ne vas quand même pas sortir comme ça, ou bien ?

— Bah oui, pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai fait un énorme effort pourtant, rien que pour toi, affirmai-je, faussement vexée.

— Les fringues passent encore, mais t'as vu ta tronche, ou quoi ? T'es ni coiffée ni maquillée ! s'emporta-t-elle en appuyant sa main contre son front, désespérée. Cédric ne va même pas t'adresser un seul regard. Il faut que j'y remédie illico.

— Mais si. J'ai mis du mascara et du brillant à lèvres parfumé à la menthe...

Ce fut peine perdue. Elle me saisit par le bras et m'amena à la salle de torture. Mon bourreau me fit assoir sur la cuvette des toilettes et sortit sa trousse de maquillage.

— Tu sais, je n'ai pas vraiment envie qu'on me confonde avec une voiture volée.

— T'inquiète, ça restera discret, tu n'as pas non plus besoin de ressembler à un chef sioux, m'assura-t-elle. Mais il va quand même falloir t'enlever cette horrible queue de cheval pour laisser tes superbes boucles blondes retomber sur tes épaules. T'es tellement mignonne coiffée comme ça.

Une fois son œuvre terminée, le maître me fit lever et me mirer

dans la glace de la salle de bain.

— Mouais, ce n'est pas si mal, me persuadai-je.

— Tu veux rire ? Là, tu es belle. Vraiment, je n'exagère même pas ! Cédric ne va pas te résister, gloussa-t-elle.

Il fallait toujours qu'elle en rajoute, elle était super gonflante quand elle était excitée comme ça, d'ailleurs je m'empressai de lui faire redescendre la pression en lui montrant un échantillon de mauvaise foi à la sauce Maillard :

— Il faudrait d'abord qu'il me fasse craquer. Et s'il est si exceptionnel que tu le dis, je l'aurais déjà remarqué quand j'étais au cours. Et puis, j'apprécierais énormément une personne qui m'aimerait comme je suis et non pas pour ce que je pourrais être. J'étais contente de moi, car je savais que j'avais marqué un point.

— Gâche métier, riposta-t-elle, l'air à moitié frustré.

— On ne va pas être en avance, il faut y aller, m'empressai-je de répondre en montrant l'heure affichée sur le cadran de ma montre.

— Et c'est toi qui oses dire ça ? Je m'en fiche, tu n'as pas réussi à m'échapper, cette fois.

— Zut...

Nous roulâmes jusqu'à Crissier où nous attendaient déjà Nicolas et Cédric, au restaurant « La Venezia ». Il ne manquait plus que nous, en retard, comme d'habitude. Je poussai la porte d'entrée et cherchai Nicolas des yeux. Il y avait une bonne odeur de pizza qui sortait du four, miam ! L'appétit me vint subitement pour repartir tout aussitôt. Je découvris le fiancé de mon amie installé en face d'un énergumène avec une barbiche, tout maigrelet, perdu dans un T-shirt trop grand de deux tailles et un jean baggy plus que large. Beurk ! Alors c'est « ça » Cédric ? Si j'avais su...

— Avance, grogna Sab.

Elle me poussa pour pouvoir passer. Je restai scotchée au sol en pensant déjà à l'horrible soirée qui se profilait. Cédric se leva pour me faire la bise quand j'atteignis enfin la table de mes cauchemars.

— Salut ! Moi, c'est Cédric, tu te souviens de moi ? Sabrina me donna un méchant coup de coude dans mes côtes.

— Aïe ! Euh... mais oui, comment t'oublier, mentis-je.

Nico se décala d'une chaise pour me laisser la place en face de ce cher Cédric. J'enrageai de l'intérieur. C'était Sab qui lui avait demandé de se déplacer pour que nous puissions discuter, Samy de Scooby-Doo et moi.

— Alors, pourquoi es-tu partie de l'Uni ?

Ça y est ! Il commence bien, lui, avec ses questions stupides. De toutes celles qu'il pouvait me poser, il faut que ce soit celle-ci.

— La psycho, ce n'était tout simplement pas mon truc, l'expédiai-je,

sèchement.

— Ah bon, je trouve pourtant cela passionnant. Enfin, c'est toi qui sais, me répondit-il avec un ton suffisant.

— Tout juste, Auguste !

Je m'attardai sur son petit anneau à l'oreille. C'était minable.

— Sinon, tu fais quoi, maintenant ? Tu vas dans une autre faculté ?

Mais c'est pas vrai, c'est un interrogatoire, ou quoi ? C'est un flic, ma parole !

— Non, je suis vendeuse dans une boutique.

J'espère qu'il va se calmer maintenant que je lui ai avoué mon « sous métier ».

— Bien, dit-il en passant une main dans ses cheveux châains aussi gras qu'une frite sortie d'un fast food.

Comme la soirée déviait dangereusement en conversation psychologique entre Sab et « Sammy », j'en profitai pour me moquer avec discrétion de mon pseudo prince charmant avec Nico. Une fois que nous eûmes terminé nos pizzas, oui, bon, j'en avais mangé qu'un quart, Nico ayant grappillé tout le reste, nous réglâmes chacun notre part de la note. Quoique Nico paya celle de sa chérie, et ensuite nous nous déplaçâmes au bowling d'à côté. Chouette, j'allais enfin ne pas être obligée de parler.

— On fait deux équipes, couple contre couple, s'écria ma débile de copine.

Je soupirai en silence. Décidément, elle n'abandonnera jamais.

Nous étions à la caisse pour payer une partie et louer des chaussures, quand le gars, derrière son comptoir, m'annonça qu'il n'avait plus de taille trente-neuf.

— C'est pas possible, c'est vraiment pas de veine ! m'énervai-je.

Je dois admettre qu'un rien m'irritait ce soir et on se demandait bien pourquoi.

C'est alors qu'il me proposa du quarante.

— Non merci. Je vais nager dedans, c'est trop grand.

— Fallait réserver, poupée. *Non, mais ça va aller, là ?*

— Est-ce que je ressemble à une poupée ? tempêtai-je.

— Ben oui, faut pas vous fâcher, ma p'tite dame.

Sabrina essaya de me calmer un peu en me frottant le dos.

— Je te prête les miennes si tu veux.

— Tu fais du trente-sept. Ça va être pire que le quarante. Et en plus, j'aurai mal aux pieds. Ce n'est pas grave. Je vous regarderai jouer, dis-je sur un ton amer en me dirigeant d'un pas lourd vers les sièges libres près de la piste qui nous était attribuée. Je m'affalai sur la première banquette que j'eus sous la main et fus dans mes pensées, loin, très loin de cette bande de zouaves. Mes camarades profitèrent de moi pour m'envoyer chercher de quoi les désaltérer. Je m'ennuyai

tellement que je décidai de me venger en sirotant tout l'alcool que je pouvais trouver. Et comme en temps normal, je ne buvais jamais, j'étais déjà cuite après seulement quelques verres, et le résultat fut pire qu'avant. Là, j'avais vraiment envie de me suicider juste pour leur faire les pieds.

Nico pointa son index dans ma direction, couchée sur mon siège et à moitié endormie.

— Je crois qu'on va rentrer, Sabi chérie.

— Tu as raison, en plus on se lève tôt demain. En tout cas, j'ai passé une soirée super cool, se réjouit ma colocataire.

Je ne sais pas comment j'étais sortie du bowling ni comment je ne m'étais retrouvée dans mon lit. Je n'avais plus rien revu. Or, la nuit fut courte. Mon pauvre réveil en fit d'ailleurs les frais le lendemain matin. La taloche qu'il se ramassa quand il eut bien voulu sonner à sept heures et demie, je crus qu'il ne s'en remettrait jamais. Je poussai alors un rugissement guttural ignoble, m'étendis de tout mon long et me tournai de l'autre côté en me recouvrant de duvet pour ne plus rien laisser dépasser.

La porte de ma chambre s'entrouvrit légèrement, puis une tête apparut pour me demander comment j'allais.

— Il faut que je téléphone à Marlène, bredouillai-je, à moitié dans le cirage. Je ne suis pas en état de bosser ce matin.

— J'en étais sûre, murmura la voix au loin. Du moins, il me sembla.

— Repose-toi bien. À ce soir, petite soûlonne.

Je grognai. Je restai un moment dans mon lit à rêvasser, en pensant qu'un terroriste me kidnapperait un jour pour rendre ma vie un peu plus mouvementée. Enfin, n'importe laquelle, sauf celle que je menais en ce moment. J'entendis la porte d'entrée claquer. Sabrina venait de partir. Et puis, j'eus une illumination qui me glaça le sang. Marlène était chez le médecin ce matin et comptait sur moi pour ouvrir la boutique. Ma promesse ! Mince ! Je sautai brusquement hors de mon lit, ce qui me provoqua une nausée du diable. J'enfilai un jean et mon nouveau débardeur bleu tout en jetant un coup d'œil sur l'heure, il était huit heures quarante.

— Crotte ! paniquai-je.

J'avais rêvassé aussi longtemps que ça ? Il fallait que je me dépêche, car je devais être sur place à neuf heures et ce n'était vraiment pas le jour pour arriver en retard, pas plus que celui d'avoir la gueule de bois. J'avais promis ! Je n'avais aucune envie de décevoir Marlène encore une fois. Je passai à la salle de bain pour me rafraîchir le visage et me donner un coup de brosse. Puis, je me lavai les dents et fourrai ma trousse de maquillage dans mon sac, afin de rendre un poil présentable devant la clientèle une fois à la boutique. Je me mis à la

recherche de ma deuxième bottine en daim noire. J'étais à quatre pattes par terre à regarder sous le lit. Hélas, elle avait décidé de se loger ailleurs. Il n'y avait que ce foutu chat prénommé Zoé.

— Mais c'est pas vrai ! T'es où ? vociférai-je en réalisant à quel point j'étais ridicule de crier toute seule dans l'appart et sur une pauvre bottine sans défense.

Quand je l'eus trouvée sous le tas de linge à laver, je courus jusqu'à l'entrée, y enfilai en vitesse mon manteau gris puis attrapai mon sac au vol. J'étais enfin prête à partir. Je dévalai les trois étages, je n'avais guère le choix puisqu'il n'y avait pas d'ascenseur dans cet immeuble, et me jetai dans la rue au pas de course. Car il y avait quand même un sacré bout à grimper depuis les Jordils jusqu'à Bel-Air. De plus, il était absolument hors de question que je prenne la ficelle à cette heure-ci. Enfin arrivée à Saint-François, je repris un peu mon souffle. Pas assez, il faut croire. Parce que l'oxygène n'était pas encore monté jusqu'au cerveau quand je traversai comme une grande, sans faire gaffe aux feux de signalisation.

Et tout à coup, tout bascula. J'entendis d'abord un grand coup de klaxon alarmant, tout de suite après le son strident des pneus d'une voiture essayant vainement de freiner résonna dans toute la rue. Je ne réalisai que trop tard ce qui était en train de se dérouler, alors que déjà je recevais un impact violent sur les côtes. Puis ce fut ma tête qui morfla. Je venais de rentrer en collision avec un capot puis un pare-brise d'une vieille Subaru. Je fis une roulade et retombai sur l'asphalte tandis que le véhicule fut à l'arrêt. Les cris d'effroi fusaient tout autour de moi quand je sombrai peu à peu dans l'inconscience. Mes côtes et mon bras gauche me faisaient atrocement souffrir et ma tête fracassée, je n'en parle même pas ! J'entendais juste des « Appelez une ambulance ! » ou « Mon Dieu, que s'est-il passé ? » ou bien alors « Encore une qui ne regarde pas les feux ! Après il ne faut pas s'étonner... »

Et puis, ce fut le trou noir. Pendant un temps, du moins. J'étais bien consciente que j'étais à l'hôpital et j'entendais parler les médecins, mais je n'arrivais pas à me réveiller. C'était l'horreur. On aurait dit que mon esprit était présent, mais sans mon corps. De plus, je me rappelai aussi que personne n'avait ouvert la boutique ce matin-là. Ouille, j'allais en prendre pour mon grade. C'était vraiment étrange, tout était embrouillé : mes pensées se bousculaient dans ma tête endolorie. Je savais pertinemment que j'étais dans une chambre à écouter ma mère me chuchoter à l'oreille que tout irait bien et que je me réveillerai bientôt ou alors Sabrina qui me passaient des CD des Hits de cette année. Il y avait même un moment si j'avais pu, j'aurais bien rigolé. Car la chanson « Streets of Philadelphia » tournait sur le

lecteur et Sab s'était empressée d'avancer jusqu'au morceau suivant, en invectivant son copain d'avoir choisi ce CD.

— Oh non, j'ai vu ce film, c'est trop triste.

L'instant d'après, je me retrouvai loin de l'hôpital et de Sab, seule dans une forêt, enfin je n'en étais pas totalement sûre, car c'était assez flou. Cependant, je pouvais sentir une odeur d'humus assez prononcée, puis celle de l'ail d'ours qui venait me chatouiller les narines. Il faisait très sombre et un peu froid aussi. D'après ce que je percevais, je devais être en pleurs, puisque quelques larmes coulaient le long de mes joues fraîches. L'une d'elles a roulé jusque sur mes lèvres, je pus en constater son goût salé. Ces songes étranges qui se répétaient me donnaient d'atroces migraines. Certaines fois, je me retrouvais devant une immense maison, avec une autre présence. Un homme, il me semble. Je ne faisais pas qu'être témoin de ces visions, je les ressentais également. Et celle-ci me rendait nerveuse. Allez savoir pourquoi. Tout ce que je savais, c'est que ces scènes bizarres et irréelles m'épuisaient. Par la suite, elles me fichèrent la paix durant un moment. C'était assez aléatoire, mais cette fois-là, j'étais trop crevée pour rêver de quoi que ce soit.

Je réalisais que plus les jours passaient, plus les personnes chères à mon cœur perdaient l'espoir de me voir un jour émerger des profondeurs du coma. J'en avais marre. Je ne savais pas depuis quand j'étais clouée à ce lit à entendre toujours les mêmes chansons qui tournaient en boucle inlassablement, ou alors les pleurs de ma mère. Trop, c'était trop.

Je ne pourrais pas dire exactement à partir de quel moment, mais quelque temps plus tard, je sentis une douce pression chaleureuse sur mon poignet droit. C'était agréable, et pour la première fois depuis des semaines, je retrouvai petit à petit la sensation du toucher. Des fourmillements traversaient de mon corps, comme un léger courant électrique. Oh, mon dieu, je sortais enfin de mon sommeil profond et ennuyeux. J'essayai d'ouvrir les yeux avec peine, la lumière de la pièce m'éblouissait et pas qu'un peu.

— Ne me quitte pas Aurore, j'ai trop besoin de toi, me supplia une voix étouffée par la couverture.

Je tentais de regarder sur ma droite avec les yeux encore mi-clos pour y découvrir la silhouette floue d'une jeune femme, puis l'image se précisa. Elle était d'une beauté sublime. Sa chevelure mi-courte et lisse, couleur jais, son visage fin, perlé de larmes qui faisaient ressortir le brun noisette de ses iris et surtout les traces du maquillage qui avait coulé. Elle était à moitié couchée sur mon lit, c'était Sabrina.

Je voulus la consoler en lui disant que le calvaire était enfin terminé, cependant mes cordes vocales ne me le permettaient pas. Je

ne réussis qu'à pousser un petit grognement pour la faire réagir et lui serrai la main à laquelle elle se cramponnait.

Elle se redressa soudain et me dévisagea brièvement, elle cligna des paupières pour être certaine de ne pas rêver.

— Mon Dieu, Aurore, tu es enfin réveillée, c'est un miracle !

Elle me sauta dessus pour me serrer dans ses bras.

Je n'arrivai toujours pas à émettre un son. C'est pourquoi je me braquai pour lui faire comprendre que mes douleurs étaient bien présentes.

— Oh, excuse-moi. C'est l'émotion, fit-elle avec un air coupable. Je vais vite chercher un médecin.

Quand le docteur entra dans la chambre, j'essayai à nouveau de parler et y découvris un petit filet de voix rendu presque inaudible par mon sommeil prolongé.

— Je suis où, là ? bredouillai-je, à voix basse. Sur le moment, je ne me souvenais plus de rien.

— Vous êtes au CHUV, mademoiselle. Cela fait deux semaines que vous êtes parmi nous. Je suis le docteur Chevalley, m'affirma-t-il, tout en m'auscultant. Savez-vous en quelle année nous sommes ?

— Hum... Septembre mille neuf cent nonante-cinq³, soufflai-je péniblement.

— Presque, vous n'êtes pas si loin du compte. Reconnaissez-vous la personne à côté de moi ?

Après quelques longues secondes, mes lèvres s'entrouvrirent.

— Sabrina. Il fallait que je rassemble mes esprits, car j'étais encore désorientée.

— Donc, je n'ai pas besoin de vous demander si vous vous souvenez de votre nom.

— Je m'appelle Aurore Maillard, mais je ne me rappelle pas pourquoi je suis là.

J'avais beau chercher dans ma mémoire, un trou noir trônait à la place de ce souvenir-là.

— Tu as eu un accident, une voiture t'a fauchée, m'expliqua Sab qui était restée le plus près possible de moi sans pour autant gêner le docteur dans son auscultation. On ne savait pas si tu allais te réveiller, car tu as reçu un sacré choc à la tête.

Elle prit une de ses mèches de cheveux collées sur sa joue pour la rabattre derrière l'oreille.

— J'ai prévenu ta famille que tu étais à nouveau parmi nous.

Elle me caressa le front avec tendresse, puis me sourit.

— Ta mauvaise humeur m'a manquée, tu sais ?

Je me tordis de douleur en essayant de sourire à sa vanne.

— Mes côtes ! m'écriai-je, encore tout enrouée.

Le docteur me demanda de plier l'extrémité de chacune de mes

articulations pour voir si mon coma avait laissé des séquelles. Je m'exécutai lentement, l'une après l'autre, car mes muscles n'avaient pas bougé depuis quinze jours.

— Vous avez de la chance d'avoir votre mémoire intacte. Et en ce qui concerne votre accident, il est normal que vous ayez une petite amnésie passagère. Ça vous reviendra dans quelques jours, ne vous en faites pas, affirma le docteur Chevalley en posant sa main sur mon épaule. Ce qu'il vous faut maintenant c'est beaucoup de repos.

Sab me déposa une bise sur le front, puis ils sortirent tous les deux de la pièce en me laissant me débattre avec mes souvenirs de ma mésaventure routière.

[1 Transports lausannois](#)

[2 Métro lausannois](#)

[3 1995 en suisse romand](#)

II

Cauchemars

Quinze jours après mon réveil, je rentrai à la maison. D'ordinaire, j'aurais pu m'en aller plus tôt, mais compte tenu de mon traumatisme crânien et mes migraines récurrentes, les médecins avaient préféré me garder une semaine de plus après tous les examens possibles et inimaginables. Ils me libérèrent donc enfin, car l'ambiance devenait étouffante avec tous ces gens qui me rendaient visite : ma mère dégoulinait d'affection, Marlène et Eva venaient tous les soirs après la fermeture de la boutique, sans compter Sab et Nico. Même Cédric, tiens ! Mais maintenant, j'étais chez moi, encore en convalescence pendant une semaine, avec une attelle au bras gauche et mes côtes qui m'empêchaient de rire. Cependant, j'avais toujours un problème, et il était de taille. Mes maux de tête persistaient et je faisais encore des cauchemars. Cela m'était très pénible, car je ne pouvais pas me concentrer sur ma lecture, ou quoi que ce soit d'autre. Je ne me souvenais jamais exactement de quoi je rêvais et ces songes devenaient très violents, comme s'ils voulaient me faire prendre conscience de quelque chose dont je ne soupçonnais pas l'existence. J'étais très fatiguée. Heureusement, Sab était aux petits soins pour moi. Elle me préparait de bons repas et me racontait ses journées palpitantes à la fac.

La semaine écoulée, je dus recommencer à travailler, je n'en avais franchement pas envie, en plus il faisait froid dehors, il devait à peine faire plus de sept degrés. Sabrina m'y amena tous les jours, car elle voyait bien que je n'avais pas encore récupéré complètement. Ce qui était positif, c'était que je pouvais à nouveau me rendre à la bibliothèque. Mais pour lire de façon convenable, je devais me concentrer dix fois plus qu'avant, alors je ne progressais pas très vite dans mes histoires.

Une nuit, je refis un de ces cauchemars, pour changer. Néanmoins, celui-ci était plus clair. J'étais une fois de plus dans les bois et je pleurais comme une madeleine, comme d'habitude. Je fuyais quelque chose ou plutôt quelqu'un qui me poursuivait à une vitesse hallucinante. Mon agresseur finissait par me rattraper et me plaquer

contre terre. Depuis cette nuit-là, je refaisais ce même mauvais rêve chaque fois que je m'endormais, et je me réveillais en nage, hurlant de terreur. Sabrina commençait à s'inquiéter à mon sujet.

Au petit matin, elle s'introduisit dans ma chambre pour s'assurer que je n'avais pas encore perdu la boule. Elle s'assit sur le rebord de mon lit et prit son air sérieux de future psy.

— Tu devrais aller consulter quelqu'un, me proposa-telle.

— Tu crois ?

— Les médecins n'ont rien décelé de physique, tu devrais être en pleine forme et pourtant ta fatigue s'accumule. Tu ne finis jamais tes repas, ce qui n'arrange rien à la situation. Et pour terminer, au boulot, on dirait un vrai zombie. Marlène s'inquiète, également.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, bredouillai-je, troublée. Je fais un blocage sur ce cauchemar qui revient sans cesse. Il me fait peur...

— Tu me le racontes ?

J'entrepris un récit le plus précis possible pour l'aiguillier au mieux dans son analyse. Je lui mentionnai aussi que, bizarrement, je portais une robe d'époque du dix-neuvième siècle. Je ne savais pas pourquoi cette personne me poursuivait ni pourquoi je la fuyais. Même si j'avais un peu plus de détails qu'au début de mes rêves, il restait quand même des zones d'ombre, comme le visage de l'agresseur, par exemple. Quand j'en eus terminé, Sabrina me fit remarquer que je frissonnais.

— Bien, murmura-t-elle, pas très rassurée. Serais-tu d'accord pour que je parle de ton cas à une prof qui est géniale ? Je pense qu'elle pourrait t'aider si elle le veut bien.

— Pourquoi pas ? Ça ne pourra pas être pire, de toute façon. Tu crois qu'elle pourrait aussi ôter mes migraines ?

— Ça te fait souffrir autant que ça ?

— Pire que mes côtes et mon bras.

— C'est possible qu'il y ait un rapport, j'en parlerai avec elle.

— Je la connais ta prof ?

— Non, je ne l'ai que depuis cette année, elle fait des recherches en parapsychologie à côté, comme l'hypnose, par exemple.

— Je serais son cobaye, si je comprends bien ?

— On verra, je vais lui demander ce matin.

— OK, je crois qu'il faut que je me lève, il est temps.

— Je te redis ce soir en rentrant. En attendant, ne te fatigue pas trop, s'il te plaît.

Elle me déposa devant la boutique moins de vingt minutes plus tard. La journée fut soûlante, j'effectuai mon boulot au mieux, malgré mon bras handicapé, comme d'habitude ces dernières semaines. Après la fermeture, j'allai à la bibliothèque me dénicher un nouveau bouquin

et pris place contre la fenêtre. Après une vingtaine de pages, ma migraine revint à l'assaut. Je posai mon livre retourné sur la page de garde et fermai les yeux quelques secondes pour décompresser. En les rouvrant, j'aperçus une personne que je n'avais encore jamais remarquée auparavant dans cet endroit. C'était un homme jeune, il devait y travailler depuis peu. Il triait les ouvrages empilés sur son chariot pour les ranger ensuite à leur place, sur l'étagère. Je restai clouée, là, à le détailler de la tête aux pieds. Ce qui me frappa, tout d'abord, fut la couleur laiteuse de sa peau, telle une statue grecque antique qui le rendait presque irréel. Son visage était d'une beauté à couper le souffle, ses yeux verts sculptés dans le jade, son nez fin, sans défaut. Je m'attardai un instant sur ses lèvres charnues et harmonieuses. Tous ces petits détails le faisaient paraître comme quasi inhumain, je dirais. À côté de lui, les gravures de mode pouvaient aller se rhabiller ! J'étais fascinée, je ne pouvais plus détacher mon regard de cet ange statufié à l'apparence si intemporelle. La seule chose qui ne collait pas avec cet homme, c'était les lunettes qu'il portait. Elles n'allaient pas avec son style vestimentaire. Il portait un jean clair, troué de partout et un gilet noir par-dessus un T-shirt blanc imprimé. Je restai focalisée sur sa longue chevelure dégradée couleur châtaigne parsemée de reflets acajou qui illuminaient son visage de craie. En clair, je bavais devant. La honte, c'était vraiment moi, ça ? D'habitude, c'était plutôt Sab qui agissait de cette façon. Bref, j'avais fini par oublier pourquoi j'étais là. Le jeune homme changea de rangée pour classer ses livres, le rendant hors de ma vue. Flûte ! Je m'avançai un peu et regardai autour de moi si je l'apercevais à nouveau, mais il s'était évaporé. Cela m'avait énormément frustrée. Je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi. Si, en fait. Un « mec super sexy » qui me fait un effet d'enfer, comme dirait Sab. *Bravo cher inconnu, tu as réussi à réveiller quelque chose en moi, une petite braise de vie que je croyais éteinte depuis bien longtemps...*

Je savais que je n'arriverais à rien avec ce bouquin ce soir. Je décidai donc de partir plus tôt.

Quand je fus rentrée à la maison, je filai directement dans la salle de bains pour aller me doucher, je ne voulais pas croiser le regard de Sab, vautrée au salon devant une émission à la télé. Elle me connaissait trop bien pour savoir que quelque chose m'était arrivé, rien qu'en voyant ma tête. Je pénétrai donc dans la baignoire, ouvris le robinet pour régler la bonne température. Je plongeai le visage sous la pomme de douche, passai mes mains dans les cheveux en repensant au mystérieux jeune homme qui m'avait subjuguée ce soir au point de ne pas avoir pu me concentrer sur ma lecture. Bien sûr, je trouvai ma réaction stupide et très largement exagérée, pire qu'une ado devant son idole. Une multitude de questions me venaient à l'esprit à cet

instant, comme si l'eau chaude avait remis mon cerveau en marche. Qui était-il ? Que faisait-il dans la vie ? Pourquoi travaillait-il là-bas ? *Madame Bergmann pourrait sûrement me tuyauter quand je le lui demanderai.* Je demeurai un long moment sous le jet en position assise au fond de la baignoire et me laissai bercer par le bruit de l'eau s'écrasant en millier de gouttelettes ruisselantes sur ma peau. Une fois prête, j'allai me coucher en braillant une « bonne nuit » à Sab de l'autre côté de l'appart. J'espérais qu'elle n'avait rien flairé, car je n'avais aucune envie de parler « garçons » ce soir.

Le matin suivant fut moins rude que ces derniers jours, car le samedi, Sab venait travailler à la boutique avec moi, et quand elle était là, on rigolait bien à se moquer des clientes pénibles.

Pendant la pause de midi, nous allâmes manger dans un petit tea-room sur Saint-Laurent, ensuite nous commandâmes deux cafés. Après avoir bu quelques gorgées, elle se décida enfin à me parler de ce qui l'avait excité toute la matinée. Elle m'avait fait poireauter jusqu'à cet instant pour me dire quelque chose d'assez important, du moins je le pensais.

— Il faut que je te cause, déclara-t-elle sur un ton sérieux.

— Je t'écoute.

— Voilà, j'ai touché un mot à propos de toi à ma prof, madame Crausaz, comme je te l'avais promis. Ton cas a éveillé sa curiosité, elle aimerait voir ça de plus près. Elle pense que ta situation pourrait se révéler très intéressante.

— À ce point-là ? m'étonnai-je en haussant les sourcils.

— Assez pour la motiver à te rencontrer en tout cas.

— Tu pourrais venir à son cabinet le mardi après-midi, quand tu as congé, car elle consulte ce jour-là.

Sab sortit de son sac un bout de papier sur lequel était griffonnée une série de chiffres, et me le tendit.

— Tiens, je te donne son numéro pour prendre rendez-vous avec elle.

J'essayai de me défiler.

— Tu crois vraiment que c'est nécessaire que j'aille la voir ?

Faire cette expérience pouvait peut-être m'aider, mais en même temps, je n'avais pas trop envie que quelqu'un fouille dans ma tête. C'était à se demander pourquoi j'avais choisi d'aller en fac de psycho, il y avait quelques années de ça. Ah oui, mon père voulait que je fasse un métier dans la médecine. La psychologie était ce qu'il y avait de moins « salissant ». J'éprouvais un certain malaise à la vue du sang. Donc, pour la médecine on repassera.

— C'est vital à mon avis. On ne va pas revenir sur la discussion, je croyais qu'on s'était mises d'accord ? sermonna-t-elle. Cela ne peut en

aucun cas te faire du mal. Par contre, si tu n'y vas pas, tu ne pourras pas mieux dormir pour tout ça et tes migraines ne disparaîtront pas par magie.

C'était dingue comme Sab pouvait être une personne si légère et tellement mature à la fois. À certains moments, elle semblait souffrir d'un dédoublement de la personnalité.

— Je ne sais pas, j'y réfléchirai.

— C'est ta vie, pas la mienne. Mais tu ne pourras pas dire que je ne t'aurais pas prévenue, insista-t-elle.

Je pouvais lire de la déception sur son visage. Je lui ferais bien plaisir, mais rien que l'idée de m'imaginer sur un divan en train de parler de ma vie privée à une « psycho-inconnue » me donnait envie de vomir.

On verra bien, pensai-je.

Je m'éclipsai un instant pour me rendre aux toilettes des dames, car j'étais dans la mauvaise période du mois. Je devais changer de serviette hygiénique en vitesse avant de me trouver submergée. C'était dans ce genre de cas que j'aurais bien voulu être un homme. Pas besoin de chichi de serviette, tampon ou autre, on était tranquille toute l'année. Vivement la ménopause, tiens. Et encore, les tampons, je ne les approchais même pas, car la dernière fois que je devais aller à la piscine pendant cette période ridicule et que fatalement je devais me planquer ce truc, je marchais comme Robocop, et franchement on ne pouvait pas rêver pire humiliation.

Je me dirigeai vers Sab, puis, interloquée, elle commença à m'interroger avant même que je ne sois assise.

— Au fait, t'avais quoi hier soir ? Pourquoi tu t'es enfermée sous la douche, en rentrant, sans venir vers moi ? Que s'est-il passé ?

Crotte ! Elle avait flairé l'embrouille. J'éludai la question.

— Rien. J'avais froid et j'étais très fatiguée. Je suis allée me coucher tôt, c'est tout.

À ce moment-là, je piquai un fard.

— À d'autres. Je te connais trop bien. Tu m'as évitée hier soir et j'aimerais bien en connaître la cause, insista-t-elle, soupçonneuse.

— C'est pas vrai, mais tu épies tous mes faits et gestes, ou quoi ? Absolument pas. Enfin, crois ce que tu veux, tu vois des complots partout, de toute façon.

Oui, j'admettais que j'étais de mauvaise foi, parce qu'elle avait raison. C'était juste que de temps en temps, j'avais besoin de garder certaines choses pour moi, cependant ce n'était pas tellement dans la définition « meilleure amie » de Sabrina.

— OK, comme tu veux, mais un jour, je saurai le fin mot de l'histoire.

Puis l'heure de la pause s'acheva et nous marchâmes sur le chemin

du retour pour terminer notre journée de dur labeur.

L'après-midi s'annonça assez calme pour un samedi. En général, ce jour-là était assez astreignant niveau clientèle, néanmoins je pus profiter d'un moment de paix pour ranger quelques étalages. Alors que je remettais un peu d'ordre par-ci, par-là, je sentis soudain un courant d'air glacé souffler dans mes cheveux. Je me retournai pour voir d'où venait ce froid et y découvris le décor de la boutique totalement changé. Une forêt sombre effeuillée, des branches qui faisaient penser à d'innombrables mains tordues et fourchues et des troncs maculés de ce que j'aurais dit du sang étaient apparus à la place. Je paniquai. Le vent fouettait mon visage à présent, alors que la température avait chuté d'au moins vingt degrés. Je frissonnai. Quelle horreur, je me retrouvai dans mon cauchemar, en pire.

— Sab ? criai-je. Tu es là, Sab ?

J'entendis des bruits de pas assez rapides et rapprochés à quelques mètres derrière moi. Mon Dieu, je savais qui c'était. Je ne pris même pas la peine de regarder. C'était *lui*, mon agresseur ! Je me mis au pas de course une fois de plus pour essayer de lui échapper. Mon cœur palpitait à une vitesse hallucinante, et je hurlai de terreur à travers ces bois macabres. Après cette brève course, il réussit enfin à m'attraper et emprisonna mes poignets entre ses grandes mains froides. Je sentis une odeur de mort sur lui, cela me donna envie de vomir. Il me secoua de plus en plus fort, quand soudain je reçus une baffe monumentale.

Je me réveillai.

— Aurore ? s'enquit Sab, secondée de Marlène.

Le décor de forêt de l'enfer frigorifique avait cédé la place à l'innocente boutique si sécurisante. Je restai les yeux écarquillés, droite comme un i, ne pouvant plus bouger aucun de mes membres.

— Aurore, tu es avec nous ? enchaîna-t-elle.

Je clignai des paupières en guise de oui, j'étais encore sous le choc en plus d'être terrifiée.

— Fais-la asseoir, Sabrina, lui conseilla Marlène.

Une fois installée sur une chaise, je pus sortir une phrase plus ou moins cohérente de ma bouche.

— Je ne comprends pas... soufflai-je. *Enfin, quand je dis cohérente...*

— Mais que s'est-il passé pour que tu hurles comme ça ? Qu'as-tu vu pour être effrayée pareillement ? s'inquiéta Marlène. Après quelques instants de réflexion, je me penchai en avant sur mon siège, me pris la tête entre les mains et regardai dans le vide.

— J'ai refait mon cauchemar. J'ai dû m'endormir, je ne sais pas trop comment, murmurai-je d'un ton neutre.

— Tu ne dormais pas, m'interrompit Sabrina qui me fixait gravement. Tu avais les yeux grands ouverts. Je m'inquiète vraiment,

Aurore. Tu rêves éveillée !

J'étais désespérée, encore à moitié dans le coaltar, cependant je pris conscience que je ne pouvais pas continuer ainsi plus longtemps.

— Tu as raison, admis-je, la regardant droit dans les yeux. Il faut que je voie ta prof, et le plus vite sera le mieux.

Depuis lors, j'avais peur de m'endormir, peur de sombrer dans l'enfer de mes cauchemars qui surgissaient comme bon leur semblait, ils me guettaient même en plein jour, dorénavant, et je n'étais plus en sécurité. J'étais devenue prisonnière de la folie de mon esprit.

— Ramène-la à la maison, suggéra ma patronne à Sab. Prends soin d'elle. Je peux me débrouiller seule jusqu'à la fermeture, ce n'est pas un problème.

— Vous êtes sûre ? s'enquit Sab.

— Certaine, décréta Marlène en pointant son doigt vers la sortie du magasin.

Puis mon amie sortit de la boutique pour revenir me chercher devant avec la voiture. J'étais encore assise sur la chaise, en état de choc, je n'arrivais toujours pas à réaliser ce qui venait de se passer. Quelques minutes plus tard, j'entendis un coup de klaxon énergique, Marlène me soutint pour m'aider à me lever et marcher. Je me sentais tout engourdie et légère à la fois. Marlène ouvrit la portière de la 205, m'installa sur le siège avant et boucla ma ceinture de sécurité.

— Appelle-moi si tu as encore besoin de repos lundi, suggéra ma patronne, visiblement inquiète.

— Oui, je vous appellerai, c'est promis, murmurai-je.

Le trajet du retour fut silencieux, je regardai Sabrina fronçant des sourcils, je ne l'avais jamais vue aussi angoissée.

Une fois à la maison, elle me fit allonger sur mon lit et se rendit au salon pour téléphoner. Je n'entendais rien de ce qu'elle disait, cependant je savais que j'étais le sujet de la conversation.

Je me levai lentement pour la rejoindre, pris appui sur les murs qui m'entouraient pour ne pas tomber, car j'avais encore le tournis et ma tête se prenait pour une grosse caisse.

— Tu appelles qui ? demandai-je, éreintée. Elle raccrocha le téléphone.

— Madame Crausaz. Je t'ai pris un rendez-vous avec elle, lundi à seize heures. J'appellerai Marlène pour la prévenir de ton absence. Je t'y amènerai, ne t'inquiète pas. Mais maintenant, il faut que tu te reposes, tu es toute pâle, je t'apporte des antidouleurs pour tes migraines.

— Merci, tu as raison, reconnus-je. Je vais me coucher.

Je retournai dans ma chambre, me glissai sous mon duvet et sombrai dans un sommeil de plomb.

Bien plus tard, je me réveillai alors qu'il faisait jour, et beau temps avec ça. Les doux rayons du soleil automnal transperçaient la pièce de toutes parts. Je m'assis sur mon lit et pus lire sur mon réveil qu'il était quatorze heures. Apparemment, j'avais besoin de dormir. Il fallait que je me trouve quelque chose à manger, mon estomac criait famine. Je rejoignis donc la cuisine ouverte qui donnait sur le salon, dénichai un peu de lait dans le frigo et un reste de pain complet. Je me demandai bien où avait bien pu passer Sab, car elle aimait bien regarder ses séries à la télé le dimanche, et moi aussi, d'ailleurs. Je décidai de m'installer sur le canapé en mangeant mon quignon de pain. Je fus surprise en découvrant qu'il était diffusé un programme à l'eau de rose. D'habitude, ce soap était planifié en semaine. Je pris le journal du magazine TV pour savoir pourquoi je n'avais pas droit à ma série culte et compris tout de suite quand je le trouvai ouvert, à la page de lundi.

Un cliquetis de serrure se fit entendre dans l'entrée.

— Ah ! Tu es enfin réveillée, ma petite marmotte ! Tu as ronflé tout le week-end ! s'esclaffa mon amie en rentrant. N'empêche que tu as meilleure mine que la dernière fois que je t'ai quittée.

— Ouah... J'ai vraiment dormi longtemps... J'étais ahurie.

— Prépare-toi, je te rappelle que tu as rendez-vous tout à l'heure.

— C'est vrai, on est déjà lundi, songeai-je. Je vais m'habiller.

— Ah oui, j'allais oublier, il faut éviter de laisser le chat sortir ces prochains temps.

— Pourquoi donc ? Tu as peur que Zoé prenne froid ? blaguai-je.

— Non. Mais j'ai lu un article dans le journal ce matin qui m'a fait froid dans le dos.

— Lequel ? Elle sortit le quotidien de son sac et l'ouvrit en page cinq.

— Lis, lança-t-elle en me le tendant.

Tout en haut de la page était écrit en gros titre : « *Disparitions mystérieuses d'animaux domestiques dans la région lausannoise* ». Puis, l'article racontait que depuis une semaine environ, les chats et chiens disparaissaient sans laisser de trace, plus de trente cas avaient été recensés. Il était donc conseillé de ne plus laisser les félins vadrouiller pour l'instant et de tenir les chiens en laisse. D'ailleurs, les canidés s'étaient tous évanouis dans la nature pendant leur promenade du soir et ils n'étaient bien entendu pas attachés. Les autorités pensaient à un éventuel trafic d'animaux, pour de la fourrure ou alors pour de la vivisection, mais personne n'avait encore de piste valable pour le moment.

— Ils sont dingues, les gens ! Voilà qu'on kidnappe des chats et des chiens, maintenant. Il n'y a pas eu de demande de rançon ? plaisantai-je.

— T'es nulle, c'est sérieux. Je ne veux pas qu'on fasse du mal à mon bébé.

Elle prit Zoé dans ses bras et la minette en profita pour frotter son museau contre la joue de mon amie.

Ah, ce foutu chat, je le trouvais très agaçant. Allez savoir pourquoi.

Quand ce fut l'heure, nous nous rendîmes à la séance. Madame Crausaz avait un cabinet à la rue de Bourg, en plus des cours qu'elle donnait à l'université. Lorsque nous arrivâmes, Sabrina nous annonça à la réception et la secrétaire nous pria d'aller nous installer dans la salle d'attente. Il n'y avait personne, juste quelques tableaux modernes sans queue ni tête pour nous tenir compagnie. Les sièges étaient design, et surtout inconfortables, j'en fis les frais en posant mes fesses dessus. Sab prit place à côté de moi, puis serra ma main dans la sienne, et esquissa un sourire réconfortant.

— Courage, ça va bien se passer ! murmura-t-elle.

Je me dérobaï et changeai mon regard de direction pour fixer un de ces stupides tableaux en me demandant ce qu'il pouvait bien représenter. Il était vrai que j'avais beaucoup de peine avec toutes les marques d'affection possibles, je ne savais surtout pas comment les rendre. D'où mon malaise. Oui, je l'avouais, j'étais quelqu'un d'un peu compliqué, mais on s'y faisait assez vite. D'un certain point de vue, j'étais heureuse que Sab soit là pour moi sinon, je finirais bel et bien en ermite dans quelques années.

— Mademoiselle Maillard ! fit une voix.

— C'est moi, balbutiai-je.

— Je suis le docteur Crausaz, enchantée de faire enfin votre connaissance. Veuillez me suivre dans mon cabinet, s'il vous plaît, me pria-t-elle.

Je lui emboitai le pas sans broncher, laissant Sab seule dans la pièce. J'espérais très fort que son bureau ait une ambiance plus chaleureuse que la salle d'attente.

Je m'installai sur un siège déjà plus confortable que le précédent, en face de ma « psy ». Je devais dire que j'étais très intimidée par cette dame un peu enrobée, à l'allure pourtant toute simple, cheveux roux courts bien coiffés, certes, mais décontracté. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, affublée d'un chemisier bariolé de couleurs vives et d'un pantalon plissé beige. Elle prit un bloc de feuilles vierges sur son bureau et ouvrit son stylo à bille à coup de pression du doigt. Elle me fixait droit dans les yeux, derrière ses petites lunettes rondes, pour me cerner, sans doute. Après quelques secondes, elle rompit le silence.

— Alors Aurore, je peux vous appeler par votre prénom, n'est-ce pas ? commença-t-elle.

— Euh... bien sûr, répondis-je, hébétée. Elle enchaîna.

— Votre amie, mademoiselle Da Silva, m'a parlé un peu de vous. Cependant, j'aimerais que vous me racontiez qui vous êtes, comment vous sentez-vous depuis votre accident, ce qui a changé en vous. J'aurais voulu que vous vous confiiez à moi.

— Eh bien, par où commencer ? Euh... j'ai vingt-trois ans, je suis vendeuse et... euh... je n'aime pas trop la tournure que ma vie a prise ces derniers temps.

— Depuis l'accident ? m'interrogea-t-elle.

— Non, ça fait déjà un bon moment que ça dure.

— Pourquoi donc ?

— J'ai abandonné mes études, je suis brouillée avec mon père depuis quelques années, et ça me pèse par moment. Mon petit ami m'a quittée l'automne de l'année passée et c'est vrai que je n'ai pas vraiment réussi à maintenir le cap.

Je m'arrêtai un instant.

— En fait, je pense plutôt que j'ai sombré au plus profond de ce que je pouvais. Comme si j'étais attirée par un courant fort m'entraînant au fond de l'eau sans pouvoir ou vouloir me débattre.

Je n'y croyais pas comme j'avais la langue pendue à ce point, moi qui pensais rester muette ! Il fallait admettre que j'en avais vraiment besoin !

— C'est déjà un début, déclara le docteur Crausaz. Parlez-moi maintenant de votre accident. Est-ce que c'en était effectivement un ou plutôt un appel au secours ?

Elle plissa les yeux en attendant ma réaction.

— C'est une question piège, ou quoi ? demandai-je, surprise.

— Alors ?

Elle continuait à me fixer.

— C'était un accident ! ripostai-je.

— Peut-être est-ce inconscient, répliqua-t-elle en se balançant en arrière de son siège, et en faisant tourner son stylo entre ses doigts, ce qui d'ailleurs m'agaça au plus haut point.

— Je ne suis pas venue ici pour qu'on me dise que je voulais me suicider ! Tout ça parce que de temps en temps, j'ai un coup de déprime.

Je la fusillai du regard.

— Bien sûr que non, je pense que vous m'avez mal comprise. Le cerveau est un outil magnifique et surtout très puissant. Il a tout simplement pu tirer sur la sonnette d'alarme pour vous faire réagir, pour vous dire quelque chose comme : hé, Aurore, là tu ne vas pas dans le bon sens !

— Je... je n'en sais rien. Je n'ai peut-être juste pas de bol, c'est tout.

— Bien, nous reviendrons sur ce point ultérieurement. Vous passez

une bonne partie de votre temps à la bibliothèque, paraît-il. Racontez-moi ce qui vous attire à cet endroit ?

— Tout simplement, parce que j'aime lire. Il ne faut pas chercher la petite bête, là où il n'y en a pas !

Là, elle commençait vraiment à me taper sur le système, cette nana ! Moi qui pensais qu'elle était super, comme le disait Sab.

— Je ne cherche pas la petite bête Aurore, j'essaie seulement de mieux vous connaître pour vous aider par la suite. Mais peut-être que votre déprime se trouve quand même être une petite dépression, vous ne croyez pas ?

— Possible, admis-je avec un grand soupir. Elle notait tout ce que je disais sur son bloc.

— Et ces cauchemars, à quelle fréquence les faites-vous ?

Ah ! On passe enfin aux choses sérieuses !

— Presque toutes les nuits, maintenant, et dernièrement, même en journée, alors que je ne dormais pas. C'était celui-ci le plus réaliste.

— Pouvez-vous me le décrire ?

Je pris une grande inspiration et tentai au mieux de l'expliquer dans les moindres détails, même qu'il m'avait fait trembler une nouvelle fois.

— Et vous ne voyez toujours pas le visage de votre agresseur ?

Je hochai la tête.

— Non...

— Il est possible que vous ayez subi un choc émotionnel étant plus jeune et vous l'auriez refoulé au plus profond de vous-même. Et que depuis lors vous ne réussissez pas à vivre pleinement. Votre accident pourrait l'avoir partiellement réveillé.

— Vous croyez ? m'étonnai-je.

— Tout est envisageable. C'est une piste à suivre. Pourquoi êtes-vous en froid avec votre père ?

— Rien à voir ! Question suivante, éludai-je.

— Cela peut être important, rétorqua-t-elle.

— Je n'ai pas envie de parler de ça, s'il vous plaît !

— Très bien...

Elle marqua un temps de pause.

— Je pense peut-être pouvoir faire remonter ces souvenirs à la surface, avança-t-elle.

— Et comment allez-vous vous y prendre ? demandai-je, curieuse.

— Je procéderai par hypnose régressive. Ce n'est pas encore bien reconnu, mais cette technique a déjà fait ses preuves dans des situations plus complexes que la vôtre. Je vais vous demander de vous installer sur le sofa, s'il vous plaît, il faut vous allonger.

Elle désigna du regard un vieux canapé vert olive au fond de la

pièce.

— D'accord.

Je m'exécutai en silence et posai ma tête sur l'accoudoir moelleux. Le docteur se tenait debout à côté d'une commode située au pied du sofa en face de moi, un magnétophone et un métronome y étaient posés. Elle enclencha le magnéto.

— Je vais enregistrer la séance, Aurore. Je vous demande de vous concentrer sur l'aiguille du métronome et sur le son qui l'accompagne, fit-elle en l'enclenchant. Écoutez bien ma voix : nous allons commencer.

Elle prit un ton presque chantant, complètement différent de celui d'avant.

J'entendais le tic-tac et me laissais bercer par le mouvement de va-et-vient de l'aiguille, ainsi je suivais de loin la voix de madame Crausaz.

— Vous êtes détendue, Aurore. Vous vous sentez lourde, si lourde que vous vous enfoncez dans le sofa, vos paupières se ferment doucement, ne résistez pas. Vous êtes de plus en plus lourde et vous glissez à travers celui-ci.

Elle marqua une pause.

— Maintenant, vous êtes dans une pièce, une pièce où vous êtes en sécurité. Détaillez-la dans votre tête.

Elle s'arrêta un instant.

— Juste devant vous se trouve un escalier en colimaçon, descendez-le.

Le son du métronome et la voix du médecin se faisaient graduellement lointains et fusionnaient parfois. Je me sentais vraiment apaisée.

— Une fois en bas de l'escalier, vous êtes devant une grande porte dorée. C'est la porte des souvenirs enfouis et cachés, la voyez-vous ?

Je soufflai un très faible oui, je me sentais partir au loin.

— Ouvrez-la...

Je plongeai alors dans un profond sommeil artificiel et n'entendis plus rien, sinon les battements lents et réguliers de mon cœur synchrones au métronome.

III

Retour dans le passé

— Que voyez-vous à présent ?

— Je suis à l'extérieur de la maison, avec mes camarades, Tristan et Gabriel. Nous jouons dans les vignes.

— Qui sont-ils ?

— Ce sont les fils de l'amie de ma mère, madame Delarque. Nous vivons chez eux à Chardonne, car leur père passe beaucoup de temps sur leur domaine en France.

— En France ?

— Il est propriétaire d'un grand vignoble sur Lavaux ainsi qu'un immense site en Bourgogne. Il passe les saisons là-bas à superviser le travail, alors pour combler le vide de sa maison, madame Delarque nous avait invitées à rester.

— Pouvez-vous me dire l'âge que vous avez en ce moment, Aurore ?

— Aurore ? Mais je ne m'appelle pas ainsi. La voix qui me questionnait avait l'air effaré.

— Si vous ne vous appelez pas Aurore, eh bien, qui êtes-vous ? demanda-t-elle, interloquée.

— Lyse-Anne, Lyse-Anne Fontannaz, répondis-je, énergiquement.

— Et... quel âge avez-vous ?

— Huit ans.

— En quelle année vivez-vous, Lyse-Anne ?

La voix semblait perplexe.

— Nous sommes en mille huit cent vingt et un.

Après un silence de quelques secondes, la voix reprit son interrogatoire.

— Alors, vous habitez chez l'amie de votre mère. Et votre père, où est-il ?

— Il est mort d'une pneumonie alors que je n'avais que deux ans.

— Quel âge ont vos deux camarades ?

Gabriel a onze ans et Tristan, treize. Ils se ressemblent beaucoup, on pourrait presque croire qu'ils sont jumeaux. Gabriel aime bien me taquiner. Dernièrement, il m'a fait peur avec une vipère qu'il avait trouvée sur un mur, dans les vignes. Alors que Tristan, lui, est comme un grand frère pour moi. Parfois, il se joint à nous, quand nous jouons dehors, ce qui me fait très plaisir. Dommage que ce ne soit pas

souvent, car il passe le plus clair de son temps à lire.

— J'aimerais que dès à présent vous me racontiez les points clés de votre jeunesse, Lyse-Anne.

— Entendu. Donc, je suis très proche de Gabriel et j'apprécie de vivre chez les Delarque avec ma mère à « La Volière aux Oiseaux ».

— « La Volière aux Oiseaux » ? s'étonna la voix.

— C'est comme cela que madame Delarque a baptisé la propriété, elle adore les oiseaux, d'ailleurs elle en a quelques-uns dans son jardin d'hiver.

— C'est une famille assez fortunée, je présume.

— Oui, en effet.

— Je ne vous interromprai plus, sauf si j'ai besoin de précisions, d'accord ?

— Bien. Madame Delarque nous héberge chez elle pour combler le vide de son immense manoir. Et moi j'ai deux frères avec qui je m'entends à merveille. Leur mère, madame Éléonore, je l'appelle ainsi, est vraiment très gentille et généreuse, elle est au même titre qu'une deuxième mère pour moi. C'est elle qui nous enseigne les classes, car c'est une personne très cultivée. Comme les cours nous sont donnés à la « Volière aux Oiseaux », nous sortons très peu de la propriété. Cela me change un peu de mon pensionnat de jeunes filles à Conthey, dans le canton du Valais. Je dois avouer que j'ai vraiment une enfance riche et heureuse dans cette maison.

— Quelle chance vous avez, Lyse-Anne. Tout le monde n'a pas vécu une aussi belle enfance à votre époque. Et d'après votre vocabulaire, je peux en effet constater que madame Éléonore vous a enseigné les classes avec perfection. Que s'est-il passé ensuite ?

— Hélas, le bonheur ne dure jamais longtemps. Tout fut bouleversé un soir de janvier, lorsqu'un événement inattendu se produisit. Après l'heure du repas, je fus alertée par le son des pas de chevaux qui s'étaient arrêtés devant la demeure. Madame Éléonore, inquiète, se précipita dehors, car ce n'était pas souvent que nous recevions de la visite à cette heure-ci. Cela devait sûrement être grave ou important. Les garçons et moi-même l'avions suivie jusqu'à la porte d'entrée. Un homme d'âge mûr sortit de la voiture. Je me rappelais son visage, il était représenté en peinture dans le salon. Ce voyageur, marqué par les durs temps passés, était le père de Tristan et Gabriel. Madame Éléonore couvrit sa bouche de ses deux mains et fondit en larmes. Je ne savais pas vraiment si c'était de joie ou alors de tristesse. Cela m'était assez confus, car il paraît que monsieur Delarque n'était pas vraiment un mari des plus fidèles ni même une figure paternelle modèle. Par ailleurs, mes deux « frères » étaient montés dans leur chambre immédiatement après avoir vu leur père sur le pas de la porte. Après cela, rien n'était plus comme avant à « La Volière aux

Oiseaux » et je sentais que ma mère et moi étions de trop dans cette maison pour monsieur Delarque. Ses remarques de plus en plus désobligeantes et déplacées nous faisaient clairement comprendre qu'il ne nous voulait pas dans sa propriété. Seulement quelques semaines après son retour, ma mère prit la décision de repartir à Conthey. J'étais si triste de m'en aller, ne serait-ce que pour Gabriel et Tristan, ils allaient me manquer. Gabriel avait promis de m'écrire tous les mois.

— Bien, Lyse-Anne, fit la voix. Avançons un peu plus loin. Racontez-moi les faits marquants de votre vie, parlez-moi de votre adolescence.

— Gabriel avait tenu sa promesse, pendant trois ans du moins. Puis, les lettres furent plus brèves et plus espacées, et finalement, je n'en reçus plus aucune. Les liens avaient définitivement été rompus. Par la suite, il y a effectivement eu une importante décision que j'ai prise qui a changé le sens de mon existence. À l'âge de seize ans, je rentrai au couvent des Bernardines, à Collombey, pour suivre leur enseignement. Ce choix laissa ma mère assez perplexe. D'un côté, elle était fière de moi et d'un autre, elle aurait souhaité que sa fille unique se marie et lui donne de charmants petits enfants pour ainsi continuer l'histoire de notre famille. Or, j'imaginai ma vie différemment, j'étais très proche de Dieu et je voulais lui vouer mon âme tout entière. Depuis toujours, le Seigneur faisait partie de mon existence et ce lien qui m'unissait à lui s'était renforcé avec les années. Seulement, je voyais ma mère qu'en de rares occasions. Heureusement pour elle, c'était une femme très occupée et souvent en déplacement. Elle était devenue une personne très influente dans le canton, je pense que son argent y était pour beaucoup.

Quelques années plus tard, alors que je venais de fêter mes vingt ans, la mère supérieure m'annonça le décès de ma tendre mère. Je fus anéantie par cette nouvelle. Elle était soudainement tombée malade et personne n'avait eu le temps de m'avertir qu'elle avait déjà rendu son dernier souffle. Jusqu'au jour des funérailles, je ne mangeai pas et je ne sortis de ma chambre que pour les besoins vitaux. Je n'avais pas pu lui faire mes adieux, et lui dire que je l'aimais. Je pleurai toutes les larmes de mon corps, trois jours durant.

L'enterrement se déroula au cimetière de Conthey dans la partie réservée aux notables de la ville. Si nous n'étions pas aussi riches que les Delarque, ma mère n'était pas à plaindre non plus. Nous étions au mois d'avril mille huit cent trente-trois, il faisait encore assez frais et toute la région était recouverte d'un épais brouillard, ce qui rendait la visibilité des lieux assez limitée. Le curé m'avait demandé auparavant si je voulais dire quelques mots sur elle. Or je m'en sentais incapable, elle savait que je l'aimais, et pour moi, c'était le principal. Le sermon fut néanmoins très élogieux. J'étais si effondrée que je ne faisais pas

attention aux gens qui m'entouraient. Une fois que le cercueil fut mis en terre, je jetai une rose blanche sur celui-ci et hésitai quelques secondes avant de faire demi-tour avec peine, car une page de ma vie était en train de se tourner. Ce fut en sortant que je croisai un jeune homme qui lui allait dans l'autre sens parmi toutes les personnes venues rendre hommage à ma mère. Il me lança un bref regard émeraude feutré par le brouillard, cela me parut de longues secondes. Cet homme d'une beauté inavouable me fit oublier quelques instants mon malheur, mes convictions religieuses et les principes de ma vie, telle une gifle que j'aurais reçue en pleine figure. Ses longs cheveux bruns, noués par un ruban de velours retombaient sur sa veste noire confectionnée de la même matière, il avait l'air d'un ange tombé tout droit du ciel pour me remettre en question, moi, qui avais voué mon existence au Seigneur ! Je détournai mon regard du sien, car il m'était devenu insoutenable. Puis je continuai mon chemin pour essayer de reprendre mes esprits. Ce qui ne m'empêcha pas de me retourner au bout de cinq secondes, mais il était déjà caché par les autres gens qui me suivaient. Après avoir traversé les innombrables allées fleuries, j'atteignis enfin l'entrée du cimetière, où j'aperçus la silhouette de quelqu'un que je connaissais et que je n'avais plus vu depuis une éternité. C'était Éléonore Delarque. Je m'approchai d'elle pour la saluer.

— Bonjour, madame Éléonore, commençai-je.

— Ma pauvre enfant, je vous présente toutes mes condoléances.

Elle me prit dans ses bras et je m'y effondrai aussitôt. Elle posa sa main sur ma chevelure et me consola un instant, comme ma mère l'aurait fait, puis je me dégageai doucement et à contrecœur pour la regarder.

— Vous n'avez pas changé, murmurai-je tout en la détaillant.

Elle était toujours aussi fine que dans mes souvenirs, cependant son visage avait accueilli quelques rides qui appuyaient son expression déjà bien chaleureuse à l'époque, et ses cheveux bruns relevés en chignon s'étaient transformés en un gris souris par endroits.

— Néanmoins avec quelques années de plus, rétorqua-telle. Et je vois que vous êtes devenue une magnifique jeune femme.

— Merci, soufflai-je.

— Il paraît que vous êtes une bernardine, maintenant. Vous plaisez-vous au château d'Arbignon ? C'est un très beau monastère.

— En fait, je ne suis pas encore une Bernardine, pour le moment je suis leur enseignement. Je m'y plais, mais...

Je marquai une pause.

— Oui ?

— Depuis quelque temps, je doute d'avoir fait le bon choix. Surtout depuis la mort de ma mère.

— Je sais que Gladys aurait préféré vous voir épouser un riche notable.

— Il est vrai, cependant...

Je me rapprochai d'elle et lui confessai quelque chose qui me pesait sur le cœur.

— Je commence à me poser des questions à propos de la solidité de ma foi, soufflai-je, déconcertée et honteuse.

Après quelques minutes de conversation, avec ma seconde mère, madame Éléonore me fit une proposition que je ne pouvais refuser.

— Que penseriez-vous, si vous veniez éclaircir vos doutes à « La Volière aux Oiseaux » pendant quelques semaines ? Et je suis sûre que mes fils seraient très heureux de vous revoir !

— Vraiment ? m'exclamai-je.

Je n'avais même pas besoin de réfléchir, c'était oui d'office. De plus, son abominable mari n'était plus de ce monde depuis bientôt trois ans, il était décédé d'un arrêt du cœur. *Cette fois, il ne reviendra plus*, pensai-je.

— Oui, vous pouvez nous rendre visite quand vous le souhaitez ! m'annonça-t-elle, gaiement. Je sais que je ne devrais pas être si enthousiaste dans cet endroit et surtout aujourd'hui, mais je serais tellement heureuse si vous veniez, et Gladys m'approuverait.

— Alors j'accepte, déclarai-je, après une brève réflexion.

— Donnez-moi vite de vos nouvelles ! Je vous attends de pied ferme !

Quelques semaines plus tard, la mère supérieure me laissa partir chez les Delarque, car elle avait reçu une lettre de madame Éléonore qui fut plus que convaincante.

Je préparai donc mes affaires au petit matin suivant afin de les apporter dans la voiture que madame Delarque m'avait envoyée pour m'amener à la maison de mon enfance.

J'arrivai à Chardonne en fin d'après-midi, l'attelage s'arrêta devant l'entrée du manoir.

Je sortis de la voiture pour contempler les rayons du soleil couchant illuminer cette immense bâtisse blanche entourée de plants de vigne. Je me retournai pour y admirer le périmètre où l'herbe s'étendait à plus de cinquante mètres, bordé d'une forêt où je jouais étant enfant. C'était un des rares terrains de la commune qui n'était pas trop en pente, car Chardonne se situait sur le Mont-Pèlerin. Je humai l'air et y reconnus une odeur familière, celle de l'ail d'ours qui commençait déjà à pousser dans les bois. Cette année, la chaleur y était apparue plus tôt dans cette région. Je me sentais chez moi !

Madame Éléonore sortit de la maison pour m'accueillir.

— Lyse-Anne, comme je suis heureuse de vous voir !

— Moi de même ! Elle m’embrassa.
— Hubert, soyez gentil et montez les bagages de mademoiselle Fontannaz dans sa chambre.

Le grand homme sec aux cheveux blonds, d’un certain âge, celui qui m’avait conduite jusqu’ici, acquiesça.

— Je m’en occupe dès que j’ai rentré les chevaux, madame.

— Suivez-moi, Lyse-Anne, il faut que je vous présente à quelqu’un.

Elle s’arrêta sous le porche de l’entrée, puis me regarda d’un air gêné.

— La fiancée de Tristan habite avec nous depuis quelque temps, et je dois admettre que ce n’est pas vraiment la personne que j’aurais choisie pour mon fils.

Elle marqua une pause.

— Elle s’appelle Geneviève Dupasquier, elle est issue d’une riche famille de vignerons sur Genève, c’est une demoiselle très sophistiquée. Surtout, ne vous laissez jamais intimider par ses dires, c’est un bon conseil que je vous donne.

— Très bien, répondis-je, un peu perturbée. Je vous le promets.

Nous entrâmes dans la maison et nous dirigeâmes dans le couloir central pour me présenter à « Lucrese Borgia », enfin c’était un peu comme cela qu’elle m’avait été décrite.

Arrivée au salon, je découvris une splendide jeune femme, à la longue chevelure de feu bouclée, assise dans un des fauteuils Napoléon en train de broder. Sa magnifique robe était assortie à la couleur de ses cheveux. Je tentai de me présenter, mais avant que je puisse dire quoi que ce soit, elle me toisa de ses grands yeux noisette en amande.

— Tiens, une nouvelle domestique ! Cela me changera de cette idiote de Jeanne, depuis le temps que je disais qu’il fallait la renvoyer. Apportez-moi une tasse de thé, je vous prie, me lança-t-elle, son regard à nouveau rivé sur sa broderie de soie.

— Il doit y avoir une erreur, mademoiselle, je suis une amie de la famille, je me présente : Lyse-Anne Fontannaz. Je compte demeurer quelque temps sous ce toit.

— Je me contrefiche de qui vous êtes ! Je veux cette tasse de Darjeeling, ou je vous fais renvoyer, pesta-t-elle sans même m’avoir écoutée.

— Ce n’est pas une domestique, gronda madame Éléonore qui était postée juste derrière moi. Si vous voulez votre thé, adressez-vous à Jeanne, sinon infusez-le donc vous-même.

Puis madame Delarque sortit de la pièce en levant les yeux au ciel, me laissant seule avec la furie.

— Bien, combien de temps comptez-vous rester ? me demanda-t-elle

avec dédain.

— Je ne sais pas encore, quelques semaines, je pense. J'essayerai d'entretenir la conversation.

— J'ai déjà habité ici avec ma mère, étant enfant, je suis contente d'être à nouveau dans cette demeure et d'avoir pu faire votre connaissance, mademoiselle Dupasquier. J'espère que nous pourrons être amies, lui dis-je avec un grand sourire.

— J'en doute fort, très chère. Je ne me frotte pas aux petites gens, me lança-t-elle à la figure sans même me prêter un regard.

Écœurée, je restai quand même courtoise, mais me retirai de la pièce. Je me souvins que quelqu'un devait m'attendre en cuisine, c'était Jeanne. Je me rappelai soudain le fumet de sa délicieuse tarte aux pommes caramélisée, j'en avais déjà l'eau à la bouche. Je descendis les marches menant aux cuisines, et en effet, je ne m'étais pas trompée, Jeanne bouillonnait d'impatience de pouvoir me serrer dans ses bras.

— Lyse-Anne, mon petit, tu es enfin là !

— Je suis contente de vous voir, Jeanne.

Après son accolade, elle me tint par les poignets et me dévisagea.

— Ne me dis quand même pas qu'une belle et plantureuse jeune femme comme toi veut finir nonne ! Ce serait un énorme gâchis ! Non, mais regarde-moi ces magnifiques boucles blondes, ces yeux dorés si malicieux, ce petit nez, tu mérites cent fois mieux que le couvent !

— Je ne sais pas, Jeanne. Je ne sais pas. C'est d'ailleurs pour cela que je suis là, pour me recentrer. Je ne sais plus vraiment où est ma place désormais, je suis un peu à sa recherche ici.

— Eh bien, c'est un bon point de départ. J'ai cru entendre que tu as fait connaissance de la peste ? Elle t'a fait un accueil comme il se doit ?

Elle me fit un clin d'œil amusé.

— En effet, déclarai-je, légèrement désemparée par le comportement de celle-ci. Cette jeune femme doit sûrement avoir des qualités pour avoir conquis le cœur de Tristan.

— Le cœur je ne sais pas, mais la bourse et les terrains, oui, je confirme. Bien sûr, elle a des qualités, elle en a même deux : elle fait de magnifiques broderies, je dois admettre qu'elle a de la patience dans ce domaine, et puis elle a de quoi faire fondre les hommes de la haute société, pour ça elle est très forte. Mais cela s'arrête là. Elle est capricieuse, dédaigneuse, voire méchante et méprisante à certains moments, surtout envers Gabriel. Ils s'entendent comme chien et chat, c'est pour cela qu'on l'aperçoit à peine, ces derniers temps. Et puis elle n'est pas très futée non plus, je dois dire. Mais elle l'aime, son Tristan.

— Et Tristan ne voit-il pas tout cela ? Pourquoi reste-t-il avec cette

mégère, alors ? m'étonnai-je.

Je pris un siège de la cuisine et m'assis à la table. Jeanne en fit autant et commença à peler ses pommes de terre.

— Madame ne t'a donc rien dit à ce sujet ?

— Non, racontez-moi.

Je m'inclinai légèrement en avant lorsque Jeanne me fit signe d'approcher. Elle se pencha à son tour et regarda de droite et de gauche pour s'assurer que personne n'entendrait ce qu'elle allait me dévoiler.

— Leur mariage est un arrangement entre les pères des deux futurs époux, c'est une histoire de vignoble, si Tristan mariait la furie, la famille Delarque posséderait le domaine Dupasquier à Genève. Enfin, il y aurait une sorte de partenariat, je ne sais pas trop comme fonctionnent les affaires mondaines, vois-tu ?

— Son père était vraiment un être abominable, m'offusquai-je.

Mais puisqu'il est décédé, Tristan ne pourrait-il pas annuler son calvaire ?

— Justement, oui. Cependant, cela fait deux ans qu'ils sont fiancés et qu'il n'a toujours pas eu le cran de fixer une date pour leurs noces, et elle demeure là, à se morfondre toutes ses journées et à broder une énième couverture ou autre tissu qui prend la poussière. Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête de ce gamin, mais je peux t'affirmer qu'il ne l'aime pas. Pourtant, cela soulagerait sa mère de la voir repartir sur Genève ! La pauvre, elle ne dit pas grand-chose, mais je jure qu'elle le pense. J'ai la certitude que c'est une bonne chose que tu sois là, cela va mettre un peu d'animation dans cette maison. D'ailleurs, Dame furie doit déjà te considérer comme une rivale, à mon avis.

— Quoi, elle serait jalouse de moi ? m'exclamai-je en riant. Mais Tristan est comme un frère pour moi !

— Cela ne m'étonnerait pas, il faut avouer que ta beauté n'a rien à envier à la sienne, crois-moi !

Mes joues s'empourprèrent subitement.

— Je dis que tout cela est ridicule.

— Nous le verrons bien assez tôt ! Je pense que tu devrais voir ta chambre, je l'ai préparée spécialement pour ta venue.

— Bien, je monte, à tout à l'heure, lançai-je en remontant l'escalier.

Jeanne avait réaménagé mon ancienne chambre, personne n'y avait remis les pieds depuis mon départ, il y avait douze ans de cela. Quand je pénétrai à l'intérieur, les souvenirs affluèrent dans ma tête, je songeais à la maison de poupée, Gabriel m'avait aidée à la fabriquer, aux histoires que ma mère me lisait le soir avant de dormir.

Je m'assis sur le lit et plongeai dans mes pensées. Soudain, quelqu'un frappa à la porte, c'était madame Éléonore. Elle l'entrouvrit

pour m'annoncer qu'il fallait descendre pour souper à dix-neuf heures et qu'il y avait une surprise à mon attention dans l'armoire pour ce soir. Une fois partie, je m'empressai d'ouvrir la porte de celle-ci, et y en sortis une somptueuse robe couleur bleu roi, ornée de dentelle de la même teinte et de perle de nacre. C'était beaucoup trop beau pour moi, je ne savais pas si je pouvais me permettre de la mettre.

Oh, et puis après tout, la mère supérieure ne m'espionne pas, faisons-nous plaisir ! Je m'installai à ma coiffeuse et pris la brosse en main. Après avoir entrepris un coiffage grossier, je relevai mes cheveux en chignon laissant quelques boucles redescendre sur la nuque. Je me fardai un minimum pour être assortie à la robe. Une fois prête, je me regardai dans la glace. J'étais stupéfaite, était-ce vraiment moi ? Lyse-Anne Fontannaz qui voulait finir sa vie au couvent de Collombey ? Je crois que venir ici allait m'aider à me décider, certes, mais pas dans le sens que j'avais prévu en premier lieu.

L'horloge du salon sonna dix-neuf heures. Je descendis et entendis Geneviève se plaindre du retard de Tristan. Je pris place à la table.

— Je vois que vous avez trouvé mon cadeau, Lyse-Anne. Cette toilette vous va à ravir.

— Je vous remercie infiniment, madame Éléonore, répondis-je.

— Vous pouvez m'appeler Éléonore, très chère.

J'acquiesçai avec un sourire gêné tandis que Geneviève me jetait un regard accusateur. J'en conclus que Jeanne n'avait peut-être pas tout à fait tort.

— Si ce fainéant de Tristan n'est pas arrivé dans cinq minutes, j'ordonne de faire venir les plats à table, pesta-t-elle.

— Il n'a que quelques minutes de retard, ce n'est pas grave, nous patienterons, répondit Éléonore.

— Non, j'ai faim, et il est hors de question que j'attende plus longtemps ! Hubert ! Apportez-nous le souper !

— Geneviève, commença Éléonore. Vous avez beau être la future femme de mon fils, vous êtes encore chez moi et je suis bien vivante. Tant que je serai là, c'est moi qui déciderai quand nous toucherons au repas ! Avez-vous compris, très chère éternelle fiancée ?

Elle l'avait atteinte juste assez pour la blesser dans son amour propre.

— Il en est assez ! s'écria-t-elle. Vous n'avez qu'à manger sans ma présence, ce soir.

Elle se leva de son siège et quitta la salle à manger la tête haute.

— Je croyais que vous aviez faim, ironisa Éléonore tout en me fixant d'un air amusé.

Nous pûmes l'entendre nous maudire jusqu'au premier étage. *Ridicule.*

C'est alors que la porte d'entrée s'ouvrit, le fiancé tant attendu

arriva enfin. Il se posta sur le pas-de-porte de la pièce où nous nous trouvions. Je relevai la tête pour y découvrir le visage d'ange que j'avais aperçu lors de l'enterrement de ma mère, j'eus un pincement au cœur, je restai interdite.

— Venez, mon fils, dit Éléonore, excitée.

Elle se leva et alla vers lui pour prendre son bras et l'amener jusqu'à moi.

— Vous souvenez-vous de Lyse-Anne qui habitait chez nous, jadis ?

— Oui, bien sûr que je me rappelle d'elle, dit-il en me détaillant de ses iris émeraude.

Il me fit un léger sourire puis alla s'installer à la table. Geneviève surgit dans la pièce et se rua sur son fiancé.

— Bonsoir, mon cher aimé, lui dit-elle en l'enlaçant. Ces gloutonnes voulaient commencer à manger sans vous, elles n'avaient pas l'intention de vous attendre, je suis alors montée pour guetter votre arrivée.

Je ne croyais pas ce que j'étais en train d'entendre, quel culot avait cette sotte. Le mensonge le plus stupide de la terre.

— Mais...

— Laissez Lyse-Anne, m'interrompit Éléonore. Ce n'est rien.

J'étais indignée. Se faire mener à la baguette par cette fille capricieuse était écoeurant. Je pensais qu'il ne fallait pas se laisser intimider ? Apparemment pas quand le fils prodigue était parmi nous. Le souper était servi et Tristan avait l'air stupéfait de ma présence.

— Êtes-vous de passage dans la région, Lyse-Anne ?

— Votre mère m'a offert l'hospitalité pour quelques semaines, lui répondis-je, surprise qu'il ne soit pas au courant de ma venue ici.

Éléonore ne lui avait-elle rien dit ?

Le repas se termina en silence, chacun les yeux rivés sur son assiette. Néanmoins, je sentis un regard percer mon âme, en réalité, c'était comme ça que je le percevais. En relevant la tête, je découvris en effet les prunelles de Tristan fixées sur moi, insondables, vides d'expression. Je fis mine de ne pas faire attention à lui et jouai à tortiller ma serviette en attendant de pouvoir sortir de table, car j'étais nerveuse et vraiment mal à l'aise. Geneviève avait aussi remarqué qu'il me regardait, elle s'était empressée de lui murmurer quelque chose à l'oreille, et il baissa aussitôt les yeux.

Plus tard, je pus enfin regagner ma chambre. Je me changeai et enfilai ma chemise de nuit. Je n'arrivai toujours pas à le croire. Tristan, celui que je considérai jadis comme mon propre frère était l'homme qui m'avait tant troublée quelques semaines plus tôt. Je me demandais bien pourquoi Éléonore ne l'avait pas averti de mon séjour ici. Je restai perplexe en me brossant les cheveux, assise devant ma coiffeuse.

Peu après, je décidai de descendre me chercher un verre de lait à la cuisine pour m'aider à dormir. En remontant, j'aperçus le feu crépiter dans la cheminée du salon, je m'en approchai pour sentir sa chaleur contre ma peau. Ce n'était que trop tard que je remarquai la présence de Tristan dans le fauteuil, juste à côté de moi. Moi qui voulais l'éviter, j'avais tout gagné.

— Vous ne pouvez pas dormir non plus ? murmura-t-il de sa voix si douce, trop douce.

— Non, j'espérais qu'un verre de lait m'aiderait un peu.

— Je suis sincèrement heureux de vous revoir après toutes ces années, Lyse-Anne.

— Moi de même, mentis-je à moitié.

— Cela fera du bien à mère qui ne s'accorde pas bien avec Geneviève. Elle se sentira moins seule grâce à vous.

— Oui, j'ai pu constater qu'entre les deux, ce n'était pas l'amour fou.

Il fixait les flammes danser dans la cheminée de ses yeux vides d'expression. Cela me rendait triste de le voir comme cela, il réalisait bien que sa mère était malheureuse. Néanmoins, il ne faisait rien pour arranger les choses.

— Je n'ai pas encore croisé Gabriel, viendra-t-il demain ? demandai-je, curieuse de retrouver mon autre « frère ».

— C'est une excellente question.

Son regard était toujours rivé sur le feu de cheminée. Il porta à ses lèvres un verre rempli aux trois quarts de vin rouge qui était posé sur la table à côté, en but une gorgée, puis joua avec son contenu en le faisant tourner sur lui-même.

— Gabriel passe la plupart de son temps entre le domaine que nous possédons en Bourgogne et les bras de filles légères quand il est dans les parages. Il faut dire qu'il boit beaucoup trop également. Une chose est sûre, c'est qu'il a récupéré une bonne partie des défauts de notre père.

J'étais choquée par les propos tenus par Tristan sur son frère.

Je fus très déçue par le comportement de mon ancien camarade de jeu, et apparemment cela avait dû se lire sur mon visage.

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous décevoir, mais il est plus sage de savoir à quoi vous attendre la prochaine fois que vous le verrez. Vous serez moins... surprise.

J'en avais assez entendu pour ce soir.

— Je vais retourner dans ma chambre, je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit, répondit-il. Et comme je vous l'ai dit, je suis heureux de vous revoir dans cette maison.

— Merci, soufflai-je.

Je remontai pour méditer sur ce que Tristan m'avait dit sur sa mère, cette pauvre femme devait vraiment être désespérée pour me faire venir ici. Je commençais à comprendre pourquoi elle avait tant insisté ! C'est alors que mes pensées se dirigèrent vers Gabriel, il ne pouvait pas être devenu la personne abominable que m'avait décrite son frère !

Peut-être, lorsqu'il viendrait, pourrais-je lui montrer la voie du Seigneur. Un chemin paisible et tranquille, qui sait ? Je m'installai dans mon lit et m'endormis aussitôt.

IV

La Bibliothèque

— Nous allons nous arrêter ici pour aujourd'hui, déclara la voix que j'avais presque oubliée. Devant vous se trouve la porte des souvenirs cachés. La voyez-vous ?

— Oui.

— Ouvrez-la.

— Maintenant se tient un escalier en colimaçon, gravissez-le.

J'entendis un tic-tac au loin en remontant le long des marches.

— À cet instant, vous vous sentez légère, aussi légère qu'une plume, chanta la voix. Vous vous sentez flotter au-dessus de la pièce. Vous traversez lentement la paroi feutrée du plafond. Le tic-tac se rapprocha de moi et je me sentis voler à travers cet épais nuage moelleux qu'était le plafond.

Vous êtes à présent couchée sur le canapé. Je vais compter jusqu'à trois, à trois, vous vous réveillerez. Un... deux... trois !

J'ouvris doucement les yeux, ayant l'impression de n'avoir fait qu'une bonne sieste. Je me relevai et regardai le docteur Crausaz.

— Je suis désolée, dis-je, je me suis endormie, votre séance n'a pas marché.

— Venez vous asseoir à mon bureau, fit-elle en me faisant un signe de la main.

J'étais maintenant sur le fauteuil, en face d'elle qui avait l'air satisfaite, elle se pinçait les lèvres.

— Alors ?

— Ça a plus que fonctionné, mademoiselle.

— Vous avez trouvé un souvenir violent dans mon enfance, c'est ça ?

— Beaucoup mieux que ça ! Nous sommes remontés bien plus loin que vos jeunes années, croyez-moi !

— Parce que ça existe plus loin que mon enfance ? demandai-je, encore à moitié dans les vapes.

— Nous avons rejoint une de vos vies antérieures ! me révéla-t-elle, excitée.

Je haussai les sourcils. Elle se fichait de moi !

— Et comment c'est possible ?

— Il existe une hypothèse selon laquelle le nombre d'âmes sur Terre est limité et de ce fait, quand quelqu'un meurt, il se réincarne aussitôt en un nouvel être vivant. Ceci dit, ce n'est qu'une théorie parmi tant d'autres.

— Donc mon âme serait un peu comme une cassette vidéo que l'on réenregistre par-dessus ? blaguai-je.

— C'est un peu ça, admit madame Crausaz. D'ailleurs, je vous fais une copie de celle que j'ai enregistrée durant la séance. Vous l'écoutez tranquillement chez vous et l'on en reparle la semaine prochaine si vous êtes d'accord.

J'étais un peu méfiante, mais l'idée d'avoir pu vivre dans une époque différente réveilla en moi une curiosité certaine.

Une fois la copie terminée, je lui serrai la main.

— Alors, à la semaine prochaine, conclus-je.

Le docteur me ramena à l'entrée où m'attendait Sab.

— Ça s'est bien passé ? me demanda-t-elle avec ses grands yeux remplis d'inquiétude.

— Je te raconterai à la maison, lui répondis-je.

Le trajet de retour se passa en silence, je réfléchissais à ce que je pouvais bien dire à Sab. Je n'allais tout de même pas lui avouer qu'une de mes vies antérieures essayait de sortir de mon subconscient, ou bien si ?

Elle me déposa devant l'immeuble, car elle avait rendez-vous avec Nicolas.

— Tu me racontes ta séance dès que je rentre, n'est-ce pas ? me supplia-t-elle.

— Promis.

Je grimpai avec peine les trois étages pour enfin arriver chez moi. Zoé se cachait derrière la porte.

— Oh non ! Toi, tu restes là, je ne veux pas que tu traînes dehors, ce n'est pas que je tienne à toi, mais sinon je me ferai gronder par Sab, lui dis-je en la portant sur le canapé.

Ensuite, je rangeai mon manteau dans le meuble d'entrée et me ruai dans ma chambre afin de pouvoir insérer la cassette dans mon walkman et de l'écouter tranquillement sur mon lit.

Trois quarts d'heure plus tard, la bande était au bout et je ne savais pas quoi penser de son contenu.

Cette Lyse-Anne et moi étions si différentes, comment pouvais-je être sa réincarnation ? J'aurais très bien pu trouver cette séance complètement bidon si je n'avais pas entendu ma propre voix dessus. J'attendis donc Sab, il fallait que je lui en parle, même si elle me prenait pour une folle, après tout, c'était son futur métier, non ?

J'étais en train de me servir un verre de jus d'orange quand elle rentra avec une pizza dans les mains.

— Coucou, j'amène la bouffe ! Italia !
— Oh ! T'as fait quoi de Nico ? Tu l'as semé en route ? plaisantai-je.
— Non, je lui ai dit qu'on passait une soirée entre filles, aujourd'hui.
Ça nous fera du bien.

J'étais contente que Nico ne soit pas là ce soir, car je pouvais parler librement sans qu'un mec déconne sur mes propos quelque peu bizarres.

Sab s'assit sur le canapé, ouvrit le carton et me tendit une part de pizza.

— Jambon champignon ?
Elle me gratifia d'un grand sourire.
— Comme je les aime !
Je lui pris la part des mains et m'installai à côté d'elle, les jambes croisées en tailleur.
— Bon, alors ?
Elle était réellement excitée.

— Alors, ta prof est vraiment très forte, lui répondis-je en me battant avec le fromage qui filait dans tous les sens.
— Elle t'a hypnotisée ?
— Oui.

Je restai mystérieuse, juste pour le suspense. Et torturer Sab était plus que jouissif.

— Allez quoi, raconte. Je n'en peux plus, qu'est-ce qu'elle a trouvé ? Vous avez remonté ton enfance ?

— Beaucoup mieux que ça. Une de mes vies antérieures aurait refait surface.

Elle en resta bouche bée, puis reposa sa pizza.
— Quoi ? Mais non... Donne-moi des détails.
— Tout d'abord, avant d'avoir écouté cette cassette, je dois te dire que j'étais sûre que ta prof était une illuminée.

Je lui relatai donc les grandes lignes de ce que j'avais découvert l'après-midi même, je lui parlai de Lyse-Anne, de ses « frères » et de la maison à Chardonne, c'était plutôt passionnant à raconter.

— Là, tu m'en bouches un coin avec cette histoire, tu comptes la revoir ?

— Mardi prochain.
— Chouette ! La suite au prochain épisode ! Je prendrai du popcorn, cette fois !

Nous passâmes le reste de la soirée à papoter de choses et d'autres, cela faisait très longtemps que cela ne nous était plus arrivé.

Le lendemain, je recommençai à travailler à la boutique après une bonne nuit de sommeil sans cauchemar ni maux de tête, voilà qui me changeait, tiens. Marlène se comporta toute la journée comme une vraie mère poule. Elle ne me laissa pas souffler une seconde : « Tu veux boire ? Tu es sûre que ça va ? Tu veux t'asseoir ? »

À dix-huit heures trente, je fermai la boutique et me rendis à la bibliothèque. Avec tout ce qui venait de m'arriver, j'en avais presque oublié ma rencontre du troisième type de vendredi soir. J'aperçus madame Bergmann à la réception. Ça tombait bien, elle était encore là, j'avais deux ou trois choses à lui demander.

— Bonsoir, madame Bergmann !

— Bonsoir, ma petite ! Voilà quelques jours que je ne t'ai pas vue.

— Oui, je sais, je n'étais pas au meilleur de ma forme en cette fin de semaine, mais ça va mieux, maintenant. En fait, j'étais venue vous demander quelque chose.

— Je t'écoute, fit-elle en cherchant un dossier.

— Heu... je n'ai pas vraiment l'habitude de poser ce genre de question, mais...

Je m'arrêtai un instant pour prendre une grande inspiration, car j'étais très gênée.

— Je voulais savoir si vous connaissiez le nom du garçon qui travaille ici depuis quelques jours. Il a de longs cheveux bruns et porte des lunettes, murmurai-je à voix basse, comme si je pensais qu'il pouvait m'entendre.

— Lui, là-bas ? me montra-t-elle en pointant du doigt en direction de la salle de lecture.

— Chut ! Oui ! soufflai-je, embarrassée par son manque de discrétion.

À cet instant, je n'avais qu'une envie, c'était de sauter par-dessus le bureau de réception pour m'y cacher derrière, jusqu'à la fin de mes jours.

— Il s'appelle Alexandre, il est étudiant en droit, je crois. Il travaille ici pour aider à financer ses études, c'est un fort gentil garçon, timide et réservé, mais gentil. Pourquoi ?

— Heu...

Trouve quelque chose, bon sang ! Trouve quelque chose, trouve quelque chose !

Mon cerveau bouillonnait, je n'avais pas prévu cette question, pourtant j'aurais dû m'y attendre.

— Il me faisait penser à quelqu'un que je connais, inventai-je, mais je me suis trompée, ce n'est pas lui ! Je vous remercie.

Ouf ! J'ai eu chaud !

— Mais de rien.

Je me dirigeai vers la première rangée de livres que je trouvais pour en piquer un au hasard et m'installai à une table en plongeant mon nez à l'intérieur, histoire de me calmer un peu.

Après avoir enfin pu me mettre dans le bain de l'histoire, je fus interrompue par un bruit de chariot qui s'arrêta non loin de moi. Je relevai lentement les yeux de mon bouquin pour guetter les environs, c'était *lui*. À quelques mètres devant moi, l'ange tombé du ciel triait et rangeait les livres. Ses gestes étaient si pleins de grâce et de délicatesse, que je ne pouvais plus détacher mes yeux admiratifs de lui, j'étais hypnotisée. Pourtant il n'y avait rien de spectaculaire à regarder quelqu'un ranger des bouquins, d'ordinaire. Mais à ce moment, j'étais fascinée par la façon qu'il avait de se mouvoir. Cette fois, il avait noué ses cheveux en queue et avait laissé ses mèches folles revenir sur son visage lactescent, j'en fondis sur place. Il dut sentir que je l'observais, car en se retournant, il chercha mon regard qui croisa le sien un quart de milliseconde avant que je ne replonge dans mon livre en feignant d'être occupée par mon roman. Puis, il fit avancer son chariot pour se diriger... juste derrière moi. Décidément, il voulait vraiment jouer avec mes nerfs, celui-là.

La chaleur commença à me monter à la tête quand je *le* sentis m'effleurer en passant derrière moi. Mes poils et mes cheveux se hérissèrent net et mon bouquin était en train de passer un sale quart d'heure à force de me cramponner dessus. C'est alors qu'il s'arrêta. *Il* était si près de moi que je ne pus m'empêcher de humer son parfum : un mélange de bois santal et de cannelle délicatement sucrée. J'aimais cette odeur, elle me fit transporter dans un autre monde quelques secondes durant. Un endroit où je me sentais apaisée, où j'étais bien. Puis il fit demi-tour et s'en alla avec son chariot. J'en étais toute retournée, jamais personne n'avait eu un effet pareil sur moi de toute ma vie. Il fallait que je parte d'ici au plus vite, j'avais eu mon compte d'émotions fortes pour ce soir. Je ne voulais pas le recroiser, faute de m'évanouir devant lui, parce qu'il aurait eu le malheur de passer trop près de moi par surprise.

Je rentrai à pied comme d'habitude, mais cette fois-là, il faisait tellement glacial, c'était juste assez pour me refroidir les idées et retomber de mon nuage.

— Je suis là, m'annonçai-je à Sab à nouveau devant la télé, en claquant la porte d'entrée.

— Tu reviens tôt, s'étonna-t-elle.

— Je sais. Je voulais te causer, mais t'en as fait quoi de Nico ? Il s'est fait kidnapper par le type du journal, ou quoi ? Je t'avais pourtant dit de le tenir en laisse ! plaisantai-je en remarquant que mon amie était encore toute seule.

— Très drôle ! Il s'est vengé d'hier soir : sortie entre copains,

marmonna-t-elle. Alors ? Tu voulais me parler ?

Elle baissa le volume de la télé quand je m'installai à côté d'elle.

— Tu te souviens de l'autre jour où tu m'as trouvée bizarre et tu m'as dit que tu saurais un jour le fin mot de l'histoire ?

— Je suis tout ouïe... fit-elle. Ses iris scintillaient de curiosité.

— Eh bien, j'ai rencontré quelqu'un.

— Je le savais !

Elle se pencha contre la fenêtre pour regarder dehors.

— Je crois qu'il va neiger !

— N'importe quoi !

— Non, mais c'est sérieux ? Comment s'appelle-t-il ? Comment il est ? Tu sors avec ?

Non, mais, il fallait s'y attendre avec elle. Là, je m'aventurais sur un terrain miné.

— Oui, mais non. Quand je dis « rencontré », c'est un bien grand mot. Je ne lui ai encore jamais adressé la parole.

L'excitation de Sab retomba d'un cran.

— Tu sais quoi de lui alors ?

— Je sais qu'il s'appelle Alexandre et qu'il est étudiant à la fac de droit, il bosse à la biblio le soir.

— Et ça, comment tu le sais ?

— Je l'ai demandé à la responsable, madame Bergmann. Je la connais bien.

— Et c'est tout ? Elle semblait déçue.

— Oui, et c'est bien le problème ! Je n'arrive plus à respirer quand il s'approche de moi, je n'ai jamais vu quelqu'un me flanquer dans un état pareil rien que par sa présence !

— À ce point-là ?

— C'était quasi électromagnétique.

— Ouah, il faut vraiment que je le voie et que je le félicite pour avoir réussi à te ramener d'entre les morts, dit-elle en applaudissant.

— Ah non ! Je ne te veux pas dans la même pièce que lui quand je suis là, je ne saurais plus où me mettre.

— Et que comptes-tu faire, alors ?

— Justement, je n'en ai aucune idée. Il est tellement impressionnant que je n'arriverais pas aligner deux mots devant lui. C'est à ce moment que j'aimerais que tu m'aides, parce que je sèche. Tu es mon dernier espoir !

— Il va sûrement y avoir une tempête de neige, c'est moi qui te le dis ! Pour que tu me demandes ça, il doit vraiment valoir le détour, ce mec. Le truc c'est qu'il faut que tu dépasses ta timidité et que tu contrôles tes émotions pour commencer.

— Plus facile à dire qu'à faire...

— Eh bien, je suis navrée, mais il n'y a pas trente-six solutions. Il va

bien falloir que tu engages la discussion un jour, ça peut être une question sur un livre que tu ne trouves pas, enfin je ne sais pas, moi. Parle-lui.

— C'est bien ce que je pensais, je suis finie.

— Mais non. Attends un peu que la pression retombe et ensuite, tu verras, ce sera beaucoup plus facile. Crois-moi.

— Mouais, on verra bien. Merci du conseil.

— Y'a pas de quoi.

Après cette soirée hyper tendue, j'étais exténuée, j'allai me coucher. Cette nuit-là fut mouvementée, alors que j'estimais être débarrassée de mes affreux cauchemars, je me trompais lourdement. La forêt maudite était à nouveau présente, avec ses arbres morts sans aucune verdure autour. Les animaux avaient tous disparu. Je levai la tête et aperçus le ciel d'une couleur noir violacé, sans étoile, c'en était effrayant. J'avais l'impression d'être dans un endroit dépourvu de vie, uniquement rempli de ténèbres. Seule la bise était là, soufflant sur les branches crochues, battantes les unes contre les autres. Je marchais droit devant moi, observant ce paysage accablant. Il y faisait tellement froid que j'en claquais des dents. J'aperçus quelques flocons de neige tourner dans le vent. Tandis que je me frayais un chemin au hasard, un cerf surgit de nulle part, ce qui me fit sursauter. Je le vis s'effondrer juste en face de moi à quelques mètres, il était blessé. Je m'en approchai pour voir ce qu'il avait quand je découvris une plaie béante au niveau de son cou. Il perdait beaucoup de sang, le pauvre devait beaucoup souffrir. Je m'agenouillai devant ce majestueux animal et le caressai pour le calmer. Franchement, c'est la seule chose que je me sentais capable de faire. Mes larmes se mirent à couler, j'étais paniquée de le voir agoniser dans mes bras. Alors, le cerf poussa un long gémissement de douleur, rauque et sourd, puis rendit son dernier souffle. À présent, j'étais couverte du sang de la bête sur les mains et sur mes vêtements. Je me levai, le laissant à l'abandon pour continuer ma route sans savoir où je pouvais bien aller. La neige se mit à tomber plus sérieusement et commençait à tenir sur le sol. Dieu, que je me les caillais ! Puis, je me rendis compte d'une chose, ce n'était pas le liquide vital du cervidé que j'avais sur les mains. Je me palpai le corps pour voir d'où il pouvait bien provenir, c'est alors que mes doigts effleurèrent ma gorge. Horreur ! Comme l'animal, je me retrouvai avec une plaie à la jugulaire qui ne voulait pas s'arrêter de saigner. À ce rythme-là, je ne donnais pas cher de ma peau ! Je faiblissais à vue d'œil tandis que je me rapprochai à nouveau du cerf que j'avais quitté quelques secondes plus tôt pour m'effondrer à mon tour à ses côtés.

Je me levai d'un bond.

— Mon Dieu ! hurlai-je. Ce rêve était encore plus effrayant que les autres. Mon agresseur n'étant pourtant pas apparu cette fois-ci, ce qui

ne m'avait pas empêché de mourir de peur.

Le reste de la semaine se déroula beaucoup plus sereinement, sans cauchemar horrible. Je rentrai tous les soirs après le boulot, histoire de ne pas trop me ridiculiser devant Alexandre, le temps que je retrouve mon calme et aussi de faire redescendre la pression comme me l'avait conseillé Sab.

Le mardi suivant, je retournai voir le docteur Crausaz pour ma deuxième séance. Je m'installai en face d'elle à son bureau.

— Alors, comment s'est passée cette première semaine ?

— Bien, sauf en début de semaine où j'ai fait le pire cauchemar de ma vie.

— Vous continuez à faire des rêves ?

— Juste ce jour-là, sinon j'ai dormi comme un loir !

— La fréquence a baissé, tout de même.

— C'est certain ! confirmai-je.

— J'aimerais que vous me le racontiez avec le plus de détails possible.

Elle reprit un bloc vierge de son bureau et m'écouta avec attention. Je lui décrivis tout ce dont je me souvenais, allant du décor ténébreux à ma blessure fatale.

— En effet, c'est un rêve plutôt étrange, commença-t-elle. Mais peut-être arriverons-nous à le décortiquer au fur et à mesure de nos séances.

— Et la cassette, vous l'avez écoutée ?

— Trois fois, avouai-je.

— Et alors ?

— Cela m'a un peu secouée. Pour le moment, il est un peu tôt pour que j'en pense quoi que ce soit ! À part que je trouve que je ne ressemble pas du tout à Lyse-Anne.

— C'est normal, affirma-t-elle. Je pris un air étonné.

— Ah bon ?

— Le fait que vous partagiez la même aura, ou votre âme, si vous préférez, ne signifie pas que vous soyez la même personne. D'ailleurs, il serait très surprenant que vous ayez la moindre similarité physique.

— Pourtant, les caractéristiques sont assez proches.

— Que vous soyez blondes aux yeux dorés toutes les deux ne suffit pas. Si vous deviez vous ressembler, ne serait-ce qu'un peu, cela serait une pure coïncidence, Lyse-Anne ait très bien pu être un homme, ou un chien, que sais-je. La théorie à ce sujet est très vaste, vous voyez ?

— Donc, je ne dois pas m'identifier à elle ?

— En aucun cas ! Nous devons juste être spectateurs de ce qu'elle a à nous révéler. D'ailleurs si nous commençons ? proposa-t-elle.

Comme la semaine précédente, je m'allongeai sur le sofa et fixai le

métronome, tandis que le docteur chantait sa formule pour me retrouver près de deux cents ans en arrière.

V

Portraits de famille

ô La dernière fois, nous nous étions arrêtées à votre première nuit à Chardonne, Lyse-Anne. Vous en souvenez-vous ? demanda la voix.

— Oui.

— Que s'est-il passé par la suite ?

— Eh bien, la première semaine fut tranquille, et Gabriel n'était toujours pas de retour de France. Je demeurais de longs après-midis avec Éléonore sous le porche de la maison pour lui tenir compagnie. Et le soir, lorsque Tristan rentrait, Geneviève débordait d'imagination afin qu'il la remarque sans grand succès. Et en ce qui me concernait, excepté quelques furtifs regards de sa part de temps à autre, il ne m'adressait pas la moindre parole, si ce n'était les politesses d'usage, histoire d'être courtois. Puis un matin, Jeanne me rappela que des affaires appartenant à ma mère étaient restées au galetas⁴ depuis bien des années. J'étais heureuse de cette nouvelle et me précipitai sous le toit pour y découvrir les souvenirs de cette dernière. Je soulevai la lourde trappe et la rabattis contre le sol le plus doucement possible pour ne pas faire trop de bruit. Je montai les quelques marches poussiéreuses qui me conduisirent dans une pièce sombre dont l'unique source de lumière provenait d'une petite fenêtre ronde à l'autre bout du grenier. L'air était chargé de poussière et le galetas était rempli d'anciens meubles drapés de grandes étoffes blanches parsemées de toiles d'araignée. Au coin à droite était entreposé un immense miroir ovale, orné de bordures mordorées passées, et juste à côté, je reconnus le chevalet de ma mère, quelques toiles vierges et une boîte de vieux fusains entamés. Je me rappelai qu'elle adorait peindre les paysages de la région, d'ailleurs c'en était devenu ma passion également. J'étais soulagée d'avoir enfin découvert comment m'occuper. Je regardai si je ne trouvais pas sa palette de peinture et quelques pinceaux, mais après quelques minutes de recherche, je dus me résoudre à devoir utiliser les fusains.

— Dommage, soupirai-je.

Je demandai de l'aide à Jeanne pour descendre mon nouveau matériel afin de le poser derrière le manoir, je pris aussi une chaise pour m'installer confortablement. Je profitai de la douce chaleur matinale qui picotait mon visage, c'était un beau début de journée

ensoleillé. Je commençai par esquisser la structure de la bâtisse, puis petit à petit, à y ajouter de la profondeur et des détails. Un bon moment plus tard, j'entendis un son de galop de cheval qui se rapprochait de la maison, mais je n'y prêtai guère d'attention, car j'étais bien trop concentrée sur mon tableau.

Je m'attardais sur la finition lorsqu'une voix chaude et mélodieuse résonna à mon oreille :

— C'est un très beau dessin, chère demoiselle, hélas, je trouve qu'il manque un peu de couleur...

Surprise, je sursautai. Je ne m'étais pas aperçue que quelqu'un s'était faufilé derrière moi. J'étudiai la personne qui se présentait devant moi : un homme d'une vingtaine d'années, il était grand, sa peau tannée par le soleil faisait ressortir ses yeux bleus pétillants remplis de malice. Sa sombre crinière ondulée retombait sur ses robustes épaules. Mon Dieu, c'était « mon second frère ».

— Gabriel ? m'exclamai-je.

— Lyse-Anne, c'est vraiment toi ? Je ne rêve donc pas ?

— Oui, c'est moi, répondis-je, intimidée.

Depuis le temps que je l'attendais !

Il me prit dans ses bras forts et me suréleva pour faire un tour complet sur lui-même.

— Je suis tellement heureux de te revoir ! s'écria-t-il gaiement. Tu ne peux pas te l'imaginer.

— Reposez-moi, s'il vous plaît, car sinon je vais être malade.

— Oui, bien sûr, suis-je maladroit ! Mais tu sais, après avoir joué ensemble durant notre enfance, nous pouvons nous tutoyer, Lyse-Anne, me confia-t-il avec un grand sourire.

— Oui, c'est une bonne idée.

Je restai un peu hébétée, il était tellement impressionnant, je ne m'attendais pas du tout à cela. Il était aussi parfait que son frère, pourtant ils étaient différents l'un de l'autre. Néanmoins, les deux avaient ce petit quelque chose en commun qui pouvait parfois me faire perdre mes moyens. Je m'efforçai de ne pas y prêter attention sans pour autant y arriver.

— Ne me dis pas que Tristan te vouvoie.

— Tel un gentilhomme, répondis-je avec un peu plus d'assurance.

Il leva les yeux au ciel.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Ce qu'il peut être vieux jeu, celui-là.

Il prit ma main et me fit asseoir dans l'herbe, puis il m'imita.

— Alors, raconte-moi. Que fais-tu ici ? Et pour combien de temps ?

— Ta mère m'a gentiment invitée pour quelques semaines, mais j'ai vite saisi pourquoi, commençai-je.

— Ah oui ? Et pourquoi donc ?

Il avait l'air très intéressé par ce que je disais. Je me sentais bien en sa présence, tout le reste autour de nous avait disparu, je n'entendais même plus le chant des oiseaux.

— Lorsque j'ai vu comment se comportait sa future bru avec elle, j'ai tout de suite compris qu'elle cherchait un peu de réconfort et de la compagne.

— Ah oui, la folle. Tu as eu le privilège de faire sa connaissance. Après tout, le monde se demande bien pourquoi je viens si rarement à la maison, dit-il en riant.

Puis son visage changea subitement d'expression, son sourire avait disparu.

— C'est du poison, cette femme-là. Fais bien attention, m'avertit-il d'un ton grave.

— Pour le moment, je ne risque rien, elle m'ignore complètement, le rassurai-je.

— Et que pense Tristan de ta présence ici ?

— Je crois qu'il a décidé de suivre le pas de sa dulcinée, car il ne me parle pas non plus.

— Quel idiot ! Je ne le comprendrai jamais, bougonna-t-il.

Puis il lâcha quelques jurons que je ne pourrai répéter.

— Ce n'est pas grave, c'est aussi bien comme ça, au moins Geneviève ne me fusille pas du regard à tout bout de champ, tempérai-je.

— Ce n'est pas faux. Ma mère m'a dit que tu étais nonne, en Valais, c'est vrai ? Pourquoi ne portes-tu pas de voile ?

— Ce n'est qu'en partie la vérité, il était prévu de procéder à mon ordination dans quelques semaines, mais j'avais certaines choses à régler avant. Je devais m'assurer que je le voulais vraiment.

— Que tu le voulais vraiment ? Et... ? Il semblait redouter ma réponse.

— Je ne sais toujours pas, d'ailleurs, depuis que je suis là, je me pose encore plus de questions. Il m'arrive de croire que j'aurais dû rester à Arbignon pour méditer, comme me l'avait conseillé la mère supérieure.

— Moi, je trouve que ce serait bien dommage que tu croupisses toute ta vie là-bas, lâcha-t-il franchement.

— Je te remercie de m'aider à choisir, monsieur Delarque, ironisai-je en le foudroyant du regard.

— Oh, ne te fâche pas... Je te dis juste ce que je pense. Ce serait un sacrilège qu'une jeune femme d'une beauté aussi éblouissante que la tienne soit emprisonnée dans un couvent, sous un voile qui plus est, alors que tous les hommes devraient être à tes pieds.

Il fallait avouer que son franc-parler me déstabilisait et me choquait par moments, mais peut-être, aussi parce qu'il avait raison et que je ne

voulais pas reconnaître que la vie auprès de Dieu n'était peut-être pas pour moi.

Gabriel m'aida à me lever. Il me tenait toujours la main, puis glissa son autre main dans mes cheveux relevés en demi-queue, ce qui me donna un frisson derrière la nuque.

Il esquissa à nouveau un de ses sourires ravageurs.

— Je dois maintenant aller rejoindre Tristan à la vigne, mais je reviens ce soir. Je pense dormir ici cette nuit. Mais excepté cela, je ne plaisante pas. Ce tableau manque cruellement de couleur, lâcha-t-il en pointant mon dessin de l'index.

— Je sais, hélas c'est tout ce que j'ai pu trouver au galetas, admis-je.

— Il va falloir y remédier, dit-il tout en s'éloignant.

— Alors, à ce soir ! répondis-je gaiement.

Puis il regagna l'avant du manoir en regardant de temps en temps dans ma direction.

Le soir, nous nous retrouvâmes tous dans la salle à manger pour le repas. Gabriel était assis en face de moi et m'adressait souvent de grands sourires. Il discutait avec son frère du vignoble en Bourgogne et des deux mois qu'il avait passés en ces lieux.

— Le raisin se développe bien, mais nous avons craint le pire, une tempête a éclaté il y a deux semaines après une vague de chaleur pourtant précoce pour la saison. J'ai cru que toute la récolte allait être réduite à néant. Mais finalement, il y a eu plus de peur que de mal, déclara-t-il, tout en mangeant un bout de pain, je n'arrivai d'ailleurs pas à saisir la totalité de ses propos.

On aurait dit qu'il n'avait rien avalé depuis des jours. Quand je voyais à la vitesse à laquelle il ingurgitait la nourriture, c'était assez insolite. Cela m'amusait de l'observer empiffrer son assiette, je ne pourrais pas l'expliquer, cependant. Peut-être parce qu'il me rappelait ce petit garçon, jadis ; il n'avait pas changé. Puis je l'entendis rire de bon cœur avec son frère comme s'il n'y avait qu'eux deux autour de la table. Cela me faisait vraiment plaisir de les voir réunis sous le même toit, ce moment me fit replonger dans le passé quelques instants. Je remarquai pourtant une chose frappante, Geneviève n'avait pas pipé un mot de tout le souper. Elle était toute seule dans son coin, à couper sa nourriture en minuscules petits morceaux pour enfin les mâcher indéfiniment. Quant à Éléonore, avoir ses deux fils auprès d'elle la rendait rayonnante. Cela changeait complètement des repas de la semaine précédente.

— Je pense descendre sur Lausanne demain. Quelqu'un aurait-il besoin de quoi que ce soit ? proposa Gabriel.

— Peut-être devrais-tu demander à Jeanne s'il ne lui manque rien pour la cuisine, répondit Éléonore.

— Oui, mère, je vais aller la voir.

Le lendemain soir, Gabriel revint avec des provisions de la ville. Il déposa ses produits à la cuisine puis remonta et s'approcha de moi. Il me tendit un paquet ficelé et m'adressa à nouveau son sourire de perpétuelle bonne humeur.

— Tiens, c'est pour toi. Je pensais que tu en aurais besoin.

J'étais gênée, je ne savais vraiment pas quoi lui dire.

— Pour moi ?

Je déballai le paquet sur la table à manger et y découvris plusieurs sortes de pincesaux, mais surtout une boîte en bois de peinture à l'huile. Je me retrouvai le souffle coupé, je posai une main contre mon cœur tant j'étais touchée. Je n'arrivai pas à le croire. Ce fut une des plus belles attentions que l'on m'ait faites.

Ses yeux cherchèrent les miens, afin de s'assurer que j'appréciais son présent.

— Oh merci ! C'est beaucoup trop, je ne peux pas l'accepter.

— Tu le peux au contraire, c'est un cadeau de bienvenue.

— Mais c'est magnifique, insistai-je.

— Alors, disons que tu me dois un tableau, proposa-t-il, l'air enchanté d'avoir pu me faire si plaisir.

Jeanne arriva de la cuisine pour nous servir de l'émincé de lapin en sauce. Je débarrassai vite mes affaires de la table.

Plus tard, après le repas, nous nous déplaçâmes au salon pour veiller. Tristan et Gabriel jouaient aux échecs tandis qu'Éléonore lisait et que Geneviève brodait à l'autre bout de la pièce, devant le feu de cheminée. Et moi, je regardais l'ambiance agréable qui y régnait tout en tenant ma boîte de peinture dans les mains, réfléchissant à quels paysages pourrait se retrouver sur les toiles encore vierges de ma mère.

— Savez-vous où je pourrais trouver un bel endroit pour peindre ? demandai-je.

Tristan déplaça son cavalier puis se tourna vers moi.

— Là où nous serons demain, il y a un panorama exceptionnel. Venez donc nous rejoindre, proposa-t-il, gentiment.

— Je viendrai te chercher en début d'après-midi pour charger ton matériel, si tu es d'accord, intervint Gabriel.

— Je ne puis qu'accepter cette offre, chers messieurs, répondis-je.

Soudain, Geneviève se leva de son fauteuil et jeta sèchement sa broderie sur celui-ci, pour filer hors du salon sans un mot.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? demandai-je, étonnée par la réaction exagérée de la furie.

— Ne t'inquiète pas, affirma Gabriel tout en faisant tomber la tour adverse. C'est son état naturel, tu n'as absolument rien dit de blessant. Elle est seulement jalouse.

— Je suis désolée, m'excusai-je auprès de Tristan. Jamais je n'aurais pas pensé que...

— Ce n'est rien, j'irai la voir après, me rassura-t-il.

Le lendemain, comme promis, Gabriel m'amena au vignoble. J'y découvris en effet un rideau de vignes plongeant littéralement sur le lac Léman, qui lui, faisait réfléchir le soleil et les montagnes de la Savoie. Je pouvais aussi apercevoir sur ma gauche le Chablais vaudois. Gabriel m'aida à m'installer sur un muret, tout en haut du vignoble. Tristan, un peu plus loin, me fit un petit signe de la main et je le lui répondis. Gabriel partit rejoindre son frère. Je commençai donc à esquisser l'ensemble de mes repères, puis laissai mon pinceau vagabonder sur la toile. Après deux heures de travail, il revint prendre des nouvelles de mon tableau à moitié fini.

— Tu es une véritable artiste ! s'exclama-t-il.

— Oh, mais il est loin d'être terminé, objectai-je.

— Mais même, les détails sont si minutieux, c'est celui-ci que je veux pour moi, très chère.

— Si tu veux, je pense qu'il sera achevé demain soir.

Il s'installa à côté de moi, sortit une gourde de vin d'une sacoche et la but à grande gorgée, puis s'essuya le menton avec le revers de sa manche. Je ne trouvais pas très convenable qu'il boive autant pendant la journée, je l'avais déjà vu plusieurs fois faire ce petit manège cet après-midi-là. Mais je n'osais rien lui dire. Je fis mine de rien tandis que lui avait les yeux rivés sur ma toile.

— Il va falloir que je me lève pour travailler un peu, soupira-t-il enfin. À tout à l'heure.

Je l'observai repartir en direction de Tristan. Il s'arrêta quelques secondes pour lui parler en jetant un regard vers ma direction. C'est alors que le frère aîné monta à son tour pour guigner mon œuvre.

— Vous n'avez pas trop chaud, Lyse-Anne ? Car le soleil tape fort par ici.

— Non, ça va, merci. Et puis, j'ai mon chapeau pour me protéger.

— Gabriel avait raison, votre peinture est vraiment très réaliste, elle irait bien dans notre salon.

— Merci ! Mais celui-ci est pour Gabriel, je le lui ai promis.

— Dommage. Il me plaisait bien, dit-il, l'air un peu déçu. Je le rassurai.

— Ce n'est pas grave, je vous en ferai un autre.

Il prit place à mes côtés sur le muret, puis se mit à réfléchir en fronçant les sourcils, il lissa ses lèvres bien dessinées avec son pouce, puis se tourna face à moi.

— J'ai une idée, me lança-t-il.

— Laquelle ?

Il semblait légèrement animé, ce qui changeait de son comportement habituel.

— Savez-vous peindre des portraits ?

— Heu... oui, j'en ai déjà réalisé, bredouillai-je, intimidée par ses yeux scintillants.

— Alors, j'aurai une commande à vous passer. J'aurais voulu un tableau pour chaque membre de la famille que nous mettrons au grand salon. Qu'en dites-vous ?

— C'est une bonne idée. Vous en voulez donc quatre, c'est bien cela ?

— Parfaitement.

— J'aurais besoin de vous tout un après-midi complet. Aurez-vous le temps de vous libérer une fois ?

Il fit la moue.

— Ne pouvons-nous pas exécuter ma peinture le soir, après le travail ?

— Il me serait difficile de peindre correctement avec la luminosité de la nuit, expliquai-je. Les couleurs seraient trop sombres.

— Je crois que nous n'avons guère le choix, rétorqua-t-il. Et puis avec la lumière du feu de la cheminée et des lampes à huile, cela pourrait donner un côté original, non ?

— Je vais voir ce que je peux faire, mais très franchement je ne vous promets rien, avouai-je.

— Soit.

Il se leva d'un bond et repartit travailler.

Quelques jours plus tard, je commençai le portrait d'Éléonore, puis ce fut au tour de Geneviève. Elle n'arrivait pas à rester en place et me demandait à tout bout de champ quel était son meilleur profil. Il fallait que ma peinture soit à la hauteur, car « Madame » était exigeante. De plus, elle se levait toutes les cinq minutes pour être sûre que je ne la ratais pas. Il m'avait bien fallu une semaine pour le terminer. Ensuite, je fis celui de Gabriel : il ne pouvait pas s'empêcher de faire le pitre et de me faire rire. Heureusement, je connaissais par cœur les moindres contours de son visage, le tracé de son expression toujours vive et alerte. Grâce à cela, je pus l'achever assez rapidement, au grand dam de Gabriel qui se complaisait dans son rôle de modèle. Pour finir, je m'attaquai au portrait de la personne dont le regard m'intriguait le plus, celui de Tristan. Comme il l'avait suggéré quelques semaines plus tôt, il se plaça à côté du feu, et en effet je dus utiliser des teintes allant du jaune orange en passant par le rouge sang et l'ocre pour m'accommoder à la luminosité de la pièce uniquement éclairée par les flammes de la cheminée, car il aimait cette ambiance. Tristan resta figé telle une statue.

— Détendez-vous, Tristan, vous n'êtes pas un soldat, plaisantai-je.
Il essaya tant bien que mal de trouver une pose qui lui convienne.
— Comme ceci ? proposa-t-il.
— Attendez... je vais vous montrer, lui répondis-je en me dirigeant vers lui.

Je m'approchai afin de trouver la bonne position de son visage par rapport à la lumière. Je pris son menton avec délicatesse entre mes mains fraîches et fis pivoter sa tête plus en avant et légèrement sur la droite. En le touchant, je constatai que sa peau était d'une douceur exquise, je m'y attardai un peu avant que nos prunelles ne se croisent, ce que je croyais être un court instant. Cependant, le temps cessa net et je plongeai dans son regard qui se fit de plus en plus profond, aussi je me noyai à l'intérieur. Ses mains entourèrent mes poignets lorsqu'une bûche de la cheminée crépita assez fort pour nous tirer hors de la brèche temporelle qui s'était formée autour de nous. Je baissai les yeux, terriblement gênée, et retournai à mon tableau.

L'horloge sonna vingt-trois heures et Tristan me demanda si je voulais arrêter et reprendre le lendemain soir. Je ne pouvais pas me permettre un autre instant d'intimité comme celui passé en début de soirée. Il était exclu que cet événement se renouvelle, car il m'avait beaucoup trop plu à mon goût. Je me dérobaï et continuai mon coup de pinceau. Puis, à un moment il décida de briser la glace.

— Vous plaisez-vous chez nous, Lyse-Anne ?

— Oui, beaucoup, murmurai-je, cachée derrière mon tableau qui faisait office de bouclier contre l'indécence de ses yeux si irrésistibles rivés sur moi.

— J'en suis heureux.

C'est alors qu'une chose me vint à l'esprit, je profitai de cet instant où nous étions seuls pour la lui demander.

— Puis-je vous poser une question ?

Je fuyais toujours son regard.

— Allez-y.

— Surtout, n'y voyez rien de mal, mais j'aurais voulu savoir pourquoi vous m'évitez et pourquoi vous m'adressez aussi peu la parole depuis mon arrivée.

Ma question eut l'air de l'étonner.

— Si j'agis de la sorte, c'est pour que vous n'ayez pas de problème durant votre séjour, ici.

Je haussai les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous rappelez-vous ce qui s'est passé la seule fois que je vous ai proposé devant tout le monde de venir peindre au vignoble ?

— Vous voulez parler de la fois où Geneviève est partie brutalement se coucher ?

— C'est cela, oui.

Il resta insondable, assis sur son fauteuil, puis ses yeux dévièrent sur le feu de bois.

— C'était par le simple fait que vous m'aviez adressé la parole qu'elle était si furieuse ?

Alors, là c'était encore pire que ce que je pensais. Elle avait vraiment fait une crise de jalousie ! Je n'en revenais pas.

— C'est exact. Geneviève est une jeune femme qui aime attirer l'attention. Elle a toujours eu l'habitude d'être le centre d'intérêt. Et maintenant, elle se sent mise à l'écart depuis votre venue. Comme c'est une personne très rancunière, j'ai pensé qu'il valait mieux calmer les choses, du moins en sa présence, m'expliqua-t-il.

— Alors si j'ai bien compris, vous agissez comme si je n'existais pas devant elle pour que j'évite ses représailles en somme, c'est cela ? dis-je, complètement abasourdie.

— À peu de choses près, oui.

N'importe quoi ! Comment pouvait-il aimer une femme aussi capricieuse qu'elle ?

— Je vous apprécie bien plus que vous ne le pensez, reconnut-il.

Notre conversation se termina sur un silence gêné.

Je me dérobai pour la énième fois derrière ma peinture et fis mine de ne rien entendre, alors qu'à l'intérieur, je bouillonnais. Mais à quoi jouait-il à la fin ? Un moment, il m'ignorait, et l'instant d'après, il disait qu'il « m'appréciait plus que ce que je ne pensais ». C'était à n'y rien comprendre. Qu'il évite de me parler en présence de Geneviève afin de me protéger de son sale caractère, je pouvais le concevoir. Mais pourquoi me dire cela maintenant ? À quoi bon ? À compliquer encore plus la situation qu'elle ne l'était déjà ?

Nous devions bien être au beau milieu de la nuit quand je le congédiai enfin, j'allai peaufiner ma toile dans la journée, de toute façon j'étais incapable de terminer son regard tout de suite. J'en avais des frissons partout, chaque fois que j'approchais mon pinceau de la zone en question.

— Vous le verrez fini demain soir, mais maintenant il faut aller vous coucher, sinon vous serez exténué.

— Oui, vous avez raison, je vous souhaite une bonne nuit.

Nous montâmes dans nos chambres respectives qui se trouvaient côte à côte.

Quelques jours plus tard, tous les tableaux étaient terminés, j'avais honoré ma part du contrat, j'en étais assez fière. Gabriel les avait fait encadrer et Tristan les avait suspendus au-dessus de la cheminée. Le plus réussi était celui de Tristan, avec ce regard fort réaliste qui me faisait tourner la tête chaque fois que j'avais le malheur d'y jeter un

bref coup d'œil.

Un soir, alors que nous étions à table, Gabriel demanda à sa mère la permission de passer la journée avec moi le lendemain. Elle s'essuya les coins de la bouche avec sa serviette, puis répondit :

— Pourquoi avez-vous besoin de Lyse-Anne, mon fils ?

— Je n'ai pas besoin d'elle, j'aurais voulu lui montrer un endroit sympathique pour peindre au bord du lac, à Vevey. Nous partirions le matin.

— Mais nous avons pas mal de travail demain, répliqua Tristan.

— Je le rattraperai en rentrant, de toute façon je resterai sur place le soir pour veiller sur la vigne, les corneilles rôdent.

— Très bien, lâcha-t-il, légèrement agacé.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Éléonore prit l'air gêné et objecta :

— J'ai besoin de sa compagnie, j'ai des visites.

— Vous pouvez très bien recevoir sans elle, n'est-ce pas ?

Puis il braqua son regard sur moi.

— Enfin si tu veux venir avec moi, bien entendu.

— Oui, j'aimerais bien, il paraît que c'est un endroit fort joli.

Éléonore sembla contrariée durant quelques secondes. Puis son expression revint à la normale.

— Si c'est ce que vous souhaitez, Lyse-Anne, alors vous pouvez y aller, d'ailleurs Geneviève m'honorera de sa présence. Comme à son habitude depuis que Gabriel était rentré de Bourgogne, Geneviève restait effacée sans broncher quand il était dans la même pièce qu'elle.

Je remerciai Éléonore de me laisser partir pour Vevey. Je sondai Tristan pour voir sa réaction, mais ses yeux demeuraient inexpressifs, fixant le mur d'en face. Avec lui, il m'était impossible de savoir ce qu'il pouvait bien penser, ce qui alimentait ma curiosité au plus haut point.

Plus tard, lorsque je rentrai dans ma chambre pour rejoindre mon lit, je trouvai Éléonore qui m'attendait, assise sur celui-ci.

— Éléonore ? Qu'y a-t-il ? Allez-vous bien ? m'enquis-je.

— J'ai à vous parler d'une chose importante, ma chère, déclara-t-elle gravement.

Puis, elle se leva.

— Je vous écoute...

— Je me suis aperçue que vous étiez assez proche de Gabriel.

J'acquiesçai. Elle me prit la main.

— Je voulais cependant vous mettre en garde.

— Pourquoi donc ? m'étonnai-je.

— J'aime énormément mon fils, mais Gabriel n'est pas quelqu'un de stable. Si vous vous éprenez de lui, il vous fera souffrir, et cela, je ne le permettrai pas ! Ce n'est pas quelqu'un pour vous. Vous êtes

beaucoup trop bien pour lui, je vous assure. Faites bien attention, me recommanda-t-elle.

J'étais abasourdie. Voilà pourquoi elle ne voulait pas que je parte à Vevey avec Gabriel, ça n'avait rien à voir avec les prétendues visites.

— Ne vous inquiétez pas, je considère Gabriel comme mon frère.

— Peut-être, mais pas lui. Je connais bien mon cadet et mon instinct de mère me dit que vous êtes bien plus qu'une simple sœur pour lui, rétorqua-t-elle en se dirigeant à la porte. Sur ces bonnes paroles, je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit à vous aussi.

Elle me sourit une dernière fois avant de disparaître dans le couloir.

Éléonore avait tort, je ne voulais pas imaginer Gabriel jouant les Casanova avec moi, cette pensée me laissa perplexe et m'empêcha de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes au bord du lac où nous nous installâmes. Gabriel était couché sur une couverture, et moi, je cherchais la direction pour placer mon chevalet. Je finis par opter pour les Dents du Midi.

— C'est vraiment magnifique, ici, déclarai-je en esquissant les hauteurs des montagnes.

— Oui, j'aime bien venir à cet endroit pour me reposer un peu. Dis, Lyse-Anne, tu te plais avec nous ?

— Oui, je m'y plais beaucoup.

— Et avec Geneviève, comment cela se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il.

— En fait, elle me me fiche la paix quand tu es là, c'est étrange, on pourrait croire qu'elle a peur de toi.

— Parce que je suis le seul qui arrive à la faire taire. Alors avec moi, elle a abandonné depuis un moment, elle sait à quoi s'attendre si je m'énerve.

— Bravo ! m'esclaffai-je.

— Merci, si seulement Tristan pouvait en faire autant, enfin, c'est beau de rêver... Mais je suis certain qu'il en meurt d'envie. Tout ça pour une question d'honneur.

— Comment ça ?

J'étais curieuse d'en connaître plus sur lui.

— S'il reste avec elle, c'est uniquement pour respecter sa promesse faite à notre père.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, votre père est décédé, non ?

— Justement, c'est tout le problème. Tristan a passé sa vie à être rabaissé par notre père. J'étais le jeune turbulent prêt à tout alors que lui était juste bon à se cacher sous les jupons de notre mère, selon notre cher paternel. Et pourtant j'étais témoin des efforts qu'il faisait

pour rentrer dans son estime, mais rien n'y faisait. Alors que pour moi, c'était facile, il m'emmenait en Bourgogne. J'étais en somme son unique fils, et cela me rendait malheureux, car je voyais bien que Tristan m'enviait. Alors, quand notre père a procédé à l'arrangement avec la famille Dupasquier au sujet des fiançailles avec Geneviève, Tristan a trouvé le moyen de lui montrer qu'il pouvait compter sur lui, d'être un bon fils. Et voilà pourquoi il n'en démordra pas. Même mort, notre père continue à nous pourrir la vie.

— Seigneur, c'est grave, ce que tu me racontes.

J'étais vraiment triste pour lui. Je commençais à le comprendre beaucoup mieux à présent. Il demeurerait avec elle juste pour prouver à son père ce qu'il valait. J'étais certaine, maintenant, qu'il ne l'aimait pas.

Nous passâmes le reste de la journée à discuter de tout et de rien pendant que mon tableau avançait à un bon rythme. Vers dix-sept heures, il me déposa devant la maison. Puis il retourna au vignoble, comme il l'avait promis la veille.

Deux jours plus tard, après le déjeuner, Jeanne me fit un signe discret pour que je la rejoigne dans les cuisines. Je pris ma tasse de thé et descendis vers elle.

— Viens par là, m'apostropha-t-elle.

— Oui, voulez-vous me parler ?

— Plutôt deux fois qu'une. Nous avons un conflit qui se prépare... persifla-t-elle.

— À quel sujet ?

— De ta petite escapade à Vevey avec Gabriel, me confia-t-elle, à voix basse.

— Je ne vois pas où est le problème.

— On a du nouveau. Hier soir, quand tu étais montée te coucher, Éléonore a pris Gabriel en aparté, j'étais à côté et j'ai tout entendu. Je te jure que je ne les avais jamais vus comme cela auparavant.

Elle était impatiente de me livrer la suite.

— Alors, racontez-moi !

— Tout d'abord, elle lui a demandé comment s'est déroulée la journée en ta compagnie et il a répondu avoir passé un agréable moment. Jusque-là, tout allait bien, c'est après que cela s'est gâté. Il lui a confié qu'il était tombé amoureux de toi.

Je m'étouffai avec mon thé.

— Quoi ?

J'oubliai de respirer quelques secondes.

— Oui, elle lui a dit sur un ton méprisant qu'il n'était pas digne de toi, qu'il ne valait pas grand-chose en tant qu'homme du monde, et qu'il devait prendre exemple sur son frère.

— Elle m’a avertie déjà qu’il fallait que je sois prudente avec lui, cependant il s’est conduit convenablement avec moi.

— Attends, ce n’est pas fini ! Après l’avoir bien rabaisé par rapport à toi, elle lui a donné le coup de grâce.

— Et quoi donc ?

J’en avais la chair de poule.

— Elle lui a dit que tu étais destinée à Tristan, elle t’avait fait venir pour se débarrasser de la petite Dupasquier. Alors, il avait interdiction de te toucher.

— Quoi ? m’écriai-je en laissant tomber ma tasse sur le carrelage, qui bien sûr se brisa.

— Je savais que tu réagirais de la sorte, mon petit, mais il fallait que tu sois au courant. Ce n’est pas chic de sa part, décréta-t-elle.

— Comment a-t-elle pu faire une chose pareille ? tonnai-je. Je suis hors de moi !

— Oui, mais en ce qui me concerne, je ne t’ai rien dit, fit-elle en ramassant les débris de ma tasse.

Je dus m’asseoir un moment pour digérer ce que venait de me dévoiler Jeanne.

— Ils sont fous dans cette famille, marmonnai-je. Et qu’a répondu Gabriel face à cet aveu ?

— Il n’a rien redit. Je l’ai vu s’enfuir de la maison les larmes aux yeux, il était profondément blessé selon moi. Il m’a brisé le cœur. Le pauvre enfant.

— Je veux bien vous croire, admis-je. Si vous avez du nouveau, dites-le-moi au plus vite, voulez-vous ?

— J’y compte bien !

Je remontai dans ma chambre pour réfléchir à toute cette histoire lorsqu’Éléonore me croisa dans le couloir. Je la fixai d’un regard noir.

— Qu’y a-t-il, Lyse-Anne ? s’enquit-elle.

— Vous voulez savoir ce qui ne va pas ? tempêtai-je. Donnez-moi les vraies raisons de ma présence ici et cessez cette comédie !

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, bredouilla-t-elle.

— Vous ne voyez pas ? Vous ne voyez vraiment pas ? répêtai-je, furieuse. Il paraît que je suis là pour évincer Geneviève du trône de future bru. Voilà ce qui ne va pas ! Je vous ai mal jugée, vous m’avez trahie !

— Mais comment... ?

— Je pars d’ici. Je ne suis pas arrivée dans cette maison pour semer le trouble dans la famille, je repars à Collombey ! fulminai-je en tournant les talons.

— Attendez, me supplia-t-elle. Revenez.

Elle tomba à genou en pleurs et m’implora de l’écouter.

Je me retournai.

— Je suis désolée, Lyse-Anne, mais j'étais vraiment désespérée. Je sais que c'était mal. De toute façon, j'ai échoué. Je n'arrivais pas à me calmer.

— Ce n'est pas une raison. Je suis venue dans l'espoir de retrouver ma foi en Dieu et vous avez délibérément piétiné mes convictions. Pour cela, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Je sais, j'ai eu tort, je le reconnais. Mais je vous en supplie, ne partez pas maintenant.

Elle s'accrochait à mes poignets, elle était à bout de nerfs. Elle avait aussi besoin de ma compagnie, elle se sentait si seule.

Après avoir réfléchi quelques jours, je décidai de rester jusqu'à la fin de l'été tout en gardant mes distances. Après, j'allais voir comment les choses allaient évoluer, même si je savais au tréfonds de mon âme que j'allais sévèrement le regretter.

— Très bien, Lyse-Anne, me rappela la voix. Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui. Ouvrez la porte dorée juste devant vous.

4 Grenier

5 Jeter un coup d'œil en suisse romand

VI

La soirée

Je me réveillai tout engourdie sur le canapé du docteur Crausaz.

— Alors, c'était intéressant ? lui demandai-je, curieuse.

— Je vous laisse en juger par vous-même, déclara-t-elle en se dirigeant à son bureau. Je la suivis.

Elle mit la cassette dans l'enregistreur pour m'en faire une copie.

— Une chose est sûre, c'est que vous n'allez pas vous ennuyer, lança-t-elle avec un sourire rempli de sous-entendus.

— Si vous le dites.

— Lors de notre prochaine séance, nous discuterons de celle-ci. Je vous laisse prendre un rendez-vous auprès de ma secrétaire.

Une fois enregistrée, elle me tendit la cassette audio et me raccompagna à la porte, puis me serra la main en guise d'au revoir.

Je me précipitai sur ma chaîne hi-fi pour connaître la suite de l'aventure lorsque j'arrivai à la maison. Comme la première fois, la bande se déroula pendant environ trois-quarts d'heure. Quand le silence prit place sur le discours de Lyse-Anne, je pressai sur le bouton « STOP ». La première pensée qui me vint en conclusion de cette écoute fusa.

— Ben, elle est pas sortie de l'auberge, la petite !

Je sentais qu'elle avait une nette préférence pour le frère aîné, mais qu'elle aimait la compagnie du second. Je me réjouissais d'être à la semaine prochaine, j'étais devenue mordue. Il fallait que je sache qui elle allait choisir, si l'histoire finissait bien ou pas. Enfin, je ne me faisais pas trop d'illusions à en juger par la violence de mes cauchemars. Mais pour le moment, ça me plaisait. C'était comme si j'étais l'héroïne d'un des bouquins que je lisais. Avant l'arrivée de Sabrina, je préparai un bol de pop-corn comme elle me l'avait suggérée une semaine auparavant pour être dans l'ambiance de ce que je lui raconterai. J'allais lui faire écouter la cassette en direct. Lyse-Anne narrait son histoire beaucoup mieux que moi.

Quand Sabrina rentra, il n'était pas encore dix-neuf heures.

— T'es déjà là ? m'étonnai-je.

— Je me suis disputée avec Nico, marmonna-t-elle.

— C'est grave ?

— Non. Mais, il m'a gonflée quand je lui ai dit que j'étais avec toi ce

soir, il insistait pour venir à la maison, alors je l'ai envoyé valser.

— Je suis désolée, mentis-je.

J'étais plutôt contente qu'elle veuille passer un moment sans lui, ce n'était pas très souvent que nous pouvions nous faire des soirées entre copines. Il la collait beaucoup, d'ailleurs, je me demandais comment elle faisait pour le supporter.

— Ce n'est rien, assura-t-elle, il s'en remettra.

Elle s'approcha du plan de cuisine et y découvrit le pop-corn.

— T'as vu ? J'ai pensé à toi.

— Miam ! Alors, la série « retour dans le passé », c'est pour ce soir. Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, dit-elle, enjouée.

— Super, parce qu'aujourd'hui tu as droit au direct, décrétai-je, un brin mystérieuse en apportant le bol rempli à ras bord de pop-corn dont le tiers tomba par terre, en chemin.

— Comment ça ? demanda-t-elle, perplexe.

— Je vais te faire écouter la bande audio de la séance.

— Oh oui, s'il te plaît !

Zoé grimpa sur les genoux de sa maîtresse qui était bien installée sur le canapé.

Juste avant d'enclencher la cassette, je mis une lumière plus tamisée, histoire de se fondre dans l'ambiance et entonnai le jingle de la Twentieth Century Fox pour faire comme au cinéma. Sab gloussa en m'entendant chanter comme une casserole, puis je pressai sur PLAY. Tout au long de cette écoute, j'observai mon amie complètement plongée dans le récit. Après les quarante-cinq minutes, quand la voix de la psy se fit entendre, Sab poussa un énorme soupir.

— Oh non ! Pas maintenant ! Ça commençait à devenir diablement intéressant ! s'écria-t-elle.

— Je sais, je me suis fait la même réflexion quand je l'ai écoutée, cet après-midi.

— Tu y retournes quand ? s'impatientait-elle.

— Mardi.

— Tu m'attendras pour le prochain épisode ?

— D'accord, ce sera sympa ! répondis-je.

— C'est dingue, cette fille parle d'une manière si raffinée, sa voix est si douce. Jamais je n'aurais cru que c'était toi qui causais si tu ne me l'avais pas dit.

— Oui, je sais, ça m'a interpellé aussi.

Nous terminâmes la soirée par regarder une émission télé, puis j'allai me coucher. Cette nuit-là, je dormis comme un bébé.

Le lendemain, comme à mon habitude, je passai à la bibliothèque après le boulot. C'était vraiment drôle, car depuis quelque temps, plus

je me rapprochais du bâtiment, plus j'étais tendue. J'appréhendais tellement de tomber sur cet Alexandre que je finissais par me demander si je n'étais pas masochiste de mettre mes pieds là-bas. Et peut-être que cette fois, j'aurais le courage de lui adresser la parole. Mais pour lui dire quoi ? Salut ! Moi, c'est Aurore, et toi, tu es Alexandre ? Autant admettre que c'était fichu d'avance. Je pris soin de l'éviter pour choisir un livre et m'installai le plus loin possible de lui. Je commençai « Des souris et des hommes » de John Steinbeck, un classique, paraît-il. Je réussis à me concentrer sans problème cette fois-ci. J'en étais au moment où Joe et Lennie arrivaient au ranch pour y débiter un nouveau travail, quand une improbable visite me prit par surprise. C'était Cédric du cours de psycho.

Super... J'ai gagné le gros lot.

— Salut !

— Cédric, salut, dis-je, indifférente.

— Ça tombe bien que tu sois là, j'avais une chose à te demander.

— Ah bon ? Laquelle ? fis-je en posant mon livre sur la tranche.

C'est alors que l'ange de marbre débarqua dans le coin au même moment avec son inséparable chariot rempli d'ouvrages littéraires. Mon self-contrôle partit en fumée, mon cœur se comprima de plus belle et, par conséquent, je n'entendais plus rien de ce que me débitait Cédric. Je ne faisais plus du tout attention à lui. L'ange était de dos, j'admirais sa longue crinière folle dont les mèches filaient dans tous les sens. Soudain, un imbécile me ramena cruellement à la réalité.

— Coucou ! Allô, ici la Terre. J'appelle la lune, t'es là ? Je sortis de ma bulle en secouant la tête.

— Tu disais quoi ? demandai-je en jetant de temps en temps un œil furtif sur le lion albinos qui maintenant ne se trouvait qu'à quelques mètres de nous, ce qui m'empêchait bien sûr d'être à cent pour cent dans la conversation avec Cédric. Je voulais juste qu'il dégage le plus vite possible, Cédric, donc.

— Je te proposais de venir avec moi, à la soirée grunge qui aura lieu au Flon, vendredi. Sab et Nico viendront aussi, elle me l'a confirmé ce matin.

Je n'entendais qu'à moitié ce qu'il psalmodiait.

Je l'expédiai pour qu'il me fiche la paix

— Oui, oui, je viendrai, t'inquiète.

— Super ! Alors, à dans deux jours, je me réjouis.

— Oui, c'est ça, ciao, fis-je, tandis que je prêtais attention à toute autre chose que lui.

Puis, l'objet de ma fixation disparut et je me réveillai.

Je n'y crois pas... J'avais accepté un rancard avec ce naze sans m'en apercevoir ! Je me serais donnée des baffes. Bon, d'après ce que j'avais entendu, Sab sera là aussi, je la prierai de m'aider à me débarrasser de

lui, il faudra juste que je lui prodigue de bons arguments. Par exemple, je pourrais lui parler de mon obsession pour cet inconnu qui me bouffait littéralement l'esprit. Et que par conséquent, Cédric ne ferait pas le poids, un truc du style. Je devais aussi réfléchir à comment lui formuler ça de manière à être convaincante. Je sortis incognito de la bibliothèque et rentrai au chaud, on était mi-novembre et même s'il n'avait pas encore neigé, pour moi il ne faisait pas vraiment une chaleur torride.

— Toi, tu as été à la biblio, me lança Sab au moment où j'arrivais au salon.

— Oui, admis-je. Mais ce n'est pas un scoop. J'y vais souvent.

— Non, mais, t'as vu ta tête ? On dirait que tu as rencontré un fantôme !

C'était le bon moment pour mettre en place ma stratégie, qui en fait n'en était pas une, je lui avouai simplement la vérité.

— Ton Cédric m'a invité à une soirée grunge, grognai-je.

— Je sais, il m'a demandé de te proposer de venir, ce matin, il t'a aperçue là-bas ? Et tu lui as dit quoi ?

— Justement, je n'étais pas du tout sur la même planète, *le garçon* dont je t'avais parlé était tout près et j'ai perdu mes moyens. Alors pour en finir au plus vite, j'ai accepté.

— Et puis, ce n'est pas bien ?

— Je m'en fous de Cédric ! m'écriai-je, comme une démente. Comme je te l'ai dit j'ai accepté pour qu'il me fiche la paix.

Mais je n'ai aucune envie d'aller là-bas avec lui.

— Il t'obsède, ce bibliothécaire, n'est-ce pas ?

— Tu n'imagines même pas...

— Bon, je trouverai un moyen, demain, au cours pour qu'il arrête de te coller le train. Mais tu viens quand même au concert, ça sera une ambiance d'enfer.

— Si tu arrives à le dissuader de venir, oui, je veux bien.

— Marché conclu.

— Et avec Nico, ça va mieux ?

— Comme je te l'ai dit, ce n'était pas grave. Il m'a offert un café ce matin et c'est reparti.

— Il ne faut pas grand-chose pour se faire pardonner avec toi...

— Quoi ? T'aurais préféré qu'il m'achète des fleurs ?

— Minimum, et encore.

— T'es d'un vieux jeu, toi, alors !

— Je sais, je suis désespérément romantique, persiflai-je.

La soirée se termina tôt, car j'étais exténuée. Mais les heures qui suivirent furent très mouvementées, mon dernier rêve m'avait tenu compagnie jusqu'au petit matin. Il tournait en boucle, ne me laissant aucun répit. Finalement, je me servis un café à quatre heures à la

cuisine pour réfléchir. Après avoir tout retourné trente-six fois dans ma tête, je pus relier deux choses, c'était qu'à chaque fois que j'étais à la bibliothèque, mes cauchemars me hantaient avec férocité la nuit d'après. Je ne voyais aucun rapport entre ces deux situations, cependant. Peut-être parce que, quand j'allais là-bas, *un certain étudiant en droit* avait le mérite de mettre mes nerfs à rude épreuve, et que, par conséquent, les heures de sommeil que je passais par la suite étaient infernales. Cette théorie était un peu tirée par les cheveux, je l'admettais, mais c'était la seule qui me venait à l'esprit. Tout ce que je voulais, c'était que ces horribles rêves se terminent. Je n'avais pas envie de les revivre sans cesse, car celui que je venais de faire m'avait sérieusement effrayée, tant que je n'étais plus fichue de m'en souvenir à mon réveil. Je me rappelais seulement du cadavre d'une femme perforé de toutes parts et de sa chevelure baignant dans une mare de sang. Je retournai dans ma chambre essayer de me reposer un peu, parce qu'il y avait la soirée au Flon le lendemain.

Ma meilleure amie était géniale. Elle avait tenu sa parole au sujet de Cédric. Elle avait réussi à le caser avec sa voisine de rangée à la fac. Je ne sais pas comment elle s'y était prise, mais mon problème était résolu. Donc, je me retrouvais libre comme l'air. Je m'étais plus ou moins arrangée. Côté vestimentaire, je portais un jean moulant avec des bottes à talons hauts, un top noir à paillettes et une veste en simili cuir. Quant à mes cheveux et au maquillage, Sab s'en était chargée, elle avait lissé mes boucles et m'avait donné un style assez branché.

Nous fûmes prêtes et Nico vint nous chercher avec sa Golf. Il était près de minuit quand nous pénétrâmes dans cette salle noire de monde avec des décorations à thème et surtout beaucoup de fumée, je ne voyais pas grand-chose devant moi. Je suivis Sab de près et nous nous posâmes au bar pour commander des bières. Sur la scène, un groupe de la région, nommé « Jump 67 » se donnait à fond. C'était sympa, quoiqu'un peu trop fort à mon goût, et ce n'était pas ce que j'écoutais d'habitude. Je passais mon temps à regarder Sab et Nico danser et sauter à pieds joints en rythme sur la musique. Il fallait dire que dans ce genre d'endroit, l'alcool était moins cher que les boissons gazeuses, alors même si d'ordinaire je ne buvais que du soda, je n'avais vraiment pas les moyens de rivaliser avec Heineken. Un moment après, les deux amoureux me rejoignirent au bar pour se désaltérer.

— Tu ne viens pas danser ? me demanda mon amie.

— Je ne préfère pas, non, répondis-je, gênée par mes deux pieds gauches.

— Comme tu veux !

Elle haussa les épaules, puis se tourna vers de Nico.

Pour ma part, je continuais à observer les gens qui nous entouraient en les détaillant plus ou moins quand j'aperçus quelqu'un assis de l'autre côté du bar, sur ma gauche, qui me dévisageait avec insistance. Je tressaillis, et pas qu'un peu. Le mot spasme serait plus juste. C'était lui. Comme j'avais pas mal descendu de bières, ce soir-là, j'avais beaucoup moins le trac que d'habitude. Je ne baissai même pas les yeux, alors que lui, me scrutait, je ne savais pour quelle raison. Pourtant à l'intérieur de moi, je fondais littéralement de voir ce visage opalescent si magnifique à moitié caché par sa longue chevelure sauvage me contempler, et sans ses lunettes, cette fois. Un verre plein qu'il ne touchait pas était posé devant lui. Notre petit manège dura quelques secondes ou minutes, assez pour noter qu'il n'avait pas bougé d'un millimètre depuis que je l'avais remarqué. Nous nous fixâmes toujours, ses yeux insondables, inlassablement posés sur les miens et plus rien n'existait autour. Plus de Sab, ni de Nico, ni de soirée non plus. Juste un fond de musique très lointain tandis que le temps avait ralenti. Je ne comprenais pas trop ce qui était en train de se passer, mais je me sentais bien aussi bizarre que cela pouvait paraître. Puis, le décor se mit à tourner autour de nous, de plus en plus vite, je ne distinguais plus rien, à part Alexandre. Soudain, je ne sus comment, je me retrouvai debout sur la piste de danse, en face de lui. Il me scrutait toujours aussi profondément sans dire un mot. Il leva ses deux mains, les passa sur mes cheveux et mon visage pour les caresser sans pour autant les toucher, comme pour en deviner leurs courbes. Ses doigts continuèrent le trajet en descendant le long de mes joues puis s'attardèrent sur ma gorge. Sa peau ne fut qu'à quelques millimètres de moi, quand je ressentis une énergie glaciale se dégager de lui. Ce fut alors que mon système pileux tout entier se hérissa. J'en eus des palpitations, si bien que ma respiration se fit plus rapide. Je sentis tous mes sens se réveiller, en particulier l'odorat, aussi je reconnus le parfum de sa peau. Je restais enivrée par cette touche de santal pointée de cannelle. Maintenant, il en était au niveau de mes épaules, tandis que mon regard ne pouvait plus se détacher du sien, comme si j'étais hypnotisée. Ses mains descendirent le long de mes bras, frôlant mon épiderme alerte. J'étais si tendue que mes doigts raides s'écartèrent pour laisser les siens s'entremêler sans jamais avoir un contact direct avec. Soudain, je reçus un coup de coude qui me sortit de cet envoûtement. C'était Sabrina qui tentait de me parler, et moi j'étais toujours assise au bar à côté d'elle. Je n'avais pas bougé d'un poil.

— Aurore, tu m'entends ? Je te dis qu'il y a Cédric avec Lynda. Regarde !

— Ah oui, fis-je en me tournant de son côté, sans grand intérêt.

Puis je me retournai, cherchant Alexandre du regard, sans succès. Il

avait disparu, laissant derrière lui son verre aussi plein qu'il y avait une dizaine de minutes. C'était à n'y rien comprendre, j'étais pourtant certaine que cet instant passé avec cet étrange bibliothécaire avait vraiment existé, ça semblait si réel... Étais-je devenue dingue ou avais-je simplement un peu trop bu ?

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Sab en m'observant chercher de tous les côtés, pour voir si je le retrouvais.

— Il était là, soufflai-je, encore dans mes pensées.

— Qui ?

— Le gars de la bibliothèque.

— Mince ! Il est où, maintenant ?

— Je ne sais pas, je l'ai perdu de vue.

— Je l'ai manqué ? Flûte alors, lança-t-elle déçue. Va voir plus loin si tu le trouves et tu nous le ramènes ici qu'on lui paie un verre.

— Je vais essayer...

Je descendis de mon tabouret de bar pour rechercher mon inconnu dans tous les recoins de cette bâtisse. Les trois étages et même les toilettes des hommes y passèrent, en vain. Il avait bel et bien mis les voiles. Après une demi-heure de fouilles infructueuses, je retournai vers mes amis et nous finîmes la soirée ensemble. Cédric profita de l'occasion pour me dire qu'entre lui et moi, ça n'aurait pas pu marcher et qu'il était avec Lynda à présent. Je ne réussis pas à me contenir à l'annonce de cette nouvelle si pathétique et j'éclatai de rire devant les deux tourtereaux. Je crois que je les avais vexés un tantinet. Il fallait admettre que j'étais pas mal pompette, sinon jamais je n'aurais couru après Alexandre pour le trouver dans ce capharnaüm géant. Et encore plus improbable, le moment où je n'avais pas baissé mes yeux devant lui, alors que d'habitude, j'étais la meilleure pour me dérober en face d'un garçon qui daigne me regarder, ne serait-ce qu'un peu.

Nous rentrâmes assez tard dans la nuit. Heureusement que j'avais demandé congé pour l'occasion, j'allais pour sûr avoir la gueule de bois le lendemain. Je me couchai encore habillée sur mon lit. Pour m'aider à m'endormir, je me mis à compter sur le mur du plafond les flashes de lumières des phares des quelques voitures qui passaient dans la rue, même s'il n'en avait pas des masses à cette heure-ci. Tout allait bien jusqu'à ce que le plafond commence à tourner à une vitesse folle. Soudain, je ne me sentis pas bien du tout et mon estomac se contracta. C'est alors que mes boyaux décidèrent de remonter en quatrième vitesse, aussi je courus jusqu'aux toilettes pour tout vomir.

— Quelle soirée, marmonnai-je, la tête dans la cuvette des W.-C.

J'entendis Sab se précipiter vers moi.

— Ça va, ma grande ?

— Tu vois, tout va bien, ironisai-je, la voix tremblante. J'étais affalée au sol, maintenant mes mains autour de la cuvette comme si

elle était un précieux trésor.

— Voilà ce que c'est de boire ! Quelle chance que tu puisses dormir demain... enfin, ce matin, rectifia-t-elle.

— C'est ça, moque-toi de moi. Je m'en fiche. Après ce que j'ai vécu ce soir, je peux mourir en paix ! déclarai-je, encore vaseuse.

— Je vais t'aider à aller jusqu'à ton lit. Viens avec moi. Après m'avoir passé un peu d'eau fraîche sur mon visage, elle me prit par les bras et me releva avec peine. Je m'appuyai contre elle pour rejoindre ma chambre, elle me changea, et m'apporta un Alka Seltzer. Qu'est-ce que je ferais sans ma petite infirmière personnelle ?

— Heureusement que tu as une amie en or, sinon je ne donnerais pas cher de ta peau, déclara-t-elle avec un air moqueur. La lumière s'éteignit, puis elle me souhaita bonne nuit.

Le matin, je me réveillai en me tenant le crâne avec les deux mains et me jurai que plus jamais, je ne boirai d'alcool. Car non seulement j'avais la gueule de bois, mais en plus, mes rêves étaient revenus me hanter, mélangeant horreur, réalité et absurdité où Alexandre était le principal protagoniste. Le genre de cauchemars que l'on fait quand on est fiévreux. Tout était tellement confus que je ne savais même pas ce qu'il fabriquait dans ces rêves débilés.

Après une journée tranquille, je me sentais mieux, voire prête à affronter ma timidité. Vers dix-neuf heures, je partis pour la bibliothèque et pénétrai à l'intérieur du bâtiment, le cœur battant contre mes tempes. J'avançai à vitesse moyenne, histoire de bien observer autour de moi pour qu'il n'apparaisse pas par surprise, parce que je n'avais aucune envie de m'évanouir. Et à en juger par la pression que j'avais emmagasiné en moi depuis que j'avais franchi la porte d'entrée, j'étais une vraie bombe à retardement. Je regardai successivement à droite et à gauche en traversant le couloir donnant dans la grande salle de lecture. Puis, mes pas se firent plus lents, je le cherchais des yeux avec discrétion entre les rayonnages, feignant de farfouiller pour trouver un livre. Après cinq bonnes minutes où j'avais retenu mon souffle, au cas où il apparaîtrait comme par enchantement, je dus me rendre à l'évidence, il n'était pas là.

J'étais à la fois déçue, furieuse et soulagée de ne pas l'avoir vu. Cependant, je décidai de continuer « Des souris et des hommes » au calme, au moins il ne sera pas là pour me perturber.

Je m'assis près de la fenêtre qui donnait sur la place de l'entrée de la bibliothèque et commençai mon livre. Hélas, je relevai le nez du bouquin toutes les deux minutes, pour m'assurer qu'il n'était pas présent. Ce qui encore une fois m'empêchait de suivre l'histoire correctement. Décidément ! Il était vraiment pénible ce type, quand il était là, il entravait ma lecture et lorsqu'il n'était pas là, c'était pareil.

Il me rendait dingue ! Je pris mes affaires et sortis de cet endroit que je maudissais bientôt plus que tout.

Je comptais les jours jusqu'à ma prochaine séance, il me tardait d'entendre la suite des aventures de Lyse-Anne. Le jour venu, je ne tenais plus en place, j'étais même en avance pour le rendez-vous.

— Alors, ces cauchemars, Aurore ? Dites-moi, la fréquence a-t-elle diminué ?

— Ça dépend des jours, en fait j'ai une théorie sur mon taux d'adrénaline.

— Ah, oui ? Pouvez-vous développer ?

— Eh bien, j'ai rencontré quelqu'un, il y a quelque temps, à la bibliothèque. C'est un jeune homme qui me fascine, mais je n'ai pas encore trouvé le courage de lui parler, et à chaque fois que je le vois, mes nerfs sont sérieusement en vrac et ça m'empêche de dormir la nuit qui suit.

— Donc, ce n'est pas quelqu'un que vous connaissez bien ? demanda-t-elle en mordillant la tige de ses lunettes.

— Non, pas vraiment, c'est ça qui est rude, je n'arrive pas à l'approcher sans devenir une pile électrique qui fond instantanément sur place, bredouillai-je comme une idiote.

Elle leva un sourcil interrogateur.

— C'est-à-dire ?

— C'est un garçon que je connais juste de vue, il me met sens dessus dessous, rien de plus n'a ajouter.

— Ce jeune homme vous plaît ?

— Il me perturbe terriblement, avouai-je.

— Donc, il vous plaît ? insista-t-elle.

Je lâchai un petit oui timide, je me sentais honteuse alors qu'il n'y avait pas de quoi.

— Vous rougissez, fit-elle avec un sourire en coin. Je n'ai pas besoin d'aller chercher plus loin. Cette personne provoque en vous un certain déséquilibre momentané, et votre esprit se libère pendant la nuit, je peux vous prescrire des somnifères pour vous aider à dormir, si vous le souhaitez. Avec ça, vous ne reverrez plus rien jusqu'au petit matin.

— Je veux bien, oui. Donc, ma théorie de l'adrénaline n'était pas si débile ?

— En effet, je pense que vous étiez sur la bonne voie. Et si nous commençons notre séance ? proposa-t-elle en me désignant le canapé de l'autre côté du bureau.

— J'ai encore juste une question, si ça ne vous ennuie pas.

— Laquelle ?

— Il m'est venu une idée après avoir écouté la dernière bande. Lyse-Anne peint des portraits, croyez-vous que je puisse les reproduire à

travers elle pour que nous puissions découvrir à quoi ressemblent ces personnes ? Parce que, apparemment selon Sabrina, je parle comme elle, peut-être que je peux aussi dessiner comme elle. Enfin, je ne sais pas, c'est juste une idée.

— Possible, oui. Nous pouvons essayer en tout cas. Je dois dire que c'en est une très bonne, même.

— On commence par celui de Lyse-Anne ? demandai-je.

— D'accord. Je ne vous promets pas que ça va marcher, mais nous allons tester. Je vous laisse prendre place pendant que j'insère la cassette vierge dans le magnétophone.

VII

La Fête des Vignerons

— Vous m’entendez, Lyse-Anne ? me demanda la voix.

— Oui.

— J’aurais voulu que vous me reproduisiez les portraits de vous et de la famille Delarque, j’adorerais pouvoir être témoin de votre talent. Est-ce possible ? continua-t-elle.

— Avec plaisir.

— Tenez. Je vous donne des feuilles blanches et de quoi dessiner. J’aimerais que vous commenciez par votre autoportrait, s’il vous plaît.

Je pris le bloc à dessin en main et débutai une esquisse de mon visage.

— Racontez-moi la suite, enchaîna-t-elle. Comment a évolué votre relation avec Éléonore, après votre mise au point, au sujet de votre présence à Chardonne ?

— Certainement. Bien que trahie par Éléonore, je décidai de vivre encore quelque temps ici, car je me sentais attirée par cet endroit, tel un aimant, même si l’atmosphère qui y régnait était malsaine. C’était comme une force invisible qui me poussait à rester, j’étais incapable de partir et de laisser ma curiosité inassouvie. Tristan m’intriguait. Je ne pouvais m’empêcher de penser à lui et à ce qu’il pouvait bien cacher derrière sa carapace de pierre, il était si mystérieux de par son air toujours impassible, insondable, presque glacial, parfois. Grâce à Gabriel, je commençais à le connaître un peu, mais le principal demeurait encore obscur pour moi. Je m’étais jurée de découvrir un jour la personne qu’il était réellement. Par contre, son frère cadet était comme un livre ouvert. Je pouvais deviner, rien qu’en le voyant, s’il était furieux ou de bonne humeur. C’était quelqu’un de sécurisant avec qui je m’entendais vraiment très bien, et surtout ces derniers temps. Nous allions parfois faire des promenades en forêt, quand il avait un peu de liberté, car la saison des vendanges commençait bientôt. Il devait souvent être présent au vignoble pour aider son frère et organiser les tâches. Même s’ils n’étaient que les propriétaires des terres, le travail de la vigne était une passion et ils mettaient la main à la pâte autant que les vignerons-tâcherons qui travaillaient pour eux. Quant à Éléonore, sa méfiance persistait envers la relation que j’entretenais avec Gabriel, néanmoins, elle restait en retrait, car elle

savait très bien que si elle s'en mêlait, je m'en irais immédiatement. Notre amitié évoluait de jour en jour malgré le fait qu'elle demeure platonique. Je feignais de ne pas voir qu'il m'aimait, et lui, peut-être que le sermon de sa mère l'empêchait d'être tout à fait honnête avec moi, au sujet des sentiments qu'il éprouvait. Cependant, de temps à autre, il arrivait que Gabriel se montre ambigu à mon égard. Quand il caressait mes cheveux pour y mettre une fleur dans une mèche et que son regard le trahissait, mais là encore, je jouais l'idiot. Vous pourriez me demander pourquoi, et au début, je vous aurais répondu que je m'étais promise à Dieu, mais j'aurais menti. À présent, je ne comptais plus repartir à Collombey, chez les Bernardines. D'ailleurs, j'avais écrit une lettre à la mère supérieure pour lui faire part de mon choix et mes adieux. Je m'étais beaucoup trop éloignée du chemin du Seigneur. En réalité, au plus profond de moi, je savais pourquoi. J'étais attirée par un homme qui était déjà promis à une autre femme, ce qui était terriblement frustrant, intolérable, même. De plus, j'étais furieuse que le plan d'Éléonore ait finalement marché.

Le temps passa, nous étions début août et toute la région se préparait à un immense évènement : La Fête des Vignerons. Ce qui n'était au départ qu'une procession faite de chants et de danses remontant à des origines païennes, glorifiant Cérès, déesse des moissons et Bacchus, dieu de la vigne, s'était transformée en une gigantesque fête connue aux quatre coins du pays, célébrée cinq fois par siècle. L'Abbaye des Vignerons organisait cet évènement non seulement par tradition depuis des années, mais aussi pour distinguer les viticulteurs et encourager leurs efforts. Cette année, elle avait lieu les huit et neuf août. Le père de Tristan et de Gabriel faisait partie de l'Abbaye de son vivant, puis quand Tristan eut sa majorité, ce fut à son tour d'y entrer. Cette organisation avait nommé une commission et deux experts en la matière pour visiter les domaines viticoles deux fois l'an. La première, après la taille, et la seconde, après l'effeuillage pour noter de manière impartiale chaque vigneron sur le succès, l'art de cultiver, sa ténacité et son intelligence, pour ensuite le récompenser par des distinctions et des décorations.

Je me réjouissais de pouvoir assister à ce spectacle majestueux, composé d'environ sept cent huitante⁶ bénévoles de la région. D'ailleurs, j'étais loin d'être la seule, car beaucoup de gens affluaient de toutes parts, à pied, en diligence, voire par bateau vapeur, sur le lac Léman.

Toute la famille descendit sur Vevey et nous nous émerveillâmes de découvrir les estrades de la place du marché où pouvaient siéger plus de quatre mille personnes autour de l'arène. Tout le monde s'était habillé pour les festivités ce jour-là. Geneviève s'était parée de sa plus

belle toilette pour impressionner la haute société au bras de son fiancé toujours si discret en sa compagnie. Nous nous installâmes tout en haut des gradins, aux places réservées pour les familles des membres de l'Abbaye des Vignerons. Gabriel s'assit à côté de moi, il était très excité à l'idée de voir ce spectacle, lui aussi. Quelques minutes plus tard, la représentation débuta. Il se constituait en quatre parties, dépeignant les quatre saisons et l'évolution de la culture de la vigne durant toute une année. Ce fut un beau mélange de célébrations païennes montrant tour à tour des dieux grecs dans de magnifiques costumes colorés, de danses virevoltantes et de chants traditionnels en patois. Ces quelques heures d'émerveillement m'avaient rempli les yeux d'étoiles et de magie. Plus tard, vingt-six vignerons, dont quelques-uns travaillant pour les Delarque, avaient été gratifiés pour leur dur labeur, et deux autres avaient reçu une médaille pour neuf ans d'excellent travail.

Une parade avait lieu le lendemain, tous les personnages du spectacle de la veille et les vignerons récompensés traversaient toute la ville depuis sept heures du matin. Gabriel m'avait séparée du reste de sa famille afin de pouvoir suivre le cortège et ainsi passer une journée rien qu'avec moi. J'étais très gênée, car il se montrait de plus en plus entreprenant avec moi, bien que très correct, je dois l'avouer, je ne pouvais plus l'ignorer encore longtemps de la sorte. Après cette splendide parade sans fin était organisé un banquet, où pleuvaient bonne et riche nourriture, vin en abondance, sans parler de la chaleureuse ambiance entre les gens de la fête et les visiteurs. Je ne m'étais jamais autant amusée de toute ma vie. Pour moi, cela avait vraiment été deux jours magiques, intemporels.

Quand nous fûmes rentrés dans la soirée, Tristan, Geneviève et Éléonore étaient déjà à la Volière aux Oiseaux depuis un certain temps. Alors que je me trouvais seule sous le porche devant la maison, je me remémorais les bouts du spectacle que j'avais préféré en comptant les étoiles filantes qui fusaient au-dessus de moi. Il y en avait des dizaines cette nuit-là, dans un ciel chargé de millions d'autres astres formant une voûte illuminée. Elles paraissaient si proches que j'aurais pu les toucher rien qu'en tendant le bras. Gabriel me rejoignit avec deux verres de vin rouge à la main et vint s'installer à côté de moi.

— Le ciel est magnifique ce soir, dit-il en admirant cette sphère céleste.

Il me tendit un verre.

— Merci.

Gabriel me fit face et me regarda droit dans les yeux.

— Mais ces étoiles ne sont rien en comparaison de ta beauté.

Je baissai aussitôt le regard, gênée par son compliment.

— Je dois t'avouer une chose, commença-t-il.

— Oui ? bredouillai-je.

Je me contentai de fixer mon verre de vin.

— Depuis que nous nous connaissons, je t'ai considérée comme une amie chère, une confidente, ma sœur.

— Oui, moi aussi, je te considère comme mon frère, confirmai-je en évitant toujours son regard.

— Mais depuis que tu es revenue, je te vois d'une manière différente.

— Ah oui ? Et comment me vois-tu ? demandai-je avec un petit sourire en croisant brièvement ses yeux.

— Je te vois comme une belle jeune femme intelligente et qui a, de surcroît, beaucoup de talent. Tu me fais tourner la tête, Lyse-Anne, tu as volé mon cœur. Je suis tombé amoureux de toi, avoua-t-il.

Je décidai de me contrôler et d'affronter enfin son regard, il ne méritait pas que je me dérobe plus longtemps. Il prit mes mains dans les siennes, puissantes et fermes. J'admirais ses tendres prunelles azur scintillantes d'émerveillement rivées sur moi.

— Je t'aime, Lyse-Anne. Et j'aimerais faire ma vie avec toi. Voudrais-tu faire de moi l'homme le plus heureux du monde en devenant mon épouse ? demanda-t-il doucement.

Je restai figée, car je n'avais rien qui sonnait juste à lui dire, j'étais sous le choc.

— Eh bien, dis quelque chose ! Cela te surprend-il tellement ?

— Je ne sais pas quoi te répondre, marmonnai-je.

— Un « oui » serait parfait, souffla-t-il, visiblement déçu.

Je le considérais toujours avec étonnement, effrayée aussi de prononcer les mauvais mots afin de ne pas le blesser, tout ce que je savais, c'était que je ne pouvais pas l'épouser.

— C'est non, n'est-ce pas ? Dis-moi...

Les étincelles dans ses yeux s'éteignirent subitement. Je haussai les épaules en secouant la tête en guise de non.

— J'aurais dû m'y attendre, dit-il avec un petit rire amer, il avait détourné son regard du mien à présent.

— De quoi parles-tu ? demandai-je.

— À la façon dont tu poses tes yeux sur mon frère. Et vice versa. Mais n'oublie surtout pas que je t'ai avertie. Jamais il ne rompra sa promesse faite à notre père. Au mieux, tu ne seras que sa maîtresse. Est-ce vraiment ce que tu veux ? fulmina-t-il. Il jeta le contenu de son verre dans le rosier, en dessous de nous.

— Je ne cherche pas à séduire ton frère ! Ne dis pas d'idiotie. Je te vois juste comme mon frère, c'est tout, répliquai-je, vexée.

— Je n'ai pas envie que tu souffres, c'est tout. Nous serions bien toi

et moi, ensemble dans mon domaine en Bourgogne, loin d'ici, tu rêvais tellement d'aller en France. Il semblait si effondré, cela me fit un terrible pincement au cœur.

— Je suis vraiment désolée, Gabriel. La dernière chose que je souhaite est de te blesser.

— Il est trop tard pour cela, dit-il en souriant. Mais mon offre reste valable, je te laisse encore réfléchir.

Il se pencha pour déposer un baiser sur mon front puis s'éloigna de la propriété, comme vaincu. J'étais si peinée de le voir ainsi, or je ne pouvais accepter sa demande en mariage, cela m'était impossible. Je rentrai et montai dans ma chambre pour me remettre les idées en place. Je m'assis devant la coiffeuse et considérai mon reflet dans le miroir. Je restai à imaginer ce que pourrait être ma vie auprès de Gabriel, en France, ça n'était pas déplaisant, jusqu'à ce que je me rende compte que Tristan serait mon beau-frère, ce qui me sortit de mes rêveries, brusquement.

— Je me déteste, je me déteste ! répétais-je à haute voix. Ma vie pourrait être tellement simple si j'acceptais sa main, mais il fallait que je la complique. Un peu plus tard, je sortis de ma chambre, car je voulais me chercher un verre de lait afin de me calmer. Lorsque j'ouvris la porte, je découvris Geneviève se diriger en robe de chambre vers la fenêtre au fond du couloir où se trouvait Gabriel qui venait sans doute de rentrer. Il était en train de croquer dans une pomme, scrutant au-dehors.

— Alors, elle a refusé votre demande en mariage, n'est-ce pas ? dit-elle en se plantant juste en face de lui.

— Comment êtes-vous au courant ? Elle vous en a parlé ? s'étonna-t-il.

— Dieu que non ! La fenêtre du salon était ouverte, je me suis régalée en vous écoutant.

— Cela ne vous concerne en aucun cas ! aboya-t-il.

— Du moment que mon fiancé la voit comme il devrait me voir, moi, oui, cela me regarde, insista-t-elle.

— Avec une femme comme vous, cela n'est guère étonnant.

Il gloussa.

— Arrêtez d'être aussi agaçant, je suis venue faire une trêve avec vous.

— La situation me plaît comme elle est.

— S'il vous plaît, je suis toujours vierge et je risque encore d'attendre longtemps la date du mariage au train où cela avance. Nous pourrions faire la paix ce soir... dit-elle en déboutonnant le haut de sa chemise de nuit d'une main, puis elle prit celle de Gabriel de l'autre, pour la poser contre son sein.

J'étais horrifiée à la vue de cette scène, elle le fixait en l'aguichant, elle n'avait vraiment pas de scrupule !

Gabriel retira brusquement sa main de la chemise de Geneviève.

— Mais vous n'allez pas bien, ma pauvre, vous êtes complètement folle.

— Je vous en supplie, je ne veux plus attendre. Je suis une femme qui a des besoins, je me languis. Prenez-moi cette nuit et ensuite je vous ficherai la paix.

— Rien à faire, espèce de sorcière ! Je vous hais, je n'ai aucune envie de vous satisfaire, tonna-t-il en chuchotant pour ne pas ameuter toute la maison. Vous me dégoûtez.

— Très bien, si c'est comme ça que vous le prenez, croyez-moi, vous allez vite le regretter... répliqua-t-elle sur le même ton.

Puis elle s'enfuit dans sa chambre d'un pas vif, furieuse de s'être ridiculisée de la sorte devant lui. Il l'observa faire demi-tour en hochant la tête, le sourire jusqu'aux oreilles. Mais il s'aperçut que je les espionnais alors je refermai aussitôt la porte en restant collée à elle quelques minutes, le temps de réaliser ce qui s'était passé. La situation commençait sérieusement à déraper et je n'aimais pas du tout ce dans quoi je m'étais fourrée.

Le lendemain matin, Geneviève ne sortit pas de sa chambre et hurla depuis son lit qu'on la laisse seule. Tristan décida de monter la voir, sans succès, elle le renvoya. Je me demandais s'il n'y avait pas un rapport avec ce qui s'était passé la veille au soir. Elle avait peut-être honte d'avoir tenté sa chance auprès de Gabriel et se reprochait son geste. Nous la laissâmes donc tranquille. L'heure du souper venue, mademoiselle daigna enfin pointer le bout de son nez. Elle paraissait avoir pleuré toute la journée, ses yeux étaient rouges, gonflés, bordés de larmes naissantes. Elle prit un mouchoir pour tamponner délicatement son visage tout en s'asseyant à table. Elle resta muette une bonne partie du repas, sans toucher à son assiette. Tout le monde, ce soir, était présent. Même Gabriel. Je pensais qu'il aurait été embarrassé, tant par moi que par le comportement déplacé de Geneviève, mais non, il faisait comme si de rien n'était.

Après le souper, Éléonore demanda à sa future bru si elle se sentait mieux, mais celle-ci répondit par la négative puis quitta la table et remonta dans sa chambre en sanglotant. Tristan la rejoignit pour essayer de comprendre ce qui lui arrivait. Gabriel se dirigea au salon en compagnie de sa mère, je les suivis et nous nous installâmes à ce qui était devenu nos places habituelles nocturnes. Quelques minutes plus tard, nous entendîmes Tristan hurler comme un fou puis dévaler les escaliers quatre par quatre. Il arriva vers nous telle une bombe, fonda sur Gabriel et lui asséna un coup de poing en pleine figure.

— Ordure, monstre ! Comment as-tu pu ? vociféra-t-il de rage.

— Quoi ? Mais de quoi parles-tu, mon frère ? Je ne comprends pas !

Gabriel tenta de se relever, mais Tristan lui porta un autre coup à la mâchoire, le projetant à terre, cette fois-ci.

— Mais arrête ! Dis-moi ce qu'il se passe, tonna Gabriel.

— Tu as abusé d'elle, tu l'as souillée, monstre ! Tu ne changeras donc jamais !

— Quoi ?

Gabriel se figea et ses yeux demeurèrent ronds comme des billes. J'assistais à cette scène surréaliste, montée de toute pièce par la furie. Elle avait eu tellement honte qu'elle avait inventé cette histoire qui ne tenait pas debout pour se venger. J'avais cru à tort, l'espace d'une seconde, que tout ceci était à cause de sa demande en mariage, j'étais vraiment loin de la réalité.

— Je veux que tu quittes cette maison, tu n'es plus le bienvenu ! s'écria-t-il en ne décolérant pas.

Je tentai de m'interposer pour prendre la défense de Gabriel.

— Mais Tristan, arrêtez...

— Lyse-Anne, ceci ne vous concerne en rien, montez dans votre chambre, m'interrompit-il.

Je ne l'écoutai pas et à présent Gabriel était tout aussi furieux.

— Je n'ai rien fait à ta sorcière, tu sais très bien que je la hais. Ne dis pas de stupidité, Tristan !

— Tu n'es plus mon frère, sors d'ici immédiatement avant que je ne fasse quelque chose que je ne regrette par la suite.

— Ah ! Elle a bien dressé son petit chien, la furie. Bravo ! Elle a réussi à te monter contre moi, lança-t-il en se tenant la mâchoire égratignée par Tristan, laissant un filet de sang s'échapper de sa lèvre supérieure, coupée.

Gabriel baissa les armes, me jeta un coup d'œil attristé et prit le chemin de la porte d'entrée, tandis que sa mère était restée sous le choc, tétanisée.

J'allais rejoindre Gabriel devant la maison lorsque Tristan m'empoigna le bras pour m'en empêcher. Je le maudis du regard et me défis de ses liens.

— Vous ne comprenez décidément rien à ce qui se passe ici, vous êtes un sombre idiot ! lui lançai-je.

Il me lâcha enfin. J'avais dû le blesser par mes paroles et je me précipitai hors de la demeure.

— Gabriel ! m'écriai-je en me jetant contre lui. J'ai tout vu. Je peux encore réparer ce qu'elle a fait. Attends un moment et tu verras, ton frère comprendra.

— Non, Lyse-Anne, c'est trop tard. Je pars, c'est décidé et je ne reviendrai plus.

— Mais pourquoi ? Je connais la vérité pourtant ! répliquai-je.

Je le sentais m'échapper.

— Tristan préfère croire cette folle furieuse plutôt que son propre frère qui n'a jamais rien fait pour trahir sa confiance. Ce qui s'est vraiment produit, tout le monde s'en fiche, voilà la vérité.

— Ne dis pas cela ! Je t'en supplie, reste ! l'implorai-je. Il me filait entre mes doigts, je ne savais plus quoi faire pour le retenir.

— Viens avec moi, mon offre est toujours valable, tu sais, me dit-il en sellant son cheval.

— Je ne peux pas partir, pas maintenant, déclarai-je.

Il secoua la tête, comme s'il connaissait déjà ma réponse.

— Alors, je t'attendrai. Toute la vie s'il le faut.

Il me prit dans ses bras forts. Je sentis la douce chaleur de son corps contre le mien, il s'en était fallu de peu pour que j'accepte de m'enfuir avec lui. Il me dévisagea une dernière fois comme pour graver mon image dans sa mémoire, puis me donna un tendre baiser. Il se retira et grimpa sur son cheval et disparut dans la nuit.

Je m'essayai les yeux avant de rentrer, puis montai à l'étage afin de voir comment se portait Éléonore, car je m'inquiétais pour elle. C'est alors que mon chemin croisa celui de Tristan.

— C'est mieux ainsi, déclara-t-il en posant sa main sur mon épaule.

— Vous plaisantez ? Mais si vous croyez aux mensonges de Geneviève, c'est que vous êtes un grand naïf ! Elle va vous danser sur le ventre toute votre vie, mon pauvre homme !

— Comment pouvez-vous prendre parti d'une chose dont vous ne connaissez pas la vérité ?

— Parce que j'y étais, justement, j'ai vu la scène, votre chère et tendre fiancée s'est rendue honteuse plus que jamais, quand Gabriel a refusé ses faveurs, alors ne dites pas que je n'en sais rien, car s'il y en a un qui ignore tout, ici, c'est bien vous ! Vous ne connaissez pas votre frère comme moi je le connais ! Il est toujours resté comme il se doit avec moi. Il n'est pas tel que vous me l'aviez décrit. Il m'aimait, et il m'a même demandé en mariage hier soir, lui lançai-je tout en bloc.

Il paraissait soudainement dépité. Il prit un siège pour s'asseoir et encaisser le choc.

— Alors, il ne l'a pas touchée du tout ? murmura-t-il, les yeux gorgés de larmes.

— Non. D'ailleurs, elle lui a dit qu'il s'en mordrait les doigts.

Il eut un moment de silence, puis je pris congé sans mot dire pour aller voir Éléonore. Elle était allongée sur son lit.

— Comment allez-vous ? Je m'inquiétais à votre sujet.

— Il a chassé mon fils ! Comment a-t-il pu ?

— Je lui ai vite fait regretter son geste, rassurez-vous.

— Mon Gabriel... et je n'ai rien fait pour le défendre, dit-elle, les yeux vides.

— Ça n'aurait rien changé, j'ai essayé en vain. Seul Tristan aurait pu le faire, il a été blessé dans son amour propre. L'avis de son frère compte beaucoup pour lui, il s'est senti trahi. Plus rien ne le retient ici.

— Même pas vous ? s'étonna-t-elle en se tournant vers moi.

— Il voulait que je vienne avec lui, mais j'ai refusé, je ne pouvais pas vous abandonner.

— Vous auriez dû accepter, vous seriez bien mieux en Bourgogne avec lui, il vous aime tellement, reconnut-elle à contrecœur.

— J'en suis consciente...

Je demeurai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

VIII

Un nouvel ami

Je me réveillai, assise sur le canapé, avec mon bloc de feuilles dans les mains. Je me penchai en avant pour voir ce qui était dessiné sur le papier. Je pus constater que la personne avait de magnifiques longs cheveux clairs avec de belles boucles soyeuses et un visage doté d'une expression de pureté intolérable. Sinon, elle me ressemblait comme deux gouttes d'eau.

— Mais c'est moi ! m'exclamai-je. Je croyais que nous devions être totalement différentes, d'après vous !

— C'est intéressant, en effet, répondit-elle, l'air perplexe.

— En tout cas, ce n'est pas moi qui aurais un tel coup de crayon, j'arrive déjà tout juste à faire des bonshommes avec des bâtons en guise de bras et de jambes !

— Je vous crois, Aurore, ne vous inquiétez pas. L'expérience a fonctionné à merveille, nous avons beaucoup de chance. Nous pourrons la réitérer la prochaine fois, pour les autres personnages.

— Super. Je peux emporter le portrait chez moi ? demandai-je. C'est pour le montrer à Sab.

— C'est-à-dire que j'en ai besoin pour mon dossier, mais je prendrai mon polaroïd et je vous donnerai les dessins ensuite. Est-ce que ça vous convient ?

— Super, merci. Et alors ? Que s'est-il passé ?

— Vous connaissez le feuilleton « Santa Barbara » ?

— Malheureusement, oui. Je déteste ce soap. Pourquoi ?

— Je dois admettre que cela commence sérieusement à s'en rapprocher, fit-elle en débutant le doublage de la cassette. Je la regardai avec un air béat et attendis la suite de son discours.

— Vous verrez, c'est vraiment passionnant, mais stop, je ne vous en livrerai pas plus.

— Bon, si vous le dites. Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire, cette fois ?

— Je vous laisse vous concentrer dessus, et on en reparle mardi prochain.

Je repartis du cabinet avec la cassette en main et je dus patienter jusqu'au retour de Sabrina pour l'écouter, ce furent les plus longues heures de ma vie. J'en profitai pour ouvrir le journal, car je n'avais pas encore eu le temps d'y jeter un coup d'œil ce jour-là.

La première page me fit partir d'un fou rire nerveux, je me demandais si Sab l'avait déjà feuilleté. Je pouvais lire tout en haut, en caractère gras : « Les enlèvements d'animaux domestiques deviennent de plus en plus inquiétants, presque un mois après les premières disparitions, on peut désormais recenser plus d'une centaine de chiens et de chats disparus et aucun cadavre n'avait été retrouvé à ce jour. » D'après le journal, le procédé était resté le même et pas d'indices supplémentaires, sinon que le nombre de disparitions avait considérablement augmenté. Les policiers étaient dans le flou total. Pas de suspect à identifier, pas de témoin. Et tout cela, toujours après le coucher du soleil.

Après avoir parcouru l'article, j'avais la chair de poule. Où pouvaient être passés toutes ces bêtes ? Était-ce un ami des animaux un peu trop extrémiste, ou alors un malade qui aimait les torturer ? En tout cas, ce type faisait fort.

J'entendis la clé tourner dans la serrure, puis la porte s'ouvrit.

— Coucou !

— Salut Sab.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je feuilletais le journal en t'attendant, n'oublie pas que j'ai la cassette, m'exclamai-je en lui la montrant du bout des doigts.

— Super. Mets-la tout de suite.

— J'y vais de ce pas. Dis, j'étais en train de lire que le « Catnappeur » avait encore frappé, il est fou ce type...

— « Le Catnappeur » ? Très drôle. J'ai vu l'article ce matin, j'en ai froid dans le dos, déclara-t-elle, légèrement apeurée.

— Tu crois qu'il transforme tous ces animaux en ragoût pour qu'on ne retrouve pas les corps ? Qui sait, il les sert peut-être dans un grand restaurant.

— T'es vraiment dégueu, toi ! D'ailleurs, où est Zoé ? Zoé ?

— C'était une plaisanterie, Sab. Détends-toi, au moins, on ne recherche pas d'humain, c'est déjà ça.

Nous entendîmes un léger miaulement qui provenait de sous le canapé. Sab se mit à quatre pattes par terre pour pouvoir prendre sa minette.

— Oh, tu es là ! Tu m'as fait une de ces peurs, ma petite louloute. Ne te cache plus comme ça, la sermonna-t-elle.

— Bon, on l'écoute cette bande, ou alors tu vas changer les couches de ce foutu chat ? marmonnai-je.

— Tu n'es pas jalouse de ma Zoé quand même ?

— Non, mais des fois, je trouve que tu es un peu trop mamie gâteau avec cet animal.

— Ça se voit que tu as grandi avec un chien. Tu n'es pas gentille avec elle.

- Sab, la cassette... soupirai-je.
- Oui, allez, mets-la. Je m'installe sur le canapé.

Nous nous mîmes en condition pendant que la bande commençait à tourner. Je perçus en même temps que le discours de Lyse-Anne les tracés qu'elle faisait sur le papier.

— Qu'est-ce qu'on entend derrière ? On dirait des coups de crayon.

— Madame Crausaz a demandé à Lyse-Anne de faire son autoportrait durant la séance.

— Et alors ?

— Chut ! Je te dirai à la fin.

Je fus surprise de l'écouter parler de la fête des Vignerons, je connaissais un peu cet évènement, car mes parents avaient participé à celle de septante-sept⁷, je crois même qu'ils ont toujours la cassette vidéo de la représentation. J'étais toute petite à l'époque, j'avais vu le spectacle avec ma grand-mère qui était encore de ce monde, à ce moment-là, nous étions venues applaudir mes parents, mais je ne m'en rappelais que des bribes. Lorsque nous étions arrivées vers la fin de l'enregistrement, quand tout avait basculé depuis la demande en mariage de Gabriel, j'avais vraiment éprouvé beaucoup de peine pour lui, comme si j'y étais.

— Tu vas bien, Aurore ? s'enquit Sab.

— Oui, pourquoi tu me demandes ça ? m'étonnai-je.

— Tu pleures...

C'est en sentant des picotements dans les yeux que je me rendis compte qu'elle n'avait pas tort.

— J'étais à fond dedans, prétextai-je.

Mais je sentais que c'était bien plus profond que ça, cependant, je n'en connaissais pas encore les raisons.

— Ouah ! T'as laissé ton bouclier dans ta chambre ? Je ne t'ai jamais vue aussi émotive.

— Je ne sais pas ce qui se passe, chuchotai-je.

— C'est que ça te fait du bien. Tu es sur la bonne voie, affirma-t-elle.

— Tu crois ?

— Oui. Et je pense qu'il serait bien de ne pas te coucher trop tard, tu verras comme tu vas bien dormir.

— Je vais suivre ton conseil, dis-je en me levant en direction de ma chambre afin de me relaxer un peu.

— Aurore ! Je me retournei.

— Et le dessin, ça a marché ? demanda-t-elle, impatiente.

— Je te le montrerai la semaine prochaine, car madame Crausaz en a besoin pour son dossier. Elle en fera des photos et je pourrai garder les originaux.

- Pourquoi ? Elle les lui fera tous dessiner ?
- Oui, tous, déclarai-je.
- Cool, je me réjouis.

Le lendemain, après le travail, je me rendis à la bibliothèque pour voir si mon mystérieux trieur de livres était sur place ce jour-là. Pour changer, je retins mon souffle en entrant dans le bâtiment et, à l'instar de la dernière fois, je fis semblant de chercher un bouquin dans les rayons. Et comme précédemment, aucune trace de lui.

— Mais il est passé où ?

Je me résignai et emportai « Des souris et des hommes » un peu plus loin, car je ne l'avais toujours pas fini. Le livre en main, je sortis du rayonnage pour me précipiter à une table de lecture quand je percutai une armoire à glace de plein fouet. Enfin, c'était pareil, vu le choc que ça avait engendré. C'est alors qu'une dizaine d'ouvrages volèrent dans tous les sens pour s'écraser au sol. Je me retrouvais assise par terre, terriblement mal à l'aise d'avoir provoqué ce cataclysme, tous ces bouquins éparpillés. Je les ramassai un à un en adressant mes excuses à la personne que j'avais torpillée par maladresse. Une fois debout, je lui remis les livres, m'excusant à nouveau, en la regardant cette fois.

Aïe.

Je n'en croyais pas mes yeux, ma gorge se noua subitement quand je me rendis compte que c'était *lui*. Je le détaillai de la tête aux pieds en une fraction de seconde. Je me retrouvai enfin en face de lui. Je me sentis très petite face à ce mur de glace qui me dépassait d'au moins une tête. Sa crinière était toujours aussi folle que dans mes rêves et son visage de craie si lisse que je dus me faire violence pour ne pas l'effleurer avec mes doigts.

Il m'examina à son tour, l'air amusé, cependant ses traits restaient inexplicablement figés.

— Encore une fois, je... je suis navrée, bégayai-je.

— Je crois qu'au bout de la dixième fois, je l'aurais compris, fit-il, le sourire en coin.

— Je suis... je suis terriblement maladroite, c'est ma faute, bredouillai-je, ne sachant pas quoi dire d'autre.

Ça, pour une première approche, j'avais fait fort. J'étais furieuse contre moi-même.

— Ce n'est pas bien grave, répondit-il d'une voix si suave, il s'en fallut de peu pour que je tombe à la renverse.

Il s'avança jusqu'à la table de lecture la plus proche pour poser ses livres, je fis de même et m'assis à celle-ci.

— J'ai vu que vous passiez souvent ici, le soir.

Alors, il m'avait remarquée, ouille, je ne savais plus où me mettre !

— Oui, j'aime bien venir pour me détendre, je vis en colocation et ce n'est pas toujours évident de rester tranquille dans ces conditions, dis-je en essayant de prendre un peu plus d'assurance sans pour autant y arriver.

— Je m'appelle Alex, et vous ?

— Aurore, balbutiai-je. Et j'ai pu constater que vous travaillez ici depuis quelques semaines.

Tiens ! tu vois ? Moi aussi, je t'ai remarqué !

— En effet, oui. Je donne un coup de main à madame Bergmann pour financer mes études.

Je tentai d'entretenir la conversation.

— Je la connais depuis longtemps, elle ne vous mène pas la vie trop dure ?

Je me serais giflée rien qu'à l'idée de penser que j'étais obligée de flanquer cette pauvre bibliothécaire dans la discussion pour maintenir le dialogue.

— Non, rassurez-vous, elle est très gentille avec moi, et je vais même vous avouer quelque chose, dit-il en se rapprochant de mon oreille. Je crois bien que je suis son employé préféré. Son souffle anormalement froid contre ma peau me fit tressaillir un court instant. Je lui souris en serrant mon bouquin contre moi.

— C'est un très bon livre, déclara-t-il, au sujet de celui que j'avais commencé, il y a déjà pas mal de temps, maintenant.

— Pour le moment, je l'aime bien, répondis-je en évitant de croiser ses yeux.

— Non seulement il est bien écrit, mais c'est également une belle histoire. Ceci dit, il est encore mieux en version originale, affirma-t-il avec son timbre rauque et doux.

— Je verrai tout ça.

J'étais toujours aussi gênée par sa présence.

— Je vais vous laisser à présent. Si vous me le permettez, la prochaine fois, je vous montrerai des ouvrages que j'ai beaucoup appréciés, et je pense qu'ils vous plairont tout autant.

— Avec plaisir, répondis-je, en souriant.

— Bien, alors à la prochaine, fit-il en s'éloignant.

Je rageai en silence. Quelle idiote j'étais ! Mais comment me comporter devant lui, si à chaque fois qu'il m'approchait, je me transformais en soupe ? Au moins, le contact avait été établi. Maintenant, il fallait que je prenne mon courage à deux mains. Mes pensées se bousculaient dans mon crâne et, après bien trois quarts d'heure, je n'avais toujours pas progressé d'une page dans ma lecture. Ce n'était pas ce soir-là non plus que j'arriverais à me libérer l'esprit et me concentrer sur mon roman.

Vaincue par le charme quasi surnaturel d'Alex, je rentrai à la

maison. Je débarquai dans le hall d'entrée, la tête dans les étoiles, en repensant au son de son timbre posé, doux à l'écoute.

Une voix masculine me sortit subitement de mes rêveries.

— Tu vis sur quelle planète ?

— Quoi ? murmurai-je sans reconnaître mon interlocuteur.

— Allô, Oxo ? Ici, la Terre, plaisanta-t-il. C'était Nico qui squattait encore chez nous.

— Salut, Nico, lançai-je. En fait, je suis sur Mars. Où est Sab ?

— Aux toilettes.

— Dis-lui que je suis dans ma chambre si elle me cherche.

— Pas de prob.

Je restai un moment sur mon lit en attendant Sab, car je savais qu'elle prendrait des nouvelles de la bibliothèque. Et ça ne manqua pas.

— T'es de nouveau tôt à la maison, ce soir. Que t'a-t-il fait, cette fois ? me demanda-t-elle, ne laissant que sa tête dépasser de l'encadrement de la porte.

Je soupirai.

— On s'est magistralement rentrés dedans.

— Oh ! Mais non. Dis plutôt que *tu* lui es rentrée dedans ! ricana-t-elle.

— Possible, enfin je ne sais pas. Je n'étais pas à mon affaire.

— Non ! Tu m'étonnes.

— T'arrêtes de te payer ma tronche ? Sinon, je ne te raconte pas la suite, bougonnai-je.

— OK, je t'écoute.

— Il m'a parlé et s'est même présenté.

— Là, tu m'en bouches un coin. Et alors ? Il t'a filé son numéro ? demanda-t-elle, tout excitée.

— Il veut me montrer des livres intéressants, la prochaine fois que je viendrai. C'est tout.

— Il veut te montrer des livres ? Et pourquoi pas prendre le thé, pendant qu'on y est ? Haha ! Il est bizarre ton gars. Enfin, s'il veut se la jouer gentleman, c'est lui qui voit.

— Il travaille à la bibliothèque, il n'y a pas de distributeur de cônes glacés, mais des bouquins. Je dois avouer que ça me plaît assez.

— Eh bien, je suis contente pour toi ! déclara-t-elle, visiblement sincère.

Nous entendîmes Nico brailler depuis le salon.

— Ah, l'homme des cavernes me réclame, blagua-t-elle. Si je peux te donner un conseil, n'oublie pas tes médocs pour cette nuit. Quelque chose me dit que tu en auras besoin. Enfin, peut-être pas, comme tu as finalement pu lui faire la causette. Il y a des chances pour que ça se calme une bonne fois pour toutes.

- C'est ce qu'on verra.
- Tu ne manges rien ce soir ?
- Non, j'ai l'estomac complètement noué, répondis-je.
- Je me demande bien pourquoi.

Je lui lançai un de mes coussins du lit en guise de réponse et elle se défendit en se protégeant derrière le mur de ma chambre.

- Bonne nuit, et ne fais surtout pas de rêve, me souhaita-t-elle.
- Merci, toi aussi.

Je me tournai vers ma table de chevet afin de prendre mes cachets pour pouvoir dormir correctement cette nuit. Sab avait peut-être raison, j'avais quand même eu pas mal d'émotions pour ce soir, je ne voulais surtout pas tenter le diable ! Une fois les pilules miracles avalées, je m'emmitouflai sous ma couette et je ne changeai plus de position jusqu'au petit matin suivant.

Il était sept heures quand je me réveillai quelques secondes avant que mon réveil ne sonne. Je m'assis sur mon lit et pus apercevoir quelques flocons de neige qui voltigeaient derrière la vitre, ça promettait d'être une belle journée. Un courant frais se faufila par la fenêtre restée entrouverte pour se propager dans ma chambre et y installer une température quasi glaciale. L'hiver était enfin arrivé.

Je passai une bonne journée au travail avec Marlène et Eva. Cela faisait pas mal de temps que je ne m'étais pas sentie aussi bien, parce qu'avec toute la fatigue que j'avais accumulée depuis mon accident, et mes valises sous les yeux, je commençais à avoir pas mal de points communs avec un zombie. Mais pas aujourd'hui. Pour une fois, j'étais bien dans ma peau, je ne voulais pas me terrer dans un coin pour éviter qu'on ne me trouve. J'étais à nouveau la fille que je croyais avoir perdue quelques mois auparavant. Tout le monde avait toujours été gentil et si compréhensif envers moi, ils s'inquiétaient à mon sujet. Je devais remonter la pente, il le fallait. Et aujourd'hui, je pensais être sur la bonne voie, et il se pouvait que les consultations chez le docteur Crausaz y soient pour quelque chose. Je devais juste ne pas abuser des cachets qu'elle m'avait prescrits, c'est tout.

Donc Marlène m'avait demandé si j'avais mangé du lion au déjeuner, et Eva quelle drogue je prenais pour « péter le feu » pareillement, avec tout le boulot que j'avais effectué en un jour. Je considérai toutes ces remarques comme positives et terminai ma journée satisfaite de moi. Aussi, je me ruai à la bibliothèque pour savoir si j'arriverai à bien me comporter en face d'Alex, mon mystérieux gentleman bibliothécaire.

Une fois de plus, j'emportai mon « Steinbeck » sous le bras et me posai à une table en attendant de voir s'il viendrait vers moi. J'ouvris mon livre à la page cinquante-et-un et commençai à lire quelques

paragraphes. Après une heure de lecture pleine d'émotions où j'avais enfin pu me projeter à cent pour cent dans l'histoire, je perçus un petit son de roues de chariot glissant sur la moquette. Je levai les yeux et découvris une paire d'émeraudes pénétrantes me dévisager.

— Bonsoir, amorçai-je en tremblant, rien qu'un peu.

— Salut, dit-il avec le même ton neutre que la veille. Je le contemplais toujours, mais mes bonnes résolutions de la journée tombèrent en lambeaux, si bien que je ne sus pas quoi ajouter sur le moment. J'étais à nouveau envoûtée par sa beauté que je qualifierais d'inhumaine. Sa peau si blanche pouvait laisser transparaître quelques vaisseaux par-ci, par-là, son visage était d'une finesse presque androgyne, cependant sa mâchoire carrée mettait en valeur ses traits masculins, ce qui n'était pas pour me déplaire. Il était tellement attirant et paraissait pourtant si inaccessible qu'il m'en devenait insupportable. Je ne pouvais pas m'empêcher à chaque fois de le détailler sous toutes ses coutures.

— Alors ce livre, il avance ? demanda-t-il.

Je perçus un léger sourire en coin s'échapper de son expression figée.

— Je suis bien partie pour finir le bouquin ce soir vu sa taille, fis-je en détournant soigneusement mes yeux de son regard pour éviter de perdre ma langue.

— Je t'en ai apporté quelques-uns comme je te l'avais promis hier.

— Alors, comme ça, on se tutoie maintenant ?

J'essayais de prendre un peu d'assurance en faisant de l'humour et paraître la moins idiote possible. Essayer, je dis bien.

— Je trouve qu'il est plus simple de se tutoyer si nous sommes amenés à parler littérature, qu'en penses-tu ?

— Cela ne me pose aucun problème, fis-je en feignant de feuilleter mon pauvre livre qui en avait déjà vu des vertes et des pas mûres avec moi.

Il prit quelques ouvrages de son chariot et les déposa sur la table.

— Tiens.

— Je te remercie, mais je ne veux pas te retenir plus longtemps, tu as sûrement plein de boulot et je n'aimerais pas te causer des ennuis.

Je n'avais rien trouvé de mieux à lui dire, j'étais à court d'idées pour continuer la conversation et je bouillonnais de l'intérieur. Je ne savais pas combien de temps je tiendrais encore avant de me trouver bête devant lui. Il fallait donc que je l'expédie loin de moi afin de pouvoir souffler un peu, car le faux pas arriverait fatalement à un moment ou à un autre.

— J'ai tout le temps. Et de toute façon, j'ai quelques minutes de pause à prendre.

— Quelques minutes ? pensai-je à haute voix.

Je me rendis vite compte de ma boulette et essayai de ne rien laisser paraître. Comment je vais meubler la discussion moi ? Quelques Bon Dieu de minutes, pas des secondes ! Combien, cinq ? Dix ? C'était la panique à bord. Il me montra les livres un par un, mais je n'arrivais pas à me concentrer sur ce qu'il me disait. J'acquiesçai alors qu'en fait, j'étais complètement terrorisée à l'idée d'ouvrir ma « *boîte à conneries* » comme j'appelais ce qui me servait de bouche.

Et puis tout à coup, à ma grande surprise, je réussis à sortir quelques phrases plus ou moins cohérentes.

— Ils ont l'air très intéressants ces romans. Je les regarderai de plus près quand j'aurai enfin fini celui-ci.

— Très bien. Je te note les noms des volumes sur un papier. Je te mets déjà ces cinq-là, car il y en a quand même quelques-uns. Ce sont tous des écrivains connus, d'ailleurs, tu en as sûrement lu certains.

Il sortit un petit calepin de la poche interne de son gilet noir puis y inscrivit les titres et les auteurs des ouvrages qu'il me recommandait.

Il me tendit le papier.

— Merci !

— Je vais reprendre ma tournée, je dois te laisser, termina-t-il en me lançant son regard toujours aussi soutenu.

Il se leva gracieusement de la chaise sans faire un bruit, reposa les livres sur son chariot et s'éloigna en me saluant.

À présent, je me retrouvais seule à ma table avec le bout de feuille entre les doigts. Je le parcourus pour découvrir ce qu'il avait écrit comme titres, vu que je ne l'avais pas du tout écouté. Comme il me l'avait dit, il se pouvait que j'en aie lu un ou deux. Je restai stupéfaite. Je n'avais jamais vu une écriture pareille. Elle était liée et penchée sur la droite. Toutes les lettres étaient parfaites, aucune ne dépassait l'autre, sans parler des majuscules à chaque début de ligne, chacune d'entre elles avait sa petite fioriture propre à elle, c'était de véritables œuvres d'art. Je passai mes doigts sur chacune d'elles en faisant bien attention à ne pas faire de tache. Je n'en croyais pas mes yeux, je n'avais jamais vu une si belle calligraphie. Après avoir analysé sa manière d'écrire, je commençai à lire les quelques titres : « Les Fleurs du mal » de Charles Baudelaire, « Madame Bovary » de Flaubert, « Germinal » d'Émile Zola, « Les Chouans » de Balzac, et « Une saison en enfer » de Rimbaud.

Ce n'étaient que des monstres sacrés de la littérature française du dix-neuvième siècle. Eh bien, on pouvait dire qu'il était cultivé ! Je n'en revenais pas. Plus je creusais à son sujet, plus il m'intriguait, je me sentais tellement insignifiante à côté d'Alex. Comment pouvais-je ne pas perdre mes moyens en face de lui ? Son look décontracté, limite sauvage, avec ses longs cheveux, qui rebiquaient dans tous les sens, et ses jeans troués détonnaient terriblement avec ce personnage

avec qui j'avais parlé quelques minutes auparavant, ce qui le rendait encore plus craquant, l'intello sexy. Le mec parfait, quoi.

— Aïe ! Là, je suis mal, soufflai-je en repliant le bout de papier dans ma poche de pantalon. Je me levai et m'emmitouflai dans mon manteau beige puis me préparai à affronter la tempête qui m'attendait à l'extérieur. En sortant, je fus surprise de trouver déjà deux ou trois centimètres de poudreuse qui avait recouvert toute la ville. Il avait neigé toute la journée, le grand tapis blanc s'était installé dans les rues de Lausanne.

Youpi, ça va être génial de redescendre avec ce temps.

Je mis environ une demi-heure pour arriver à la maison à l'état de glaçon vivant. Sab était à table, en train de manger une soupe.

— Mmh ! Ça sent bon, ici, déclarai-je, affamée.

— J'ai fait un velouté aux légumes, t'en veux ? me demanda-t-elle avec un ton maussade.

— Avec plaisir ! Tu es toute seule ?

— Je me suis engueulée avec Nico, encore. Elle soupira.

— Mince, mais c'est grave ? m'enquis-je en accrochant mon manteau dans l'armoire de l'entrée.

Je m'installai en face d'elle.

— Je l'ai vu ce matin en train de flirter avec une nana.

Elle sortit une assiette creuse et une cuillère, qu'elle déposa devant moi.

— Je suis désolée. Et il t'a dit quoi pour sa défense ?

— Que c'était juste une copine, mais franchement, c'est glauque comme explication, fit-elle d'une mine attristée.

— Quel con !

— Je ne veux plus le voir, marmonna-t-elle, les yeux rouges de larmes.

— Tu aimerais que je lui parle ? demandai-je pour essayer de lui remonter un peu le moral.

— Non, ça ne sert à rien, il ne va rien te dire de plus qu'à moi, fit-elle en s'essuyant les yeux avec un mouchoir.

Je goûtai sa soupe. Elle était excellente, surtout avec un temps pareil, ça me faisait du bien.

— Elle est bonne, c'est une nouvelle recette ?

— Merci. Non, même pas. Ça vient du supermarché. Et toi, la biblio ?

— Je ne veux pas t'embêter avec mes histoires maintenant, alors que tu es au trente-sixième dessous. Voyons, ça ne serait pas correct.

— Non, au contraire, vas-y. Ça m'empêche de penser à Nico pendant ce temps.

— Comme tu veux. Je marquai une pause.

— Je l'ai vu et il m'a filé un bout de papier avec les titres des livres,

comme je te l'avais dit.

— Oui, et alors ?

— Attends, tu vas voir tout de suite.

Je posai ma cuillère dans l'assiette et sortis le feuillet de ma poche.

Je le lui tendis, puis elle fit des yeux ronds comme des billes à la vue de la calligraphie parfaite inscrite sur le papier.

— Ouah, ce n'est pas un rigolo, celui-là ! Il fait quoi, tu m'as dit ?

— Des études de droit, il paraît. Mais je te rassure, j'ai fait la même tête que toi quand j'ai vu son écriture, et puis tu as vu les titres ? Que des monstres de la littérature.

— Ouais, bon, ça signifie que ton gars est un cerveau ambulante ou qu'il veut t'impressionner, et c'est bon signe. Ou alors, il te prend juste pour une dinde blonde et aimerait t'enseigner la bonne vieille littérature.

— Mais !

Elle pouffa et moi aussi.

— Non, sérieusement, c'est peut-être tout simplement un amateur de grands classiques français, c'est tout.

— Tu dois avoir raison, cependant ça m'aurait moins étonné s'il avait été étudiant en lettres, répliquai-je.

— On n'est pas obligé d'avoir un hobby en lien avec le boulot, tu sais. Toi, tu adores lire, alors que tu bosses dans une boutique d'habits, il n'y a aucun rapport entre les deux.

— C'est vrai. N'empêche qu'il m'intrigue quand même, c'est vraiment quelqu'un de hors du commun.

— Quand tu le connaîtras mieux, invite-le à la maison et je te dirai ce que j'en pense.

— Ne va pas trop vite, ma petite. D'abord, il faut que je m'entraîne à parler correctement en sa présence, et ensuite on verra.

Après avoir fini mon repas, je n'avais plus froid, et c'était bien grâce à la soupe de mon amie. Je me levai de table en prenant mon bol et ma cuillère pour les laver et lui fit un bec sur le front.

— Tu verras. Ça ira mieux, la rassurai-je.

— Merci, laisse, je ferai la vaisselle.

— Ben ça, il ne faut pas me l'dire deux fois, gloussai-je. Ensuite, je pris une douche et me mis au lit sans oublier mes cachets.

Le mardi suivant, j'étais pile à l'heure pour mon rendez-vous chez le docteur Crausaz. Elle me fit entrer dans son bureau où je pus apercevoir un polaroid posé sur une pile de dossiers.

— Alors ? Que pensez-vous de la séance de la semaine passée ? demanda-t-elle.

— Effectivement, il y a du grabuge, comme vous me l'aviez dit.

— Et j'aimerais votre avis.

— J'ai été très affectée par le départ de Gabriel, j'en ai même pleuré sur le moment.

— C'est vrai ? C'est un bon début. Et pour Tristan ?

— C'est un salaud, ce type. Il ne comprend vraiment rien, celui-là !

Le docteur rit quelques secondes puis reprit son sérieux.

— Très bien, et si nous nous attaquions à deux portraits aujourd'hui ? avança-t-elle.

— Deux ? On a le temps ?

— La dernière fois, vous l'avez terminé à la moitié de la séance, alors ça ne devrait pas poser de problème.

7 Soixante-dix-sept en suisse romand

8 Bisou en suisse romand

IX

Rapprochement

— Qu’avez-vous fait, Lyse-Anne, après le départ de Gabriel ? me demanda la voix.

— Je suis restée pour Éléonore, car elle était souvent seule en cette période de l’année. Nous étions fin août et les vendanges allaient bientôt commencer. Cela tombait assez bien, parce que j’évitais Tristan le plus possible et il était rare de le croiser ces temps-ci.

— Vous ne lui adressiez plus la parole ?

— Disons qu’excepté les politesses d’usage, oui, absolument.

— Et comment réagissait-il ?

— Très mal. D’ailleurs, il se montrait agressif avec tout le monde et en particulier avec Geneviève. Il y avait une rage en lui que je n’aurais jusqu’alors jamais soupçonnée, doublée d’une grande tristesse qui amplifiait de jour en jour. Lui, d’habitude si calme et impassible, n’était plus le même homme. J’étais consciente de sa peine, néanmoins, je ne pouvais tolérer son acte irraisonné envers son propre frère.

Et puis, deux semaines plus tard, Geneviève avait dû se rendre au chevet de sa mère souffrante. Juste avant son départ, je surpris une conversation entre elle et son fiancé. Je n’étais arrivée qu’à la fin de la discussion, cependant j’avais tout de même compris qu’elle le menaçait. Elle lui ordonnait de respecter une promesse pas encore honorée et qu’il devait la tenir dès son retour. Or, il ne répondit pas et sortit de la pièce sans lui souhaiter bon voyage. Je ne voyais pas du tout de quel engagement elle parlait, mais tout ce que je savais, c’était que cela ne promettait rien de bien pour Tristan.

Elle quitta le manoir le lendemain matin très tôt, emmenée par Tristan, pour prendre une diligence depuis de Vevey en direction de Genève. J’étais un peu soulagée de ne pas la voir pendant quelque temps. Je crois que je n’étais pas la seule, d’ailleurs.

Chaque année, Éléonore organisait le bal des vendanges qui avait lieu à la mi-octobre. C’était un événement important pour les notables de la région, et surtout pour elle. Elle adorait impressionner ses hôtes et montrer la puissance de la famille Delarque, par la décoration de la

fête ou encore la grandeur de l'orchestre symphonique de Vienne qui venait à chaque fois jouer pour elle à cette occasion. Il y avait vingt-cinq ans de cela, elle avait fait bâtir une aile derrière la maison digne des grandes salles de Versailles, et cela uniquement pour le bal des vendanges. Bien évidemment, la surface ne rivalisait en aucun cas avec le palais royal, mais elle avait fait venir exprès de Paris des décorateurs de renom pour lui offrir la salle de ses rêves, de style Louis XIV. Cette année, Éléonore me demanda de l'aider pour l'organisation de l'événement, car elle se sentait affaiblie par l'absence de son fils cadet. C'était pour cela que la fête devait être encore plus grandiose que les précédentes, personne ne devait se douter des fâcheries qui avait touché la famille dernièrement. Elle me dressa la liste des personnes à convier, ma tâche était de me rendre à Vevey pour imprimer les cartons d'invitation et de les envoyer par la suite. Or, il y avait un léger problème, Tristan devait m'accompagner là-bas alors que j'avais réussi à l'éviter pendant des semaines. Voilà maintenant que je devais passer une bonne partie de la journée en sa compagnie. Je ne savais pas comment j'allais réagir en sa présence.

Il était neuf heures du matin et les chevaux étaient attelés. Tristan m'attendait devant la voiture.

— Bonjour, fis-je en montant dans la cabine.

— Bonjour, Lyse-Anne, me dit-il d'un ton neutre. Avez-vous la liste des convives ?

— Oui, répondis-je, sèchement.

Tristan referma la portière, puis je sentis l'attelage se mettre en mouvement. Je passai le temps du trajet à admirer la vue sur le lac et ses environs pendant que nous descendions sur la ville. Je restais cependant tendue, car j'étais toujours aussi furieuse. Ma colère n'avait pas diminué depuis ce soir-là, et Tristan le sentait. Nous arrivâmes sur la place du marché, là où avait eu lieu la Fête des Vignerons quelques semaines de auparavant. Nous entrâmes dans l'imprimerie pour donner le texte des invitations et la liste des personnes à convier à un employé qui nous pria de revenir d'ici trois bonnes heures pour prendre les cartons terminés.

— Où souhaitez-vous aller en attendant, Lyse-Anne ? me demanda Tristan.

— Vous ne devez pas remonter à la vigne avec tout le travail qu'il y a à cause des vendanges ? Sinon vous pouvez repasser me chercher en fin de journée.

Je ne voulais pas du tout rester avec lui.

— Je me suis arrangé pour aujourd'hui, cela ne me pose aucun problème. Je vais patienter sur place avec vous. Alors, voulez-vous que nous nous promenions au bord du lac ?

— Comme il vous plaira, dis-je en haussant les épaules.

Nous sortîmes de l'imprimerie en direction du lac. Nous étions chanceux, car il faisait grand soleil ce jour-là, et Tristan en profita pour parler du beau temps afin d'essayer de me dérider quelque peu. Hélas, sans succès.

— Savez-vous que c'est dans cette bâtisse qu'est imprimé l'almanach du Messenger boiteux ? demanda-t-il avec un sourire discret.

— Non, répondis-je, froidement.

Il s'arrêta net en me regardant, l'air vexé. Je me retournai face à lui et fis l'idiote.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous ne pouvez plus continuer à me traiter de la sorte ! tonna-t-il.

— Et pourquoi donc ?

Je voulais vraiment qu'il ait mal comme il avait fait souffrir son frère.

— Je ne supporte plus votre attitude à mon égard, dit-il toujours aussi exaspéré.

J'avançai plus près de lui.

— Est-ce que vous méritez, au moins, cher monsieur, une attitude plus agréable ? Pensez-vous que votre comportement a été meilleur que le mien ?

Son visage changea soudain, comme abattu, puis sa voix se radoucit.

— Je sais que je vous ai fait de la peine et je m'en excuse, mais je ne peux pas revenir sur mes erreurs passées.

— Je ne parle pas de moi, mais de votre mère et de votre frère. Vous avez détruit le seul et unique lien qui vous unissait. Vous n'avez même pas essayé de rattraper Gabriel. Vous êtes un lâche, lui lançai-je en pleine figure.

Un silence se fit pendant plusieurs secondes. Il me fixait toujours, puis une larme coula sur son visage.

— Croyez-vous que cette histoire ne me tienne pas à cœur ? Je ne dors plus depuis ce soir-là. Je me déteste, je n'arrive même plus à me regarder dans un miroir tellement j'ai honte de moi, lâcha-t-il. Je lui ai envoyé une lettre pour me faire pardonner qui est restée sans réponse. Si j'avais pu faire autrement, je l'aurais fait. Mais le pire dans tout cela, c'est... c'est... Oh, et puis laissez tomber.

Il se retourna et s'éloigna de moi.

— Que vouliez-vous me dire, Tristan ? demandai-je en le rattrapant par le bras.

— Rien, Lyse-Anne. Rentrons, et je redescendrai plus tard pour prendre les invitations, termina-t-il avec sa voix posée, froide.

— Comme il vous plaira, répondis-je, un tantinet frustrée de ne pas avoir pu connaître la fin de sa phrase.

Peut-être y avais-je été un peu fort avec lui. Il était clair qu'il s'en voulait et je n'avais pas besoin d'en rajouter. Il tenait à me dire quelque chose d'important, je le sentais, et cela allait m'obséder pendant quelque temps, j'en étais certaine.

Nous remontâmes sur Chardonne et Tristan repartit au vignoble à cheval, me laissant seule devant la maison, désespérée. Je retrouvai Éléonore au jardin d'hiver, entourée de ses volatiles si chers à ses yeux.

— Vous êtes déjà rentrée, Lyse-Anne ? Avez-vous les invitations ? demanda-t-elle, étonnée de me voir si tôt.

— Tristan ira les chercher en fin de journée, lui dis-je, un peu gênée.

— Pourquoi ? Ne deviez-vous pas rester sur place avec lui en attendant ?

— Oui, mais nous nous sommes disputés, révélai-je.

— Que s'est-il donc encore passé pour que cela se produise ? s'enquit-elle en se rapprochant de moi.

— Je n'ai pas du tout fait d'effort, je n'ai pas été agréable avec lui, et il n'a guère apprécié, admis-je, honteusement.

— Eh bien, il l'a un peu cherché, n'est-il pas ? lança-telle en haussant les épaules.

— Il m'a avoué qu'il n'en dormait plus et se sentait perdu. Au moment où son masque d'acier allait tomber, j'en suis certaine, alors qu'il allait enfin dévoiler ce qu'il avait sur le cœur, il s'est subitement arrêté, puis a prétexté vouloir rentrer.

— Dommage. Ce petit ne se confiera donc jamais à personne, cela finira mal. Il essaie de montrer qu'il peut porter le monde sur ses seules épaules, or un jour, cela l'écrasera fatalement, décréta-t-elle en passant en revue les cages avec ses oiseaux aux mille couleurs.

Je la suivis tout en admirant ces animaux gracieux, quoiqu'un peu bruyants à mon goût. En fait, je réalisai que je n'étais jamais entrée auparavant dans cette pièce vitrée, parsemée de plantes grasses et exotiques, c'était un endroit presque irréel, fantasmagorique.

— Je ne sais plus comment me comporter avec lui, je suis dans une impasse.

— Je pense plutôt que vous êtes face à un choix avec deux alternatives possibles, affirma-t-elle.

— Lesquelles ? demandai-je, impatiente de connaître les voies qu'elle allait me montrer.

— D'un côté, continuez à agir comme vous le faites, exprimez votre colère à son égard, et il restera malheureux, mais il l'aura largement mérité.

— Et l'autre ?

— L'autre, c'est que vous vous êtes rendu compte qu'il regrette son

erreur, alors vous êtes indulgente avec lui.

— Et ? demandai-je, interloquée par ce qui pouvait bien en ressortir.

— Eh bien, vous le savez, le dialogue pourrait enfin reprendre dans cette maison. Ce silence me brise les tympans depuis des semaines, soupira-t-elle bruyamment.

— Et vous ? Lui pardonnez-vous ce qu'il a fait à votre propre fils ?
Je redoutai sa réponse.

— Je suis consciente que ce qu'il a fait subir à notre famille est difficilement pardonnable. Or, un de mes deux fils est parti et j'ignore s'il reviendra un jour. Je ne veux pas perdre le seul qu'il me reste. Il était de bonne foi, malheureusement il s'est trompé et s'est fié à la mauvaise personne. Depuis des années, il s'est efforcé de considérer Geneviève comme une femme gentille, douce et aimante. Petit à petit, il est entré dans un monde dans lequel, au bout de quelque temps, il ne percevait plus la réalité comme nous la voyons. La preuve est faite de par ce drame, Gabriel n'a absolument rien à voir avec toute cette histoire. Cela aurait très bien pu tomber sur moi pour un autre malentendu. Je pense que tout cela était à prévoir. C'est pour cela, je l'avoue, que je vous ai utilisée, et je le regrette, je n'aurais pas dû vous en mêler, je ne me le pardonnerai jamais.

— Je comprends votre désarroi.

Je ne me sentais pas à l'aise dans cette pièce, le soleil tapait sur les vitres alors qu'il faisait une chaleur du diable, je laissai donc Éléonore avec ses volatiles pour me reposer dans ma chambre. Je me mis à réfléchir, couchée sur mon lit, à ce qu'elle venait de me dévoiler. « *Il était dans son monde* », « *il ne voyait pas les choses comme nous les voyons* ». Comment était-ce possible de ne pas s'apercevoir du comportement odieux au quotidien de cette mégère ? Cependant, s'il essayait de se persuader d'avoir une fiancée irréprochable, qui pouvait le lui en vouloir ?

À présent, la colère avait fait place à la pitié, puis à la tolérance et à la compréhension. Je sortis le soir de ma chambre pour le repas, mais Tristan n'était pas là. Il avait laissé la quittance de l'imprimeur pour sa mère. Il avait déjà envoyé les invitations.

Les jours passèrent et Tristan était au vignoble la plupart du temps. Je n'avais pas beaucoup d'occasions de me montrer gentille avec lui, néanmoins je pense que cela l'avait un peu radouci. Pour ma part, mes journées n'étaient pas moins remplies par l'organisation du bal, d'ailleurs Éléonore insista pour que nous allions un jour à Lausanne afin de me trouver une robe pour la soirée. Hubert nous conduisit en voiture. Je n'avais jamais été à Lausanne. J'étais restée émerveillée par la magnificence de sa cathédrale et par la modernité des bâtiments

de la ville. Nous entrâmes dans un atelier où étaient exposées des toilettes d'une splendeur à couper le souffle. Une paroi entière était recouverte de rouleaux de tissu les plus chers et les plus magnifiques que l'on puisse trouver sur le marché. Derrière la surface d'exposition, un homme d'une soixantaine d'années vêtu d'un costume gris très élégant sortit de la réserve pour nous accueillir.

— Éléonore, très chère, je suis heureux de vous revoir !

— Bonjour Paul ! Je suis venue avec cette demoiselle afin de lui faire confectionner une robe à l'occasion du bal des vendanges que j'organise.

L'homme me détailla et prit son centimètre pour prendre mes mesures.

— Eh bien ! Avec une créature aussi exceptionnelle que cette jeune femme, ce sera un jeu d'enfant, s'exclama-t-il.

— Je veux la plus belle robe que vous ayez jamais faite et je mettrai le prix qu'il faut, affirma-t-elle en me regardant avec un sourire entendu.

— Arrêtez. Je suis mal à l'aise, dis-je tout bas.

— Je vais vous confectionner la robe de vos rêves, me déclara Paul.

Par la suite, Éléonore m'apprit qu'il était de Paris et qu'il s'était installé à Lausanne il y avait vingt ans de cela et depuis, il est devenu son couturier attitré.

Après avoir mesuré les moindres recoins de mon anatomie, il nous pria de revenir dans deux semaines pour admirer son chef-d'œuvre.

— Alors, comment trouvez-vous Paul ? me demanda Éléonore sur le chemin du retour.

— Je n'ai pas l'habitude d'aller dans un endroit comme celui-ci, mais je suis fascinée par la beauté de toutes ces robes. Je me suis laissée prendre au jeu quand il s'est mis à agiter son centimètre. Je me réjouis de voir le résultat.

— Il est vrai que ce cher Paul est très demandé dans la région. Nous avons de la chance de le connaître.

Quelques jours passèrent après notre petite escapade à Lausanne et je restais souvent seule avec Éléonore pour organiser les préparatifs du bal, cependant il fallait que je trouve un moyen de parler à Tristan afin de pouvoir régler notre différend une fois pour toutes. Aussi, je décidai d'aller au vignoble le chercher en fin de journée, munie d'un panier contenant deux ou trois choses à manger que m'avait gentiment préparé Jeanne. Je mis environ trois quarts d'heure à pied pour atteindre le site où il travaillait en ce moment. Je le découvris avec plusieurs hommes et femmes à vider leur récolte dans une immense cuve. J'avançai encore de quelques mètres quand il m'aperçut, c'est alors qu'il vint à ma rencontre.

- Lyse-Anne ? Que faites-vous là ? Quelle bonne surprise !
- Je ne sais pas si vous avez un peu de temps à m'accorder maintenant, car j'ai besoin de m'entretenir avec vous.
- Bien sûr, cela a l'air important, s'inquiéta-t-il.
- Il se pourrait bien, oui. Je vous ai apporté un encas, lui dis-je en lui montrant le panier.
- Merci. Alors, sortons de là et allons marcher un peu plus loin, suggéra-t-il.

Une dizaine de minutes de marche plus tard où nous échangeâmes quelques banalités, il me demanda enfin de quoi je voulais lui parler.

Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur rocher qui surplombait tout le bassin lémanique. Nous avions une vue imprenable sur les montagnes savoyardes que nous ne manquions pas d'admirer.

— C'est à propos du jour où nous sommes allés chercher les cartons d'invitations à Vevey, avouai-je timidement en regardant toujours droit devant moi.

- Ah oui, nous y voilà, soupira-t-il.
- Oui, après un bon moment de réflexion, je me suis rendu compte que je suis allée trop loin avec vous. Vous ne méritiez pas mon attitude, continuai-je.

— Non, Lyse-Anne. Vous aviez raison. J'ai été inexcusable, vous aviez toutes les raisons de m'en vouloir.

Je ne pus m'empêcher de le regarder en coin remettre une mèche de ses cheveux en arrière. La lueur dorée du soleil commençait doucement à descendre du côté de Genève. Cette lumière si intense s'était teintée sur sa peau déjà brunie par le travail à l'extérieur.

- Au début, je le pensais aussi, puis j'ai changé d'avis.
- Vous deviez épouser mon frère ! s'exclama-t-il.
- Je vous ai dit qu'il m'avait fait sa demande, pas que je l'avais acceptée, rétorquai-je.

- Vous avez refusé ?
- En quelque sorte, oui, il m'avait laissé le temps pour réfléchir la veille de son départ subit.
- Il vous a demandé de venir avec lui avant de partir, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton grave.

- Oui, admis-je.
- Mais vous êtes restée.
- Il marqua une pause de quelques secondes pour réaliser ce qui s'était réellement passé ce soir-là. Puis il reprit.

- Pourquoi ?
- Parce que je n'étais pas prête à le suivre.
- Eh bien, je suis heureux que vous ne vous soyez pas enfuie avec lui, déclara-t-il, toujours aussi sérieux.
- Et pourquoi donc ?

Surprise, je me tournai de son côté, d'ailleurs je dus me cacher le visage du soleil pour pouvoir le voir correctement.

— Ce que je voulais vous dire quand nous étions à Vevey, Lyse-Anne...

Il marqua un temps.

— Si je peux continuer de vivre avec le fait d'avoir chassé mon frère à la suite d'un quiproquo, que ma fiancée m'ait manipulé durant toutes ces années et d'avoir détruit ma famille, je ne peux en revanche plus supporter les regards que vous ne posez plus sur moi. Et pire encore, c'est l'indifférence totale que vous me portez. Cela me torture jour et nuit.

Je me dérobai en feignant d'admirer le panorama pour qu'il ne voie pas ma réaction. J'étais si abasourdie et paniquée par ce qu'il venait de me dévoiler, j'en eus des frissons dans tout le corps.

— Regardez-moi, Lyse-Anne, me pria-t-il en prenant mon menton dans sa main pour le ramener en face de lui.

Il plongea ses yeux mordorés parsemés d'éclat de soleil couchant dans les miens. Je les baissai aussitôt.

— J'en étais malade de savoir que mon frère vous aimait et qu'il vous avait demandé en mariage, déclara-t-il, un brin nerveux.

Je n'arrivais plus à me contrôler. Tous mes sens s'éveillèrent brusquement, mon cœur se mit à battre comme jamais, puis il reprit avec une voix des plus douces.

— Regardez-moi, Lyse-Anne, persista-t-il.

Je remontai les yeux à la hauteur des siens. Mon excitation était mêlée à de la frayeur, je ne comprenais pas ce qui était en train de se produire en moi. Je ne savais toujours pas quoi dire après cet aveu, je demeurai donc silencieuse. Je n'étais vraiment pas douée pour cela. Une fois que mon regard croisa enfin le sien, il se passa quelques secondes avant qu'il ne se penchât vers moi. Il déposa ses lèvres soyeuses sur les miennes et me donna un baiser prude, mais intense. Je n'avais jamais vécu cette situation auparavant et je ne savais pas comment m'y prendre, alors, je me laissai aller. La tension qu'il y avait entre nous depuis quelques minutes était maintenant redescendue pour faire place à une autre sensation. Il posa une de ses mains sur ma nuque, et pressa mon buste puissamment contre lui. C'est alors que je sentis la fièvre monter en moi, je ne voulais plus quitter ses bras qui s'enroulaient à présent autour de ma taille. Puis l'instant d'après, il me libéra et passa ses doigts dans mes cheveux tout en me contemplant.

— Vous souvenez-vous comment nous vous appelions, Gabriel et moi, quand nous étions enfants ? me demanda-t-il en changeant de sujet.

— Non... bredouillai-je.

— P'tite fleur.

— Ah oui ? Je ne m'en rappelle plus. Et pourquoi, ce surnom ?

— Parce que vous étiez aussi belle et fragile qu'une petite fleur. En fait, c'était ma mère qui l'avait trouvé. Je dois avouer que ce sobriquet vous va encore très bien, cela me fait rire quand j'y repense, car nous n'étions pas si différents d'aujourd'hui, dit-il, songeur.

— C'est vrai, acquiesçai-je. Qu'allez-vous faire à présent, Tristan ? demandai-je, curieuse de connaître comment il voyait son futur maintenant que j'étais là.

Ma tête était posée contre sa poitrine et ma main dans la sienne. À ce moment-là, je n'arrivais pas encore à réaliser ce qui se passait entre lui et moi.

— Je ne sais pas, Lyse-Anne. Pour le moment, j'ignore comment je vais m'en sortir avec Geneviève. De toute évidence, elle retournera sur Genève définitivement. Elle a fait assez de mal autour d'elle. Une chose est sûre, c'est que vous serez toujours dans mon cœur, quoiqu'il arrive, car je vous aime comme jamais je n'ai aimé personne dans ma vie.

— Je vous aime aussi, Tristan, réussis-je à dire tant bien que mal. Il est vrai que si je ne suis pas partie quand je le voulais, et j'avais pas mal de possibilités pourtant, c'était à cause de vous. Vous m'intriguiez tant...

Il se rapprocha à nouveau de moi et pressa ses lèvres contre les miennes pour m'embrasser avec fougue cette fois-ci. Je crus un moment que j'allai m'évanouir, je ne sentais plus mes jambes, heureusement qu'il me serrait fort contre lui.

Depuis cet instant, nous nous cachâmes souvent dans des endroits isolés pour nous retrouver et nous aimer avec discrétion et chastement, je le précise. Tristan était quelqu'un de respectueux et tenait à régler le cas de Geneviève dès son retour pour enfin officialiser notre union. Même Éléonore ignorait tout alors qu'elle aurait été la plus heureuse d'apprendre la nouvelle.

X

Malaise

J'ouvris les yeux doucement pour m'acclimater à la lumière du bureau de madame Crausaz.

— Comment vous sentez-vous ? me demanda-t-elle avec un air un peu taquin.

— Bien, bien. En fait, je me sens euphorique, je trouve ça assez étrange, observai-je.

— Eh bien, je pense que vous aurez votre réponse en écoutant la bande, dit-elle avec un grand sourire que je pouvais difficilement ignorer.

— Il s'est passé quelque chose d'important ?

— Ça, oui alors. Mais chut ! Vous aurez la surprise, c'est bon, le suspense ! D'ailleurs, vous pouvez me donner les dessins. Je les lui tendis sans même y jeter un coup d'œil.

— Vous ne voulez donc pas les voir ?

— Si, si. Mais j'étais dans la lune, reconnus-je.

Je me sentais vraiment bizarre, mais je n'avais aucune idée de la raison.

— Alors, regardez-les. Ils sont réussis, n'est-ce pas ? Je restai ébahie devant ces deux portraits, aussi beaux l'un que l'autre. Le premier représentait une femme d'âge moyen, coiffée d'un chignon anthracite, parsemé de mèches plus claires. Elle était parée de magnifiques bijoux, sûrement de très grande valeur. Et le second, une plantureuse jeune demoiselle à la longue chevelure foncée bouclée, je l'imaginais rouge feu. Elle me toisait avec ses yeux de chat, elle était sublime, mais rien qu'en la détaillant, je pouvais dire que je n'aimais pas cette fille. C'était Geneviève.

— Beau coup de crayon ! s'exclama madame Crausaz.

— Merci, mais je n'y suis pour rien, affirmai-je.

— Donc, vous ne connaissez pas ces personnes, s'assura-t-elle.

— Pas du tout. Mais c'est agréable de pouvoir enfin mettre des visages sur des noms, admis-je en pensant déjà aux portraits que je verrai les prochaines fois.

— Tout à fait. Je dois vous avouer que la voie que nous sommes en train d'explorer n'a jamais vraiment été tentée auparavant, et je trouve cela excitant. Tout ce que j'espère c'est que nous parviendrons

finallement à découvrir la source de votre problème grâce à ce procédé.

— Moi aussi.

— Pendant que je vous copie la bande, je vais prendre les photos de vos dessins pour que vous puissiez les emporter avec vous.

— Ah oui, merci.

Une fois ma séance terminée, je fonçai chez moi pour rejoindre Sab qui était restée à la maison depuis la veille, car elle avait rompu avec Nico et n'était pas dans son assiette. Il fallait que je lui remonte le moral pour une fois, c'était à moi de la consoler et de l'épauler pendant cette période pénible de sa vie, je me devais d'être là pour elle.

Je l'avais laissée deux heures auparavant, assoupie au salon, je rentrai dans l'appartement sans faire de bruit. Je ne voulais pas risquer de la réveiller alors qu'elle n'avait presque pas dormi depuis plus de trente-six heures. Je me faufilai dans le corridor aussi silencieusement qu'une souris pour y découvrir mon amie toujours ensommeillée sur le canapé.

Bien, elle se repose, c'est une bonne chose.

Je retirai mon manteau dans ma chambre et m'assis sur mon lit quand la voix de Sabrina m'apostropha du salon.

— Quoi ? demandai-je.

Puis je n'entendis plus rien. Elle devait sans doute rêver.

— Tu as quelque chose pour moi ?

La pauvre Sab, accoudée au montant de porte avait une mine déplorable. Son visage manquait exceptionnellement de maquillage et sa tignasse noire, d'ordinaire si bien ordonnée, partait dans tous les sens.

— T'en as une de ses têtes ! On dirait moi !

— Bon, t'as quelque chose pour moi ? grogna-t-elle en soupirant.

— Quoi donc ?

— La cassette, les dessins. Au moins que je pense à autre chose pendant un moment...

— Oui, j'ai tout ça, ne t'inquiète pas. Tu veux que je te prépare quelque chose à manger ou à boire ? Un thé peut-être ? demandai-je, pleine de bonnes intentions.

— Non, ça va aller, et puis je m'excuse pour ma mauvaise humeur, mais je n'arrête pas de repenser à dimanche soir, à cette vision d'horreur. Ça m'obsède, avoua-t-elle, les yeux perlés de larmes.

Elle s'assit à côté de moi et s'appuya sa tête contre mon épaule, pour que je puisse la prendre dans mes bras.

— Tu as bien fait de le quitter. Tu n'as pas de regret à avoir pour ce salaud, la consolai-je.

— Je sais bien, mais cette image restera gravée en moi toute ma vie.

Quand j'ai vu cette garce à califourchon sur lui alors que je rentrais dans la chambre, parce que je voulais discuter avec lui, et de cette fille, justement ! Ça me rend malade ! s'écria-t-elle en partant en sanglot.

— Chut, soufflai-je, calme-toi, il ne mérite pas que tu pleures pour lui. Il n'en vaut pas le coup. Et je te parle en connaissance de cause.

— Oui, je commence à comprendre ce que tu as pu ressentir, mais je ne le pensais pas capable de cet acte-là, murmura-t-elle tout en reniflant.

J'avais la boule qui me montait à la gorge tellement elle me faisait mal au cœur.

— Tu sais quoi ? lui dis-je assez énergiquement.

— Non, bredouilla-t-elle.

— Prends ton duvet au salon, enfouis-toi dedans et je m'occupe du reste.

— Pourquoi ?

— T'es prête pour une séance pleine de rebondissements ?

— La cassette ! se rappela-t-elle.

— Oui ! Va t'installer, j'arrive.

Elle se dégagea de mon étreinte et alla chercher tout ce dont elle avait besoin dans sa chambre tandis que je filai à la cuisine vider un paquet de cookies au chocolat pour les mettre dans un bol pendant que l'eau du thé chauffait dans une bouilloire.

Une fois l'eau prête, je la versai dans une théière en céramique, sortis de l'armoire les deux tasses assorties et déposai tout cela sur un plateau pour les amener au salon vers mon amie.

— Ouah, tu as sorti le grand jeu, là !

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi. Je te laisse te servir, je vais chercher la cassette, dis-je, impatiente de savoir la suite.

Je lui apportai également les trois dessins.

— Tiens, lui dis-je en les lui tendant.

— Punaise, c'est toi qui les as vraiment dessinés ? s'exclama-t-elle.

— En théorie, oui. Mais c'est Lyse-Anne qui les a faits, déclarai-je.

Elle les passa tous en revue et s'attarda sur celui de Lyse-Anne.

— Mais on croirait que c'est toi...

— Bizarrement, oui. D'ailleurs, madame Crausaz n'a pas pu me répondre là-dessus. On n'était même pas supposées se ressembler.

— Il y a un os quelque part, ou alors c'est une énorme coïncidence, affirma-t-elle.

— Je ne sais pas, en tout cas, les deux autres ne ressemblent à aucune personne que je connais.

— En effet. Et celui avec les cheveux foncés, c'est Geneviève ?

— Je pense que oui, car le second, c'est évidemment Éléonore.

— La plus âgée ? Oui, tu as raison. Et les deux frangins, c'est pour

quand ?

— Les prochaines fois. Je commence à me demander si j'ai bien fait de terminer par eux, car je suis tellement impatiente de les découvrir.

— Tu parles ! Moi aussi.

Elle piocha dans le bol pour s'emparer d'un cookie dans lequel elle mordit à pleine dent.

— C'est bon, je peux enclencher la cassette ? T'es prête ?

— Plutôt deux fois qu'une.

— Alors c'est parti, dis-je en appuyant sur PLAY, puis je rejoignis Sab sous son duvet, en emportant un cookie au passage.

Le son de l'enregistrement défilait à travers mes oreilles et plus l'histoire évoluait, plus j'étais tendue, jusqu'au moment où Tristan dévoilait ses sentiments à Lyse-Anne, j'en étais toute retournée. Je regardais Sab du coin de l'œil tandis que ses larmes recommençaient à couler de plus belle.

— Tu veux que j'arrête ?

— Surtout pas ! me coupa-t-elle.

Quelques minutes plus tard, la cassette s'arrêta. Elle était arrivée au bout alors que la bande était déjà terminée depuis trois bonnes minutes.

— Alors, là, j'en suis scotchée. Elle l'a finalement eu...

— Je n'y aurais jamais pensé, avouai-je, à côté de mes pompes.

— Je me demande comment ça va se finir, tu crois qu'ils pourront se marier ?

— Aucune idée, dis-je en fixant le vide. Ça t'a plu ?

— Un peu que ça m'a plu ! On pourrait en faire un film, appelle donc Spielberg.

— Je comprends maintenant pourquoi j'étais si euphorique après la séance, car je percevais tout ce que Lyse-Anne ressentait sur le moment. Et même à cet instant encore, c'est incroyable, reconnus-je.

— Ça se corse sérieusement, vivement mardi prochain ! s'exclama Sab, surexcitée.

— Ben dis donc, tu vas mieux, toi, m'étonnai-je en posant mes mains sur les hanches.

— Heureusement qu'il y a ton histoire pour me changer les idées, j'ai de la chance que tu sois là, admit-elle.

— Les amis, c'est fait pour ça, et tu as déjà assez joué le rôle de ma béquille comme ça, cette fois c'est à mon tour, décrétai-je en l'enlaçant.

Je restai avec elle toute la soirée afin de lui tenir compagnie et débâter des idioties sur Nico, comme de véritables adolescentes.

La semaine suivit son cours habituel, j'étais au boulot la journée et rentrais tout de suite pour Sab, excepté le jeudi où je décidai quand

même de faire un saut rapide à la biblio pour voir Alex. Je me faufilai dans les rayonnages et profitai de la section « Psychologie » pour trouver plus d'infos sur mon traitement avec madame Crausaz. Je posai mon doigt sur les volumes et me baladai le long des catégories, quand je tombai sur « l'hypnose et ses mystères ». Je le pris et m'installai à une table pour consulter l'ouvrage. Je parcourus quelques chapitres et m'arrêtai au huitième intitulé « l'hypnose régressive ». Il parlait de certaines personnes souffrant de troubles du comportement ou ayant certaines phobies, mais qui ne l'expliquaient pas, cependant. Alors, certains médecins utilisaient ce procédé pour y trouver des réponses provenant souvent de l'enfance du patient qu'il avait totalement enfoui tout au fond de lui. J'avais beau lire de gauche à droite et de haut en bas, mais il ne relatait aucun fait sur les vies antérieures.

— Mince ! Il n'y a rien qui me concerne, m'exclamai-je tout bas, quand soudain, une ombre surgit au-dessus de moi couvrant ainsi toute la lumière sur mon livre.

Je me retournai pour y découvrir mon ange marmoréen avec sa splendide chevelure acajou. Il braqua son regard sur moi, l'air un peu étonné par ma lecture.

— Salut, tu laisses tomber les romans ?

— Non. Mais je m'informe un peu.

Il passa en face de moi pour examiner ce que j'étais en train de lire.

— Tu t'intéresses à l'hypnose ? demanda-t-il, perplexe.

— Non, enfin oui, bredouillai-je, ne sachant pas quoi trop répondre au sujet de mes séances avec un thérapeute.

— Y a-t-il une raison particulière, si je ne suis pas trop indiscret ?

Il prit place sur le siège d'en face puis me regarda de manière grave, l'air concerné.

— C'est-à-dire que... hum, je vais chez un psy pour des problèmes que j'ai eus récemment, déclarai-je, embarrassée.

Tout ce que j'espérais c'était de ne pas le faire fuir, pensant que j'étais folle. Je voyais déjà le petit film tourner à la catastrophe.

— Tu veux en parler ?

— En fait, ce n'est rien de grave, ne t'inquiète pas. Mais j'ai eu un accident, il y a deux mois environ, je me suis fait renverser par une voiture.

— Cela a dû te marquer ! Tu étais choquée ? s'enquit-il. Je trouvais ça mignon de sa part.

— Je suis restée dans le coma pendant deux semaines, expliquai-je.

— Ouh là ! Et tu es ici devant moi ? C'est un miracle, tu es faite d'acier, ma parole.

— Le problème est survenu par la suite, j'ai commencé par faire d'horribles cauchemars, et ensuite je les vivais carrément éveillée et

en pleine journée.

— Non ? C'est impressionnant. Et c'est pour ça que tu fais de l'hypnose ?

— Au début, oui, car il y avait une probabilité que le choc à ma tête ait provoqué une sorte de déclic. Des souvenirs de ma jeunesse que j'aurais oublié chercheraient à refaire surface par l'intermédiaire de mes rêves. Et puis, nous avons trouvé autre chose de bien plus étonnant.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

C'est fou ce qu'il semblait absorbé par mon charabia.

— Selon mon psy, nous sommes remontés bien plus loin, nous sommes allés jusque dans une de mes vies antérieures. Maintenant, tu me crois ou pas, ce n'est pas grave, fis-je, un brin sur la défensive au cas où il se moquerait de moi.

— Je te crois, dit-il, légèrement mal à l'aise depuis quelques secondes.

— Je continue alors ?

— Vas-y.

— J'aurai été une jeune femme qui voulait rentrer dans les ordres au début du dix-neuvième siècle et j'habitais à Chardonne avec l'amie de ma mère et ses deux fils. C'est une histoire stupéfiante qui est vraiment passionnante, et chaque semaine, j'en apprends un peu plus sur cette « Saga ».

Soudain, son visage se figea comme s'il était terrifié par une chose que je lui aurais dite. Il avala sa salive, puis me posa une question plus ou moins étrange.

— Et tu sais comment tu t'appelais dans cette vie antérieure ?

— Lyse-Anne Fontannaz.

Il se redressa de façon maladroite, ce qui me fit sursauter, puis il prétexta :

— C'est fort sympathique de bavarder avec toi, mais je suis navré, je me suis un peu trop attardé. Il faut que continue ma ronde, à bientôt.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? demandai-je, surprise par ce changement subit de comportement.

Je le fixai, perplexe ; son visage blême s'était assombri, ses yeux étaient devenus vitreux, il semblait choqué, comme s'il avait vu un fantôme.

Il disparut dans les rayonnages comme un voleur.

— Ben ça alors, je n'en reviens pas, j'ai réussi à le faire fuir, mon scénario catastrophe s'est produit. La barbe !

Mes pires craintes étaient fondées, il me croyait dingue. Je réalisais ce qui venait de se passer à l'instant. Il fallait que je quitte cet endroit, car je m'étais prise une veste monumentale et je n'avais aucune envie de la partager avec les gens qui m'entouraient. Eh oui ! Quand je

regardais autour de moi, les personnes qui m'avoisinaient me fixaient toutes de façon bizarre. Je crois que j'avais parlé un petit peu trop fort. Je rentrai aussitôt à la maison, de plus j'avais promis à Sab de ne pas faire long.

J'arrivai dans le vestibule, trempée, car il tombait des cordes ce soir-là et je n'avais pas mis mon imperméable.

— T'es déjà là ? demanda Sab, affalée sur le canapé en train de zapper.

— Oui. Je suis déjà là, et morte de honte, qui plus est !

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Pour être honnête, je n'en ai absolument aucune idée. Ah oui, au fait, il me croit folle dingue.

— Le mec de la bibliothèque ?

— Non, le pape ! Bien sûr que c'est lui, et d'ailleurs, il s'appelle Alex.

— Que s'est-il passé ?

Elle tapota la place vide à côté d'elle pour me faire signe de m'expliquer. Je m'installai après avoir rangé mon manteau liquéfié dans l'armoire de l'entrée sans me soucier de savoir s'il arriverait à sécher en une nuit, serré entre les autres fringues.

Je la regardai sans rien dire, encore décontenancée par ce qui s'était produit une demi-heure plus tôt.

— Alors ? s'impatientait-elle.

— Je feuilletais un ouvrage sur l'hypnose, j'en avais trouvé un qui avait l'air intéressant pour en apprendre un peu plus sur mes séances. Et puis, il s'est pointé et m'a demandé pourquoi je lisais ce genre de livre. Au début, je ne voulais pas trop lui dire pourquoi, il m'aurait prise pour une tarée.

— Tu lui as quand même dit, avança-t-elle.

— Oui. Mais il n'a pas réagi plus que ça, dans un premier temps. Il était même compatissant au sujet de mon accident, parce que je lui ai aussi raconté pourquoi je voyais un psy.

— Dans un premier temps ?

— Oui, quand j'ai commencé à parler d'une vie antérieure et de l'histoire qu'elle relatait, il a changé de comportement et s'est tiré à la vitesse de l'éclair ! déclarai-je en passant mon bras devant moi de gauche à droite en simulant le geste de l'allure rapide.

— Il faut penser qu'il ne croit pas aux vies antérieures, ou alors tout simplement, il ne s'est pas senti bien, c'est tout.

— C'est gentil d'essayer de me rassurer, mais le fait est que je l'ai fait fuir.

— Tu ne peux pas savoir. Il ne t'a rien dit avant de partir ?

— Si, il a prétexté devoir bosser, car il s'était arrêté trop longtemps à ma table, reconnus-je.

— Tu n’as rien à voir avec ça. Tu es trop parano, répliqua-t-elle en posant sa main qui se voulait réconfortante sur mon épaule.

— Je n’en suis pas aussi sûre. Il me croit juste tarée.

— Tu le sauras la prochaine fois que tu iras à la biblio, insista-t-elle.

— Mouais, lâchai-je à contrecœur.

— Tu ne m’as pas dit qu’il étudiait à la fac de droit, ici ?

— Oui, et après ?

— Viens demain me chercher à l’Unil, arrive un peu plus tôt et si tu l’aperçois, tu pourras voir comment il réagit avec toi, suggéra-t-elle avec un sourire.

— J’ignore même son nom de famille, ni en quelle année de fac il est ! lançai-je en levant les mains au ciel.

— Débrouille-toi, enfin, demande aux autres s’ils connaissent un Alex à la fac de droit et puis tu le décris, s’il est aussi spécial que tu me l’as dit, les gens doivent bien savoir de qui tu parles. Tu es une grande fille quand même.

— Ce n’est pas du tout mon genre de questionner des inconnus au sujet d’un mec... ronchonnai-je.

— C’est toi qui sais. Tu as congé, demain. Tu as le temps non ?

— Je vais y réfléchir. Je viens te chercher, mais pour ce qui est du reste, je verrai sur le moment, conclus-je.

Je n’avais aucune envie de poursuivre cette discussion avec elle, car j’étais certaine qu’elle ne me lâcherait jamais et je ne désirais qu’une chose : aller me doucher puis prendre mes médicaments pour dormir avant d’aller me coucher.

Le lendemain, je restai à la maison à fainéanter entre deux paniers de lessive, je naviguai de la télé au frigo. J’avais décidé de faire une journée « larve ».

Puis à quinze heures, je me préparai pour aller chercher Sab comme je le lui avais promis. Arrivée à Dorigny, je me dirigeai vers la fac de droit, tout ce que je voulais, c’était trouver ma copine, mais une voix à l’intérieur de moi me poussait à chercher une réponse à ma frustration. Après un court débat entre ma conscience et la voix que je nommerai « Sab la diabolique », je me retrouvai devant un édifice qui n’était pas celui que je connaissais bien, mais celui des futurs hommes et femmes de loi.

— Punaise ! Je me suis fait avoir, ronchonnai-je.

J’attendis donc devant l’entrée pour observer les étudiants qui ne tardèrent pas à sortir du bâtiment. J’en détaillai une dizaine, mais ne vis personne ressemblant un tant soit peu à Alex. C’est alors que je me jetai à l’eau en allant questionner un étudiant, puis un autre et encore un. Après avoir interrogé un panel de chaque année, il me semble, personne n’avait jamais entendu parler d’un Alex avec ma description,

à part un qui montra du doigt un rouquin bouclé maigrelet s'appelant Alexis. Mais ce n'était pas lui. J'étais déçue et je commençais vraiment à croire que « mon » Alex sortait uniquement de mon imagination. Personne d'autre, à part moi, ne l'avait vu. Non, c'était faux, il y avait madame Bergmann, j'avais failli l'oublier. Ouf ! Je ne fabulais pas. Toujours était-il que personne ne savait qui c'était à la fac. J'avais même questionné un prof dans la foulée. Bon, c'est vrai aussi que tous les professeurs ne connaissent pas chaque étudiant. Je relativisai un peu, mais sans trop y croire.

J'irai à la biblio ce soir.

Je partis rejoindre Sab qui m'attendait devant l'entrée de l'Unil.

— Alors, tu l'as vu ? demanda-t-elle avec son grand sourire inimitable.

— Non, annonçai-je. D'ailleurs, personne ne l'a jamais vu ici.

— Hein ?

— Je n'ai pas dû questionner les bonnes personnes, je pense.

— Mais tu l'as fait, tu es allée regarder s'il était là ! dit-elle en applaudissant.

— Par ta faute, oui. Tu as piégé ma conscience par je ne sais quel sort, je te hais.

— Rien de tout ça, ma belle. Tu es accro à ce type, ce n'est pas plus compliqué que ça.

Puis, elle se mit à rire de satisfaction.

Je me cachai sous mon écharpe blanche pour éviter son regard de fouine, ce qu'elle pouvait m'énervier à certains moments... Mais je dois reconnaître que là, elle n'avait sans doute pas tort.

— Je n'y comprends rien, tu crois que c'est possible, toi, que personne ne le connaisse ? demandai-je, déconcertée.

— Je n'en sais rien, c'est peut-être quelqu'un de discret, j'en ai quelques-uns dans ma volée dont j'ignore même le prénom, me rassura-t-elle.

— Tu as raison, je monterai à la biblio ce soir.

— Alléluia ! fit-elle en faisant un tour gracieux sur elle-même.

Plus tard, Sab me déposa en voiture devant la bibliothèque, car il ne faisait vraiment pas chaud et elle ne tenait pas à ce que je tombe malade, soi-disant. Ce fut seulement une fois la 205 garée qu'elle insista pour venir avec moi afin de voir à quoi ressemblait mon ange mystérieux. Ma santé avait bon dos.

Nous entrâmes dans la salle de lecture et j'avais le cœur qui battait la chamade tellement j'étais anxieuse de le trouver et de lui demander la raison de son comportement de la veille. Sab alla à une table avec un bouquin quelconque pendant que je recherchais mon prince à la crinière de lion. Je parcourus tous les rayonnages, la salle de lecture

de long en large, sans jamais l'apercevoir.

« Il est où ? » me fit Sab tout doucement en mimant sa question avec de grands gestes.

« Je n'en sais rien ! » lui répondis-je en haussant les épaules.

Je la rejoignis et lui demandai de me suivre.

— On va où ?

— Interroger madame Bergmann, fis-je en avançant rapidement d'un pas sûr et dynamique, en direction de la bibliothécaire.

— Bonsoir !

Elle avait le nez dans une pile de livres.

— Ah mon petit ! Comment vas-tu ? Tu comptes enfin emporter un roman pour lire chez toi ?

— Non, en fait j'aurais une question à vous poser.

— Quoi donc ? Je t'écoute, fit-elle en entrelaçant ses deux mains sur le comptoir.

— Est-ce qu'Alex travaille aujourd'hui ?

— Alexandre ? Eh bien non, il ne se sentait pas bien hier soir. Il a demandé à rentrer plus tôt et depuis je n'ai pas de nouvelles. D'ailleurs, je suis bien ennuyée, car j'ai une montagne de livres qui attend d'être rangée !

— Pas bien ? m'étonnai-je. Vous a-t-il dit ce qu'il avait ?

— Il était blanc comme un linge, le petit. Mais il ne m'a rien précisé quant à son état. Je lui ai dit de m'appeler quand il irait mieux, mais apparemment, il n'est pas encore rétabli.

— Vous souvenez-vous de l'heure à laquelle il est parti ? demandai-je, nerveuse, car à présent j'étais sûre que son malaise provenait de ce que je lui avais raconté. Mais quoi ?

— Il devait être un peu moins de vingt heures, me répondit-elle après avoir réfléchi quelques secondes en fronçant les sourcils.

Je me retournai du côté de Sab avec des yeux ronds comme des billes signifiant : tu vois ? Je n'ai pas rêvé.

— Je vous remercie, madame Bergmann.

— Ce n'est rien.

— Bonne soirée, conclus-je.

— Tout va bien ? s'enquit Sab.

— Je... je n'en ai aucune idée, balbutiai-je.

J'étais paniquée, je me repassais toute la scène dans ma mémoire, je n'arrivais toujours pas à comprendre pourquoi il avait réagi de la sorte.

— C'est dingue, tu lui as vraiment flanqué les jetons.

— Il faut croire, oui. Franchement, je ne sais plus quoi penser, dis-je, déboussolée.

— Moi qui me réjouissais de voir sa tête, à ton preux chevalier, voilà qu'il prend la poudre d'escampette. Mais si tu lui as fait peur

avec tes histoires de psy et de vie antérieure, c'est qu'il n'est pas aussi bien qu'il n'y paraît. Ah, les mecs sont tous les mêmes : des lâches.

J'acquiesçai.

Nous rentrâmes à la maison en évitant soigneusement le sujet pendant tout le week-end, histoire de me changer un peu les idées.

Le mardi suivant, je me rendis à mon rendez-vous hebdomadaire que j'attendais avec excitation.

— Qu'avez-vous pensé du dernier enregistrement ? demanda madame Crausaz.

— Une bonne cuvée d'émotions fortes ! Je suis impatiente d'entendre la suite !

— Comment avez-vous réagi en écoutant la bande ?

— Je dois avouer que je perçois une connexion grandissante avec Lyse-Anne, comme si j'étais elle. C'est assez intense comme ressenti.

— Cependant vous n'êtes pas « elle ». Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui, je le sais. Mais je dois dire que c'est une sensation très particulière, toutes ces émotions qui se bousculent.

— Le portrait de Gabriel, aujourd'hui ? demanda-t-elle pour confirmation.

— Adjugé !

— Alors, installez-vous. Je vais vous chercher de quoi dessiner.

XI

Le bal des Vendanges

La voix me demanda de reproduire le portrait de Gabriel et je m'exécutai sans plus attendre. Pendant que je traçais mon esquisse, elle me posa plusieurs questions.

— Comment qualifiez-vous votre relation avec Tristan, Lyse-Anne ?

— C'était intense. J'avais découvert quelqu'un de passionné et de tendre, qui plus est. Son comportement différait du tout au tout, rien à voir avec le fiancé de Geneviève que j'avais pu constater jusqu'alors. Cette fois, j'en étais certaine : il avait des sentiments très forts à mon attention. Nous passions nos soirées dans un petit cabanon situé dans un de ses vignobles, tout y était pour que je ne prenne pas froid, car la température commençait à se rafraîchir à cette époque de l'année. Nous nous assurons que tout le monde dormait paisiblement dans la maison pour nous cacher une bonne partie de la nuit. Éléonore et Jeanne devaient suspecter quelque chose dans la mesure où je n'avais pas l'air très réveillée au lever. Cependant, il a toujours été respectueux envers moi. Ce qui me frustrait en tant que femme, tout était si magnétique entre nous que je devais me retenir mainte fois pour ne pas dérapier dans le péché, tant que nous n'étions pas mariés. Mais d'un autre côté, j'avais honte, moi, qui avais promis ma vie à Dieu encore quelques mois auparavant, je me devais de contrôler un tant soit peu l'ardeur j'éprouvais à son égard. Je ne voulais pas qu'il imagine que j'étais une de ces filles que Gabriel fréquentait avant mon arrivée.

— Et vous, alors, vous l'aimiez ?

— Oh oui, et en y repensant, je l'ai aimé dès que je l'ai revu à l'enterrement de ma mère, il était si fascinant et intrigant. Ce pauvre Gabriel n'aurait jamais pu faire le poids, quoiqu'il fût aussi très séduisant et qu'il aurait pu être l'époux parfait.

— Et le bal, quand devait-il se dérouler ?

— En fin de semaine. Je devais me rendre à Lausanne avec Éléonore pour payer la robe créée par Paul.

Il faisait encore doux ce jour-là. Nous profitâmes du moindre rayon de soleil qui s'attardait sur nos visages lors de cette sortie. Nous pénétrâmes dans la petite boutique où plusieurs dames allaient et venaient dans tous les sens avec des aiguilles et des tissus dans les bras

tandis que d'autres cousaient sur des mannequins les dernières finitions d'un costume trois-pièces gris pour homme.

— Ma créature ! lança Paul.

Je m'avançai dans sa direction, puis il se mit à genoux et me baisa la main.

— Bonjour, balbutiai-je. Il me prit par le poignet.

— Venez avec moi, très chère.

Il m'entraîna au fond de l'atelier et Éléonore nous suivit, pleine d'entrain.

Le couturier m'amena jusqu'à un mannequin recouvert d'un épais tissu blanc qu'il s'empressa d'enlever pour que je puisse voir apparaître non pas une robe, mais une œuvre d'art, comme il disait, et il avait raison. Je m'avançai timidement, émerveillée par la beauté invraisemblable de « ma robe de bal ». Tout cousu de fil d'or, le buste était brodé de la même matière. Je m'approchai pour y découvrir d'infimes détails. Le décolleté carré était plongeant, certes, mais pas trop, et la coupe de la taille se voulait de style « empire ». Puis mon regard se focalisa sur les volants du bas de la robe : de la soie vert-pastel toujours brodée du même fil d'or avec de petits motifs délicats, ils virevoltaient déjà dans ma tête.

— Cette robe est d'une magnifique pureté, comme vous, très chère Lyse-Anne, s'exclama Éléonore.

Je ne savais quoi répondre tant j'étais abasourdie par cette toilette.

— Vous êtes un véritable génie, Paul. Grâce à vous, ma future bru en sera jalouse comme jamais, dit-elle en se frottant les deux mains.

— Qu'avez-vous encore en tête, Éléonore ? demandai-je, suspicieuse.

— Oh, Lyse-Anne, je vous en prie, je ne suis pas née de la dernière pluie. Tout le monde à la maison vous a vu à plusieurs reprises filer en douce avec mon fils, ricana-t-elle.

Mince, j'avais été découverte. Moi qui voulais faire les choses dans les règles, Tristan et moi avions échoué. Je regardai immédiatement en direction de Paul qui avait l'air de se poser toutes les questions du monde.

— Ce n'est rien, Paul, des histoires de familles un peu compliquées. Rassurez-vous, fit-elle en me lançant un clin d'œil. J'étais devenue la complice des manigances d'Éléonore. À ce moment précis, tout ce que je désirais était de quitter cet endroit le plus rapidement possible pour ne plus avoir les yeux perplexes de Paul et de ses couturières, rivés sur moi.

Lorsque la robe, qui avait coûté une somme exorbitante, fut payée et emballée, je me précipitai dans la rue sans omettre de saluer Paul. J'étais suivie de la femme qui avait réussi à me mettre dans un

embarras tel que j'avais envie de me terrer le plus loin possible d'où nous nous trouvions en ce moment même.

Quand nous fûmes installées dans la voiture, Hubert nous ramena à la maison.

Je restai toute penaude en face d'Éléonore, lèvres scellées.

— Ne faites pas cette tête, Lyse-Anne. Cela devait arriver un jour. Je le savais, ce que je regrette c'est de ne pas en avoir été informée.

— Nous ne voulions mettre personne au courant tant qu'il n'avait pas annoncé l'annulation des fiançailles avec Geneviève. Nous avions l'intention de faire les choses comme il se doit, nous y tenons beaucoup, déclarai-je. Aussi je me réjouis qu'elle revienne pour que toute cette histoire soit finalement réglée, j'ai un énorme nœud à l'estomac depuis... enfin, vous savez. J'ai vraiment l'impression d'avoir fauté, même si je n'apprécie guère Geneviève.

— Ne vous en faites pas pour cela, je vous donne ma bénédiction. Et tant que rien n'est fait, je n'en parlerai à personne, promit-elle en posant sa main droite sur son cœur.

— Je vous en remercie, fis-je en laissant apparaître un timide sourire.

Puis, je me souvins de la phrase qu'avait prononcée Éléonore au sujet de Geneviève : « ... jalouse comme jamais en me voyant vêtue de mon bijou ».

— Geneviève sera de retour pour le bal ? demandais-je, le cœur battant la chamade par l'angoisse de la revoir.

— Oui, elle revient samedi, à point nommé pour le bal. Elle ne le manquerait pour rien au monde, croyez-moi. Et puis sa mère se rétablit vite, elle a toutes les raisons de nous empoisonner la vie à nouveau. Enfin, plus pour longtemps, persifla-t-elle.

En arrivant à « La Volière aux Oiseaux », Éléonore pria Hubert de ranger ma robe dans ma chambre.

Le soir même, Tristan m'entraîna dehors après avoir bien vérifié que personne ne nous entendait.

Complètement inutile.

Il avait emporté mon manteau et nous marchâmes à l'orée des bois.

— Comment s'est déroulée votre journée ? lui demandai-je pour commencer.

Il admirait la lune qui s'offrait tout entière à nous, c'était un spectacle magique, nous y voyions presque comme en plein jour.

— Elle a été très bonne, nous avons enfin terminé les vendanges. Je pense que cette année sera une grande cuvée. Et vous ? Êtes-vous allée à Lausanne avec mère ?

— Oui. Elle m'a averti que Geneviève serait rentrée pour le bal, dis-je en sentant une boule se former dans ma gorge.

— C'est vrai. Mère me l'a annoncé ce matin.

— Que se passera-t-il ? Quand lui parlerez-vous ? Avant ou après la soirée ? m'inquiétai-je en lui faisant face.

Je pris ses mains dans les miennes. À présent, la lune teinta le visage de Tristan d'une lueur bleu argent tandis qu'il me contemplait. La luminosité se reflétait parfaitement sur lui, je sentis mes jambes céder sous l'émotion.

— Je le lui dirai tout de suite après son arrivée, elle ne gâchera pas *notre* bal, rassurez-vous.

Il dégagea une de ses mains des miennes pour caresser mes cheveux devenus argentés par la magie de la lune.

— Merci, je dois vous paraître un peu insistante, mais je me faisais du souci, soufflai-je.

— Ma petite fleur, si belle et si fragile, me chuchota-t-il à l'oreille.

Je tressaillis et me blottis contre lui.

— Et si nous rentrions, nous réchauffer ? suggéra-t-il.

— Avec plaisir !

Le grand jour était enfin arrivé. Tout était prêt, les chefs de renoms s'étaient attelés en cuisine, un gigantesque buffet se tenait à disposition à l'avant-salle. Les imposants lustres de cristal illuminaient tous les recoins de la salle, sculptée d'enluminures sur tout le plafond. Les tapisseries, soigneusement choisies par la maîtresse des lieux, vivifiaient l'ambiance du décor par leurs couleurs bordeaux avec leurs fins motifs dorés. Le parquet ciré brillait comme s'il venait d'être posé et de grandes pentes de fenêtre en velours assorties aux draperies habillaient chaudement les immenses vitraux qui longeaient toute la pièce. Oui, l'atmosphère de ce bal était vraiment digne d'un conte de fées, et ce soir-là, j'étais la princesse et Tristan était mon prince, plus personne ne pouvait plus nous séparer, j'en étais persuadée.

J'avais demandé à Jeanne de m'aider à me préparer vu que du personnel avait été engagé spécialement pour la soirée, je pus m'emparer d'elle pour toute la fin de la journée. Éléonore m'avait prêté une parure assortie à ma toilette. Je pense que la seule recommandation donnée à Paul pour la confection de la robe était qu'elle s'accorde à la couleur des bijoux que j'allais porter pour l'occasion.

Il était dix-sept heures lorsque j'entendis une voiture s'arrêter devant la maison. Je m'approchai de la fenêtre pour confirmer mes craintes, c'était Geneviève qui venait d'arriver avec des bagages à n'en plus finir accompagnée d'un homme plus âgé. Jeanne me suivit, puis entrouvrit les rideaux afin de mieux observer ce qui se passait dehors.

— Qui est-ce ? m'enquis-je.

— C'est son père. Les vacances sont terminées, quel dommage,

lâcha-t-elle.

En l'entendant, je fus prise de vertiges, je dus m'asseoir un moment sur mon lit. *Tristan, va-t-il lui en parler tout de suite ? En profitera-t-il pour discuter directement avec son père ? Serai-je au courant avant le bal ?* Tout cela me donna la nausée, je posai ma main sur mon estomac et essayai de m'apaiser un peu, mais sans succès.

— Tout va bien, ma petite ? Ne t'en fais pas ! Ça va bien se passer, ce soir.

— Je l'espère, répondis-je, encore à peine tremblante. Pourtant, je ne savais pas pourquoi, j'avais un mauvais pressentiment. Sûrement parce que je n'aimais pas être dans le flou total quant à la situation qui était en train de se profiler.

— Tout ira bien, il faut juste que je me calme, admis-je. Maintenant, il était l'heure de me préparer, Jeanne me coiffa d'un chignon tressé, laissant retomber de petites mèches sur le côté et de grandes boucles anglaises dans le dos. Je me fardai, puis me parfumai avec la fragrance de ma mère, un doux mélange de lilas et de lavande. Jeanne m'aida à me vêtir, noua mon corsage, puis m'attacha la parure d'émeraude. Quand je me découvris dans le miroir, j'en oubliai de respirer, j'étais vraiment une princesse ! Non, plutôt une de ces déesses que j'avais tant admirées lors de la Fête des Vignerons. La découpe de la robe était similaire.

— Alors, là, si Tristan n'est pas complètement émerveillé par ta beauté, ce soir, je veux bien qu'on me coupe les deux mains...

— Jeanne !

— Nous verrons bien ! rétorqua-t-elle.

Il était maintenant dix-neuf heures trente, j'étais prête et je n'avais toujours pas de nouvelles de Tristan ni de Geneviève. Enfin, je n'avais entendu aucun cri d'hystérie. J'étais assise sur mon lit en attendant tandis que Jeanne m'avait quittée au profit de ma bienfaitrice. Le bal allait commencer dans une demi-heure et j'étais mortifiée.

Un petit moment plus tard, quelqu'un frappa à ma porte, je retins mon souffle.

— Ce n'est que moi, glissa Éléonore. Êtes-vous prête ?

Je repris ma respiration qui se transforma en soupir, pensant que cela aurait pu être Tristan.

— Oui, entrez, soupirai-je, une seconde fois.

— Seigneur ! Je peux dès à présent devenir aveugle, s'exclama-t-elle.

Je rougis.

— Venez, il est l'heure de vous montrer !

— Où est Tristan ? demandai-je, terriblement anxieuse.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mon enfant. Je ne l'ai pas vu de la journée, il doit déjà être sur place. Allons, tout le monde nous attend,

s'impatiente-t-elle en me prenant par la main. Je suivis sa traîne mauve. Elle portait une robe droite, modeste comparée à la mienne. Comme elle me l'avait si souvent répété : j'étais la reine de la soirée.

Nous fîmes notre entrée dans la salle remplie de notables parés de magnifiques vêtements, bijoux et autres. Il y avait des gens connus de la région, et même de Savoie et de France, car c'était le pays d'origine de la famille tout de même. Je ne connaissais les convives que de nom ayant lu la liste des invitations quelques semaines auparavant.

Éléonore me présenta à la plupart de ces bourgeois, mais discrètement, je cherchais Tristan des yeux. Plus les minutes défilaient, plus mon mal d'estomac s'intensifiait et grâce à mon corset serré comme il se devait, j'avais tout autant de peine à respirer.

C'est alors que nous entendîmes un petit tintement de verre au fond de la salle, et tout le monde s'écarta puis regarda en direction de la personne qui tenait le verre en question : c'était cette furie de Geneviève, vêtue d'une splendeur qui rivalisait franchement avec ma tenue, assortie à ses boucles rousses. Tristan se trouvait à ses côtés, un peu plus en retrait, cependant. Mon estomac se contracta de plus en plus.

— Très chers invités, je vous remercie tous d'être venus à *mon* bal des vendanges, décréta-t-elle.

Éléonore écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce qu'elle est allée encore inventer, celle-ci ? maugréa-t-elle à mon oreille.

— Aujourd'hui, nous avons autre chose de bien plus important à célébrer, reprit monsieur Dupasquier qui était juste à côté d'elle, je ne l'avais pas tout de suite reconnu. Je suis Charles Dupasquier, l'heureux père de cette charmante demoiselle. J'ai le plaisir de vous annoncer que Tristan Delarque et ma très chère fille vont se marier le neuf novembre de cette année et vous êtes bien sûr tous cordialement invités !

Il leva son verre de joie tandis que Geneviève me toisait avec un sourire mesquin.

Tout le monde applaudissait alors que Tristan, qui paraissait excédé, se retira un peu plus loin.

Quant à moi, je dus me tenir à Éléonore pour ne pas m'effondrer, car je ne sentais plus aucun muscle me soutenir, je ressentis comme un immense pincement au cœur. Je dus plaquer ma main contre mon sein pour me contenir, je restai pétrifiée par cette nouvelle, je ne bougeai plus.

Les musiciens entamèrent une valse comme première danse. J'aperçus Geneviève prendre la main de son fiancé pour l'emmener au centre afin de débiter les premiers pas, mais il se libéra brusquement

de son étreinte et la repoussa, puis traversa la salle dans l'intention de me rejoindre. Il était resplendissant dans ses vêtements pimpants, sa chemise blanche bouffante et sa grande veste beige en queue-de-pie, il était la parfaite représentation d'un aristocrate. Il m'attira vers lui et me serra dans ses bras pour commencer la valse, j'en fus toute retournée. Je regardai de l'autre côté de la salle, Geneviève nous fusillait du regard, car son futur mari ne lui avait pas accordé la première danse de la soirée, surtout après la « grande » nouvelle que son père venait d'annoncer. Je scrutai à nouveau Tristan, complètement affolée par ce qui s'était produit, mes yeux se noyèrent peu à peu sous des larmes abondantes qui s'obstinaient à ne pas couler sur mon visage. J'essayai bien de sortir une phrase sensée, cependant je ne réussis qu'à balbutier un chuchotement inaudible.

— Chut ! souffla-t-il en me posant son index sur ma bouche humide. Ne lui montrez surtout pas votre tristesse, elle serait bien trop heureuse de vous voir souffrir, ne pleurez surtout pas, Lyse-Anne.

— Mais je ne comprends pas...

Il m'interrompit en me soutenant du regard.

— Je ne peux pas vous expliquer en détail maintenant. Silence.

Il se fit plus tendre.

— Vous êtes vraiment exceptionnelle ce soir, vous êtes la plus belle femme qu'il m'ait été donné de voir.

Je baissai les yeux tandis qu'il me faisait virevolter de droite à gauche au rythme de la valse. Sa main quitta momentanément la cambrure de mes reins pour lever mon menton afin de m'obliger à admirer ses prunelles. À présent, je n'entendais plus l'orchestre, seulement un bruit de fond sans importance. Je ne comprenais toujours rien à ce qu'il tentait de me dire, je contemplai juste encore une fois son doux visage si rassurant.

— Et... et nous ?

— Je vous aime, ma p'tite fleur, je vous aimerai jusqu'à la fin de ma vie, et cela, rien ne me l'enlèvera, me susurra-t-il tendrement à l'oreille.

— Mais, alors, le mariage avec *elle* aura quand même lieu ?

Il baissa les yeux subitement.

— Oui.

Il me serra fort contre lui lorsqu'il sentit que je perdais pied, j'allais défaillir.

— Restez avec moi, Lyse-Anne. Ne vous évanouissez pas, je vous en supplie, ne lui donnez pas ce plaisir-là.

Très vite, je me ressaisis, bien qu'anéantie.

— Et votre future épouse n'a pas droit à la première danse ? demandai-je, maintenant furieuse, une fois mes esprits repris.

— C'est à vous que je l'avais promise, me rappela-t-il.

— Vous et vos fichues promesses ! maugréai-je.

Je tremblai.

— Vous avez toutes les raisons du monde de me détester, reconnut-il, et je sais que sans vous, je serai malheureux pour le reste de ma vie. Hélas, il ne peut en être autrement.

— Mais pourquoi, diable ?

Il me serra une dernière fois dans ses bras puis me fit tourner autour de lui sans pour autant me répondre, ce fut à ce moment que je crus apercevoir un visage connu qui nous observait par la fenêtre depuis l'extérieur.

— Gabriel ? m'exclamai-je, doucement.

Je me retournai à nouveau vers la vitre pour m'assurer que je n'avais rien imaginé, mais il n'y avait rien.

— Que dites-vous ?

— Je... j'ai cru voir Gabriel dehors.

— Vous en êtes sûre ? s'enquit-il.

— Non. J'ai dû rêver, soupirai-je.

À ce même moment, la valse se termina et Geneviève se rua sur le futur marié pour l'emmener loin de moi. Je me dirigeai péniblement vers Éléonore qui était aussi blanche qu'un linge.

— Est-ce que vous allez bien ?

— Je sais bien que c'est votre soirée, Lyse-Anne, mais pourriez-vous m'accompagner à ma chambre, je ne me sens pas très bien.

— Après ce qui vient de se produire, je dois vous avouer que je ne comptais pas m'éterniser.

Je la soutins tant bien que mal, car je n'avais moi-même pas encore retrouvé possession de tous mes moyens.

Lorsque nous entrâmes dans sa chambre, je l'aidai à se défaire de sa toilette et la mis au lit.

— Restez un moment avec moi, ma fille. Je vous en prie. J'acquiesçai.

— J'aurais tellement voulu être votre belle-mère. Qu'est-ce qui a bien pu traverser l'esprit torturé de ce malheureux ? Aime-t-il tant souffrir ?

— Je ne sais que vous répondre, je suis perdue.

— Moi vivante, cette femme ne fera jamais partie de ma famille, je vous le garantis ! s'écria-t-elle comme une démente en levant son buste du lit, puis elle se recoucha.

— Je pense que c'est à lui d'en décider, répliquai-je.

— Dans quel camp êtes-vous, ma petite ? aboya-t-elle.

— Dans le vôtre. Mais il ne vous écouterait jamais, je le sais.

— Alors, qu'il aille au diable, brailla-t-elle en se mettant sur le côté.

La pauvre semblait très tendue.

— Je vais vous quitter à présent et me changer, voire essayer de dormir un peu, lui dis-je en déposant un baiser sur son front.

Elle me retint la main et me souhaita bonne nuit.

Je sortis de sa chambre pour retrouver la mienne. Je refermai derrière moi et me laissai tomber à terre pour enfin exprimer mon chagrin sans avoir la crainte de le montrer et pleurer toutes les larmes de mon corps.

Qu'avais-je fait pour qu'il change d'avis ? Pire encore, qu'avait-elle fait pour le détourner de moi ? Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête. Je demeurai des heures, là, assise, appuyée contre ma porte de chambre. Mon esprit errait dans je ne sais quelle pensée sur mon amour pour Tristan et les moments que nous avons passés ensemble ces dernières semaines.

Je me réveillai le matin suivant dans mon lit, je m'étais finalement changée au beau milieu de la nuit. J'étais en train de me vêtir quand soudain, j'entendis un hurlement qui provenait de la chambre d'Éléonore. Je me précipitai sur les lieux et y découvris Jeanne, les deux mains sur le cœur, au bord du lit d'Éléonore, le regard rempli d'effroi.

— Qu'y a-t-il, Jeanne ? m'exclamai-je, prise de panique. Elle pointa son doigt tremblant en direction du lit.

— Là... madame...

Éléonore était couchée sur le côté, sa position n'avait pas changé depuis que je l'avais quittée la veille. Ses yeux étaient ouverts et sa peau était aussi blanche que de la craie. Elle ne bougeait plus. Éléonore était partie, elle n'avait finalement pas digéré l'annonce du mariage.

J'étais prise d'effroi. Je dus couvrir ma bouche de la main pour éviter de crier à mon tour. C'est alors que Tristan arriva rapidement suivi de sa sangsue, la dénommée Geneviève. Il se pencha sur elle et tâta son pouls, puis se releva lentement.

— C'est fini, dit-il, à voix basse.

Jeanne se mit à pleurer en sortant de la pièce à pas vifs, alors que Geneviève s'approcha du lit de la défunte.

— Eh bien, ce n'est pas trop tôt, j'ai cru qu'elle ne nous ficherait jamais la paix, n'est-ce pas, mon amour ? déclara-t-elle, froidement.

À ce moment, je relevai la tête brusquement pour la dévisager tant j'étais choquée. Puis ce fut au tour de Tristan à réagir.

— Qu'avez-vous osé prononcer ? demanda-t-il en la foudroyant du regard.

— C'est vrai, je...

Il l'interrompit puis se jeta sur elle.

— Comment pouvez-vous proférer une telle horreur ? C'était ma mère et elle est morte ! N'éprouvez-vous donc aucun sentiment ? J'en

ai assez de vos sarcasmes ! explosa-t-il en la secouant de toutes parts. Vous voulez m'épouser ? Très bien ! Mais je vous avertis que vous vivrez avec moi un véritable enfer ! J'assistai à cette scène, impuissante, sans pouvoir bouger. Je le regardai faire. Au moins, il avait réagi, pour une fois, et pas des moindres.

— Lâchez-moi ! hurla-t-elle. Ou je vous le promets, vous allez vraiment le regretter.

— Comme vous l'avez fait avec mon frère, peut-être ? tempêta-t-il.

Il la reposa en la projetant violemment contre l'armoire, puis sortit en trombe de la pièce. Puis la sorcière s'approcha de moi, une fois son équilibre repris.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites encore là ? Vous n'avez plus aucune raison de rester ici, à présent. Vous pouvez commencer à faire vos bagages, maugréa-t-elle.

Ce furent les paroles de trop et une gifle partit toute seule, c'était bien la première fois que je frappais quelqu'un. Il faut dire aussi que personne ne m'avait poussée à bout comme elle savait le faire. Mon coup fut si violent que je l'avais fait saigner au coin des lèvres.

— Sorcière ! tonnai-je de rage.

— Très bien, je vous laisse jusqu'à l'enterrement de cette vieille bique pour déguerpir de ma propriété.

Elle sortit un mouchoir pour essuyer sa petite blessure.

— Vous n'êtes toujours pas mariée, je vous le rappelle, tout peut encore arriver, répliquai-je.

Je venais officiellement de lui déclarer la guerre.

— Vos menaces ne me font pas peur, rétorqua-t-elle.

Elle tourna les talons et quitta la chambre, j'en fis autant.

Il était vraiment temps que j'aie une discussion sérieuse avec Tristan. À quoi bon toute cette mascarade sans aucun sens ?

XII

Excuses

Je me retrouvai en face de madame Crausaz, le cœur en miette. Je me rendis compte que je me cramponnais au bloc à dessin.

— Voulez-vous un verre d'eau ? s'enquit-elle en voyant mon comportement bizarre au réveil.

Je ne lui répondis pas.

— Aurore ?

Je me décidai enfin à poser la question.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi est-ce que je me sens si triste ? J'ai envie de mourir ! m'écriai-je paniquée.

— Ce n'est rien, vous êtes encore sous le choc.

— Sous le choc de quoi ? demandai-je tout en essuyant mes yeux avec le revers de ma manche.

— Votre histoire ne se déroule pas vraiment comme nous l'aurions imaginée, je dirais.

Elle se frotta le menton.

— Ah bon ? Et cela expliquerait mon état ?

— Oui. Mais, ça ne durera pas, vous verrez, dans un moment vous vous sentirez mieux.

Puis je me souvins que je tenais le portrait de Gabriel dans les mains. Je l'écartai de mon étreinte afin de pouvoir le découvrir.

— Mince ! Et Lyse-Anne n'a pas voulu l'épouser ? Je me réjouis de dessiner son frère, m'exclamai-je.

— Je peux y jeter un œil ? me demanda mon psy. Je le lui retournai.

— Effectivement, c'était un bien joli garçon, corrobora-t-elle.

— Et l'histoire, alors, elle est finie ?

— Non. Lyse-Anne n'a pas dit son dernier mot !

— Tant mieux, vous m'avez fait peur.

Une fois sortie du cabinet, je terminai la fin de la journée par regarder tomber des cordes à ma fenêtre en attendant Sab. Je songeai à préparer des mouchoirs pour la séance de ce soir, car je m'étais sentie si mal cet après-midi, que j'appréhendais ce fameux épisode. J'avais l'impression de devoir passer un examen d'ici quelques heures.

Sab arriva un peu plus tard et me découvrit sur mon lit, pensive.

— Tout va bien, Aurore ?

— Je ne peux pas te dire. On le saura quand on aura écouté l'enregistrement.

— Mince, il y a eu quelque chose que je ne vais pas aimer. Dépêche ! Je veux savoir.

Je sortis de ma chambre et allai chercher la cassette dans mon sac sans oublier le portrait qui avait été dessiné, je le tendis à Sab.

— Nom de D... ! C'est qui, lui ? s'exclama-t-elle, effarée, en se laissant tomber sur le canapé. C'est Tristan ?

— Perdu, c'est l'autre.

— Et elle l'a snobé ?

— Bah, que veux-tu...

— Je n'y crois tout simplement pas. Elle n'a qu'à me le refiler, moi je ne dis pas non.

— Depuis le temps, il doit être un peu poussiéreux, tu ne penses pas ?

— Je m'en fous, un coup de plumeau, et c'est reparti.

— C'est vraiment le moment que je retrouve quelqu'un pour toi, soupirai-je.

— Bon, mets la bande, je ne vais pas te le supplier.

— Je rêve, mais tu m'agresses ? Elle est déjà en place. Y a plus qu'à presser sur PLAY.

La cassette se déroula pendant le même laps de temps que d'habitude. Je tenais un coussin dans les bras et j'étais assise en tailleur sur le fauteuil. Au fur et à mesure que l'histoire avançait, mes muscles se raidirent de plus en plus, je me cramponnais à mon coussin aussi fort que le bloc de feuilles quelques heures auparavant. Puis, la première danse commença après l'annonce du mariage et je ne pus retenir mes sanglots, j'étais dévastée par la trahison de Tristan. Ensuite vint le décès d'Éléonore, puis la gifle de Lyse-Anne. Ben tiens, ce n'était pas trop tôt !

Quand le silence s'installa dans le salon, Sab s'empressa de stopper la chaîne hi-fi.

— Quel salaud, ce type ! On ne peut vraiment pas faire confiance aux mecs.

Tout ce temps, je ne savais pas pourquoi j'étais si déprimée. Maintenant, j'avais compris, Lyse-Anne avait perdu son amour.

— Ne t'inquiète pas, telle qu'on la connaît, elle se battra pour l'avoir, rugit-elle.

— Mouais, peut-être.

— Autrement, elle peut aussi rejoindre celui qui l'aime en Bourgogne, pour faire plus simple.

— Eh, attends, tu oublies un peu vite que c'est une vie antérieure. Tu m'imagines faire les choses simplement ?

— Ouais, c'est définitivement une cause perdue, soupira-t-elle. Mais il est tellement bien ce Gabriel, Quel gâchis...

— Maintenant, il faudra que je traîne ce karma pendant toute une semaine ! Je m'en réjouis d'avance ! ronchonai-je.

— Tu parles de sept jours et nuits où je vais devoir te supporter, youpi... ironisa-t-elle en faisant la grimace.

Quelques heures plus tard, je me retrouvai enfin dans ma chambre, car j'avais besoin d'être seule. Je ne pus m'empêcher de repenser à cette scène au bal. Elle y croyait tellement, puis tout s'était effondré comme un château de cartes. Rien ne pourrait m'enlever cette humeur maussade.

En plus, Alex n'était toujours pas revenu travailler, ce qui ne me laissait pas la conscience tranquille. J'avais encore mes explications à demander.

Je m'en fiche, j'irai là-bas tous les jours pour voir s'il y est jusqu'à ce qu'il se pointe enfin.

Après m'être retourné l'esprit un moment, mon regard fut attiré par le dessin de Gabriel, sur ma table de nuit. Je me levai précipitamment pour chercher une punaise dans mon bureau où toutes mes affaires étaient sens dessus dessous. J'en trouvai une par hasard, au fond d'un tiroir. Je pris le portrait et le fixai au mur, juste en face du lit. Je reculai et me jetai sur mon matelas pour apprécier l'œuvre suspendue. Comme ça, j'avais au moins un bel homme à contempler pendant que je souffrais le martyre !

Le lendemain, je me rendis à la bibliothèque, puis le surlendemain et ainsi de suite sans pour autant voir Alex. Je restai chaque jour une petite demi-heure au cas où, sans être très optimiste. Puis vint le vendredi. Je feuilletais un magazine de « National Geographic », car pour attendre du vide, je n'avais pas besoin d'un pavé. Je lisais un article sur les pandas en captivité dans des parcs chinois lorsqu'une main me tendit un livre sous le nez. Je sursautai.

— Seigneur ! ne m'écriai-je pas trop fort, pour éviter les regards à vifs des autres lecteurs.

Je levai la tête pour découvrir mon « assaillant ».

— Salut, je t'ai fait peur ?

— Alex ! Tu as failli me provoquer une crise cardiaque, bougonnai-je.

— Excuse-moi, il doit être fascinant cet article sur les pandas, railla-t-il.

— Ne refais plus jamais ça !

— Très bien, je te ménagerai la prochaine fois, dit-il avec un sourire enjôleur.

— Merci, répondis-je sèchement.

— Tiens, au fait c'est pour toi. Il me tendit le bouquin.
— C'est quoi ?
— Eh bien, lis.
— Hum, « Le Comte de Monte-Cristo ». Tu te fiches de moi ? tempêtai-je.

— Pardon ? s'étonna-t-il tout en prenant place en face de moi. Je ne comprends pas.

— Tu rigoles ou quoi ? J'aimerais vraiment savoir pourquoi tu es parti comme un voleur la dernière fois, comme si je t'avais dit une monstruosité. Je ne te vois pas pendant tout ce temps et après tu te ramènes avec « Le Comte de Monte-Cristo » ? braillai-je. Et d'ailleurs, t'étais où toute cette semaine ? Purée, j'avais tout débarrassé d'un seul coup. Il devait véritablement me prendre pour une timbrée, ou une psychopathe, mais c'était fou ce que ça faisait du bien.

— Ouah, alors j'ai vraiment droit à un interrogatoire ? fit-il, tout sourire.

À voir, je le faisais rire.

— Arrête, ne te moque pas de moi, ce n'est pas de la rigolade, insistai-je. Je me suis fait du mouron toute la semaine, moi. C'était à me demander ce que j'avais bien pu débiter de blessant.

— Tu n'as rien dit de mal. Je te jure, me rassura-t-il. J'étais malade.

— À d'autres.

— Mais c'est sérieux. Je...

— Tu ne vas pas me faire croire que tu as attrapé une grippe intestinale aiguë à la minute où je te racontais mon histoire, l'interrompis-je.

— Hum... non pas cela.

— Quoi, alors ?

— De temps en temps, j'ai des migraines très violentes qui me font perdre tous mes moyens, expliqua-t-il. Tu es juste mal tombée, c'est tout.

— Ah bon ? Et c'est si terrible que ça ?

— C'est très douloureux, oui, mais la dernière chose que j'aurais voulue était de me montrer impoli envers toi.

— Mouais, bon, c'est oublié. Mais franchement, je le trouve un peu long ton mal de tête, répliquai-je.

— Je dois avouer que j'en ai profité pour prendre un ou deux jours de congé, admit-il. Mais chut...

— Je vois. On se la joue rebelle de la bibliothèque, blaguai-je.

— On peut dire cela, oui. Mais pour en revenir au livre, il faut vraiment que tu le lises. Tu ne l'as pas déjà lu ? Si ?

— Non. Mais je connais vaguement l'histoire : un mec qui se venge de toutes les injustices dont il a été victime.

— Oui, mais pas seulement. Cela parle aussi du retour de l'être aimé

après des années de séparation. Sa fiancée le croyait mort depuis quinze ans, et voilà qu'il réapparaît sans crier gare.

— Je ne savais pas que tu étais un sentimental.

— Tu vois, on en apprend tous les jours. Ce livre, je te l'offre, garde-le et surtout, lis-le. Dumas est un excellent écrivain.

— Ce n'est pas celui qui avait déjà écrit « Les Trois Mousquetaires » ?

— En effet, oui.

— Je te remercie pour le cadeau, et je suis désolée d'avoir été un peu dure avec toi.

Je rougis.

— Ce n'est rien. Mais si tu veux, tu peux me raconter ton histoire aujourd'hui. Je suis en pleine forme.

— Non, ce n'est pas très important. Et puis je n'ai pas envie de te voir prendre tes jambes à ton cou quand je parlerai de vie antérieure.

— Rassure-toi, je ne partirai pas.

— Alors, la prochaine fois, peut-être, là, je dois rejoindre ma coloc, elle n'est pas dans son assiette ces derniers temps.

— Pas de problème. Je te souhaite une bonne soirée en sa compagnie.

Je me levai et rangeai mon cadeau dans mon sac.

— À bientôt !

Arrivée à la maison, Sab était dans sa chambre en train d'étudier.

— Ben tiens, il faut immortaliser ce moment pour que les autres puissent me croire. Ce phénomène se fait rare.

Elle me tira la langue et replongea le nez dans ses bouquins tandis que je m'affalai sur le pouf à côté de son lit.

Elle se retourna face à moi.

— Tu as vu ton malade, aujourd'hui ?

— Comment t'as deviné ?

— Tu ne serais pas assise là avec ce sourire béat, dans ma chambre, pendant que je bosse.

— Ouais, t'as raison, je suis un livre ouvert, il était là.

— Et alors ?

— Je l'ai un peu malmené au début, et puis il m'a offert un bouquin.

— Qu... hein ?

Je sortis le Dumas de mon sac et le lui montrai.

— Voilà.

— « Le Comte de Monte-Cristo » ? Pourquoi il te l'a donné ?

— Pour s'excuser sans doute, il était mal à l'aise de s'être montré impoli avec moi.

— Impoli avec toi ? Il t'a dit ça comme ça ? Il vit sur quelle

planète ?

— Je ne sais pas, des fois il me sort des phrases bizarres que ma grand-mère dirait. Comme quand j'allais partir, il m'a souhaité « une bonne soirée en ta compagnie ». Moi je ne cause pas aussi raffiné, je me sens un peu nulle à côté de lui, reconnus-je.

Elle s'avança plus près de moi avec sa chaise à roulettes.

— Il t'a dit ce qu'il avait vraiment ?

— Migraine violente.

— Ah...

— Je n'en étais pas vraiment convaincue, moi non plus, mais je lui laisse le bénéfice du doute.

— Que ta sagesse est grande !

— Oui, je sais.

— Ah, j'allais oublier.

— Quoi donc ?

— Ta mère a appelé.

— Elle voulait quoi ? sortis-je sèchement.

— Devine. Toi, bien sûr.

— Et alors ?

— Bah, je l'ai invité à manger à la maison demain soir.

— Tu as fait quoi ? tempêtai-je.

— Écoute, il est temps d'arrêter les hostilités et en plus, elle viendra seule.

— Sérieux ?

— Affirmatif.

— Pff... Je m'en serais bien passée, soupirai-je.

— Tu n'as rien contre ta mère, non ? Alors je ne vois pas où est le problème, moi, je l'aime bien, ta mère, et de plus elle nous changera un peu les idées.

— Bon, d'accord, t'as gagné. Je vais faire un effort.

— Merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle en brandissant les bras au ciel.

— N'importe quoi ! lançai-je.

Le lendemain matin, Sab fit la liste des courses à acheter pour le souper, puis nous nous rendîmes à la boutique de Marlène, car c'était samedi, et c'était le seul jour où Sab travaillait avec moi. Nous allâmes chercher le nécessaire au supermarché pendant la pause midi. Il n'y avait pas grand-chose d'écrit sur le papier : Vacherin Fribourgeois, Gruyère, une livre de pain mi-blanc, de l'ail et une bouteille de vin blanc.

— Tu veux faire une fondue ? m'exclamai-je avec un petit air de dégoût.

— Oui, pourquoi ? Ça ne te convient pas ?

— Bah... Bof.

- On bosse toute la journée, on n’a pas vraiment le temps de mettre les petits plats dans les grands, me rappela-t-elle.
- Je suis bien d’accord, mais... de la fondue. Beuh...
- Arrête, ce n’est pas si immonde que ça. Je me demande pour finir qui est la plus suisse des deux.
- Moi aussi, mademoiselle Da Silva.

Ma mère devait arriver aux alentours de vingt heures, ce qui nous laissa juste assez de temps pour ranger l’appartement, dépoussiérer les meubles, aspirer les poils de ce foutu chat et passer un coup de serpillière. Heureusement, à deux, ça va toujours plus vite ! La table était mise, le fromage dans le caquelon stagnait sur la cuisinière et la bouteille d’Yvorne attendait au frais, quand « Maman » sonna à la porte. Elle détestait que je dise « ma mère » en parlant d’elle. J’avais fait attention à bien m’habiller pour l’occasion, histoire de lui montrer que je me soignais un peu et que je ne menais pas une vie de débauchée.

Sab alla l’accueillir à l’entrée.

- Bonsoir, Sabrina ! s’exclama-t-elle. Je suis heureuse de te revoir.
- Bonsoir, madame Maillard. Moi aussi, je suis contente que vous soyez venue ! Donnez-moi votre manteau, que je vous débarrasse.
- Coucou maman, lui lançai-je, un peu timidement à mon goût. J’avançai vers elle.
- Ma petite chérie, mon bouton d’or. Tu es vraiment rayonnante, me dit-elle en m’offrant un bouquet multicolore qu’elle avait dans les mains.

— Merci, mais il ne fallait pas...

Je flanquai mon nez dans ces jolies fleurs dont je ne connaissais absolument pas le nom, pour en humer le parfum.

— Mmmh... Elles sentent bon, je vais les mettre dans un vase. Installe-toi, fais comme chez toi.

Une fois les fleurs posées sur la table du salon, je m’assis sur le canapé à côté de ma mère qui m’avait sérieusement manquée depuis mon accident. Je ne l’avais pas revue depuis que j’étais sortie de l’hôpital. J’étais vraiment monstrueuse, j’aurais quand même pu lui rendre visite plus tôt.

— Alors, maman, le boulot, ça marche ? Tu mènes tes élèves à la baguette ?

— Oui, ça va bien, maintenant ils sont un peu nerveux, car nous approchons de Noël, mais sinon, ils ne me donnent pas trop de fil à retordre, j’ai de la chance, expliqua-t-elle en remontant ses lunettes sur le nez.

Je ressemblais beaucoup à ma mère dans les traits du visage, même couleur de cheveux, sauf qu’elle les avait ultra-courts et qu’elle avait

une vingtaine d'années en plus.

— Vous enseignez toujours à Blonay ? demanda Sab.

— Oui, oui ! À Bahyse. Ça n'a pas changé.

— Cool... Sab, tu fais chauffer le fromage, s'il te plaît ? suggérai-je.

— Tout de suite, maîtresse, acquiesça-t-elle.

Il eut quelques secondes de silence, puis ma mère continua la conversation.

— La reprise du travail n'a pas été trop pénible après ton accident ?

— Un peu, oui, admis-je. Mais maintenant, je vois un psy et ça va mieux.

Elle manqua s'étouffer en m'écoutant.

— Tu consultes un psy ? À cause de l'accident ?

Je réfléchis un instant pour savoir comment tourner ma phrase.

— En fait, ma tête débloque depuis ma rencontre fortuite avec la voiture et mon psy cherche le petit grain qui coince mes rouages.

— Ma fille, tu as eu toujours l'art d'expliquer les choses avec une simplicité extrême, s'esclaffa-t-elle en posant sa main au-dessus de son arcade sourcilière.

— Merci Maman. Pour ne pas entrer dans les détails, en gros c'est ça... affirmai-je, un peu vexée.

— Et ça marche ? s'intéressa-t-elle.

— Je ne sais pas encore trop, pour le moment j'essaie de plus me relaxer.

Je ne voulais pas lui en dire plus tant que je ne connaissais pas la signification de mes cauchemars, si elle s'enfuyait sans manger la fondue, je n'avais aucune envie de finir le caquelon. En plus, ma mère avait un esprit assez cartésien, alors je ne tentai pas le diable.

— Si nous passions à table ? annonça Sab.

— Miam, ironisai-je sur un ton dépourvu d'intérêt.

Je sortis la bouteille de blanc pour les soûlonnes et je me servis de coca.

— Tu ne nous accompagnes toujours pas ? demanda maman.

— Non, je n'aime pas le vin.

Maintenant, je débutai mon périple. Allai-je pouvoir manger un bout de pain sans avoir besoin d'aller le repêcher pendant trois heures dans le caquelon ? Voilà une question existentielle.

— À toi l'honneur, proposai-je à ma mère en lui faisant signe de commencer.

— Merci.

— Et comment va le chien ?

— Oh, il se fait un peu vieux ces derniers temps, il a quand même dix ans déjà, c'est bien pour un berger allemand, et il est toujours aussi maladroit.

— Il confond encore les sacs à poubelles avec les chats ? demandai-

je.

— Hum, récemment c'était une bouteille d'eau vide qui traînait par terre.

— Mouais. Quel abruti ce chien, mais je l'adore ! On se ressemble bien, lui et moi !

— Oui, et quand « monsieur chien » décide de sauter sur une bouteille en plastique en pensant que c'est un chat, je ne te dis pas l'état de mon bras. Il pèse quand même près de quarante kilos !

— Oh oh... Yeahh ! Il a fumé quoi, ton clébard ?

Sab partit dans un éclat de rire en imaginant notre compagnon familial.

— Franchement, des fois, je me demande ce que tu fais pousser dans ton jardin, maman.

— Que des herbes aromatiques et de la salade, se défendit-elle avec un large sourire.

— Toujours est-il que mon chien est le plus grand imbécile que la Terre n'ait jamais connu ! m'exclamai-je comme si c'était une révélation.

C'était à mon tour de tremper le pain dans ce mélange pâteux, pas très appétissant à mon goût, et bien sûr, il fallait que je le perde en cours de route.

— Et merde, grondai-je, sans surprise.

— Ça y est, c'est parti, gloussa Sab. Je me marre chaque fois qu'on mange de la fondue.

— T'as vu comme elle me provoque ? tonnai-je en gesticulant avec ma fourchette vide.

Après le repas, un caquelon bien entamé et une dizaine de bouts de mie de pain collés au fond, nous nous réinstallâmes au salon.

— Voulez-vous un thé ou une tisane, madame Maillard ? demanda Sab.

— J'aimerais volontiers une tasse de thé, mais tu peux m'appeler Laurence, Sabrina, suggéra-t-elle.

— Très bien, Laurence, c'est noté !

J'étais un peu euphorique parce que je passais une bonne soirée avec ma maman. Ça me faisait beaucoup de bien, je voulais que ça ne finisse jamais. Pourtant, quand Sab s'était assise sur son fauteuil avec Zoé sur ses genoux, ma mère se sentit obligée de casser l'ambiance en ouvrant la discussion sur un sujet que je n'avais pas du tout envie d'aborder.

— Ton père t'embrasse. Je me dérobaï.

— Un ou deux sucres, déjà ?

— Ce serait une bonne chose que tu viennes une fois à la maison pour parler avec lui.

Je me fâchai.

— Est-ce une idée de lui ou de toi ? Je sais pertinemment qu'il ne veut pas me voir. Même pas sur une photo. Maman, n'insiste pas, vociférai-je.

— Calme-toi, me tempéra Sab en posant sa main sur mon poignet.

— Vous, alors, vous êtes des têtes de mules, autant l'un que l'autre. Impossible de vous raisonner. Pour ça, tu tiens bien de lui, il n'y a aucun doute là-dessus, me fit remarquer maman.

— Mouais, eh bien, si tu veux tout savoir, je ne suis pas prête à la confrontation, c'est tout, ronchonnai-je, mais j'étais déjà plus calme, à présent.

— Avez-vous prévu une sortie de Noël pour vos élèves, Laurence ? intervint Sab pour changer de sujet, histoire de détendre un peu l'atmosphère de la soirée qui avait pourtant bien commencé. Puis ma mère répondit et la tension redescendit petit à petit.

Elle retourna chez elle autour de minuit. J'étais crevée, Sab aussi, il était temps d'aller au lit.

Dimanche, puis lundi passèrent longuement avant de retrouver madame Crausaz pour une de ses séances « SAGA »

— Avez-vous quand même vécu une bonne semaine après avoir écouté votre cassette ? demanda-t-elle, un peu inquiète.

— J'étais triste et un peu dans le cirage les premiers jours, reconnus-je, mais ça va un peu mieux.

— Espérons que l'histoire se dénouera un peu cette fois.

— Je l'espère aussi.

— Bien. Nous allons découvrir Tristan aujourd'hui ? dit-elle en se frottant les mains.

— J'en pouvais plus d'attendre ! m'exclamai-je.

XIII

Malédiction

— Bien, Lyse-Anne, dit la voix. Quand nous nous sommes quittées, vous étiez hors de vous. Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé ensuite ? Avez-vous demandé des explications à Tristan ?

— Et comment ! Aussitôt que la furie avait rejoint sa chambre, je descendis au salon où se trouvait Tristan, il donnait les dernières recommandations à Hubert, il devait aller chercher un médecin, ainsi qu'un prêtre pour déclarer le décès d'Éléonore. Hubert lui répondit qu'il s'occupait de tout, il ne fallait pas se soucier des démarches, bien qu'il fût tout aussi bouleversé que nous tous par la disparition de la matriarche. Après tant d'années de service, une certaine complicité s'était tissée entre lui et la famille, tout autant que Jeanne. Or maintenant, plus rien n'allait être pareil.

J'attendis qu'Hubert sorte du salon pour m'entretenir avec le traître, puis refermai la porte derrière moi.

— J'aimerais des explications, avançai-je, fermement.

— Que voulez-vous que je vous dise ? murmura-t-il, l'air abattu.

— Je ne sais pas, moi, que l'annonce surprise d'hier soir a touché votre mère au point qu'elle ne s'en remette pas, par exemple.

Il ne répondit pas, cependant, il s'affala sur le fauteuil et enfouit son visage entre ses mains.

— J'aimerais maintenant connaître tous les détails. Pourquoi maintenez-vous le mariage avec... avec cette mégère ? J'ai quand même le droit de savoir, vociférai-je.

Je sentais mes oreilles chauffer, à présent.

Il releva lentement la tête, ne laissant apparaître que ses yeux rouges et humides. Puis il baissa les bras et croisa les mains au-dessus de ses genoux.

— Très bien, dit-il. Si j'ai maintenu le mariage, c'est que je n'avais pas le choix.

— Vous plaisantez, j'espère ? rétorquai-je, exacerbée, même si j'essayais de me contenir au maximum.

— Je le souhaiterais bien, néanmoins, je suis très sérieux. La présence de Charles Dupasquier hier n'était pas un hasard. Geneviève avait remarqué depuis pas mal de temps l'affection que je vous portais, et pour assurer ses arrières, elle l'a fait venir.

— Vous avez peur de lui, c'est cela ? Je crois rêver ! explosai-je en levant les yeux au ciel.

— Laissez-moi vous expliquer jusqu'au bout sans m'interrompre, s'il vous plaît, Lyse-Anne, répliqua-t-il, néanmoins très calmement.

— Très bien, je vous écoute.

— Il est arrivé avec le contrat qu'il avait signé avec mon père. Ce papier notarié stipule, entre autres, que si je me rétractais pour une raison ou pour une autre, je perdrais le droit d'accès aux propriétés de sa famille. Cependant, pour éviter tout désistement de ma part, père avait rajouté une clause, précisant que je devais céder aussitôt nos biens immobiliers au profit des Dupasquier, tel que « La Volière aux Oiseaux », les vignobles de Chardonne, ainsi que tout le site en Bourgogne.

— A-t-il vraiment ce pouvoir... ? Comment a-t-il pu vous faire un coup pareil ? C'était un monstre !

— Non, il me croyait juste incapable de tenir une promesse. Et je ne voulais pas que ma mère perde sa maison et Gabriel son domaine. Il aurait eu un motif de plus de me détester. Voilà, vous savez tout.

Je me mis à genoux contre lui et glissai mes mains dans les siennes.

— Votre frère, et maintenant votre mère, voilà ce que vous avez perdu en fin de compte. Vous n'avez plus de raison de rester ici, j'ai une propriété à Conthey. Allons nous y installer, proposai-je.

— J'en meurs d'envie, ma p'tite fleur. Mais il faut penser à Gabriel. Je peux me passer de cette maison et finir ma vie auprès de vous, je pourrais racheter des terres en Valais, mais mon frère, lui, n'aurait plus rien. Je ne peux pas lui faire cela, je me l'interdis, murmura-t-il.

J'étais toujours en colère même si je le comprenais, je ne pouvais aller à l'encontre de sa volonté : sauver la propriété de Gabriel.

— Bien, dis-je en me relevant, tremblante. Je n'ai plus rien à faire ici, je m'en irai après les funérailles de votre mère.

— Non, je vous en supplie. Restez jusqu'au mariage, je ne peux pas supporter la vie sans vous, m'implora-t-il.

— Comment voulez-vous que je reste dans des conditions pareilles ? Vous êtes complètement fou ! Votre future femme agit déjà comme la maîtresse de maison et m'a ordonné de partir ! maugréai-je.

Je n'en revenais pas de ce qu'il me demandait.

Il me prit délicatement dans ses bras, puis plongea ses yeux pénétrants dans les miens. C'est alors qu'il me souffla à l'oreille.

— Rien qu'un peu, quelques jours, quelques semaines, s'il vous plaît...

J'en étais décontenancée, je baissai les armes.

— Je vais souffrir, affirmai-je.

— Je ferai au mieux pour vous protéger d'elle.

— J'aimerais bien voir cela.

— Alors, restez.

Il me plaqua contre son torse, puis me donna un baiser flamboyant comme jamais il m'avait donné auparavant.

Quelques jours plus tard, nous assistâmes à l'enterrement d'Éléonore qui se déroula à l'église de la commune, puis l'inhumation se poursuivit sur une parcelle du terrain de la fratrie, derrière la maison, au caveau familial dans lequel reposait déjà son époux.

Nous n'étions qu'une dizaine de personnes à être présentes, sans Gabriel, bien sûr. Geneviève était fermement accrochée aux bras de son fiancé. J'étais si triste pour Éléonore. Mourir seule dans sa chambre, juste après avoir maudit son fils aîné à tort, elle n'avait pas mérité un tel sort. Ce qui me faisait le plus de peine, c'est de savoir qu'elle ne connaîtrait jamais la vérité au sujet de ce satané mariage.

Après cette journée, ce fut le calme total. J'évitais Geneviève et elle en faisait tout autant.

Un après-midi, je crois que c'était le dernier jour du mois d'octobre, je la découvris debout au beau milieu du salon en train de faire les essayages de sa robe de mariée, qui, je devais l'avouer, lui allait à merveille. Elle était toute brodée de perles de nacre, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer tandis que deux couturières, accroupies à ses pieds, faisaient des retouches sur la dentelle du bas.

— Alors ? me lança-t-elle. Qu'en pensez-vous ? Je savais pertinemment qu'elle tentait de me narguer.

— Elle vous va à ravir, admis-je à contrecœur.

— Je veux que vous contempniez votre défaite, Lyse-Anne, vous ne m'arriverez jamais à la cheville.

— Vous poussez un peu loin, ne trouvez-vous pas ? lâchai-je, vexée.

Une couturière se leva pour travailler sur un côté du buste de la robe.

— Si je pousse un peu loin ? Mais enfin, Lyse-Anne, tout le malheur qui s'est produit ces derniers mois est votre faute ! m'accusa-t-elle.

— Qu'avez-vous osé prononcer ? tonnai-je.

— Réfléchissez. Tout est allé de travers depuis votre arrivée.

— Je ne veux pas entendre ces élucubrations. Je lui tournai le dos, puis elle changea de ton.

— Ce que j'essaie de vous faire comprendre, Lyse-Anne, c'est que si Tristan a dû respecter une promesse faite à son père, moi je n'avais pas non plus mon mot à dire.

Elle pria les couturières de sortir un moment. Elle s'installa sur son fauteuil en faisant bien attention de ne pas se prendre d'épingle dans la peau. Je me retournai.

— J'avais la chance d'habiter dans une grande ville, je possédais de splendides toilettes, une riche famille, des amis de mon rang, et voilà

que mon père m'envoie sur cette montagne perdue en plein milieu des vignes, sans connaître personne.

Elle prit un air triste. Je m'assis en face d'elle, intriguée de savoir enfin qui se cachait derrière cette personnalité rigide et froide.

— Je ne voulais pas y aller au début, et puis j'ai rencontré Tristan qui était un fort bel homme, intelligent et raffiné, qui plus est. J'en suis immédiatement tombée amoureuse, j'avais de la chance dans mon malheur. Mais par la suite, enfermée dans cette cage dorée et Tristan qui ne me regardait pas comme moi je le regardais, j'en devenais malade. Je ne suis pas quelqu'un de méchant, mais je ne savais plus comment me comporter pour me faire remarquer. Et puis, vous êtes arrivée. Et vous avez réussi à faire tourner la tête non pas à un, mais aux deux frères, alors j'ai paniqué. Ce qui m'a contraint à faire de mauvais choix, j'admets que j'ai très mal agi à plusieurs reprises, et surtout envers Gabriel. Vous auriez dû partir avec lui, ça aurait mieux valu pour nous tous.

Soudain, je me réveillai. Geneviève n'était pas le monstre que tout le monde croyait, juste une jeune femme désespérément éprise de quelqu'un qui ne l'aimait pas. Cela me brisa le cœur.

— Je ne sais pas quoi vous dire, balbutiai-je.

— Vous êtes quelqu'un de bien, assura-t-elle, mais Éléonore n'aurait jamais dû vous faire venir ici.

— Je vois, reconnus-je. Je m'en irai dès demain.

— J'ai entendu qu'il vous avait demandé de rester plus longtemps, je n'ai pas le pouvoir de vous chasser, mais comprenez-moi bien, si vous ne quittez pas cet endroit, j'en souffrirai, vous aussi, et lui, également.

Toute la haine que j'avais éprouvée à l'égard de cette femme depuis le début s'était envolée pour faire place à de la pitié.

— Je m'en irai demain, je vous le promets, la rassurai-je en posant mes mains sur les siennes.

— Merci, et j'espère ne plus jamais vous revoir. Ce n'est pas contre vous, mais il en sera mieux ainsi ! souffla-t-elle.

— Je comprends, je monte faire mes bagages, lui répondis-je.

Je devais ouvrir les yeux, elle avait raison. Si je séjournais ici plus longtemps, je risquais de provoquer un autre drame. De plus, le fait d'avoir insisté pour que je reste encore était égoïste de sa part. Je décidai de ne rien dire à Tristan, car il serait certainement arrivé à me faire changer d'avis. Je partirai le lendemain, à l'aube avec Hubert.

Le matin suivant, je me réveillai alors qu'il ne faisait pas encore tout à fait jour. Je me dirigeai vers la fenêtre pour ouvrir les volets afin de laisser apparaître un peu de lumière dans la pièce. Puis, quelque chose attira mon attention en bas, juste devant la maison, sur les échelas.

Comme il faisait toujours assez sombre, je décidai de m'habiller et de finir de regrouper mes affaires. Or, à peine dix minutes plus tard, je scrutai à nouveau par la vitre. Cette masse en partie blanche m'intriguait, il était impossible de l'éviter, et pour sûr, ça n'y était pas la veille. Cela ressemblait à un épouvantail, d'ailleurs trois corneilles étaient perchées dessus et se bagarraient pour attraper ce qu'il me paraissait être de la nourriture. Ensuite, la lumière du soleil se fit plus vive, et les détails apparurent peu à peu sur ce drap suspendu, chassant ainsi les ombres qui les dissimulaient. Il me sembla distinguer quelque chose qui ne me plaisait pas du tout. Je sursautai de terreur. Je laissai tomber les valises, sortis à toute vitesse de ma chambre, dévalai les escaliers et sortis de la maison. Je descendis les marches du porche et m'approchai de l'épouvantail. Je ne m'étais pas trompée, j'avais bien reconnu le tissu blanc, brodé de perles de nacre, celui que j'avais admiré la veille sur Geneviève. Or le satin de la robe avait été en partie recouvert de rouge bruni, et complètement lacéré. Je m'avançai encore, jusqu'au moment où j'étouffai un cri et me figeai sur place. Je fus prise de répulsion. J'en avais la nausée, je dus aller vomir un peu plus loin. Je tournai mon attention une nouvelle fois en direction de cette scène horrible et terrifiante à la fois. Je me relevai, pris mon courage à deux mains et me rapprochai davantage. Je me trouvai en face d'elle à présent, je détaillai le corps blême de Geneviève qui avait été suspendu et attaché à un grand poteau de bois. Elle était empalée sur des échelas, un lui transperçait le buste et deux autres plantés au sol, entourés par de la vigne, lui emprisonnaient les poignets, ce qui lui donnait un genre de position en croix ou d'épouvantail. Je chassai les corneilles qui avaient déjà entrepris de lui arracher les chairs molles telles que les globes oculaires, tandis qu'une s'acharnait sur le bout des restes de ses doigts sanguinolents.

— Va-t'en ! criai-je sur le corvidé, l'éloignant, tout en agitant bras de haut en bas.

Je n'arrivais même plus à différencier ses boucles de feu du sang séché qui maculait cette malheureuse sur tout le corps. Et ces piqûres ou espèces de morsures sauvages, elle en avait une vingtaine au moins, provenaient-elles aussi de ces volatiles ?

La pauvre avait dû beaucoup souffrir. Mais quel monstre avait pu lui faire subir une chose pareille ?

Cette scène macabre qui m'avait paru affreusement longue n'avait en fait duré que quelques secondes. Il fallait donc que je me ressaisisse.

Tristan accourut à l'entrée de la maison, il devait m'avoir entendue crier d'effroi quelques secondes plus tôt. Il s'arrêta net à côté de moi.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Je suis désolée, dis-je en pleurant tout ce que je pouvais.

Puis apparut Hubert, suivi de Jeanne. Toute la région avait dû l'entendre hurler de frayeur, quant à Hubert, il demeura immobile.

— Jésus, Marie, Joseph ! murmura-t-il en faisant le signe de croix en bon catholique qu'il était.

— Malédiction, cria Jeanne. Malédiction ! Avez-vous vu cela ? C'est l'œuvre du diable ! C'est le démon !

Elle n'en supporta pas davantage et se précipita à l'intérieur pour se réfugier.

— Qui a pu faire cela ? demanda Tristan sur un ton neutre.

— Je l'ai trouvée dans cet état... bredouillai-je.

— Rentrez vous réchauffer auprès de Jeanne. Hubert et moi allons nous charger de la descendre de là, ordonna-t-il.

— Bien, acquiesçai-je tremblante. Je courus aux cuisines et y retrouvai Jeanne, les bras croisés, dos à la fenêtre.

— Comment allez-vous ?

— Tu as vu ce massacre ? Nous sommes en danger, Lyse-Anne, quelqu'un nous veut du mal. Cette mise en scène n'a rien d'humain, crois-moi ! Placer cette pauvre femme dans une telle posture ne peut être que l'œuvre du Malin.

Silence.

— Vous ne trouvez pas Tristan un peu trop calme ? demandai-je, perplexe.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu insinues par là ?

— Je n'en sais rien... je devais m'en aller tôt ce matin pour Conthey, et je ne comptais pas revenir, en accord avec Geneviève. Peut-être lui aurait-elle parlé, et...

— Tu crois que Tristan l'aurait assassinée pour te garder auprès de lui ? s'emporta-t-elle.

— Je n'en ai aucune idée, je ne sais plus que penser, mais c'est forcément quelqu'un qui l'a fait, cela ne s'est pas produit par magie.

— Lyse-Anne, je peux t'assurer que ce n'est pas Tristan qui a fait du mal à cette malheureuse. Tu as vu toutes ses plaies ? fit-elle en pointant son doigt un peu partout sur le corps. C'est un animal, c'est le malin.

— Oui, ça doit être les corneilles, avançai-je, maladroitement.

— Des corneilles, mon œil ! C'est une malédiction, je te dis. C'est un monstre qui a laissé ces traces.

— Un monstre ? m'inquiétai-je.

— Lyse-Anne, pars comme tu l'avais prévu. Moi, je m'en vais aussi, je ne veux pas servir de repas.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, fis-je, embrouillée par les révélations cryptées de celle-ci.

— Pars d'ici ! cria-t-elle en remontant les escaliers à toute vitesse. Je

monte faire mes valises.

Je demeurai seule dans les cuisines, perdue au milieu de tout ce chaos macabre.

Il devait être le milieu de l'après-midi et j'attendais le retour de Tristan, assise dans le salon. Je revoyais toujours les images de Geneviève, sans vie, crucifiée, qui défilaient dans ma tête. Tout ce sang répandu sur son corps, comment quelqu'un pouvait-il faire une chose aussi odieuse ? Je restai pétrifiée et je grelotais, je devais remettre quelques bûches dans la cheminée, mais j'étais incapable de bouger. La nuit commençait à tomber lorsque quelqu'un passa la porte d'entrée. Je n'osais pas me lever, toujours autant terrifiée que le matin. Puis Tristan me découvrit dans le salon.

J'arrivai à peine à articuler.

— A... alors ?

— Nous l'avons amenée au village et la gendarmerie doit venir inspecter les lieux et le... corps.

— Jeanne est partie. Elle divaguait à propos d'une malédiction et d'un monstre. Je l'ai laissée s'en aller.

— Vous avez bien fait, répondit-il froidement.

— Et Hubert ?

— Il va revenir, il est encore au village.

Il fallait que je lui pose la question qui me démangeait depuis des heures. Je réussis enfin à me lever.

— Saviez-vous que je devais partir pour le Valais ce matin ?

— Vous vouliez vous enfuir ? s'exclama-t-il, surpris.

— Donc, Geneviève ne vous en avait pas parlé ? m'assurai-je.

— Non. Cependant, je m'y attendais plus ou moins, reconnut-il. La situation vous était difficile, j'ai été égoïste de vouloir vous garder ici. Pourquoi cette question ?

— Vous paraissiez distant par rapport au drame d'aujourd'hui, c'est tout.

— Je suis désolé de ne pas éprouver de tristesse envers cette femme qui nous a gâché la vie, lâcha-t-il.

Je pris sa défense.

— Elle n'était pas si mauvaise que cela !

— C'est nouveau, cette soudaine compassion pour votre rivale ?

— Ce n'était pas ma rivale, j'étais de trop.

— De toute façon, plus rien de ce que nous dirons ne pourra effacer l'horreur que nous avons vécue ce matin, ni la ramener parmi nous. Elle ne méritait pas cette mort, je vous l'accorde. J'espère que nous trouverons le meurtrier.

Il s'approcha de moi et m'enlaça pour ensuite cacher son visage dans mes boucles blondes. Je tressaillis, une fois de plus.

La nuit s'immisça à la Volière aux oiseaux et je ne pus fermer l'œil jusqu'au jour d'après. J'étais assise sur mon lit, les genoux couverts par mes bras, j'étais beaucoup trop nerveuse pour pouvoir dormir, et puis ce meurtrier ne devait pas être bien loin, ce qui n'était pas rassurant du tout. J'avais repensé à tout ce que m'avait raconté Jeanne, puis Tristan. Je trouvais quand même inconcevable qu'il n'éprouvât aucune tristesse envers sa fiancée. Déjà rien que par la façon dont elle avait été assassinée, c'était d'une telle sauvagerie. Mais Jeanne m'avait certifié qu'il n'avait absolument pas pu commettre une chose aussi sordide. En tout cas pas de cette façon.

Maintenant qu'il faisait jour, j'allai m'assurer que Tristan se portait bien, il n'était toujours pas sorti de sa chambre. D'ailleurs je ne l'avais pas non plus entendu rentrer la veille, il avait décidé de faire des rondes autour du manoir afin de me protéger d'un éventuel danger.

Je frappai à sa porte.

Rien.

Je refis un deuxième essai.

Silence.

Mon cœur commença à s'emballer, alors j'empoignai le loquet de la porte et m'introduisis à l'intérieur. Les volets étaient encore fermés. J'avancai en direction de son lit et le découvris avec stupeur en train de greloter. Ses cheveux étaient humides et sa peau étrangement blanche perlait de sueur.

— Seigneur ! Mais vous êtes malade. Il faut vous couvrir. Je vais vous préparer de la soupe et envoyer Hubert vous chercher un médecin.

Il tenta vainement de me parler, mais je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il essayait de me dire.

— Calmez-vous, ça va aller, le rassurai-je, en lui caressant le front.

Puis il attrapa mon bras et je découvris ses yeux vitreux.

— P... partez, bredouilla-t-il. Je suis perdu.

— Ne dites pas des choses pareilles ! Je vais revenir avec de quoi vous soigner.

Je voulais ouvrir les volets pour que la lumière du soleil puisse pénétrer dans la pièce lorsqu'il m'ordonna de les laisser clos. Du moins, ce fut ce que je compris tandis qu'il gesticulait et se tortillait dans tous les sens comme un animal agonisant.

— Très bien, comme vous le souhaitez. Je les garde fermés pour le moment, mais je vais bien devoir les ouvrir un jour, lui répondis-je.

Je me dirigeai vers la sortie en guignant⁹ une dernière fois pour m'assurer que tout allait « bien ». Mais tout n'allait pas bien, je le sentais. J'avais lu la peur dans ses yeux quand il m'avait dit de partir, mais qu'avait-il bien pu se passer pour qu'il soit aussi terrifié ?

Plus tard, Hubert nous ramena le docteur Ansermet pour l'examiner.

— Bonjour, docteur, commençai-je. Venez avec moi, il est en haut.

— Bonjour, mademoiselle, répondit-il.

Je montai les escaliers et attendis le médecin qui, vu son poids, prenait son temps et se tenait à la rampe pour l'aider à gravir les marches. Nous rentrâmes dans la chambre et y découvrîmes un Tristan blafard, avec des cernes bleues virant sur le rouge. Sa peau était si translucide que l'on pouvait observer quelques petits vaisseaux au travers, il faisait peur à voir. Le médecin prit son pouls.

— Mmmh... très rapide. Comment était-il hier ? s'inquiéta-t-il.

— À part le drame qui nous a frappés, il était en pleine forme.

— Ah oui. Le décès de mademoiselle Dupasquier, j'ai eu l'occasion d'en parler avec la personne qui l'a autopsiée. Cette jeune femme n'avait plus une seule goutte de sang dans le corps. Il paraît que ça n'avait pas vraiment été un plaisir d'étudier son cas, commenta-t-il tout en détaillant les moindres parcelles de peau de son patient.

Tristan ne bougeait pas, comme s'il était inconscient, les yeux ouverts, cependant.

— Alors, savez-vous de quoi il souffre, docteur ?

Il ne me répondit pas tout de suite, il dégagea les cheveux de Tristan de son cou, puis s'approcha plus près encore de lui. Il lui tourna la tête sur le côté gauche et me demanda de m'avancer, moi aussi.

— Regardez, juste là, fit-il en pointant son doigt contre la gorge de mon aimé.

— Sa peau est entamée, exactement comme Geneviève avait sur tout le corps ! m'exclamai-je. Croyez-vous que cela provienne des corneilles ? Elles picoraient son cadavre hier. Est-il envisageable qu'un de ces volatiles s'en soit pris à lui quand il a voulu la redescendre des échelas ?

— Ce n'est pas impossible, mais je ne vois pas bien à cause de la luminosité de la chambre, toujours est-il que ça l'a contaminé. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la rapidité avec laquelle l'infection s'est propagée.

— Donc ?

Je redoutai sa réponse.

— Il fait un empoisonnement du sang, et il est dans un état très avancé. Je ne peux pas faire grand-chose pour lui. Je suis navré, mademoiselle. Je peux vous donner de quoi calmer un peu la douleur, mais c'est tout ce que je peux faire pour lui.

À l'écoute de cette nouvelle, je m'effondrai à même le sol, je ne pouvais pas croire qu'un être si fort et si robuste que lui soit sur son lit de mort aussi vite. Mon cœur se brisa en mille morceaux, je ne pouvais pas imaginer ma vie sans lui, c'était trop dur. Le docteur et

Hubert m'aiderent à me relever et à m'asseoir sur une chaise.

— Je reviendrai demain matin pour voir comment son état évolue, mais au vu de la vitesse où l'affection se propage, je vous conseille de lui faire vos adieux sans plus attendre.

— Merci docteur, lui répondis-je en sanglotant.

Je me souvins soudain du mot que Jeanne avait à la bouche, la veille : « malédiction », elle n'avait peut-être pas tort, après tout. *Saleté de corneilles !* pensai-je. Je me relevai pour l'approcher encore une fois, ses yeux étaient fermés et il ne transpirait plus, il s'était endormi. Je déposai un baiser sur son front en caressant ses cheveux. Je quittai donc sa chambre en sachant pertinemment que la prochaine fois que je passerai la porte, il serait dans un état encore plus critique, voire pire.

Éléonore, Geneviève et maintenant Tristan en si peu de temps ! J'aurais donné n'importe quoi pour que Gabriel soit toujours présent, je me sentais soudain seule au monde malgré qu'Hubert soit resté fidèle au poste.

Le soir même, je lui apportai un peu de soupe du midi, je posai le plateau sur la table de nuit, puis m'assis à son chevet. Il se mit à trembler à nouveau, puis son dos se raidit et s'arqua brutalement. Il se tortilla dans tous les sens, puis émit un hurlement de douleur, tel que je dus couvrir mes oreilles. Je ne savais pas quoi faire, alors je criai à Hubert de venir m'aider à le contenir.

— Tenez le bien, ordonnai-je.

Je lui donnai les gouttes à base d'herbes que m'avait apportées le docteur afin de mettre un terme momentané à son tourment. Après quelques minutes, il se calma enfin et repartit dans un sommeil profond.

— Va-t-il s'en sortir ? me demanda Hubert, fort inquiet.

— D'après le médecin, il est beaucoup trop tard pour lui, soufflai-je.

Puis, une pensée me vint à l'esprit.

— Et vous ? Aucune corneille ne vous a mordu ?

— Les corneilles, dites-vous ? Elles étaient parties bien loin quand nous avons dégagé mademoiselle Dupasquier des vignes, m'affirma-t-il d'un air très étonné.

— Alors, par quoi a-t-il été mordu ? me demandai-je à haute voix, exaspérée.

— Je ne sais pas, mademoiselle, mais il ne s'est pas fait mordre par ces maudits volatiles. D'ailleurs, les oiseaux ne mordent pas, ils picorent, me rappela-t-il.

— Je le sais bien ! Mais par quoi s'est-il fait mordre ? m'exclamai-je.

Le matin suivant, le docteur Ansermet repassa, comme promis, examiner Tristan. Je pressai la poignée de porte, quand je m'aperçus

qu'elle était verrouillée de l'intérieur. Je regardai le médecin, un peu perdue.

— Tristan ? Ouvrez, s'il vous plaît, le docteur aimerait vous voir.

Une voix sèche qui provenait de la chambre se fit entendre.

— Non, partez tous, tant qu'il est encore temps !

— Il semble aller mieux, s'étonna-t-il. Hier, il arrivait à peine à articuler une syllabe et aujourd'hui, il rugit comme un lion ! Je ne pense pas m'être trompé quant à son diagnostic, cependant. Les symptômes étaient typiques.

— Je suis préoccupée, docteur, insistai-je. Restez un peu, il va bien ouvrir cette porte.

Je n'étais vraiment pas rassurée par le comportement étrange de Tristan.

— S'il vous plaît, monsieur Delarque, ouvrez, que je puisse vous examiner, s'écria le médecin. Mademoiselle Fontannaz s'inquiète à votre sujet.

— Il en est hors de question, aboya-t-il. Fichez-moi le camp ! Et vous aussi, Lyse-Anne. Laissez-moi seul.

— À première vue, il est en train de se rétablir. Nous procéderons de la manière suivante : je reviens demain pour le voir, et s'il ne veut toujours pas écouter, je m'en occupe, cela vous convient-il ?

— Bien, docteur, répondis-je.

Cependant, je demeurais toujours inquiète à cause des idioties que braillait mon aimé depuis sa chambre.

— Mais ne vous en faites pas, à mon avis il devrait être sur la voie de guérison, bien que je ne me l'explique pas ! Le mystère subsiste.

Le médecin rejoignit la porte d'entrée, accompagné d'Hubert. J'avais un mauvais pressentiment sur ce qui était en train de se dérouler, je n'étais pas tranquille et je n'étais pas d'accord avec le docteur Ansermet. Tristan n'allait pas bien, j'en étais certaine. Je connaissais un peu depuis le temps et sa réaction n'était pas normale du tout. Et puis comment pouvait-il passer du stade de mourant à quelqu'un en pleine santé en aussi peu de temps ?

Plus tard, à l'heure du repas, j'en eus assez de faire les cent pas au salon, je décidai de prendre le taureau par les cornes et montai lui parler.

Je frappai à nouveau à la porte, avec de quoi manger.

Personne ne répondit.

— Tristan ?

— Lyse-Anne, vous ne m'écoutez donc jamais ? Allez-vous-en ! me sermonna-t-il.

Là, j'en avais plus que marre de ce comportement incompréhensible.

— Si vous n'ouvrez pas immédiatement, je... je resterai sur le pas de porte jusqu'à ce que vous la déverrouilliez ! bégayai-je en ayant

conscience que ce je venais de dire n'avait pas vraiment de sens.

Après quelques minutes, j'entendis le loquet du verrou tourner. Hésitante au début, je pris mon courage à deux mains et ouvris la porte pour découvrir Tristan, debout, de l'autre côté de la pièce, face à la fenêtre. La luminosité de la chambre était assez faible, juste éclairée par une petite lampe à huile installée sur la table de chevet.

— Vous semblez aller mieux, constatai-je. Que s'est-il passé ?

Il se contenta de regarder dehors sans me répondre. Je déposai le plateau sur la commode et repris celui où restait la soupe de la veille qu'il n'avait même pas touchée.

— Vous devez vous sustenter, insistai-je. Je vous ai apporté de la viande et des légumes.

Le voir sans réagir n'était pas pour me tranquilliser, il me faisait presque peur, même. Il paraissait si tendu. Je le remarquai à ses mains, cramponnées l'une à l'autre, dans le dos.

J'avançai de deux pas vers sa direction.

— Tristan, je...

— Lyse-Anne, restez où vous êtes, je vous en supplie, m'interrompit-il sèchement en m'indiquant la porte.

— Êtes-vous sûr que tout va bien ? m'assurai-je en ne l'écoutant pas. Je m'approchai un peu plus près de lui.

Soudain, ses mouvements furent si rapides que je n'eus pas le temps de réaliser ce qui se passait à cet instant. Le plateau que j'avais posé sur la commode fut propulsé dans les airs tandis que je lâchai le mien, encore rempli de soupe froide.

— Je vous ai dit de fuir d'ici si vous tenez à votre existence ! hurla-t-il hystérique.

J'avais eu si peur ! Je laissai tout en plan et courus loin de cette satanée chambre et je me retrouvai à l'extérieur du manoir sans réaliser comment j'étais arrivée jusqu'ici. J'allai me réfugier à l'orée des bois. Qu'avait-il bien pu se passer ? Je ne reconnaissais plus l'amour de ma vie, mon Tristan si doux.

Et ses paroles insensées, que voulaient-elles dire ? « Si je tiens à mon existence » ?

Je demeurai un bon moment assise sur un tas de feuilles mortes, appuyée contre un arbre. Mon cœur battait toujours à tout rompre, je peinais à me calmer et mes larmes coulaient toutes seules. Je ne maîtrisais plus rien. C'était bien cela, plus rien n'était sous contrôle. Un fugueur, deux morts, un fou, et moi en train de me cacher dans la forêt. Je devais me ressaisir à tout prix. C'est alors que je sentis quelque chose de glacé me chatouiller le nez, je levai les yeux au ciel, il commençait à neiger de petits flocons.

À cet instant, je réalisai que je claquais des dents, il faisait si froid,

je n'avais pas emporté mon manteau avec moi, tellement j'avais été effrayée par l'odieux comportement de Tristan. Ah ! Si Gabriel était là, il saurait quoi faire !

Je me mis à marcher vers la maison et me dirigeai grâce à la luminosité de la lune qui n'était pas encore cachée par les nuages. Or, j'avais tant couru que j'avais pas mal de route devant moi.

Je me frottai les bras, pour me réchauffer un peu, lorsque j'entendis comme un bruissement qui venait de ma gauche. Je tentai de m'approcher, par curiosité. Et que fût ma surprise, Seigneur ! Je découvris un animal en bien mauvaise posture à travers les buissons, il ne bougeait pas, je m'avançai, hésitante, pour observer. Hélas, j'aurais mieux fait de continuer ma course et de ne pas m'inquiéter des bruits de la forêt, car j'étais en train d'assister à un spectacle qui me fit encore plus froid dans le dos que la mort même de Geneviève. Mes yeux horrifiés fixaient un cerf couché sur le flanc. Sa respiration se faisait de moins en moins distincte. Et non, je ne rêvais pas : une silhouette humaine était à califourchon dessus et se repaissait de lui. Le son de succion me donna la nausée. Je reculai silencieusement afin de pouvoir m'enfuir le plus loin possible de cet endroit, mais c'était sans compter la minuscule brindille qui craqua sous mes pieds. Je continuai à regarder droit devant moi pour observer si le monstre m'avait entendue, mais aussitôt il se détacha de l'animal pour me foudroyer de son regard de jade, un vert si clair qui me transperça de toutes parts quand je réalisai que ce démon était en réalité Tristan, dégoulinant de sang du cervidé.

Affolée, je me mis à courir à travers les bois le plus vite que je pouvais, malgré ma robe qui me ralentissait. Je me retournai pour voir s'il me poursuivait. Mon Dieu, oui ! Il était si rapide et si agile, tel un loup qui coursait sa proie, qu'il ne tarda pas à me rattraper.

— Lyse-Anne ! hurla-t-il comme un fou à plusieurs reprises, or je ne l'écoutais pas.

J'essayai de prendre un peu de vitesse en surélevant ma robe, mais je ne réussis qu'à trébucher et enfin, je m'affalai contre terre. Ne renonçant pas, je continuai en rampant tout en me tenant à ce que je pouvais, lorsqu'il m'arriva dessus, me retourna face à lui et me plaqua contre le sol. Je poussai un cri d'effroi qu'il ne manqua pas d'étouffer en couvrant ma bouche de sa main glaciale et ensanglantée.

— Chuut ! murmura-t-il. Je ne vous veux aucun mal.

Je gardais les yeux écarquillés, observant mon aimé qui n'était plus qu'une chose recouverte de sang sur son visage et ses vêtements. Ses longs cheveux ébouriffés, cette peau laiteuse qui n'avait plus rien à voir avec celle tannée par le soleil qu'il avait auparavant, ainsi que son regard : l'émeraude profonde et rassurante avait viré au jade clair étincelant et terrifiant. Il était si magnifique et si monstrueux à la fois,

j'avais vraiment peur pour ma vie à cet instant.

— Je vous en supplie, ne me faites pas de mal, l'implorai-je, une fois qu'il eut retiré sa main de ma bouche.

— Je ne veux pas vous faire de mal, Lyse-Anne, jamais, répéta-t-il, presque aussi épouvanté que moi.

— Alors, pourquoi me poursuivez-vous à travers la forêt, pourquoi m'empêchez-vous de bouger et bon Dieu, qu'avez-vous fait à cet animal, Tristan ?

— Je l'ai fait pour vous sauver, avoua-t-il, tout tremblant. Si ça n'avait pas été cette bête, ça aurait pu être vous.

— Quoi ? Lâchez-moi ! m'écriai-je, terrifiée. Il écarta aussitôt ses mains de mes bras et se redressa sans que je puisse m'en rendre compte tant il était rapide. Il m'aida à me relever.

— Lyse-Anne, je ne plaisantais pas. Il faut vous en aller, car je ne sais pas combien de temps je tiendrai sans m'en prendre à vous, votre parfum embrume mon esprit.

Je sentis son haleine glacée contre ma gorge, aussi je me raidis de la tête au pied tout en fermant les yeux.

— Lyse-Anne, regardez-moi, fit-il sèchement. Je les rouvris alors qu'il m'étreignait avec fermeté.

— Je suis désolé pour tout ce qui s'est passé, de vous avoir fait souffrir autant.

— Que vous est-il arrivé ? demandai-je, frissonnant de terreur.

— On m'a puni pour tout le mal que j'ai pu faire à cette famille et puis à vous. On m'a transformé en ce monstre que vous avez devant vous, reconnu-il amèrement. Je vous aime tant, ma p'tite fleur, que je ne le supporterais pas si je ne pouvais plus contrôler mes pulsions. Je vais vous laisser à présent, prenez un minimum d'affaires, dites à Hubert de venir avec vous et surtout, ne revenez jamais !

Je n'eus même pas le temps réagir qu'il avait déjà disparu dans la nature. Mon instinct me hurlait de courir à la maison et d'emmener Hubert loin d'ici, il avait raison. Il fallait que je me dépêche, car j'étais vraiment gelée et il commençait à bien neiger, cette fois-ci.

Je n'étais qu'à une cinquantaine de mètres du manoir, qui, fort heureusement pour moi, était éclairé afin que je puisse me repérer, lorsqu'une silhouette apparut au milieu du brouillard, sur le chemin de la propriété. Je me rapprochai d'elle alors qu'elle venait aussi dans ma direction. Je poussai un soupir de soulagement quand je la reconnus, c'était Gabriel qui était revenu ! Il tombait vraiment à point nommé. Il pouvait nous aider, Hubert et moi, et nous emmener loin d'ici. Je courus à sa rencontre, bien que je fusse exténuée par les événements qui s'étaient produits.

— Gabriel ! m'écriai-je en lui faisant de grands signes de la main.

Je n'étais maintenant qu'à quelques mètres de lui et je lui sautai

dans les bras.

— Oh là ! Je t'ai manqué à ce point-là ? plaisanta-t-il.

— Mon Dieu, Gabriel ! Si tu savais tout ce qui s'est passé en ton absence, annonçai-je, fondant en larmes dans ses bras, toujours aussi puissants qu'autrefois. Tous ces morts ! m'exclamai-je. Je ne voulais pas croire Jeanne, j'aurais dû l'écouter !

— Ne pleure plus, ma chérie, je suis là, maintenant, me rassura-t-il en me donnant un baiser au sommet de mon crâne.

— Je suis sérieuse ! insistai-je. Éléonore et Geneviève sont décédées ! Et ton frère, je ne te parle même pas de ce qui lui est arrivé, avouai-je en me cramponnant à ses bras.

— Ça va lui passer, tu verras. Ce n'est que le début, déclara-t-il, nonchalant.

Soudain, j'arrêtai de sangloter comme une petite fille et analysai ce qu'il venait de me dire.

— Qu'est-ce qui est « le début » ? demandai-je, apeurée en découvrant le visage de Gabriel dans les moindres détails. De quoi parles-tu ?

Il était comme figé dans le marbre de sa peau, telle une statue, et ses yeux bleu glacé luminescents qui me scrutaient n'étaient pas sans me rappeler ceux de Tristan qui m'avaient tant effrayée, un moment plus tôt. J'essayai de me dégager de son étreinte sans y parvenir. Je ne réussis qu'à me tourner dos à lui, au mieux.

Il évita ma question.

— Il l'a mérité.

— Quoi donc ? demandai-je sur un ton sec.

Avec sa diablesse de fiancée, il a littéralement assassiné notre mère. Geneviève devait mourir, stupide fille gâtée. Je me suis vraiment amusé et régalé avec elle. Elle avait un goût très velouté, de plus j'ai pris mon temps avec elle et je te garantis qu'elle a senti chaque morsure et chaque blessure que je lui ai infligée.

Je demeurai prisonnière de ses bras d'acier. Mes larmes coulaient, maintenant je savais qui était responsable de la mort de Geneviève.

— Et Tristan ? Qu'as-tu fait de lui ? l'agressai-je tout en me débattant, en vain.

— Lui ? Il ne devait pas mourir. Il méritait bien pire : la damnation éternelle. Voilà ce qui l'attend ! s'écria-t-il.

— La damnation éternelle ? Es-tu comme lui ? demandai-je, abattue, pour confirmer mes craintes les plus sombres.

Je me retournai contre lui.

— Oui, je l'ai forgé à mon image, un être perpétuellement jeune, assoiffé de sang frais, déclara-t-il sur un ton neutre en regardant la maison, non loin de nous.

— Assassin ! hurlai-je, enragée. Comment as-tu pu devenir un monstre pareil ?

Je sanglotais de plus belle, il m'était impossible de me calmer.

— Je ne l'ai pas choisi, ma chérie, j'étais perdu sans toi. Et avoir été banni par ma famille à tort m'avait anéanti, et quelque temps plus tard, un vampire croisa mon chemin, une nuit, par la suite, ma vengeance a enfin pu prendre forme ! s'extasia-t-il. C'est la meilleure chose qui pouvait m'arriver.

— Un vampire ? Mais tu es devenu complètement fou ! rétorquai-je. Il me lâcha et recula de quelques centimètres.

— Alors que suis-je d'après toi ? demanda-t-il en se désignant.

— Un monstre ! lançai-je.

— Oh non, ma douce. Je suis le même, mais en mieux. Je t'aime toujours autant, voire plus en te regardant de mes yeux d'immortel, m'annonça-t-il en me reprenant dans ses bras.

— Si tu m'aimes, arrête tout cela, le suppliai-je. Tu nous as fait vivre un véritable enfer.

— Et que penses-tu de l'enfer que j'ai pu vivre ? Je ne le veux pas et de toute façon, je ne peux pas. La machine est en route, expliqua-t-il en me caressant les cheveux. Il me fixa dans ses grands yeux comme glacés par le givre.

— Lyse-Anne, je t'aime comme un fou, mais si je ne peux pas t'avoir pour moi, alors personne d'autre ne t'aura non plus, et surtout pas mon frère.

À ma grande surprise, je vis une larme rosée rouler sur sa joue ivoire puis il pressa ses lèvres gelées contre les miennes qui n'étaient guère plus chaudes à force de rester dehors par une température avoisinant zéro. Il m'embrassa avec ardeur, alors que je ne pouvais me dégager de son emprise. Enfin, il me tourna dos à lui délicatement, et dévia ses baisers sur ma gorge. Mon pouls se mit à accélérer comme jamais au moment où je sentis ma peau se déchirer sous ses canines acérées. Je me raidis en laissant échapper un petit gémissement, sans pour autant pouvoir me débattre, car il était bien plus fort que moi. Il était trop fort. Je m'affaissai petit à petit, tandis qu'il continuait à ôter la vie lentement de mon corps. Il s'agenouilla sur la neige qui recouvrait le sol, à présent, et il me fit retomber doucement sur ses genoux. Je l'entendais avaler après chaque gorgée qu'il me volait et au fur et à mesure que je me vidais de mon liquide vital, mes forces m'abandonnaient. Ma respiration se faisait plus lente, et je ne sentais plus mes membres. Je ne pensais plus à rien, j'étais comme euphorique, je ne souffrais plus de la morsure à cet instant. J'entendais juste les battements irréguliers de mon cœur, j'étais apaisée dans ses bras. Je fermai les yeux.

Silence.

Il ôta enfin ses crocs de ma gorge et continua de m'étreindre, cependant moins fermement. Il se mit à me bercer, puis me déposa un baiser sur la tempe, il appuya ensuite son visage contre le mien en fredonnant une mélodie. Je me laissai emporter par le son de sa voix si douce... les minutes passèrent lentement...

Silence.

J'étais bien...

Silence.

Je n'avais plus froid...

Silence...

Bien...

Silence.

Silence.

Silence.

— Lyse-Anne ?

— Lyse-Anne !

9 Jeter un bref coup d'œil en suisse romand.

XIV

Qui est-il ?

— Aurore, vous m'entendez ? s'inquiéta la voix. Je vais compter jusqu'à trois et vous vous réveillerez. Un... deux... trois !

Je me levai subitement afin de reprendre mon souffle, comme si j'avais été en apnée dans une piscine depuis une minute ou deux.

— Vous vous sentez bien, Aurore ? demanda madame Crausaz, nerveuse.

— Heu... non, pas vraiment ! Je n'arrivais plus à respirer, m'exclamai-je. Mais que s'est-il passé ?

— Nous avons frôlé la catastrophe, répondit-elle, pas rassurée. Je vais vous chercher un verre d'eau.

Pendant que je tentais de reprendre mes esprits, madame Crausaz sortit de son bureau puis revint quelques secondes avec un gobelet d'eau fraîche après avoir parlé avec sa secrétaire.

— Pouvez-vous rester encore un moment ? J'ai annulé mon prochain rendez-vous, car il est important que nous réglions une chose ou deux cet après-midi.

— D'accord, répondis-je, toujours désorientée.

— Je vais juste prendre votre tension pour m'assurer que vous allez bien.

— Comme vous voudrez, mais j'aimerais quand même savoir ce qui vient de se passer, insistai-je.

— Vous avez tout bonnement cessé de respirer, fit-elle en posant sa bande scratch autour de mon bras.

Elle la gonfla à l'aide d'une petite pompe qu'elle comprimait, puis desserra la bande petit à petit.

— Mmh... ça va... nous avons eu une sacrée chance, je vous le confirme.

Elle rangea son matériel dans un sac en cuir qu'elle fourra au fond de son bureau.

— Pourquoi est-ce que j'ai arrêté de respirer ? Vous pouvez me le dire ? m'inquiétai-je sérieusement.

J'allais me lever.

— Non, restez allongée un moment et si vous voulez boire, j'ai posé votre verre d'eau sur la petite table d'à côté.

Elle revint près de moi et se baissa pour ramasser le bloc à dessin

que je devais avoir fait tomber durant la séance et le déposa sur ses genoux une fois qu'elle s'était assise en face de moi.

— Bon. Finis tous ces mystères. Racontez-moi ce qui se passe maintenant, m'impatientai-je.

— Nous allons écouter la bande ensemble si cela ne vous ennue pas, car il y a des passages intéressants qui méritent d'être analysés, déclara-t-elle.

— Vous avez trouvé ce qui obstruait mes rouages, c'est ça ?

— Pas exactement, c'est pour cela que nous avons besoin d'en parler. Si on commençait ?

— Je veux bien, oui, dis-je en me calant comme il le faut sur le canapé.

— Lisez-vous ou regardez-vous souvent des histoires fantastiques ou d'horreur ? me questionna-t-elle.

— Oui, ça m'arrive, mais pas plus que ça, répondis-je, un peu perplexe.

— Alors nous verrons bien, je vais doubler la bande en vitesse normale, comme ça, nous pourrons l'écouter en même temps.

Elle se pencha sur le magnétophone et appuya sur le bouton de lecture.

Au fur et à mesure que la cassette avançait, je me sentais de plus en plus nerveuse jusqu'à en labourer les coussins du canapé sans m'en apercevoir. Lorsque le premier fait irréel et monstrueux fut décrit, je tournai brusquement ma tête en direction de mon psy pour qu'elle me confirme que j'avais bien entendu, pareil quand le mot « vampire » fut prononcé.

Puis Lyse-Anne se tut pour toujours et madame Crausaz appuya sur STOP.

J'attendis une dizaine de secondes pour analyser ce que je venais d'écouter.

— C'est quoi ce délire ? m'exclamai-je.

— Justement, c'est ce que j'aimerais développer avec vous.

— Vous pensez que j'ai inventé la fin ? m'offusquai-je.

— Vous, non. Mais...

— Parce que vous pouvez me dire à quoi ça m'aurait servi ? l'interrompis-je. J'ai envie de dormir, moi ! J'en ai marre de faire tous ces cauchemars. N'empêche que j'en ai enfin trouvé le sens aujourd'hui, braillai-je.

— Non, calmez-vous, Aurore. Je ne pense pas que vous l'ayez inventée, je n'ai jamais supposé une telle chose. Mais votre subconscient l'aurait fait pour vous, décréta-t-elle.

— Je vous demande pardon ? Il faut que vous m'expliquiez, là !

— Lyse-Anne a dû subir une mort vraiment atroce. Alors, votre esprit, pour... comment dire...

Elle cherchait ses mots.

— Votre esprit s'est chargé d'enjoliver sa fin tragique, car la vérité était insoutenable pour lui.

— Donc, si je vous suis, pour vous, se faire sucer le sang par un vampire est plus sympa que ce qu'elle a effectivement enduré, et même par hypnose régressive, mon esprit arrive encore à cacher ce qui s'est vraiment passé ? C'est bien ça ?

— Je sais que c'est un peu tiré par les cheveux, mais globalement, c'est tout à fait ça... Comme je vous l'ai dit plusieurs fois, cette expérience est toujours à l'essai, nous naviguons sur des eaux inconnues, mais nous allons tâcher de démêler tout ça. Séparer la réalité de l'imaginaire.

— Eh bien, je ne suis pas encore sortie de l'auberge, moi, ça promet !

Je ne pus m'empêcher de lâcher un petit rire nerveux.

— Alors, où peut-on différencier le vrai du faux ?

— Je pense que tout le reste était véridique. Après tout, vous pourriez le vérifier auprès de l'office de la population de leurs communes respectives, mais le but de nos séances est surtout de trouver pourquoi on ne nous laisse pas entrer dans ce coin reculé de votre subconscient.

— Mouais... répondis-je en regardant le plafond.

Je n'étais pas entièrement convaincue par la théorie de madame Crausaz.

Pourquoi mon subconscient aurait inventé une histoire avec des bestioles suceuses de sang ? C'était déjà bien assez dégueu, je ne savais pas ce qu'il lui fallait de plus.

— Et qu'est-ce qui vous dit que les vampires n'existent pas ? Pourquoi cette hypothèse serait plus abracadabrante que la vôtre ? demandai-je, amusée, mais aussi curieuse de voir ce qu'elle pouvait me répondre.

— Mais la médecine, la science ! Toutes les preuves possibles et inimaginables !

— OK, je capitule. Et le dessin, je peux quand même le regarder ? fis-je, impatiente.

— Oui, bien sûr.

Elle me le tendit.

J'étudiai avec attention ce croquis en m'attardant sur les traits du visage, les yeux écarquillés de stupeur. Je haussai les sourcils, car je connaissais chaque ombre, chaque contour et chaque petit détail si minutieux de ce portrait.

— Qu'y a-t-il, Aurore ? Ça ne va pas ? s'enquit-elle en voyant la tête de déterrée que je tirais.

— Hum non, ça ne va pas vraiment, il y a un léger souci. C'est

Alex !

— Qui dites-vous ?

— Je connais ce type, c'est celui de la bilbi... bibliothèque, bégayai-je, perturbée.

— Celui sur qui vous faisiez une fixation et qui, d'après vous, provoquait vos cauchemars ?

— Heu oui ! fis-je, un brin paniquée, avec une petite voix aiguë.

— Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas, tout s'explique. Je commence à y voir un peu plus clair, dit-elle en se pinçant les sinus. Ce visage n'est pas celui de Tristan, mais celui de la personne que vous aimez en secret, au même titre que Lyse-Anne aimait Tristan. Et votre esprit l'a envoyé à cette dernière qui l'a retranscrit sous cette forme. Comme peut-être le portrait de Lyse-Anne était en fait le vôtre et non le sien, d'où la ressemblance miracle. Ah, la magie du cerveau humain ! Je parierais que c'est Tristan qui a tué Geneviève comme le suggérait au début Lyse-Anne et ensuite il s'en est pris à elle pour je ne sais quelle raison que nous ne connaissons pas encore. C'est juste un transfert, qui, je le reconnais, ne facilite pas notre analyse.

— Possible. Mais cette histoire est en train de virer au polar gore. Appelez Hercule Poirot ! m'écriai-je en arquant ma main autour de la bouche.

— Bien, nous en avons fini pour aujourd'hui, voulez-vous quand même la cassette ? demanda-t-elle.

— Et comment, fis-je en me levant du divan.

— Je vous dis à mardi prochain !

Je savais que Sab était à la maison et une pléiade de pensées affluait dans ma tête, tout aussi débiles les unes que les autres, mais il fallait que je lui fasse écouter le plus vite possible pour pouvoir connaître son avis. Quant au portrait, il me déroutait à un tel point, que je ne pouvais pas le regarder une deuxième fois. Et puis, il y avait Lyse-Anne. Je m'étais attachée à elle, et à présent elle était morte sans avoir pu épouser l'homme qu'elle aimait. Mes réflexions m'accompagnèrent durant tout le trajet, jusqu'à l'appartement.

— Salut ! lançai-je à Sab, en arrivant à la maison.

Je me ruai dans sa chambre, où elle lisait sur son lit, et me pointai juste devant elle.

— T'en as mis du temps, tu t'es perdue en route ? blagua-t-elle.

— J'ai la cassette, dis-je, impatiente et un peu anxieuse aussi.

— Cool, on va pouvoir l'écouter après.

— Non, j'ai besoin de toi tout de suite, Sab.

— OK, d'accord, je voulais finir mon chapitre, mais si tu insistes, il n'y a pas de souci.

— Écoute-la toute seule, je l'ai déjà entendue chez madame Crausaz.

Je vais me doucher pour me rafraîchir les idées pendant ce temps, déclarai-je en restant mystérieuse sur le sujet.

— Dis-moi, ça va ? Tu sembles préoccupée.

— Ça ira mieux quand tu auras entendu tout le récit, tu pourras éclairer ma lanterne, parce que, pour le moment, je suis dans le noir total. C'est une histoire de fou !

— Oh là ! D'accord, je me déplace au salon.

Je lui tendis la cassette et filai sous la douche pour essayer de me laver de mes pensées débiles. Je restai sous l'eau une bonne demi-heure, mais rien n'y fit. Je sortis de la salle de bains, enfilai un peignoir, et je rejoignis Sab durant les cinq dernières minutes la bande. Une fois l'histoire terminée, elle assista également à mon réveil catastrophe qui avait été pris dans l'enregistrement.

— Mon Dieu, Aurore. Mais que s'est-il passé ? demanda-t-elle, très inquiète.

— J'ai arrêté de respirer, j'ai failli y rester ! m'écriai-je, toujours aussi tendue.

— Cette histoire n'est pas croyable ! Qu'en dit ma prof ?

— Que mon inconscient a inventé une fin plus théâtrale que ce qui s'est vraiment produit, du genre tragico-poétique, pour me protéger de la vérité, répétai-je.

— Ouais, ça se tient, déclara-t-elle en haussant les épaules.

— Attends ! l'interrompis-je. Non, mais, tu as entendu ? Je trouve que se faire bouffer par un vampire est déjà assez insoutenable comme ça !

— Bah...

— Je t'en bouche un coin, hein ?

— Tu crois aux fées, au père Noël et aux vampires, toi ? Tu lis tellement de romans de toutes sortes que ça ne m'étonne même pas, en fait.

— Non. Mais enfin, sa théorie est tout aussi loufoque que la mienne, juste pour justifier la présence de vampires. Et puis, il y a autre chose de plus flippant, rajoutai-je.

— Quoi, donc ? demanda-t-elle, impatiente de savoir ce que j'allai encore pouvoir lui débiter comme débilité.

— Le portrait.

Je le lui montrai une fois sorti de mon sac.

Elle le détailla méticuleusement puis le commenta :

— Nom de nom ! Je n'ai jamais vu un aussi beau visage. C'est vrai qu'on retrouve certaines similitudes dans les traits, entre les deux frères, reconnut-elle.

— Tu trouves ? Moi, ça ne m'a pas sauté aux yeux...

— Oui, il y a clairement un air de ressemblance, pourquoi ?

— Parce qu'il y a un truc qui cloche à propos de ce dessin, dis-je, évasive.

— Crache le morceau, s'impatienta-t-elle.

— Le mec qui est dessiné, c'est Alex.

— Alex, de la biblio ? Elle haussa les sourcils.

— Oui, répondis-je en essayant de contenir ma nervosité. Il lui manque ses lunettes et ses mèches rebelles, mais c'est bien lui. Le regard, son expression, tout est là.

— Je comprends mieux pourquoi tu pètes un plomb. Tu l'as dit à madame Crausaz ?

— Bah, bien sûr ! Quelle question !

— Et ?

Je lui ai répété mot pour mot ce que mon thérapeute pensait au sujet de Lyse-Anne, de moi et de nos sentiments cachés et c'était pour cela que j'aurais transféré Tristan sur Alex.

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Tu crois alors à la théorie de ta prof ?

— Plus qu'à celle des vampires, en tout cas.

— Tu as tout de même trouvé une ressemblance entre les deux frères, lui rappelai-je.

— Juste. Mais on n'en a aucune idée, ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

— J'ai quand même de la peine à imbriquer tout ce ramassis de n'importe quoi scientifique, répliquai-je.

Sab me jeta un regard inquisiteur et demanda sur un ton plus que grave :

— Aurore. Sérieusement, est-ce que tu crois en l'existence de créatures immortelle, buveuses de sang ? Tu crois à ce genre d'histoire plus qu'au mystère du cerveau humain dont nous n'avons qu'effleuré la surface quant à son étude ? Tu te rappelles de nos cours de psycho, au moins, tu n'as pas tout oublié ?

— Bah, je n'en sais rien, tout est sens dessus dessous, là-dedans, dis-je en désignant mon crâne.

— Autrement, si tu as des doutes, fais des recherches sur la famille et tu seras enfin fixée et peut-être même soulagée.

— Madame Crausaz m'a suggéré la même chose, fis-je en me levant du canapé.

— Tu vas où ?

— À la biblio.

— Déjà ?

— Je dois trouver un livre spécial et je n'ai pas envie qu'Alex me voie avec.

— Alors, à ce soir.

Il était dix-sept heures, et je devais me dépêcher de rechercher les infos que je voulais, même si je n'étais pas sûre de les dénicher dans un des ouvrages de la bibliothèque.

J'arrivai au rayonnage « histoire, mythologie », et après avoir passé en revue tout l'étalage, je me dirigeai vers celui de l'ésotérisme, juste au cas où, mais toujours rien. Alors, je me rendis au dernier secteur auquel je pourrais éventuellement trouver mon bonheur. Bingo ! Je dénichai enfin ce qu'il me fallait : « Monstres mythiques à travers l'histoire » d'Édouard Fornet.

Je le parcourus jusqu'au chapitre intitulé : « Vampires ». Je pus découvrir des origines slaves, égyptiennes, africaines et même latino-américaines. J'étais mal barrée, car les mythes n'étaient déjà pas d'accord entre eux, on y parlait aussi du Comte Vlad Teppes Dracul : ce monstre n'était en fait qu'un guerrier qui torturait ses victimes et qui les empalait. Puis vint le paragraphe expliquant le phénomène de manière scientifique : « *la porphyrie érythropoïétine congénitale ou la pathologie s'apparentant le plus aux symptômes du vampire* ». Voici comment on y décrivait ces symptômes : 1° photodermatose : hypersensibilité à la lumière, réaction cutanée violente due à la réception de trop grandes quantités de rayons lumineux, carence en vitamine D donnant ainsi une pâleur cadavérique à la peau du malade. 2° troubles neuropsychiatriques : les malades ont tendance à être irritables et très agressifs. 3° l'érichrodontie : dans certains cas, les personnes atteintes de porphyrie souffrent de déformation des dents qui peuvent aussi se colorer d'un rouge brunâtre et devenir fluorescentes dans le noir.

Tiens, c'est assez crade, ils ont peut-être attrapé cette maladie. Voilà qu'au même moment, j'entendis quelqu'un se pointer à côté de moi.

— Salut !

Instinctivement, je me vautrai sur mon livre pour éviter qu'on puisse savoir sur quoi je me documentais. Je levai la tête, et qui c'était ?

— Tiens, Alex. T'es déjà là ? demandai-je, hyper nerveuse.

— Oui, madame Bergmann m'a sollicité une heure plus tôt, aujourd'hui. Tout va bien ? Tu m'as l'air un peu stressée, remarqua-t-il.

— Oui, ça va. Tout va bien dans le meilleur des mondes, mentis-je avec un grand sourire.

Décidément, je ne savais pas raconter des cracks.

— Qu'est-ce que tu lis en ce moment ?

Je me noyai dans ces magnifiques yeux émeraude.

— Rien de passionnant, juste des trucs sans importance, m'excitai-je, en recouvrant discrètement le bouquin avec tout ce que j'avais sous la main : écharpe, bonnet, enfin tout ce que je trouvais.

— As-tu commencé le roman que je t'ai offert ?

— Le... ? Ah oui ! « Le Comte de Monte-Cristo ». Non, je n'ai pas encore eu le temps.

Je l'avais oublié celui-là. Soudain, je me souvins de ce qu'avait dit Alex au sujet de ce livre : « *Le retour de l'être aimé* », « *elle le croyait mort depuis quinze ans et voilà qu'il réapparaît de nulle part* ».

Je ravalai ma salive en repensant à ses phrases qui, en les remettant dans un contexte bien différent, me faisaient froid dans le dos. Ce n'était quand même pas moi qui délirais ?

— Aurore ? se soucia-t-il. Je sursautai.

— Quoi ?

— Où étais-tu partie ?

— Nulle part. Pourquoi ?

Je n'arrivai toujours pas à me calmer.

— Je ne sais pas, tu avais l'air ailleurs.

— Non, t'inquiète, je suis là. Et je t'écoute.

S'il y avait un mot pour me décrire à ce moment, eh bien, il n'y en avait qu'un seul qui me venait à l'esprit : boulet.

— Il faut que je te laisse. Madame Bergmann, là-bas derrière, me fait de gros yeux, fit-il en l'imitant.

Il remit une de ses mèches de cheveux en arrière et me salua avec un de ces petits sourires comme il savait bien les faire. Puis il continua sa ronde avec son chariot plein de livres à ranger.

Pfiou ! J'avais eu chaud... Avait-il eu le temps de voir le genre de bouquin que je lisais ? Aucune idée, mais ce dont j'étais sûre, c'était que j'étais passée pour une débile profonde devant lui. Je m'en serais cogné la tête contre le mur. J'étais irrécupérable.

J'ouvris à nouveau le livre à la page où j'en étais restée. Après avoir lu tout le sujet, je n'en avais pas découvert plus qu'en regardant les films à la télé, ou alors les romans d'épouvante. Je le remis à sa place puis sortis du bâtiment. Pourquoi ne croyais-je pas en la théorie de madame Crausaz ? Pourquoi est-ce que, tout au fond de moi, ma première idée était plus plausible que celle d'un psy ? Je n'en savais rien. Je pensais que suivre mon instinct était la meilleure chose à faire. Je décidai donc d'attendre à la sortie jusqu'à la fermeture de la bibliothèque pour filer Alex. Je voulais voir où il habitait, ce qu'il faisait, enfin je voulais l'espionner. Peut-être que j'en apprendrais plus que dans ce fichu bouquin. Je devais prouver que je n'étais pas dingue à me faire interner. En plus, il commençait à geler, je n'avais pas choisi le meilleur jour pour faire le pied de grue. Il était environ vingt-deux heures et des poussières quand j'aperçus Alex traverser la rue. Je ne le suivis pas de trop près quand même, je ne voulais pas qu'il me repère. Il monta à pas vifs sur Saint-Laurent, et punaise, qu'il était rapide. Il avait un train à prendre ou quoi ? Je le pistais toujours, mais

avec peine, puis il bifurqua dans une petite rue sur la gauche. J'arrivai droit derrière, et... plus rien. Il s'était volatilisé. Pourtant, même s'il marchait vite, il aurait encore dû être dans mon champ de vision. Flûte. Je l'avais perdu. Je restai clouée sur le trottoir, à me demander comment il avait bien pu me semer dans une ruelle si étroite. Frustrée, je redescendis jusqu'à la maison en repensant à ma filature. Je n'arriverai donc jamais à avoir de vraies preuves ? Il était super rapide. Mais voilà, comment s'y était-il pris ? Pouvait-on l'expliquer ? Je voyais déjà Sabrina : « Ça doit être quelqu'un qui court très vite... » Sauf qu'il ne courait pas.

Je vais faire ma petite enquête sur le passé. Et nous verrons bien qui est la plus tarée des deux...

XV

Les preuves

Le lendemain matin, j'étais déjà assise avec le petit déjeuner prêt sur la table, quand Sabrina débarqua, toujours légèrement somnolente. Elle prit place en face de moi.

— Est-ce que tu as dormi, cette nuit ? m'inquiétai-je.

— Quelle question, marmonna-t-elle dans sa barbe, accoudée sur son menton.

— C'était purement rhétorique, déclarai-je avec un petit sourire. T'as encore traîné où ?

— Dans un pub, j'étais en chasse.

— Et t'as attrapé une proie ? demandai-je en me versant un bol de céréales.

— Non. Je suis tombée sur Nico et sa grognasse, alors je suis partie.

— Mince. T'as fait quoi, ensuite ?

— Je suis rentrée, hélas tu dormais déjà. Et toi ? Tu as trouvé le livre que tu cherchais ?

— Oui. Mais je n'ai pas appris grand-chose. Par contre, je suis restée des heures dehors à attendre.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Je voulais le pister...

— Qui ça... Mais t'es dingue ? Il ne t'a pas repérée, au moins ? s'exclama-t-elle en me passant le lait.

— Non, je ne crois pas, cependant il m'a semée à une vitesse hallucinante, enfin... je trouve.

J'inondai mes céréales de lait.

— Ben voyons, nous y voilà. Ma pauvre, il faut te faire soigner...

— Tu ne manges pas ? demandai-je, distante, au vu de sa réaction.

— Non. Je n'ai pas faim avec ces conneries que tu me dérites.

— Je dois savoir si cette famille a réellement existé ou pas, et à ce moment-là, je pourrai avancer.

Elle rompit le silence après quelques secondes de réflexion.

— Par où veux-tu commencer ?

— L'office de la population de Vevey. Là, je pense qu'ils pourront me renseigner.

— Je préfère quand tu réagis de cette façon, tu prends déjà un

cheminement plus sérieux que ce que tu viens de me raconter. Mon cousin Ricardo bosse à la commune de Vevey, il pourrait peut-être nous aider.

— Ch'est vrai ? Che cherait cool, dis-je en mâchant mes céréales.

— Je l'appelle ce soir, OK ? J'avalai ma cuillérée.

— Tu vas me sauver la vie !

Puis elle se leva en me lançant un clin d'œil complice et alla finir de se préparer. Je savais très bien que c'était de cette façon que je pouvais me mettre mon amie dans la poche. Elle était sûre que tout ce que je trouverais, si j'en trouvais, bien sûr, ne contiendrait absolument rien qui pourrait étayer ma théorie aberrante. Alors, je profitai de la situation pour pouvoir faire ma petite enquête, j'étais persuadée que sous cette histoire, il y avait anguille sous roche et je comptais bien le prouver !

Quand je rentrai du boulot, autour des dix-neuf heures, je rédigeai pour Sab un mémo avec les noms complets des personnages de mes séances pour qu'elle puisse les donner à son cousin.

Sab prit le combiné du téléphone dans la main et composa le numéro de sa tante, car Ricardo habitait toujours dans l'appartement familial malgré ses vingt-six ans.

Je ne pouvais pas suivre la conversation, car elle parlait en portugais, ce qui m'irritait un peu parce que j'aurais bien voulu savoir en direct ce que lui répondait son cousin. Et puis ça me faisait bizarre d'entendre ma meilleure amie causer dans une langue que je ne connaissais pas du tout. Elle faisait de grands gestes, comme si Ricardo pouvait la voir, c'était drôle.

Après quelques minutes de discussion animée, elle posa le combiné contre son épaule et me demanda le nom et la ville où habitaient Lyse-Anne et Geneviève. Je lui répondis donc et elle termina peu après la conversation téléphonique.

— Alors ? fis-je, impatiente.

— Il va chercher ce dont tu as besoin sur les Delarque et appellera districts respectifs de ces deux demoiselles, pour acquérir les informations qu'il nous faut. Car c'est à leur commune d'origine qu'ils se trouvent. Mais il n'est pas sûr de nous avoir tous les renseignements parce qu'une bonne partie des registres de l'église sont aux Archives cantonales à Chavannes-près-Renens.

— Et il t'a demandé pourquoi on voulait tout ça ?

— Oui, je lui ai raconté que tu reconstituais des arbres généalogiques pour des amis.

— Bien répondu, lançai-je. Et il nous rappelle quand ?

— Demain soir, à partir de là, on saura déjà s'il trouve quelque chose d'intéressant.

— Il me tarde d'y être, soupirai-je d'impatience.

Ce soir-là, au lieu d'aller à la bibliothèque et d'affronter mon « ange ténébreux » alors que je savais pertinemment que je n'aurais pas le dessus, je décidai de rester tranquille sur mon lit et commençai à lire mon cadeau : « Le Comte de Monte-Cristo » J'éteignis enfin la lumière à deux heures du matin après avoir littéralement dévoré les trois quarts de ce bouquin passionnant.

La journée du lendemain me parut longue jusqu'à ce que je rentre à la maison pour savoir si Ricardo avait déjà appelé.

— Ah ! Tu tombes bien, je viens de raccrocher au téléphone avec mon cousin, dit Sab.

— Accouche ! lui lançai-je. Il a découvert quelque chose ?

Elle fit la moue.

— Je dois reconnaître que je te dois quelques excuses, il a trouvé plus ou moins tout ce qu'on voulait.

— Alors, ils ont vraiment existé ?

Mon cœur se mit à palpiter de plus en plus fort.

— Il vient demain soir pour nous apporter le dossier en main propre. Il a encore quelques infos à réunir.

J'étais tellement contente que je lui sautai au cou pour lui donner un bisou sur la joue.

— Je t'adore ! m'exclamai-je.

— Calme-toi ! On ne verra rien avant demain. Sois un peu patiente.

— Mais je le suis, mentis-je.

Après avoir partagé un plat de spaghettis bolognaise avec Sab, je passai le reste de ma soirée à terminer mon livre.

Le lendemain soir, je demandai à Marlène de finir plus tôt pour pouvoir être à la maison quand Ricardo viendrait me remettre les infos. J'arrivai juste cinq minutes avant lui.

— Salut, entre ! lui lançai-je en ouvrant la porte, même pas à peine deux secondes après qu'il ait sonné.

J'accueillis un jeune homme au teint hâlé un brin chétif et pas bien grand, avec une masse bouclée sur le crâne. Il passa l'entrée, un peu intimidé par mon empressement.

— Ricardo ! s'exclama Sab, como està ?

— Super, cousine !

— Tu aimerais boire quelque chose ? demanda-t-elle.

— J'aurais bien voulu, mais je n'ai pas le temps, tiens, dit-il en lui tendant une enveloppe.

— C'est pour Aurore, ma meilleure amie, tu ne l'avais jamais vue, n'est-ce pas ?

— Non, effectivement, répondit-il en me souriant. Enchanté ! me fit-il.

— Moi de même.

— Alors, tiens. C'est pour toi.

Je m'emparai de l'enveloppe le plus délicatement possible pour éviter qu'il ne me prenne pour une sauvage tellement j'étais nerveuse.

Je m'installai à la table à manger et découvris plusieurs papiers.

— Que je t'explique, je me suis démené pour toi. J'ai dû fouiller toute la pièce des archives, j'ai même regardé avec Lausanne, aux archives cantonales pour trouver deux ou trois infos sur la famille Delarque, vu qu'elle est d'origine française. En tout cas, le mari. Mais ils ont vécu assez longtemps dans la commune pour que je déniche certaines choses.

Il me montra le premier dossier.

— Ici, j'ai pu avoir un extrait dans le registre des naissances des deux enfants.

— Montre, l'interrompis-je en lui prenant la feuille des mains. Hum... désolée.

— Ce n'est rien !

Je commençai à lire et Sab en fit autant juste au-dessus de mon épaule.

— Je ne comprends pas, fit-elle. Je vois les dates de naissance, mais où sont celles des décès ?

Je pus lire également : « Tristan Éric Delarque, né le dix décembre mille huit cent huit à Chardonne », « Gabriel Louis Delarque, né le vingt-cinq mars mille huit cent dix à Chardonne »

— J'allai y venir. Sur les autres, j'ai l'acte de décès du père, mais pas celui de naissance, car il n'est pas né ici, expliqua-t-il.

Sur la feuille d'Éléonore, il était indiqué qu'elle était décédée le quinze octobre mille huit cent trente-trois.

Je pointai mon doigt sur la date pour le montrer à Sab.

— Tu as vu ?

— Oui, j'ai vu, marmonna-t-elle.

— Sais-tu pourquoi il manque les dates des décès des deux fils, Ricardo ? insistai-je, car il n'avait pas répondu à cette question quand sa cousine le lui avait demandé.

— Non, pas du tout. Ou bien ils sont repartis en France. En tout cas, ils ne sont pas morts officiellement en Suisse.

Je ressentis un violent frisson dans tout le corps à la suite de ce qu'il venait de me dire. Puis, il passa à Lyse-Anne.

— Alors, Lyse-Anne Marie Fontannaz, née à Conthey, le cinq novembre mille huit cent douze et est décédée à Chardonne, le trois novembre mille huit cent trente-trois. Ce qui est aussi très bizarre, c'est que l'autre fille, Geneviève Sophie Dupasquier, est décédée également à Chardonne le premier novembre de la même année ! Il s'est passé quoi, là-bas ? s'exclama-t-il.

- C'est justement ce que je cherche à comprendre, lui répondis-je.
- Je ne te raconte pas l'arbre généalogique morbide de cette famille ! s'esclaffa-t-il. Et ici, j'ai une copie d'un extrait du registre foncier qui donne des infos sur leurs propriétés si ça vous intéresse, déclara-t-il.
- Oh oui ! C'est parfait, intervins-je. Montre-moi ça. Je parcourus le contenu.
- Il y a une adresse.
- Ah oui ? fit Sab.
- Chemin des peupliers. Mais c'est tout ce qui est indiqué.
- Fais attention, prévint Ricardo. Car les noms des rues ont sûrement changé depuis le temps, c'est tout ce que j'ai trouvé, je n'ai pas pu faire mieux.
- Je te remercie, lui dis-je avec un grand sourire. Ce sont des infos précieuses.
- Oui, tu as fait du bon boulot, reconnut sa cousine.
- De rien, les filles. Mais là, il faut que je me sauve, maman m'attend.
- Alors, file avant qu'elle n'appelle ici, lui recommanda Sab.
- Il prit le chemin de la sortie et s'en alla.
- Il est cool, ton cousin.
- Ouais, il est sympa.
- Bon, t'en penses quoi de tout ça ?
- Que rien n'indique la présence de vampires, avançat-elle.
- Oui. Mais tu es d'accord que tout le reste tient la route et que ces personnes ont bel et bien existé.
- Oui, je l'avoue.
- Et on a une adresse.
- Tu as une idée derrière la tête, m'accusat-elle, méfiante.
- Et si on faisait un petit tour à Chardonne, dimanche après-midi ?
- Il a dit que les noms de rues avaient dû changer depuis le temps, objecta-t-elle.
- Rien n'empêche de demander aux gens du coin, non ? proposai-je.
- Tu insistes vraiment, hein ?
- Oui !
- D'accord. Mais il faudra bien s'habiller, car il fait froid, là-bas en haut.
- Je m'en fiche ! Je veux voir cette baraque.
- Très bien, je vais devoir m'acheter des raquettes, blagua-t-elle.

Jusqu'à la fin de la semaine, je ne mis pas un seul pied à la bibliothèque, tant que je n'avais pas de preuve, autant dans un sens que dans l'autre. Je ne voulais pas risquer de me payer la honte

devant Alex parce que j'étais trop nerveuse pour avoir un comportement normal.

Comme prévu, Sab et moi montâmes au Mont Pèlerin dimanche après-midi, nous avions en main une carte de la région.

— C'est où ce chemin ? me demanda-t-elle, à l'entrée de la localité.

— Je ne le trouve pas, dis-je en continuant de chercher. J'avais beau tourner la carte dans tous les sens, je ne savais pas par où passer.

— T'as un plan B, alors ? soupira-t-elle.

— Arrête-toi là, on va boire un bon chocolat chaud et après on verra, suggérai-je.

— Comme tu veux.

Après avoir trouvé une place de parc, nous entrâmes dans un petit bistrot, nous nous assîmes à une table vers la fenêtre, à côté du sapin de Noël exagérément décoré avec des anges, des guirlandes à n'en plus finir et des boules multicolores. Quelques hommes d'un certain âge sirotaient une bière ou un verre de vin rouge au bar, d'autres lisaient la tribune du jour. Puis une dame vint prendre notre commande.

— Bonjour ! Qu'est-ce que je vous sers, mesdemoiselles ?

— Deux chocolats chauds, répondit Sab.

— Vous visitez la région ? demanda la serveuse.

— Nous sommes un peu perdues, avouai-je en montrant notre plan. En fait, nous cherchons le chemin des peupliers, mais rien n'est indiqué sur la carte.

— En effet, ça ne me dit rien. Êtes-vous sûres du nom de cette rue ? Car j'ai vécu toute ma vie ici, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu ce chemin indiqué.

— Il est possible que ce soit un ancien nom de rue qui aurait pu être remplacé par un autre, expliquai-je.

— Oh ! Eh bien dans ce cas, peut-être que quelqu'un peut vous aider, attendez juste quelques secondes, je reviens.

— Merci, dis-je.

La sommelière fit demi-tour puis se dirigea vers les hommes au bar et s'arrêta vers le plus âgé, il devait avoisiner des huitante ans¹⁰. Il était très marqué au visage.

— Le chemin des peupliers ? dit-il à voix haute. Il prit son verre de vin et se rapprocha lentement de notre table avec une démarche un peu hésitante, accompagné de la serveuse.

— Je vous présente Henri Monnier. C'est mon père, déclara-t-elle avant de prendre congé pour nous apporter notre commande.

— Pourquoi cherchez-vous cette rue ? demanda-t-il en s'asseyant à côté de Sab qui dut se bouger pour lui laisser de la place sur le banc en bois.

— Je fais une investigation pour mon école, je fais des études en

architecture, mentis-je, je recherche une maison appelée « La Volière aux Oiseaux ».

L'expression du vieillard s'assombrit subitement.

— Vous voulez sans doute parler de « La Cage aux Chauves-souris », avança-t-il.

Il dégageait une forte odeur nauséabonde, mélangée d'alcool et d'autres choses que je n'avais aucune envie d'identifier.

Sab et moi nous regardâmes, ébahies par les propos de monsieur Monnier.

— La cage aux chauves-souris ? m'exclamai-je.

— C'est un drame que la commune tente d'étouffer depuis plus d'une centaine d'années, c'est d'ailleurs pour cela que vous ne trouverez aucun chemin de peuplier.

— Il a un autre nom ?

— Oh, non. Il a été rayé de la carte.

— Mais pourquoi donc ? Et de quel drame parlez-vous ? l'interrogeai-je.

— Eh bien quand j'étais gamin, on nous racontait des histoires sur ce manoir.

— De quel genre ?

— Il s'est passé des choses horribles pendant la première partie du XIXe siècle.

Il gratta son menton mal rasé, ce qui me donna des démangeaisons psychologiques, pouah ! J'essayai vainement de me focaliser sur son récit.

— Quoi, donc ? insistai-je.

— Presque tous les habitants de la maison y ont été sauvagement assassinés.

— Et qui a commis ces meurtres ? On l'a retrouvé ?

— La rumeur faisait croire, tenez-vous bien, à un vampire.

— La rumeur ? répéta Sab. Mais en réalité, que s'est-il passé ? demanda-t-elle, comme pour se rassurer.

— Personne ne le sait, mais les deux fils qui habitaient cette baraque ont disparu dans la nature. On pense aussi qu'un des deux serait devenu fou et aurait assassiné sa famille. Il y a toutes les versions possibles à cette tragédie.

— Wow, ça fait froid dans le dos tout ça. C'est bizarre que cette histoire ne soit pas si connue dans le canton.

— Notre région est très touristique et célèbre pour ces vignes au bord du Léman. La commune ne tenait pas tellement à donner une mauvaise image avec ce drame. D'ailleurs, si vous questionnez les habitants là-dessus, vous risquez d'être déçues, les vieux comme moi ne vous révéleront rien tandis que les jeunes, comme ma petite Brigitte, ne sont même pas au courant.

— Oui. Mais cette histoire est très ancienne comme vous le dites, tout le monde s'en fiche maintenant, commentai-je.

— Il faut croire que non. Au début du XXe siècle, il a été décidé que le chemin menant à cette propriété serait effacé. Et comme plus personne n'y vivait, le manoir devait être détruit il y a une cinquantaine d'années environ, puisqu'il était devenu invendable. Cependant, elle a quand même été rachetée de justesse, mais je ne sais pas par qui. Et personne n'habite les lieux, même encore aujourd'hui. Il y a néanmoins une entreprise de nettoyage qui vient plus ou moins tous les deux mois pour faire de l'entretien, allez savoir pourquoi ! Nettoyer une maison dépourvue d'habitant.

— J'en reste bouche bée, murmurai-je. Vous êtes vachement au courant de tout.

— Le village est petit ici, tout se sait. Si vous voulez jeter un coup d'œil à cette propriété, je peux vous dire par où passer, car je vais souvent aux champignons dans ce coin-ci.

— Oh, s'il vous plaît, monsieur Monnier, ce serait gentil de votre part.

Je lui montrai la carte.

— Nous, on est ici, à la rue du village, indiqua-t-il, vous d'vez monter jusque-là, à l'intersection du chemin du bois de Ruz et du chemin du Haut Bozon, qui part sur la droite. Vous devez vous garer là et partir à pied sur la gauche vu que la route a été coupée sur cent cinquante mètres environ, ensuite il vous faut longer les bois à votre droite, et là vous y serez.

— Je vous remercie, monsieur Monnier, conclus-je.

— Service, mesdemoiselles. Mais chut ! Il ne faut pas répéter que c'est moi qui vous l'ai dit, affirma-t-il, un peu vaseux, apparemment il avait un peu forcé sur le rouge.

Nous finîmes en vitesse notre tasse de chocolat et Sab alla payer l'addition au bar.

— Ne croyez pas tout ce que dit mon père, il raconte n'importe quoi quand il boit un peu trop, déclara-t-elle, tout bas.

— Merci, lui dit Sab, bon après-midi.

Nous sortîmes pour rejoindre la 205.

— Qu'est-ce que tu en penses ? lui demandai-je en ouvrant la portière.

Je voyais qu'elle était perdue dans ses pensées.

— Je pense que le vieux boit beaucoup trop et qu'il pue !

Je fus prise d'un fou rire nerveux.

— Tu ne veux pas aller jeter un œil là-bas ?

— Il est possible qu'il ait raconté des conneries d'ivrogne et qu'on se retrouve paumées en pleine nature, déclara-t-elle, les mains sur le volant, regardant droit devant elle.

— Peut-être, mais peut-être pas, répliquai-je. Ce n'est pas moi qui ai parlé de vampires, cette fois.

— Écoute, je vais être franche avec toi. Je pensais que cette enquête et cette petite escapade te calmeraient un peu et te ramèneraient à la raison, mais ça n'a fait qu'empirer les choses, sans compter ce vieux qui se met à débiter des stupidités sans queue ni tête. On ne peut pas croire aux vampires, ce n'est tout simplement pas possible !

— Je ne suis pas folle, Sab. Et même, si ce ne sont pas des vampires, ou autres, je m'en tape le sifflet. Il s'est produit ici quelque chose que je dois découvrir pour pouvoir retrouver la paix. J'aimerais vraiment voir cette maison, insistai-je.

Elle soupira.

— Tu ne me parleras plus de ces sangsues ?

— Promis !

— OK, on y va, dis-moi par où il faut passer.

— Super ! Alors, on doit bifurquer sur la gauche, affirmai-je, les yeux rivés sur la carte.

Nous arrivâmes à l'intersection que nous avait mentionnée le vieux Monnier. Comme il l'avait dit, nous laissâmes la voiture au bord de la route et commençâmes une petite promenade d'hiver qui ne fut pas très sympathique à cause de la pluie tombée la veille. Mes bottes étaient trempées, de plus je n'étais pas la seule à pester sur l'herbe mouillée et la boue qui nous clouaient au sol.

— J'ai les pieds palmés ! hurla Sab de mauvaise humeur.

— Moi aussi, rétorquai-je. On y est bientôt.

— Comment tu le sais ? fit-elle sur un ton énervé.

— Il faut tourner à droite, vers les bois. J'en suis sûre. Elle ne me répondit pas. Je ne savais pas pourquoi ni comment, mais ce chemin m'était familier, on était sur la bonne voie. Nous marchâmes encore quelques minutes avant d'arriver devant une immense demeure blanche de trois cents mètres carrés, au moins. Cette bâtisse ne ressemblait pas du tout aux maisons de vignerons de l'époque, néanmoins elle gardait les couleurs du canton avec ses volets peints en vert foncé.

— Nom de bleu, cette maison est gigantesque ! Rien à voir avec celles du coin, s'exclama Sab.

— Et elle est entretenue. T'as vu l'extérieur avec cette pelouse tondue, les plants de vignes décoratifs taillés ?

— Tu as raison, pourtant personne n'y habite. Il faut quand même reconnaître que c'est étrange de faire nettoyer une baraque sans jamais y poser les pieds, admit-elle.

Nous fîmes le tour et je pus découvrir ce qui devait être le jardin d'hiver, mais les vitres étaient protégées par une grande bâche orange. Je m'avançai vers la porte principale et gravis les marches du porche.

- Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Sab.
- Je ne répondis pas, je me rapprochai encore de l'entrée. J'arrivai devant la porte et appuyai sur la poignée.
- T'es dingue ? Et s'il y avait une alarme, s'emporta-t-elle.
- C'est fermé, affirmai-je, déçue.
- Quoi ? Tu t'attendais à une fête-surprise en ton honneur, peut-être ? tonna-t-elle.
- Mais non ! ronchonnai-je. Elle baissa d'un ton.
- Quelque chose te revient ?
- L'endroit m'est familier, sinon, c'est tout. Néanmoins, je sentais des vibrations, mais je n'arrivais pas à savoir de quoi elles provenaient.
- Bon, on y va ? J'ai froid ! bougonna-t-elle.
- Allez, je t'ai assez fait souffrir comme ça, admis-je. Viens, on rentre.

XVI

Toute la vérité

Le jour d'après, je pris enfin mon courage à deux mains et passai à la bibliothèque.

Il fallait que je dise à Alex que j'avais aimé son cadeau, et je me devais de relativiser les choses, et ainsi de me persuader qu'il était bel et bien humain. Néanmoins, une autre partie de moi hurlait au fond de mes entrailles de continuer mes investigations à son sujet.

— Non ! Je ne veux pas qu'on m'interne, me raisonnai-je à haute voix.

Je pris une grande inspiration et poussai la porte principale.

J'allai jeter un œil au rayon des polars pour changer de registre, quand je croisai mon magnifique ange de porcelaine.

— Bonsoir, cela faisait longtemps que je ne t'avais pas vu entre ces murs, s'exclama-t-il.

Il s'arrêta net devant moi. Je ne me rappelais plus qu'il était si grand, car la majorité des fois où je parlais avec lui, j'étais assise et aujourd'hui, il était debout en face de moi et je le trouvais encore plus intimidant que d'habitude.

— J'ai fini ton livre, j'ai beaucoup aimé.

— Je suis vraiment content qu'il t'ait plu. Et sinon, tout va bien ?

— Oui, ça va.

— Et tes séances, comment se passent-elles ? demanda-t-il, apparemment intéressé.

Ça paraissait un peu bizarre qu'il prenne des nouvelles de mes rendez-vous chez le psy, nous avions plein d'autres choix de sujets de conversation bien plus passionnants que celui-ci. Mais à ce niveau-là, je n'étais plus objective du tout. Je voyais de la conspiration vampirique partout.

— Je ne sais pas si je vais continuer, car mon esprit est assez tordu et il ne livre pas ses secrets sur commande. Alors pour le moment, je suis encore indécise quant au fait d'y retourner.

— Tu veux que je te recommande une bonne lecture, peut-être ? demanda-t-il pour changer de sujet.

Il avait deviné que c'était un sujet sensible.

— Non, c'est gentil. Mais j'ai envie de lire un bon polar pour me changer les idées.

- Comme tu veux, si tu as besoin de moi, surtout, n'hésite pas...
- Pas de souci.
- Alors, à plus tard, P'tite Fleur...

Mon cœur s'arrêta de battre d'un coup, et je restai clouée sur place.

— Comment m'as-tu appelée ? demandai-je, suspicieuse.

Je devais être certaine d'avoir bien compris ce qu'il venait de m'exploser en pleine figure.

— P'tite fleur. Ça te va bien, non ? dit-il en lâchant un sourire ravageur.

— Hum... tu dois sûrement avoir raison, répondis-je, perturbée.

— À plus tard !

Je l'observai s'enfoncer dans les rayonnages, puis il bifurqua sur la droite. Une fois hors de ma vue, je me précipitai à l'extérieur et courus à m'en épuiser les poumons jusqu'à la maison.

Là, c'en était trop ! Plus personne ne pourrait me contredire, cette fois. Il m'avait quand même appelé par le même petit nom que Tristan donnait à Lyse-Anne ! Je débarquai comme une furie à l'appartement avec une idée folle en tête.

— Sab ? Est-ce que tu as besoin de la voiture, ce soir ? m'écriai-je depuis ma chambre tandis que je cherchais une bonne lampe de poche et mon polaroid qui n'avait plus servi depuis l'année passée.

Je contrôlai qu'il reste des photos et je réapparus dans le salon.

— Alors ? m'impatientai-je.

Sab leva le nez de sa revue féminine.

— Tu veux la 205 ? Pour quoi faire ?

— J'ai un truc urgent à régler, mais pour ça, il me faut ta voiture, dis-je, pressée.

Elle sortit les clés de son sac et me les lança à travers la pièce.

— Tiens. Et fais gaffe, ça fait pas mal de temps que tu n'as plus conduit, me recommanda-t-elle.

— Mais, c'est bon, c'est comme le vélo, je n'ai pas oublié. Je reviens vite.

J'avais mis un gros pull en laine sous mon manteau et je filai dans la rue chercher la voiture, et démarrai en trombe.

Je roulais sur l'autoroute et essayais de me concentrer sur la signalisation routière sur le goudron, alors que mon esprit repassait sans cesse la scène de ce soir avec « Alex ».

Pour moi, c'était clair comme de l'eau de roche. Il était évident qu'Alex était en réalité Tristan, mais encore fallait-il pouvoir le confirmer, et la seule façon de trouver des preuves, c'était d'aller une nouvelle fois à « La Volière aux Oiseaux ». Je pris la sortie à Chexbres et continuai en direction de Chardonne. Ensuite, je garai la voiture à la même place que la veille et verrouillai les portes sans oublier

d'emporter la torche et mon appareil photo dans mon sac à dos. Après avoir marché pendant un peu plus d'une demi-heure dans un froid du diable, j'arrivai enfin devant le manoir. Je réfléchis quant à la façon de m'introduire à l'intérieur pendant que la bise se chargeait de me congeler le peu de peau qui dépassait de mon écharpe. Je grimpai le long de la gouttière, puis posai lentement un pied après l'autre au-dessus du porche pour pouvoir passer par une fenêtre. Miracle ! Je n'étais même pas tombée ! Mais bien sûr, toutes les issues étaient fermées. Je n'avais pas trente-six moyens de rentrer, il allait falloir employer la force. Je savais que c'était une idée loufoque, mais toute cette histoire l'était. Alors, un peu plus ou un peu moins... J'enroulai mon écharpe autour de mon poing et de l'avant-bras comme une bande afin de pouvoir briser la vitre et me préserver des éventuels éclats, vu que j'étais une spécialiste des plans foireux. Je pris un petit élan et donnai un coup avec le plus de force possible.

— Aïe ! hurlai-je, alors que la vitre avait cédé en mille morceaux sous mon poing qui lui avait été fatal. J'enlevai ma protection du bras et je sentis que du verre avait quand même traversé. *Bah bien sûr !* J'avais fait couler du sang partout. Je retirai le bris de verre avec peine de ma paume, puis remis l'écharpe autour de la plaie pour calmer l'hémorragie. Ce n'était pas trop catastrophique, mais assez pour laisser des traces. Il y avait presque intérêt que ma théorie soit la bonne, car dans le cas contraire, je me retrouverais dans de beaux draps, avec des preuves de mon intrusion un peu de tous les côtés ! Je dirigeai la lumière de ma torche à l'intérieur et passai enfin de l'autre côté de la fenêtre, une jambe après l'autre. C'était dingue, tout était encore meublé comme à l'origine, d'après ce que je me rappelais de la description de Lyse-Anne. J'examinai le décor : les draps recouvraient les mobiliers d'époque, la poussière, la tapisserie couleur vieux rose. Je devinai que c'était la chambre d'Éléonore, mais honnêtement, ce n'était qu'une impression. Je sortis de la pièce et me trouvai à présent dans un long corridor. Punaise, qu'est-ce qu'il faisait froid dans cette baraque pas chauffée ! le couloir était très sombre, malgré la lumière de ma lampe qui balayait les murs, au fur et à mesure que j'avancais, et je ne me sentais pas rassurée du tout. Je pris lentement les escaliers qui descendaient jusqu'au hall central de la maison, j'inspectai la salle à manger sur ma gauche où les tissus blancs régnaient en maîtres, je n'osais pas trop prêter attention à ce qu'il se cachait dessous. Puis, à ma droite, il y avait le salon. Je restai sur le pas de porte et y découvris la table d'échec, la bibliothèque familiale, les canapés Louis XIV et les fauteuils Napoléon camouflés sous les draps. C'est alors que je vis un truc filer sous mes pieds à vive allure. Je bondis de peur pour m'apercevoir ensuite que c'était une souris qui avait sans aucun doute eu plus la trouille encore que moi ! *Super résistante, la souris, avec cette*

température de fou.

Je poursuivis mon investigation, je fis glisser ma torche en direction de la grande cheminée en marbre noir puis continuai d'éclairer sur la gauche. Le flot de lumière courait sur le mur de gauche à droite et s'arrêta sur les portraits qu'avait peints Lyse-Anne, ils étaient toujours là. Je les détaillai au fur et à mesure. Tout d'abord, il y avait celui d'Éléonore, fidèle à celui qu'elle avait dessiné sur papier, comme par hasard, ensuite celui de Gabriel. Puis je me mis à la recherche de celui de Tristan. Je ne comprenais pas, il n'était pas à la suite des autres. C'est alors que je sursautai au moment où la lumière de la torche se posa au-dessus de la cheminée, le tableau était placé là. Je ne pouvais plus penser ni réfléchir, je me contentai de regarder le portrait de l'homme aux cheveux longs, avec ses yeux tristes. Il était si magnifique que je ressentis des frissons dans tout le corps. C'était bel et bien Alex. Après quelques secondes de contemplation et d'effroi en même temps, je sortis mon polaroïd de mon sac à dos et pris les photos de toutes les œuvres et même deux de Tristan, je tenais enfin ma preuve ! Le truc, c'était que je ne réalisais pas vraiment les conséquences qu'impliquait ce que je venais de trouver.

Je remontai les escaliers afin de pouvoir ressortir par où j'étais entrée en vitesse, car il y avait beaucoup trop de petits bruits suspects et cauchemardesques pour moi et je n'avais pas du tout le temps ni l'envie de découvrir de quoi il s'agissait. Il était déjà difficile de me concentrer sur ma mission, mais à cet instant, tout ce que je voulais, c'était sortir de cet igloo.

Le trajet de retour fut riche en interrogations qui se bousculaient dans ma tête. Devais-je avouer à Alex, hum non, Tristan, que je savais qui il était vraiment ? Si oui, comment allait-il réagir ? Est-ce que j'aurais des raisons de prendre mes jambes à mon cou ? Et Sabrina, me croirait-elle pour une fois ? Les vampires existaient-ils alors réellement ? Plus encore des questions débiles comme : Pouvais-je sortir la nuit sans avoir peur de me faire bouffer ? Y en avait beaucoup des comme lui ? Etc.

Je rentrai à la maison complètement survoltée.

— Ah ! te voilà enfin. Tu te décides à me dévoiler pourquoi tu avais besoin de ma voiture ? demanda Sab, curieuse.

— Je suis allée chercher ma preuve, dis-je en lui relançant les clés pendant que je m'affalai sur le fauteuil.

— Tu as fait quoi ? s'inquiéta-t-elle.

— Je n'ai pas eu le choix, il fallait que je sache si j'étais dingue ou non. Comment penses-tu qu'Alex m'a surnommée ce soir ?

Elle lâcha un faible « aucune idée », du bout des lèvres.

— Il m'a appelée « P'tite fleur » !

— Mais ce n'est pas le petit nom ridicule de Lyse-Anne ?

— C'est exactement comme ça que Tristan l'appelait.
— Mince ! lança-t-elle. Cette histoire commence sérieusement à devenir glauque.

— Je sais, j'en étais dingue, enfin, tu as vu ma tête tout à l'heure ?

— Alors tu es partie où ? s'inquiéta-t-elle.

— Je suis remontée à la maison de Chardonne.

Au même moment, je retirai mon écharpe de ma main, il fallait que je me désinfecte la plaie.

— Mon Dieu, mais tu t'es coupée !

— Ne te fais pas de souci, ça s'est arrêté de saigner, je me soignerai après.

J'ai cassé une vitre pour pouvoir entrer, d'où l'entaille, avouai-je.

— Tu es tout simplement folle, lâcha-t-elle sur un ton excédé.

— Non, attends d'abord de voir ce que j'ai trouvé. Tu changeras d'avis.

Je retirai les photos du sac, et les lui montrai une à une, en gardant celle de Tristan pour la fin.

— On dirait tes dessins, s'exclama-t-elle.

— Tout à fait, et voici le dernier.

Subitement, le silence s'installa dans la pièce et Sabrina fit des yeux ronds comme des billes, sans oublier la bouche semi-ouverte. Cependant, aucun son ne sortit de sa gorge.

— Alors ? Moi, je n'ai rien dessiné cette fois, ce tableau date de cent cinquante ans en arrière. Je t'ai photographié la date en bas à droite à côté du nom du peintre : « L. Fontannaz, 1833 ». Elle prit une mine dépitée et me regarda, vaincue.

— Comment est-ce possible ? Il faut vraiment que je le voie de mes propres yeux, ce type ! s'exclama-t-elle.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais c'est que les faits sont devant nous, ce n'est pas dans mon esprit de folle.

— Que vas-tu faire, alors ?

— Je ne sais pas trop. Je pensais lui déballer le tout demain soir.

— Quoi ? Mais tu as envie de mourir, ma parole ! s'emporta-t-elle en hochant la tête dans tous les sens.

— Non, pas du tout. J'y ai réfléchi pendant le trajet du retour. Et si on ne s'était pas connus par hasard, finalement ? Il voit bien que je ressemble à sa Lyse-Anne chérie. Il y a de fortes chances que lui aussi cherche des réponses.

— Et s'il te supprime parce que tu connais son secret ?

— S'il avait voulu me « supprimer » comme tu dis, il l'aurait fait depuis un sacré moment. Enfin, je suppose.

— Ça, tu n'en sais rien, il aime peut-être jouer avec toi. Après tout, on ne connaît rien sur les vampires, et le peu de films que j'ai vus n'a rien fait pour améliorer leur réputation. Mince, tu vas réellement y

aller, alors ?

— Il le faut ! Je n'ai pas le choix ! En plus, tu sais comme je mens, on s'en aperçoit tout de suite, je ne peux pas jouer la comédie plus longtemps.

— Je ne sais vraiment plus quoi dire. Et si tu t'étais plantée et qu'il te riait au nez ?

— Au pire, il me prendra pour une débile, mais avec les preuves que j'ai, ça m'étonnerait beaucoup, affirmai-je, sûre de moi.

Elle me dévisagea un instant.

— Mais comment peux-tu être aussi calme après une telle découverte ?

— Je ne le suis qu'en apparence, crois-moi. Mais en fait, je ne réalise pas encore tout ce que ça implique. Et puis, je suis surtout soulagée de ne pas être folle dingue.

— Pfff... je sais d'avance que je ne vais pas fermer l'œil de la nuit, rien qu'en imaginant à tout ce qui pourrait rôder dehors !

— Je suis désolée, compatis-je.

— Non parce que si les vampires existent vraiment, y a quoi d'autre encore ? Ça y est, en fait je ne dormirai plus jamais de ma vie. Je pense que je vais essayer de réviser un peu mes cours, histoire de me sortir « ça » de la tête.

— Très bien, je vais me mettre un pansement et ensuite j'irai me coucher, il faut que je sois en pleine forme demain, des fois que je doive m'enfuir au pas de course, raillai-je.

— Au secours ! Elle me fera mourir d'inquiétude avec ses histoires à coucher dehors...

Je me levai pour aller chercher de quoi me soigner.

— Bonne nuit Sab.

— Bonne nuit...

Je me rendais bien compte que pour elle, il était difficile d'admettre la réalité, et de plus elle devait se faire beaucoup de soucis pour moi, je la comprenais. À sa place, j'aurais sûrement réagi comme elle.

Et pour la première fois depuis des mois, je pus enfin dormir convenablement sans prendre mes cachets, alors que je l'avais vu, ce soir-là.

Le lendemain matin, je rassemblai mes dessins et mes photos instantanées en les glissant dans une pochette en plastique et les rangeai soigneusement dans mon sac pour me préparer à me jeter dans la gueule du loup le soir même. J'avais également prévenu madame Crausaz que je n'assisterais plus aux séances, car elles m'étaient maintenant devenues inutiles, à mon avis.

Plus la journée avançait, moins j'avais envie d'aller me suicider à la biblio, je passai la moitié du temps aux toilettes tellement j'étais

anxieuse, Marlène s'était même inquiétée. Combien de fois je m'étais demandée si j'allais me dégonfler le soir venu. Ensuite, l'heure de la fermeture étant arrivée, je rejoignis enfin la bibliothèque. J'avais un plan. L'inviter à boire un verre dans un endroit public et le confronter à mes preuves. Alors, ça paraissait vraiment idiot sur le moment, mais qu'avais-je comme autre choix ? L'attirer dans une rue sombre ou en pleine forêt par surprise, faire mon numéro de : « hey, je sais qui tu es » et après me faire bouffer toute crue ? Non, c'était un plan débile. Le faire venir chez moi en présence de Sab ? Jamais la pauvre ne tiendrait le coup. Alors oui, mon embuscade paraissait très conventionnelle, mais c'était la réalité, ce n'était pas un des romans que je lisais, même si le contenu de cette histoire s'en rapprochait beaucoup, il fallait que je garde mon sang froid.

Je n'avais jamais mis aussi longtemps pour parcourir cent mètres. Par contre, si mon cœur avait dû marcher à ma place, j'aurais gagné la médaille d'or dans cette discipline. Je ne pouvais pas me calmer, j'étais à la limite de l'hyperventilation. Il fallait donc que je m'arrête un instant pour reprendre le contrôle de mes émotions, je tremblais comme une feuille, ça ne faisait pas très « cool attitude ». Et puis maintenant, la porte se trouvait juste devant moi. Je n'avais plus le choix à présent, je devais rentrer, être forte et finalement lui avouer toute la vérité, ou pas. Je fis demi-tour pendant dix mètres, puis me ravisai enfin. Sans plus attendre, je pénétrai les lieux en essayant de penser à tout autre chose, à des souvenirs d'école ou aux vacances chez ma grand-mère pendant l'été.

J'étais assise à une table avec « Le salaire de la peur » et je tremblais toujours, accompagnée de mes palpitations. Je terminais le premier chapitre, quand je vis arriver depuis le fond de la salle l'être magnifique à la peau lactescente, sa longue chevelure qui épousait à la perfection les courbes fines de son visage angélique. Tandis que j'observais sa démarche si gracieuse, tel un loup traquant sa proie en pleine forêt, ses émeraudes pénétrantes se posèrent sur moi.

— Alors, tu as changé d'avis pour le polar ? commença-t-il.

Je dus me faire violence pour redescendre sur terre, juste le temps d'absorber son regard avant de détourner mes yeux de lui.

— Oui. J'ai opté pour celui-ci, pour finir, répondis-je, toujours aussi tremblante.

— Bon choix.

Je parcourus la couverture de mon livre quelques instants, puis je repris la parole.

— J'ai quelque chose à te demander, bredouillai-je maladroitement.

— Je t'écoute.

— Pourrais-je te voir après ton travail, pour boire un verre, par exemple ?

Super, rien n'était sorti comme je le voulais, maintenant il devait croire que j'essayais de lui filer un rancard.

— Oui, bien sûr, avec grand plaisir, répondit-il.

— Cool alors, balbutiai-je, sous le choc de sa réponse, je ne pensais pas qu'il serait si enjoué à l'idée de boire un pot avec moi.

— Je vais voir avec madame Bergmann si je ne peux pas partir plus tôt ce soir. Je n'ai pas beaucoup à faire, expliqua-t-il.

— D'accord, je t'attends.

— À tout à l'heure, me lança-t-il en se dirigeant vers la réception.

Durant cette unique heure d'attente, je faillis m'enfuir cinq fois en douce tant j'étais paniquée. J'avoue qu'en prenant la décision de le confronter, j'allais foncer tout droit dans un mur, c'était seulement à ce moment que je me réveillai et réalisai ce que j'étais sur le point de faire. Sabrina avait raison, j'étais bel et bien suicidaire. Je devais partir d'ici avant qu'il arrive, et tant pis pour ses beaux yeux verts, je tenais trop à ma vie.

— Je suis prêt, fit-il en se présentant en face de moi. *Ah mince. Trop tard, je suis cuite.*

Je ne pouvais plus faire marche arrière, j'avais pris trop de temps à me réveiller.

Il portait un blouson en cuir noir. Nom d'une pipe, il fallait que je me calme. Je n'avais besoin que d'une seconde pour le regarder et voilà que j'étais littéralement partagée en deux. D'un côté, je fondais rien qu'en jetant un œil sur l'être le plus parfait que j'avais jamais vu et de l'autre, j'avais une trouille monstre de finir exsangue, abandonnée dans un caniveau.

— Tu as fait vite, répondis-je, nerveuse.

— Je ne voulais pas te faire patienter jusqu'à vingt-deux heures...

— Eh bien merci, mais j'aurais attendu le temps qu'il fallait, rétorquai-je.

— Alors, partons, déclara-t-il.

Nous sortîmes du bâtiment et descendîmes les escaliers qui nous amenèrent au Flon.

— Où aimerais-tu aller ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dans un café ou un bar, ça m'est égal. *Pourvu qu'il y ait du monde, beaucoup de monde.*

— Je connais un coin, pas très loin.

— Je te suis, dis-je, encore très intimidée et décontenancée.

Je profitai de chaque moment qu'il regardait ailleurs pour étudier la forme de son visage, la texture de sa peau, j'étais très intriguée par cette blancheur nivéenne, je ne pouvais m'en détacher des yeux. Il était décidément trop parfait pour être humain, je le savais maintenant.

Nous arrivâmes devant un café, genre « new design » sympa, et le plus important, c'était qu'il y avait des gens, donc nous ne serions pas seuls ! Je n'avais jamais été aussi contente de voir un endroit bondé. Oui, il y avait une première fois à tout.

Il me laissa rentrer la première tout en tenant la porte d'entrée, j'en piquai un fard, car je n'étais pas habituée à tant d'attention. Je trouvai une petite table tranquille au fond de la salle pour que nous ayons quand même un peu d'intimité, sous-entendu que je ne voulais pas que d'autres personnes écoutent ce que j'avais à lui avouer.

Nous nous installâmes et une serveuse vint immédiatement prendre notre commande.

— J'aimerais un coca, s'il vous plaît, dis-je.

— La même chose pour moi, déclara-t-il.

J'étais si étonnée qu'il ait commandé une boisson qu'il me demanda pourquoi je faisais cette tête.

Les vampires pouvaient-ils boire autre chose que du sang humain ?

— Je m'attendais à ce que tu prennes une bière, comme les autres gars, balbutiai-je pour camoufler ma véritable réaction. *Quelle idiote !*

— Pas ce soir, le coca va très bien. Cela me fait plaisir de passer un moment hors de la bibliothèque avec toi.

— Ah oui ? C'est vrai, c'est sympa, bredouillai-je, à nouveau surprise par son entrain.

— Mais tu me sembles soucieuse. Tout va bien ? s'inquiéta-t-il en remettant ses lunettes à leur place à l'aide de son index.

— Oui, en effet, je me sens un peu paumée ces derniers temps, avouai-je.

— Veux-tu me raconter ?

Je pris cette fois mon temps pour choisir mes mots avec soin et inspirai longuement, avant de commencer ma descente aux enfers.

— En fait, c'est de toi que j'aimerais parler.

Je devinai un sourire illuminer son visage de pierre. Je me détournai de son regard rivé sur moi pour pouvoir continuer dans mon élan sans dire n'importe quoi, n'importe comment. Je trouvais que fixer ma tranche de citron flotter dans mon verre était une bonne alternative.

— Tu veux parler de moi ? Et à quel sujet ? demanda-t-il, médusé.

— Eh bien, pour commencer, si je me trompe tu auras le droit de te foutre de moi, mais comme je suis certaine d'avoir raison, je vais me lancer. Je crois que tu n'es pas la personne que tu prétends être. Je sais que tu n'es pas étudiant à la fac de droit. J'avais attaqué la partie facile en repensant au jour où j'avais interrogé la moitié des étudiants à son sujet. C'était maintenant que ça allait se corser.

— Continue, dit-il, l'air attentif.

Je lui jetai juste un coup d'œil pour évaluer sa réaction et comme je voyais qu'il ne paraissait guère étonné, je retournai sur ma tranche de citron tout en poursuivant ma théorie.

— Je pense aussi que tu ne t'appelles pas Alex, mais Tristan Delarque.

Je remarquai qu'il me fixait au moment où je le sondai à nouveau. J'attendais qu'il me lance à la figure que j'avais dû recevoir un choc à la tête, mais il restait calme, il continuait d'écouter mes élucubrations.

— Et je pense aussi que tu es bien plus âgé qu'il n'y paraît.

— Et à quoi te réfères-tu pour dire que tu sais qui je suis réellement ? demanda-t-il, un brin amusé.

Ça y est ! Il se fiche de moi ! Je me suis vraiment ridiculisée pour rien...

J'avais envie de mourir ! Je décidai tout de même de répondre, ça ne pouvait pas être pire de toute façon.

— À mes rendez-vous chez le psy. J'ai pu me rendre compte qu'un des protagonistes, Tristan, te ressemblait comme deux gouttes d'eau.

— Tu as pu voir ces personnes ? s'étonna-t-il.

— Je, enfin... la fille dont je suis la supposée réincarnation les a dessinés à travers moi pendant les séances.

Je fouillai dans mon sac et sortis son portrait fait par Lyse-Anne.

— C'est très intéressant, murmura-t-il en contemplant le croquis.

Surprise par la nonchalance de sa réaction, je plissai le front.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

— Que veux-tu que je te réponde ? répliqua-t-il, c'est un dessin de moi, c'est tout, il est d'ailleurs fort joli. Quel talent...

Ce type me rendait vraiment nerveuse. Il me faisait tourner en bourrique et me prenait pour une godiche et ça, je ne pouvais pas me le permettre. Je sortis maintenant le polaroïd pris la veille et le fis glisser sur la table, il la réceptionna.

— Où as-tu eu cette photo ? s'exclama-t-il avec un soupçon d'inquiétude dans la voix, cette fois.

— Il fallait que j'en sois certaine. Alors, je suis allée la prendre sur place. D'ailleurs, j'ai cassé une fenêtre, je te rembourserai, déclarai-je en étant persuadée que c'était lui qui avait racheté la propriété. Je ne voyais pas qui d'autre l'aurait fait et laissée en l'état sans y habiter.

Je lui montrai mon pansement sur la paume de ma main.

— Tu es allée jusqu'à la « Volière » ?

Je ne répondis pas, je restai soudainement clouée sur mon siège, j'avais bien entendu, il avait bien mentionné le nom de la maison. Puis il me sourit à nouveau.

— Tu es une véritable détective !

— Tu es drôle. Alors... tu... tu ne nies pas être cette personne ? murmurai-je, tremblante.

Je ne sentais plus mes jambes.

— Non. Pourquoi le nierais-je ? De toute façon, tu l'aurais su un jour ou l'autre. Par ailleurs, je te savais proche du but. Je m'étais senti obligé hier de t'offrir un indice pour savoir où tu étais dans tes recherches. Il ne m'a pas fallu plus que ta réaction pour comprendre que tu étais au courant de tout.

Ah ouais alors, il l'avait fait exprès !

— Donc, tu es Tristan Delarque.

— Mes hommages, mademoiselle, déclara-t-il en faisant un semblant de révérence.

Ne sachant plus que dire ni où me mettre, je finis par prendre mon verre de coca et bus trois gorgées d'une traite, quoique ça n'ait pas vraiment amélioré mon état.

— J'ai l'impression que ça t'amuse de me voir comme ça, m'emballai-je, vexée.

— Un peu, j'admets qu'il est... comment, vous dites... ? Marrant de te voir rougir et bégayer à mon sujet.

Je ravalai ma salive. Était-ce le moment de m'enfuir à toute jambe ?

— Cependant, au commencement, je ne pensais pas que tu connaîtrais aussi tôt ma véritable identité, mais ceci était sans compter les dessins de Lyse-Anne.

— Alors tu es vraiment un... un...

Oh et puis zut, je ne peux pas le sortir tellement c'est irréal !

— Enfin, tu vois ce que je veux dire ? Tu as presque deux cents ans ! chuchotai-je pour éviter que les gens aux alentours n'entendent de quoi je parlais.

— Quoi ? Tu ne vas quand même pas me faire croire que tu as eu le courage ou l'inconscience de venir avec moi jusqu'ici, de m'avouer tout ce que tu as découvert sur mon existence et que tu n'arrives pas à articuler un simple petit mot de sept lettres ? railla-t-il.

Il y eut quelques secondes de silence.

— Ben, c'est-à-dire que...

Je me trouvais vraiment stupide à cet instant.

— Oh, et puis en fait, non, je ne le dirai pas. J'ai pas envie, prétextai-je comme une gamine.

Ça en devenait ridicule.

— Trouillarde.

— Je m'en fiche, je ne le dirai pas.

— Qu'est-ce qu'il y a de si difficile à dire le mot vampire ? demanda-t-il, moqueur.

Ah voilà, il l'avait dit pour moi et je sentis comme un plomb sauter dans mon cerveau. Tout s'était éteint et je ne savais plus quoi répondre.

— Tout va bien ? s'enquit-il.
— Je ne sais pas vraiment, en fait. Tout dépend si je finis six pieds sous terre ou pas à la fin de cette histoire.
— Et tu n'y avais pas pensé auparavant ?
— Si, bien sûr que oui, mais tu ne m'avais pas l'air bien méchant. Enfin, jusqu'à la confirmation de mes soupçons, marmonnai-je, tout bas.

Je détestais la façon dont il avait de me scruter. Plus rien à voir avec les regards amicaux auxquels j'avais eu droit. Là, il était en train de me sonder.

— Alors, tu me penses réellement capable de te faire du mal ?
— À vrai dire, je n'en ai plus aucune idée. Mais je compte garder tout ça pour moi, si ça peut m'aider à rester en vie.
— Et à qui voudrais-tu en parler ?

— Eh bien, mon amie Sabrina a enquêté avec moi. Elle sait tout. Néanmoins, je lui dirai que je me suis trompée et que je me suis ridiculisée devant toi. Ce ne serait pas la première fois.

— Cela pourrait être drôle, en effet. Enfin, nous verrons cela. Je te raccompagne chez toi ? fit-il en se levant de la chaise. Je n'avais même pas encore fini de boire mon verre et lui n'avait évidemment pas touché le sien. Je commençai à paniquer.

— Quoi ? Hum, tu rigoles ?
— Tu peux me faire confiance. Si j'avais voulu ta mort, crois bien que cela ferait déjà quelques mois que tu ne serais plus de ce monde. Nous étions amis jusqu'ici, non ?

Mon cœur tambourinait jusqu'aux tempes.

— Oui, susurrai-je, pas rassurée du tout.
— Alors, viens, je te ramène et je te promets de ne pas te faire de mal.

Il laissa un billet de dix francs¹¹ sur la table et se dirigea vers la sortie de l'établissement. Je le suivis à pas hésitants. Mais qu'est-ce que je venais de faire ? Dans quoi je m'étais encore fourrée ? Je tâchai de garder mon calme tant bien que mal. Comment et pourquoi avais-je accepté qu'il me raccompagne ? C'était un vampire, donc un mec supposé se nourrir du sang des humains, si l'on en croyait la légende, et j'aurais dû fuir, à la première occasion venue. Nous marchions en direction de la maison depuis un petit moment et mon cœur avait fini par s'apaiser un peu. Si vraiment Tristan ne me voulait aucun mal, je devais lui montrer que je n'avais pas peur, même si c'était tout l'opposé de ce que je ressentais à ce moment. Je pris mon courage à deux mains.

— Je peux te poser une question ? demandai-je, curieuse d'en connaître plus sur « mon passé ».
— Bien sûr.

— Comment as-tu réagi à la mort de Lyse-Anne ? Je veux dire, comment l'as-tu su ? Est-ce que c'est toi qui l'as trouvée ?

Il eut quelques secondes de silence tandis que la tristesse se lisait subitement dans ses yeux.

— Je l'ai découverte allongée sur le canapé du salon, elle était encore chaude. Elle n'était inanimée que depuis très peu de temps. J'avais senti l'odeur de mon frère sur son corps, je l'ai maudit de toute mon âme. Je souhaitais en finir et mourir à ses côtés, car sans elle je n'étais plus rien. Je me suis tailladé les veines, tranché la gorge, planté un couteau dans le cœur, mais rien ne pouvait m'atteindre, je cicatrisais au fur et à mesure. J'ai cru que j'allais devenir fou. J'étais bel et bien immortel, condamné à vivre avec cette douleur qui ne s'éteindrait jamais. J'ai pleuré sa mort toute la nuit en la tenant dans mes bras. Et le lendemain matin, le jour s'était levé et mon instinct de survie avait repris le dessus. Alors je me suis terré dans le noir jusqu'à la tombée de la nuit, et seulement ensuite, je suis parti à la recherche de son meurtrier.

— Et tu l'as trouvé ?

— Non, jamais.

— Je suis désolée, soufflai-je compatissante.

J'eus soudain un pincement au cœur de le voir souffrir encore, après toutes ces années.

Voudrais-tu connaître la version de l'histoire de Lyse-Anne ?

— J'aimerais bien, oui.

— Je te donnerai la dernière cassette quand nous arriverons chez moi, tu pourras l'écouter.

— Tes séances étaient enregistrées ? J'acquiesçai.

— Pourrais-tu toutes me les prêter, s'il te plaît ?

— Hum... oui. Je te les filerai après, répondis-je, à peine gênée par la situation.

Il s'arrêta et me fixa.

— Je te remercie, je pense que cela me fera beaucoup de bien, confia-t-il.

— Ouais. Peut-être, je l'espère.

Nous continuâmes notre chemin en descendant la rue du Petit Chêne et à force de parler avec lui, j'avais un peu repris confiance en moi, comme si j'étais en train d'oublier ce qu'il était.

— Et comment te nourris-tu ? Est-ce que tu tues des gens ? Enfin des trucs du genre, si je ne suis pas indiscrete. Non, parce que si c'est le cas, que je sache quand il faut que je pique un sprint pour ne pas finir en repas...

Il se mit à rire.

— Non ! Ce système est révolu depuis bien longtemps. J'écarquillai les yeux.

- Ce système ?
- Très vite, je me suis aperçu que je pouvais vivre en me nourrissant d'animaux.
- Ah oui, juste ! Le cerf de la forêt, me rappelai-je.
- Oui, dit-il, un peu embarrassé. Enfin, je suis passé par plusieurs étapes. J'ai beaucoup voyagé durant ces deux siècles et j'ai eu ma vague « justicier » pendant un temps, si je puis dire.
- Justicier, hum, c'est-à-dire ? demandai-je en haussant un sourcil interrogateur.
- Je filais des meurtriers, des violeurs et des pédophiles. Avec moi, dans le coin, ils ne faisaient pas de vieux os.
- Ah oui, je comprends mieux le sens du mot, bien que ça fasse un peu comics : « un vampire justicier ». Comment savais-tu ce qu'ils étaient ?
- Je ressens les auras des humains. Je sais si ce sont de bonnes personnes ou pas. Je connais leur vice caché, expliqua-t-il.
- Tu lis dans les pensées des gens ? demandai-je, horrifiée.
- Si c'était le cas, j'en connaissais un qui devait se rouler par terre en m'écoutant penser.
- Non. Je ressens juste les auras, c'est déjà pas mal pour un vampire de mon âge.

Ouf ! J'ai eu chaud, là !

- Et moi, je suis une bonne personne ?
- Tu possèdes la même âme que Lyse-Anne, c'est pour cela que je suis revenu ici. J'étais en Indonésie, il y a quelques mois, lorsqu'un jour j'ai ressenti l'aura de Lyse-Anne pour la première fois depuis deux cents ans. C'était impossible, et pourtant elle était à nouveau dans ce monde. Je l'ai cherchée, je me rapprochais de semaine en semaine, et puis un soir, je t'ai vu à Lausanne rentrer dans une bibliothèque. Tu étais semblable à elle, sans l'être, toutefois. C'est très difficile à t'expliquer.
- Il y a quelques mois, tu dis ? C'était quand, tu te souviens plus ou moins ?
- Septembre, il me semble. Oui, c'était en septembre.
- Après mon accident, donc. C'est là que j'ai commencé à avoir ces cauchemars et ma vision. Il doit sûrement y avoir un rapport.
- Je pense que tu as raison, car je ne l'avais pas sentie auparavant. Il fallait que je sache qui tu étais, et c'est pour cela que j'ai trouvé cet emploi d'étudiant, pour pouvoir t'approcher afin d'en apprendre plus sur toi. Au début, je n'avais pas l'intention de prendre contact directement avec toi, et puis tu m'es rentré dedans, comme vous dites. Ensuite, nous avons sympathisé et tu m'as raconté cette histoire de réincarnation et je reconnais que cela m'a énormément perturbé,

d'ailleurs cela m'a pris quelques jours pour m'en remettre. Je n'arrivais pas à y croire.

— Je commence à comprendre beaucoup de choses. C'était alors bien moi qui t'avais mis dans un tel état.

— Oui. Je l'avoue. Et je redoutais aussi que tu ne découvres qui j'étais vraiment. Et puis j'ai réfléchi et je me suis rendu compte que si je voulais mieux te connaître, tu apprendrais forcément la vérité à un moment ou à un autre.

— Tu ne crains donc pas que je divulgue tout ?

— Non, tu ne le feras pas. Je le sais. Je te fais confiance. *Ah bon ? Bah, c'est plutôt pratique ça !*

— Pour en revenir à mon mode de nourriture, j'ai un stock de poches de sang humain chez moi. Enfin, j'ai eu quelques soucis au début, à mon arrivée ici, car ma cargaison est parvenue avec trois semaines de retard.

— Qu'as-tu fait, alors ? Tu étais au régime ?

— Si on veut. J'ai dû me contenter de ce qui s'offrait à moi dans la région et vu que les dangereux criminels ne courent pas les rues...

— Et qu'est-ce qui s'offrait à toi dans la région ? l'interrompis-je, sans espérer une réponse qui me satisferait.

— Des chats, des chiens et même des rongeurs. Il faut dire que les animaux sont moins nourrissants que le sang humain, donc j'ai dû chasser assez souvent pour pouvoir me rassasier.

— Je n'y crois pas ! m'exclamai-je. C'est toi le « catnappeur » !?

— Le quoi ?

Il fut pris d'un fou rire nerveux. Je dus donc attendre un moment qu'il ait fini de se fiche de moi comme un tordu, avant de lui expliquer ce que j'appelais « le catnappeur ».

— C'est le mec qui a fait la une des journaux pendant un mois, des chats et des chiens disparaissaient dans la nature et on ne les a jamais retrouvés ! Rahh, t'es dégueu quand même ! m'exclamai-je, dégoûtée. Il y a des forêts pas loin. T'avais qu'à te servir !

Si Sab était au courant de ça...

— Je le sais bien, mais je n'avais pas d'autre choix. Je n'avais pas le temps de courir après des renards et des écureuils. De plus, je ne pensais pas que les disparitions d'animaux feraient la une des journaux ici. Là était mon erreur.

— Bienvenue en Suisse, le pays où rien ne se passe ! Mais en effet, quelle grosse erreur, beurk ! Ces pauvres toutous. J'ai encore une question, elle est assez importante, insistai-je.

Il fallait avouer qu'elle me brûlait les lèvres depuis un bon moment, celle-ci.

Il se planta en face de moi, ses yeux interrogateurs rivés sur les miens et attendait ma question de pied ferme.

— Est-ce que je dois avoir peur de toi ? murmurai-je.
— Tu pourrais, effectivement. Après tout, je suis un être dangereux pour les chats et les chiens !

Ouah, l'humour de monsieur le vampire.

— Ouais. Et les souris. Bref, je suis sérieuse.

— En théorie et pour être honnête, je pourrais utiliser mon charisme et mon magnétisme puissant pour t'avoir sous mon emprise si je le voulais, car je suis un prédateur et tu es la proie, expliqua-t-il. Je peux aussi influencer les esprits ou faire partager mes pensées.

Le mot « prédateur » me glaça le sang, je restai figée. Je me rappelai soudain, la fameuse soirée grunge où j'étais persuadée m'être retrouvée sur la piste de danse avec lui. Finalement, je n'aurais donc pas rêvé ce moment si étrange et sensuel ?

— Mais nous sommes au XX^e siècle, beaucoup de choses ont évolué depuis, et nous ne pouvons plus nous permettre de faire n'importe quoi qui risquerait de nous faire découvrir au grand jour. Certains mortels connaissent la vérité, nous devons à tout prix rester discrets.

— Certains mortels ? Mais qui ?

J'étais de plus en plus curieuse sur le sujet oubliant presque qu'il pourrait m'arracher la gorge s'il le voulait.

— Je crois que tu as eu assez d'émotions fortes pour ce soir, tu ne penses pas ?

— Je sais, oui, admis-je, mais j'ai tant de questions à te poser...

— Nous avons tout le temps. Demain est un autre jour. Nous traversâmes la gare pour descendre sur Montchoisi, nous étions bientôt arrivés.

— Y a-t-il beaucoup de vampires dans le monde ?

— Tu n'en auras jamais assez, n'est-ce pas ?

— S'il te plaît, juste celle-là, insistai-je. J'avais trop soif de savoir.

— Il y en a quelques-uns, en effet, mais tu ne dois pas les craindre, plus maintenant. Enfin, pour la plupart. Mais comme je te l'ai dit, je te raconterai la suite, demain.

Nous arrivâmes bien trop tôt devant mon immeuble et Sab était à la fenêtre en train d'arroser ses géraniums.

— Reste ici, je vais te chercher les cassettes.

Je montai les escaliers en vitesse et débarquai dans l'appart en me ruant dans ma chambre.

— Alors ? s'impatiente Sab. Comment ça s'est passé ?

Je ne lui répondis pas et sortis de la maison avec mes enregistrements en main dans un sachet en plastique.

— Tiens, elles sont toutes là, je les ai numérotées. Ne les perds pas, surtout.

— Ne t'inquiète pas, tu les reverras demain dans le même état.

Il s'approcha de moi et murmura à mon oreille. Je sentis son souffle

frais me chatouiller la gorge.

— Ton amie est quelqu'un de bien, elle ne dévoilera rien à mon sujet.

— Quoi ? Comment tu le sais ? Tu as pu ressentir son aura jusqu'au troisième étage ? m'exclamai-je en me reculant d'étonnement.

— Oui. Et c'est une fille tout aussi curieuse que toi. Je pense que si tu lui caches la vérité, elle te questionnera, et si tu ne lui dis pas ce qu'elle veut entendre, elle va me pister, comme tu l'as fait, alors autant que tu lui avoues tout de suite, et l'affaire sera réglée.

Je jetai encore un œil au troisième et Sab était toujours là, en train de nous épier. Elle nous fit signe de la main avec un grand sourire rempli de sous-entendus. *Ah ! Celle-là...*

— Bah ça alors, il me semble que tu la connais bien, ma copine. Je n'aurais pas dit mieux...

— Je te l'ai dit, cela fait partie de mes facultés. Il faut que je te quitte, à présent. À demain.

Il déposa un baiser de glace sur ma joue si doucement que je faillis partir dans les rosiers plantés derrière moi. C'était la première fois que j'avais un contact direct avec sa peau. Il avait toujours fait attention à ne jamais me toucher jusque-là. Puis, il fit demi-tour et s'éloigna de moi.

— À demain ! lançai-je, encore complètement à l'ouest.

XVII

Le monde caché

Je fermai la porte d'entrée à clé et restai collée contre elle quelques secondes, le cœur battant la chamade.

— Bon, je veux savoir comment ça s'est passé, s'impatienta Sab en se ruant vers moi.

— Je l'ai fait. Je l'ai fait et je suis toujours en vie, m'exclamai-je.

— Tu t'es rendue ridicule devant lui, c'est ça ?

Je pris un moment pour répondre, le temps de redescendre sur Terre, car dans le feu de l'action, j'étais comme dans un autre monde.

— Pas du tout. Il n'a même pas essayé de nier. Ses sourcils se soulevèrent subitement.

— Ne me dis pas que tu avais vu juste ?

Je quittai enfin la porte pour me vautrer sur le canapé, encore emmitouflée dans mon manteau. Sab me suivit à la trace et m'imita.

— Et comment a-t-il réagi quand tu lui as tout avoué ?

— Ça l'a plutôt amusé.

— Amusé ? Mais tu veux rire ? Alors, il t'a vraiment dit qu'il était un vampire ? s'exclama-t-elle effrayée.

— Plus ou moins, oui, admis-je en repensant à cette situation rocambolesque.

Je commençai un récit assez détaillé du déroulement de la soirée.

— Ouah, je crois que je suis en train de tomber amoureuse... me confia-t-elle, rêveuse.

— T'es suicidaire ou en manque ? Je te rappelle que c'est un vampire, et puis je ne t'ai pas tout raconté. Après, cela m'étonnerait que tu le trouves encore aussi craquant.

— Dis toujours, de toute façon, c'est après toi qu'il en a, alors, maugréa-t-elle.

— Comment t'expliquer ça ? Hum... Tu te souviens du « catnappeur » ? commençai-je, le plus délicatement possible.

— Ouais... répondit-elle, méfiante. Ne me dis surtout rien, je sens que je vais le regretter.

— Ben, c'est lui, avouai-je en me cachant le visage avec les mains pour me protéger de sa réaction.

— C'est lui, quoi ? insista-t-elle.

— C'est lui, le catnappeur, articulai-je, de manière exagérée.

— Quoi ? hurla-t-elle. Mais il en a fait quoi de ces pauv... Puis elle réalisa.

— Oh ! quelle horreur, c'est dégueu ! Je sens que je vais vomir.

— Je t'avais prévenu.

— Mais pourquoi il fait ça ? demanda-t-elle, révoltée.

— Il n'avait pas le choix, comme je te l'avais précisé, d'habitude il se nourrit de poches de sang humain, mais quand il est arrivé dans le coin, sa cargaison est venue avec trois semaines de retard, expliquai-je.

— Mouais... En attendant, il ne met pas un pied dans cet appart, je tiens à mon chat ! ordonna-t-elle, ce qui me fit rire.

— Elle ne risque rien, ta Zoé. Et par ailleurs, je n'ai jamais dit qu'il passerait ici un jour.

— Nous en reparlerons plus tard ! Tu comptes le revoir ?

— Oui, demain soir. J'ai plein d'autres questions à lui poser et puis il doit me rendre les cassettes.

— Tu les lui as filées ? Pourquoi ?

— Il me les a demandées parce qu'il était inquiet de savoir dans quelles circonstances Lyse-Anne était décédée.

— Oui, alors je ne sais pas vraiment si elles vont le rassurer, tes cassettes. Et à part ça, tu comptes faire quoi avec lui, jouer au scrabble, peut-être ?

Elle se mit à ricaner comme une adolescente.

— Je n'en sais rien, je verrai bien. Je ne pense pas qu'il représente un danger pour nous. Sinon, je ne serais pas là, avec toi, ce soir. Mais bon, on ne sait jamais, rester prudente ne me fera pas de mal.

— Tu as sans doute raison, reconnut-elle, mais ne baisse pas la garde, car j'ai remarqué depuis ma fenêtre qu'il avait l'art de te troubler facilement !

— Je sais, oui ! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point.

— Je me suis fait ma propre idée. Déjà quand on le croyait normal, il te mettait dans des états pas possibles, alors je n'ose même pas penser maintenant que tu le connais un peu mieux ! Enfin, je voudrais juste te demander un petit service.

— Vas-y.

— Pourrais-tu rester avec moi cette nuit ? Avec ta présence, je pourrais éventuellement envisager l'idée de dormir.

— Accordé.

— Parce que cette histoire, c'est bien joli. Mais depuis aujourd'hui, on sait qu'il n'y a pas que des vilains humains qui rôdent dans le noir. Et je ne veux même pas imaginer le reste.

— Je suis tout à fait de ton avis, ce n'est pas rassurant du tout.

Le lendemain soir, après le boulot, je courus directement à la

bibliothèque pour retrouver, non pas Alex, mais Tristan.

Je fis un tour global de l'établissement, mais ne le trouvai pas. Je rejoignis madame Bergmann à la réception pour me renseigner auprès d'elle.

— Je suis désolée, mais il a téléphoné il y a une heure environ pour m'avertir qu'il démissionnait. Dommage, c'était un sympathique jeune homme. Heureusement pour moi que j'ai des candidatures d'étudiants en réserve !

— Merci, répondis-je, déçue.

Où allai-je le trouver dorénavant ? Était-il parti pour de bon, maintenant que je connaissais son passé ? Je le maudissais. Je sortis en trombe du bâtiment. Tristan apparut devant moi à la porte l'entrée et me fit sursauter.

— Mais tu veux ma mort ? Tu m'as foutu une de ses frousses ! fulminai-je en me tenant la poitrine.

— Désolé, mais je pensais bien te trouver ici.

— Pourquoi tu as démissionné ? Je croyais que tu t'étais fait la belle, moi !

— Je n'avais plus besoin d'être à la bibliothèque pour te voir, et un véritable étudiant en manque d'argent sera bien heureux de reprendre ma place.

— C'est vrai, tu as raison. N'empêche que tu aurais pu m'avertir, ronchonnai-je.

— Et si nous allions faire un petit tour du côté d'Ouchy ? suggéra-t-il, pour détourner le sujet.

— Comme tu veux ! Mais il fait un peu froid, non ?

— On a qu'à prendre la ficelle, proposa-t-il.

Je fis la moue, car il ne savait pas que je n'aimais pas trop ce mode de transport.

— Je préfère marcher... avouai-je. Mais c'est bon, il ne fait pas si froid que ça, finalement.

— Alors, allons-y !

Nous étions en chemin quand je me souvins des cassettes.

— Tu as pu écouter les enregistrements des séances ? demandai-je.

L'expression de son visage changea subitement, comme le portrait peint il y a des siècles par Lyse-Anne, il était redevenu le Tristan déprimé avec le poids du monde sur ses épaules.

— Oui, en effet, je les ai même écoutées deux fois. J'ai compris beaucoup de choses grâce à ces cassettes. J'ai vraiment été un imbécile avec tous mes proches. Et surtout avec Geneviève. Je n'ai jamais su qu'elle était à ce point malheureuse avec moi. Je n'ai été qu'un égoïste en voulant respecter ma promesse faite à mon père, qui en fait ne méritait même pas que je la tienne. Mon frère a eu raison de me haïr. Et je l'ai détesté durant toutes ses années d'avoir enlevé la vie

à Lyse-Anne, car je pensais qu'il l'avait fait pour se venger de moi. Alors qu'en fait, il l'a juste gardée pour lui, par jalousie. Ce n'en est pas plus pardonnable, mais je me suis fourvoyé une fois de plus sur ses intentions. Si tous ces malheurs se sont abattus sur ma famille, c'est entièrement ma faute. Et le pire, c'est que je ne peux rien faire pour revenir en arrière.

— Et si tu retrouvais ton frère ? suggérai-je. Peut-être qu'après toutes ces années, il ne t'en veut plus.

— Jamais je ne ferai une chose pareille. Je n'ai pas dit que je lui pardonnais ses actes, je pourrais le massacrer si je l'apercevais ! tonna-t-il en me fusillant du regard, comme enragé.

— Ouh là ! Calme-toi, fis-je en me reculant de deux pas. Je n'ai rien fait, moi...

Il s'arrêta en chemin quelques secondes, puis ses yeux s'adoucirent.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur, mais je n'aime pas parler de mon frère. Ça me met hors de moi.

— Je l'avais bien compris. Si on causait d'autre chose, alors ? suggérai-je, embarrassée.

— Bonne idée. Tu avais des questions à me poser, je crois, non ?

— Oui, en effet. J'ai envie d'en savoir plus sur les vampires. Par exemple, qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui reste dans le domaine du mythe ?

— Je t'écoute, fit-il en regardant droit devant lui.

— Hier soir, tu m'as dit que tu t'étais terré le jour avant de partir de Chardonne, donc vu que je ne t'ai vu jusqu'à maintenant que la nuit tombée. Je suppose que toi et le soleil n'êtes pas vraiment copains, je me trompe ?

— Non, tu as bien deviné, je ne supporte pas la lumière du jour, mais il y a des anciens sur qui les rayons n'ont plus d'effet. Ceux qui ont passé cinq cents ans vivent en journée, du moins ils le pourraient.

— Comment ça se fait ?

— Tout commence par la modification des gènes chez l'être humain quand son organisme a été infecté par le sang d'un immortel lors d'une transformation.

— Une transformation ? l'interrompis-je.

— Oui, le vampire va aspirer une grande partie du fluide vital de l'humain pour recycler son sang en quelque sorte. L'hémoglobine avalée par l'immortel n'ira pas dans son système digestif, mais se fondra dans le moindre recoin de son corps. Ensuite, il lui fera boire son sang qui sera génétiquement modifié par son organisme, ce qui va provoquer la mutation chez le mortel qui va durer un jour et demi environ, cela dépend des individus. Et comme tu as pu l'écouter, c'est assez douloureux, car le nouveau sang tue tous les tissus vivants et les intoxique avant de les régénérer. Après cette modification, les organes

et les tissus ne fonctionneront plus d'après le schéma biologique d'un humain normal, et il y aura des effets inattendus dus à des réactions chimiques en chaîne, telles les molécules porphyrines qui transformeront les rayons de la lumière du soleil en énergie nocive. Mais avec le temps, c'est-à-dire des siècles d'existence, l'organisme s'immunise contre ce qu'on appelle la photodermatose. Mais les anciens ont tant eu l'habitude de vivre la nuit qu'ils n'ont pas changé leur mode de vie.

J'étais impressionnée.

— Comment sais-tu tout ça ? m'exclamai-je.

— Des recherches poussées ont été menées.

— Mais, tu dors le jour ?

— Oui, enfin, je ne suis pas obligé, mais le repos régénère notre enveloppe corporelle. Par exemple, si je décide de me couper les cheveux ce soir, ils vont repousser à la longueur que j'ai actuellement pendant mon sommeil. Après la transformation, notre corps et notre jeunesse demeurent figés dans le temps pour l'éternité.

— C'est passionnant, et les histoires d'ail et de pieux dans le cœur, de crucifix et d'eau bénite, ça marche ?

— Non, tout cela reste du domaine du mythe ! Comme le cercueil, jamais, ô grand jamais, on ne me fera dormir dans cette chose-là ! commenta-t-il en rigolant.

— Je te comprends, ça ne doit pas être top confort. Alors, les stores fermés, les rideaux devant, et ça suffit ?

— Tout à fait.

— Et votre origine, tu la connais ?

— Pour faire court, d'après certaines recherches, mais tous les historiens ne sont pas d'accord là-dessus, cela remonterait à des temps très anciens. Un démon nommé Saphraël, avide de pouvoir, aurait possédé un petit enfant dans l'intention de constituer une armée contre Satan et ainsi régner sur le monde des humains par la guerre et la destruction. L'apparence du garçonnet aurait été très pratique afin d'attirer les hommes vers lui pour ensuite prendre leur sang et les transformer, et enfin, élever ces pauvres gens au rang de soldats sanguinaires. Il en a fait ce que nous appelons aujourd'hui des vampires. Mais selon la légende, Satan aurait eu vent de ce qui se tramait contre lui et aurait anéanti son vassal par surprise, laissant une centaine d'immortels orphelins sur Terre. Il y a très peu de récits retrouvés à ce propos, et les textes faisant référence à ce sujet sont rarement complets. Cependant, les recherches continuent toujours. On dénote toutefois une certaine similitude entre Saphraël et le Dieu grec Arès, souverain de la guerre et de la discorde, fils détesté de Zeus, par sa soif de carnage et de pouvoir. Mais si Saphraël était une vile créature des enfers, il était néanmoins d'une grâce époustouflante, tel

que l'on pouvait trop aisément le confondre avec un archange du ciel. Seules ses ailes de corbeau trahissaient son ascendance. Selon les écrits, les immortels seraient tous dotés de son indécente beauté originelle. Ce qu'il me racontait était fascinant, j'aurais voulu que cette soirée ne s'arrête jamais, je ne sentais même plus le froid qui s'acharnait sur moi.

— Comment sais-tu tout ça ? Tu m'as l'air bien renseigné, demandai-je.

— J'ai beaucoup voyagé et je me suis posé les mêmes questions que toi, expliqua-t-il.

— Mais sinon, tu n'es jamais malade ou tu ne te blesses jamais ?

— Non, je suis immunisé contre affections humaines, comme je te l'ai dit, notre schéma biologique est différent du vôtre. Attends, je vais te montrer. As-tu quelque chose de coupant sur toi ?

— Hum, oui. J'ai mon canif avec moi. Pourquoi ?

— Sors-le, tu verras bien.

Je fouillai dans mon sac, bourré de choses complètement inutiles, jusqu'à ce que je tombe sur mon couteau suisse.

— Voilà.

— Non, ouvre la lame et tranche-moi la paume.

— T'es pas fou, non ? Je ne vais pas faire ça !

— Vas-y, je ne risque rien, assura-t-il en me tendant sa main.

Alors, je m'exécutai. D'une main, je tins la sienne glacée, puis de l'autre j'essayai d'enfoncer la lame. Or, elle glissa sur sa chair sans jamais la transpercer.

— Nom de... !

— Et ce n'est pas tout, donne-le-moi, à présent.

Il me le prit des mains et fit de même sauf qu'à l'inverse de moi, sa peau se fendit comme si on le plantait dans du beurre.

— Comment as-tu fait ? paniquai-je. Ça va saigner, il faut arrêter l'hémorragie !

Une fois le couteau retiré, la plaie se referma instantanément, à l'instar d'un tour de magie.

— Pas besoin, ne t'inquiète pas.

— Je n'en crois pas mes yeux ! Mais comment est-ce possible ? Avec moi, tu étais aussi dur que du béton !

— Ma force est beaucoup plus puissante que la tienne, avança-t-il. C'est pour cela. Et par ailleurs, tous mes sens sont hyper développés comme l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher...

— Hallucinant...

— Cela me fait du bien de pouvoir parler de tout ça avec toi. Mes conversations avec les humains se font rares et très limitées. Avec toi, je me sens à l'aise. Et tu ne t'es pas enfui en courant lorsque j'ai confirmé tes doutes à mon sujet. C'est plutôt une bonne nouvelle.

— Je comprends...

Nous arrivâmes enfin au bord du lac. Le ciel était dégagé, je pouvais apercevoir la constellation d'Orion juste au-dessus de nous, sa forme de cafetière était facile à repérer.

— J'aurais encore une question qui me trotte dans la tête depuis quelques minutes, fis-je en fronçant les sourcils.

— Oui.

— Tes lunettes, vu que tu es supposé être invulnérable, t'en as vraiment besoin ou alors tu te la joues « Clark Kent au Daily Planet » ?

— C'est une question très pertinente, je l'admets ! Si j'en porte, c'est pour paraître plus discret.

Je fis une tête où l'on pouvait presque apercevoir un point d'interrogation au-dessus de moi.

— Tu vas très vite comprendre.

Il s'assura que personne d'autre n'était dans les environs, ensuite il retira ses lunettes en fermant les yeux deux secondes, puis il les rouvrit.

— Mon Dieu ! chuchotai-je en posant ma main sur la bouche.

Ils étaient aussi clairs et limpides que du cristal mélangé à du jade, étincelants, même. Se promener en ville avec ça ne devait pas le rendre du tout discret. C'était la première fois que je le voyais sous son vrai jour. J'étais si impressionnée que mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine. Je n'arrivais pas à résister à un regard comme celui-ci. Il m'était devenu carrément insoutenable. Je détournai mes yeux pour contempler les montagnes d'en face, tandis que lui remettait ses lunettes sur le nez.

— Il existe aussi des lentilles de contact, mais je voulais essayer les lunettes pour changer.

Je le scrutai à nouveau.

— D'où te vient une couleur pareille ?

— D'une concentration de phosphore dans les iris, tout simplement, mais cela varie de la teinte de base de ceux-ci.

— Mais qui fabrique ces lentilles et ces lunettes ? Je ne me rappelle pas avoir vu tout ça sur le marché, demandai-je tout en réfléchissant.

— Elles ne sont pas sur le marché, ou du moins pas encore.

— Explique.

Il me fit signe de m'asseoir sur un banc, à quelques mètres de nous.

Nous nous installâmes, tandis que j'attendais la suite de son récit avec impatience.

— Ce sont des équipes de scientifiques composés d'humains et de vampires qui font des recherches pour rendre la cohabitation plus confortable.

— La cohabitation ? demandai-je, perplexe.

— Comme je l'ai mentionné hier, des humains connaissent notre

existence. Dans les années cinquante, le gouvernement américain s'est allié avec une dizaine d'autres pays dans le monde pour instaurer un organisme spécial de contrôle des immortels. Il se nomme l'O.M.C.H.N.H., c'est-à-dire : « L'Organisation Mondiale de Cohabitation Humains/Non Humains ». Mais le nom entier est un peu compliqué alors on l'appelle plus communément l'organisation de cohabitation.

— Donc, toutes les autorités sont au courant de votre existence ?

— Non, environ deux par continent. Ils se regroupent par zone : Les USA pour l'Amérique du Nord, le Brésil pour la partie du Sud, La France et La Grande-Bretagne pour L'Europe, L'Égypte et L'Afrique du Sud pour l'Afrique, la Russie pour l'Est et l'Orient, la Chine et le Japon pour l'Asie et L'Australie pour l'Océanie et les îles voisines. Sinon, les autres pays sont aussi ignorants que tous les simples citoyens. Le siège administratif se situe en Alaska, car le temps où le soleil se cache de la région est particulièrement important. Et puis ce sont Les USA les premiers instigateurs de ce projet.

— Mais de quoi s'occupent-ils ? demandai-je.

— Ils ont le contrôle sur tout. L'organisation se découpe en trois départements :

Le premier est le secteur administratif : il couvre la gestion des identités, un immortel ne peut difficilement rester plus de dix à quinze ans à un lieu sous le même nom sans que les gens ne commencent à se poser des questions sur l'incroyable jeunesse de leur mystérieux voisin. Donc la section s'occupe de gérer les papiers d'identité, les numéros de sécurité sociale, ou la carte AVS pour ici. Elle se charge également de faciliter des engagements en cas de demande d'emploi nocturne.

— Les vampires travaillent ? l'interrompis-je.

— J'y viens, me tempéra-t-il. À ce jour, l'organisation fait respecter l'ordre. On parle d'une cohabitation, ce qui signifie que nous ne nous nourrissons pas à la source, pas de meurtre. Nous ne touchons pas aux humains. Les immortels sont soumis à un règlement assez strict sans quoi ils le regretteraient amèrement. Je vais te faire part des points les plus importants, d'ailleurs j'ai déjà enfreint le premier en te révélant qui j'étais réellement :

- a. Garder le secret à tout prix sur l'existence des Non-Humains. C'est comme cela qu'ils nous appellent.
- b. Interdiction de s'abreuver d'êtres humains, morts ou vivants soient-ils.
- c. Ne pas enlever le traceur : tous les vampires répertoriés ont une puce électronique à la base de la nuque pour pouvoir les tracer n'importe où, n'importe quand.

- d. Ne pas rester plus de quinze ans dans la même région.
- e. Se nourrir à base de poches de sang humain synthétisé fournies par l'organisation uniquement.
- f. S'intégrer au monde des mortels, se fondre dans le décor.
- g. Ne pas transmettre son sang à un humain afin de procéder à une transformation.

Voilà pour les plus importants, m'expliqua-t-il.

— Je trouve que c'est bien compliqué tout ça, ils ne vous laissent pas souffler !

— Je sais, mais, je préfère nettement être répertorié. Au moins, si je suis le règlement à la lettre, on me fiche la paix. Donc, je disais, les vampires fichés se font livrer chaque mois des poches de sang en contrepartie d'une rétribution de cent francs environ. Avant, quand les vampires chassaient, ils s'appropriaient les richesses de leurs victimes et devenaient très vite à l'aise financièrement. Maintenant, un jeune immortel marqué doit se trouver un emploi nocturne pour gagner sa vie, comme vigile par exemple ou taxi, c'est pour cela qu'il sera aidé par l'organisation qui lui facilitera ses embauches. Moi, j'ai eu de la chance d'avoir une assez grande fortune du temps de mon vivant que j'ai pu faire fructifier à la banque. Je suis fort heureusement assez indépendant.

— Eh bien ! Et pour ceux qui ne sont pas répertoriés ?

— Pour ceux-là, il y a le deuxième secteur qui, lui, est basé à Londres. Celui de la défense et de la justice, il fonctionne un peu comme une police. L'administration donne les dossiers des infractions de territoire si les immortels ne changent pas de région après le délai écoulé, grâce au traceur. Ensuite, cette division veille à ce qu'il n'y ait pas de transgression en tout genre dans le monde : meurtre, ou alors un humain mis au courant de leur existence. Ils envoient ainsi des agents appelés « chasseurs », d'où le terme chasseur de vampire dans la littérature ou le cinéma, pour faire le grand ménage.

Et puis il y a la traque des immortels non répertoriés qui se nourrissent encore « à l'ancienne ».

— Et que leur arrive-t-il quand ils se font avoir par les chasseurs ? demandai-je, toujours aussi attentive.

— C'est là qu'intervient le troisième secteur : le scientifique ou selon la rumeur, le militaire.

— Le militaire ? m'inquiétai-je. Je sens que je ne vais pas aimer ce qui va suivre.

— Les immortels renégats, comme ils les appellent, sont, soit supprimés directement, soit redirigés dans des laboratoires au nord de la Sibérie pour être utilisés pour des expériences. Officiellement, il a été conçu pour chercher des remèdes et des vaccins aux maladies

humaines, vu que nous en sommes immunisées, et trouver le secret de notre éternelle jeunesse. Ainsi, leur avancée scientifique et technologique est considérable, qui est, bien sûr, inconnue aux yeux de la population. Et puis, pour la partie officieuse ou militaire, des labos se cacheraient dans des sous-sols perdus en plein Sahara pour éviter les évasions, s'il y en a. Et là, je n'aimerais pas être à la place des cobayes. Ils les utiliseraient pour fabriquer des sortes de super soldats génétiquement modifiés, et je ne veux franchement pas savoir ce qui s'y passe vraiment. Il ne faut pas oublier non plus le développement des armes contre les immortels.

— Pourquoi ils feraient ça ? dis-je, horrifiée.

— Parce que si « l'alliance » semble solide, c'est seulement en apparence. Nous restons toujours des prédateurs selon la chaîne alimentaire, il suffit d'un rien et tout s'effondre. Par exemple, j'ai eu vent que des anciens en avaient assez de se soumettre comme de vulgaires chiens et qu'ils préparent leur avènement depuis au moins une décennie en recrutant des renégats pour un soulèvement dans un laps de temps assez restreint. De plus, il y a des immortels qui n'ont pas l'intention d'adhérer à la cohabitation, il y a également des humains, au sein même de l'organisation, qui ne veulent pas de notre existence. D'où le développement de l'armement. La dernière en date est en fait une balle pour armes à feu, chargée en UV A et B provoquant des éclats en atteignant la cible. Avec cela, on est certain de mourir brûlé.

— Oh mon Dieu ! lançai-je, répugnée. Ils sont fous, ces gens !

— C'est pour cela que je me frotte à eux le moins possible, et ils me fichent la paix. Cependant, je ne leur fais pas confiance, je me méfie d'eux.

Sans m'en apercevoir, je fus prise de bâillements.

— Il est tard, je te raccompagne chez toi ? proposa-t-il. Je consultai ma montre. Il était déjà minuit moins le quart.

— Mince ! Je n'ai pas vu l'heure filer, Sab doit s'inquiéter à mort.

— Tu lui as parlé de moi, alors ?

— Oui, même qu'elle n'a pas vraiment apprécié l'épisode du ravitaillement de secours, lui lançai-je en riant.

— Je m'en doute. Il faudra que je me rattrape un jour auprès d'elle.

Il se redressa et me tendit sa main, par galanterie, je suppose. Je la pris dans la mienne, ce qui me provoqua une décharge électrique glaciale dans tout le corps.

Je me levai d'un bond maladroit. Il avait dû trouver ça marrant, parce qu'un large sourire s'était dessiné sur son visage.

— Ce n'est pas drôle, râlai-je.

Nous rebroussâmes chemin tandis qu'il arborait toujours son sourire

qui avait le don de me faire rougir. Au bout d'un moment, agacée, je me décidai quand même à lui demander ce qu'il avait à sourire comme ça.

— C'est parce que tu es vraiment quelqu'un d'étonnant.

— Pour quelle raison suis-je étonnante ?

— Après tout ce que je t'ai raconté sur moi, sur les vampires et l'organisation, tu es encore là, à côté de moi. Tu n'as toujours pas fui.

— Je t'ai demandé si je devais avoir peur de toi et tu m'as répondu que non. Alors, non, je ne suis pas trop effrayée de la suite, affirmai-je.

— Et tu crois un vampire sur parole ? Il avait l'air amusé.

— Non, avançai-je, je te crois, toi.

— Tu ne devrais pas, me contredit-il.

— Et pourquoi donc ? Si tu avais voulu me vider de mon sang, je ne serais déjà plus vivante à l'heure qu'il est, je me trompe ? fis-je en me rappelant la conversation avec Sab la veille.

— Peut-être que je désire juste jouer un moment avec toi, fit-il en me dévisageant avec un air malicieux.

— Ça m'est égal, lâchai-je, sans conviction, en regardant droit devant moi.

— Tu tiens donc si peu à la vie ? s'étonna-t-il à présent. Je ne répondis pas tout de suite.

— Au plus profond de moi, je sais que je peux te faire confiance, mais je ne saurais pas dire pourquoi. C'est comme ça, avouai-je, très sérieuse. Mais je suis peut-être naïve, c'est possible.

Il paraissait touché par ce que je venais de dire. Il me regarda avec un air paisible, et son petit sourire toujours au coin des lèvres, puis il frotta sa main amicale dans mes cheveux comme si j'étais une gamine. Il garda sa main autour de mes épaules m'attirant ainsi plus près de lui, ce qui, comme à chaque fois, me donna des palpitations et des frissons. Néanmoins, je fis mine de rien pour ne pas lui montrer dans quel l'état il me mettait.

Nous nous arrê tâmes devant mon immeuble.

— Il est temps que je te laisse. Mais je te ferai remarquer que nous avons passé la soirée à parler de moi, cependant, je n'en connais pas plus sur toi, excepté ta petite manie de me fuir des yeux quand je te regarde.

Je piquai un fard énorme, je ne savais plus où me mettre.

— C'est vrai. Ben, ça sera pour la prochaine fois, bredouillai-je, très embarrassée.

— Pourquoi pas demain ?

— Demain, je bosse jusqu'à vingt-deux heures, car c'est la nocturne avant Noël et je vais être crevée. Crois-moi, quand je suis fatiguée, je ne vauds rien.

— Alors après-demain ?

— C'est la veille de Noël, soupirai-je.
— Et tu passes les fêtes en famille, je suppose. Ce n'est pas grave, nous remettrons cela à plus tard.
— Non, je ne vois pas ma famille. Je suis à la maison après-demain, avouai-je.
— Tu es avec ton amie ? demanda-t-il, un brin perplexe.
— Non, Sab retourne chez ses parents à Vevey.
— Et tu ne vas pas avec elle ?
— Elle me le propose chaque année, mais je préfère la laisser avec ses proches.

— Et si, pour cette veillée, je te suggérais une soirée vidéo ?
— Après-demain ?
— Oui.
— Chez moi ?
— Bien, oui.

J'étais paniquée quant à l'idée de passer une soirée complète seule avec lui dans mon salon. Mon état allait virer au grand n'importe quoi...

— Je ne sais pas si Sab sera d'accord, tu vois, il y a son chat et...
— Je suis sûr que tu trouveras un moyen de la persuader. Tu t'es engagée à m'en raconter un peu plus sur toi, une promesse est une promesse.

Lui et ses maudites promesses !

— Oui, bon, je verrai ce que je peux faire.
— Je te souhaite une bonne nuit.
— Bonne nuit, soufflai-je.

Il passa sa main de glace sur ma nuque et déposa un baiser sur mon front, cette fois. *Pitié, qu'il s'en aille au plus vite que je puisse m'évanouir en paix.* Le temps que je rouvre les yeux, il s'était évaporé.

Maintenant, le plus dur allait être de persuader Sab de laisser Tristan entrer dans notre appartement malgré la présence de son chat, ce qui ne s'annonçait pas facile...

XVIII

Le fruit défendu

Lorsque je refermai la porte à clé, j'aperçus Sab assise sur le rebord du canapé, les yeux rouges rivés sur l'entrée.

— Tu as vu l'heure qu'il est ? Est-ce que tu réalises tout le souci que j'ai pu me faire, pendant des heures à t'attendre ? fulmina-t-elle sur un ton tremblant.

— Je suis sincèrement navrée, m'excusai-je, mais je n'ai pas vu l'heure filer. Je suis rentrée dès que je m'en suis rendu compte.

Le timbre de sa voix semblait voilé par la tension.

— Je t'imaginais déjà au cimetière, ne me refais jamais un coup pareil !

Je la pris dans mes bras pour la consoler.

— Je m'en veux terriblement de t'avoir fait endurer cette situation, cela ne se reproduira plus.

Elle sécha ses larmes à l'aide du revers de sa manche, puis, quand même curieuse, elle me demanda :

— C'était bien, au moins ?

— Génial ! il m'a appris tellement de choses dont j'ignorais l'existence.

Comme la veille, je lui fis un compte rendu minutieux de la soirée que j'avais passée en compagnie de Tristan. Elle m'écouta avec attention et particulièrement durant l'épisode de l'O.M.C.H.N.H.

— Je suppose qu'il t'a à nouveau fait tourner la tête avant de repartir de son côté ?

— Ahhh ! râlai-je, il est terrible. Je suis sûre qu'il le fait exprès, et encore, à ce moment il avait ses lunettes sur le nez, sinon, il aurait fallu me ramasser à la petite cuillère !

— Et comment tu vois la suite ? demanda-t-elle, soucieuse.

— Justement, je voulais te poser une question... commençai-je.

— Je crains le pire.

— Il est prévu qu'après-demain, on se fasse une soirée vidéo. Est-ce qu'il peut monter à la maison ?

— Tiens, on y arrive. Et encore plus vite que je ne l'avais pensé.

— Apparemment, il n'a pas l'intention de me laisser seule le soir de la veille de Noël, expliquai-je.

— Tu aurais pu venir avec moi.

— Je sais oui, mais je voulais rester ici.
Elle plissa le front et réfléchit une dizaine de secondes.
— Bon, d'accord. Mais j'exige d'être là quand il arrivera. Au moins, que je le voie de près, pour une fois.
— Pas de prob.
— Il ne faudra pas que je me trompe, alors. Je devrai faire semblant de ne rien connaître sur lui.
— Pas la peine, il est au courant pour toi.
— Quoi ? Et qu'a-t-il dit en l'apprenant ? s'inquiéta-t-elle.
— Rien. C'est lui qui m'a conseillé de t'en parler pour simplifier la situation, il a pu voir ton aura, il sait que tu tiendras ta langue.
Elle avala bruyamment sa salive, puis garda les yeux écarquillés un bref instant en attendant de digérer la nouvelle.
— Ah, bah, s'il a vu mon aura, en effet, il devient urgent que nous fassions officiellement connaissance le vingt-quatre.
— Ne t'en fais pas, il ne mord pas, plaisantai-je.
Elle me répondit par une immonde grimace en me tirant la langue.

Le lendemain, je commençai le boulot un peu plus tard, car je travaillais jusqu'à vingt-deux heures. Nous eûmes pas mal de clients ce jour-là, et surtout en soirée. Il devait être passé vingt heures quand Marlène vint me chercher vers les cabines pendant que je triais les vêtements laissés après les essayages.

— Oui, Marlène ? demandai-je.
— Hum... une personne aimerait te voir, déclara-t-elle.
— J'arrive, dis-je, surprise. Ça ne pouvait pas être Sabrina, car vu qu'elle travaillait aussi là, elle n'avait qu'à me trouver ici. J'aurais parié que c'était ma mère qui voulait que je fête Noël avec la famille. Il en était hors de question ! Et puis finalement, je fus tout étonnée, en arrivant devant le comptoir, Tristan me rendait visite.
— Ah, salut ! lançai-je en essayant de prendre un ton nonchalant sans toutefois y parvenir.
— Bonsoir. Je suis venu pour te donner cela, fit-il en me tendant un petit sac en plastique du bout des doigts.
— Qu'est-ce que c'est ?
— Tes cassettes. J'ai omis de te les rendre hier soir. Je me tapai la main sur le front.
— Mais oui, c'est juste ! J'avais complètement oublié. Merci.
— Et j'aurais également aimé savoir si tu avais regardé avec ton amie pour demain.
— Pour demain ? Ah oui, la soirée vidéo !
— Alors ? insista-t-il calmement.
À ce moment précis, je ne pouvais plus reculer, il était trop tard. Impossible de refuser.

— Oui, c'est bon, elle est d'accord.

— Bien, j'apporte les films et tu te charges du pop-corn, ou ce que tu voudras bien manger. Je ne suis pas difficile, déclara-t-il en me lançant un clin d'œil entendu devant Marlène.

— Oui, je m'occupe du casse-croûte, répondis-je en riant à moitié. Dix-neuf heures ?

— Ça me va, à demain ! dit-il en posant le sac sur le comptoir.

— Bye !

Une fois Tristan sorti de la boutique, Marlène se planta en face de moi, les bras croisés, comme si elle attendait que je crache le morceau.

— Quoi ? lâchai-je en piquant un fard.

— Tu ne m'as jamais parlé de ce bel étalon, s'esclaffa-t-elle.

— Un étalon ? m'exclamai-je, horrifiée. Ne dites surtout pas ça, après je vais m'imaginer un cheval à la place de sa tête !

— Ah non, alors, ce serait fort dommage, plaisanta-t-elle.

— C'est juste un copain pour le moment, me justifiai-je.

— Mais je n'ai rien dit. J'aurais bien voulu avoir trente ans de moins, c'est tout.

— Drôle ! ironisai-je.

Si elle savait qu'il était plus vieux qu'elle et d'un bon bout...

Le lendemain, la boutique ferma à dix-sept heures, veille de fête oblige. Sabrina était venue travailler ce jour-là, alors nous rentrâmes ensemble à pied.

— Pas trop le trac pour tout à l'heure ?

— Je n'arrête pas d'y penser depuis hier, déjà. Je suis super nerveuse, en plus j'ai un mal de chien au ventre à cause de ces satanées règles, ce qui n'arrange rien à mon cas.

— Essaie de ne pas y songer, je t'aide à te préparer pour ce soir si tu veux, proposa-t-elle.

— Je te remercie, mais je n'ai pas envie qu'il croie que j'ai changé quoique ce soit pour lui.

— Et pourquoi pas ?

— Je n'en ai aucune idée, lâchai-je. Il serait assez du genre à le remarquer et à me le faire savoir, ce serait à ce moment-là que je commencerais à rougir et à ne plus rien contrôler. Je préfère éviter les situations compliquées, c'est tout.

— Comme tu veux. T'es juste un peu parano, mais à part ça, je pense que tu devrais passer une bonne soirée.

— Je ne suis pas parano, mais je me connais, protestai-je.

Il était dix-neuf heures pile quand on frappa à la porte.

Sab se rua vers le vestibule pour accueillir mon invité.

— Bonsoir, Tristan. Je me présente, je suis Sabrina, la meilleure amie d'Aurore, l'entendis-je dire sur un ton assez incertain.

Pendant ce temps, j'étais encore dans ma chambre à me demander quel pull enfiler.

— Entre, lui lançai-je depuis le fond de mon armoire.

— Pas si vite, avertit Sabrina.

— Oui ? fit-il.

— Avant de rentrer dans cet appartement, j'aimerais que vous me promettiez quelque chose, vu qu'apparemment les promesses c'est assez votre truc. Ça serait bien que vous ne vous approchiez pas à moins de cinq mètres de ma Zoé, car j'y tiens comme à la prune de mes yeux.

Tristan éclata de rire puis déclara sur un ton sérieux :

— Ne vous inquiétez pas. Je ne toucherai à votre chat que si j'ai encore un petit creux après le dessert.

Il entra enfin dans le corridor, laissant Sab terrifiée par la plaisanterie qui n'était sans doute pas à son goût. Elle le regarda passer, puis reprit ses esprits.

— Mais je suis sérieuse ! répliqua-t-elle.

— Mais moi aussi, rétorqua-t-il.

— Aurore, aide-moi. Ton ami veut manger ma minette pour le dessert. Sinon, je la confie aux voisins jusqu'à demain s'il le faut. Je crois que c'est plus sûr.

Je m'esclaffai toute seule dans ma chambre. Pour une fois que ce n'était pas moi qui passais à la moulinette, je savourais grandement ce moment.

— Non, plaisanterie mise à part, ne vous inquiétez pas pour votre chat. De toute façon, le sang de félin est vraiment loin d'être aussi succulent que celui des humains.

— Oh, quelle horreur ! Je vous laisse, je vais finir de me préparer.

Je sortis de ma chambre, enfin habillée comme je voulais. Je n'avais jamais mis autant de temps pour choisir un pull.

— Je crois qu'il aime bien t'embêter, lui dis-je quand elle passa devant moi en allant à la salle de bains.

— J'ai remarqué, en effet.

Je me dirigeai vers mon invité qui était au salon, en train de m'attendre.

— Salut !

— Bonsoir... commença-t-il en reculant au fur et à mesure que j'avançais.

Puis il se mit à froncer des sourcils.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je, inquiète de ce comportement bizarre.

— Je suis désolé, dit-il, embarrassé. Mais je crois qu'il va falloir reporter cette soirée.

— Je ne comprends pas. Pourquoi donc ?

Il devenait de plus en plus tendu, je l'entendis même grincer des dents.

— Si je ne me trompe pas, c'est ton premier jour de cycle, n'est-ce pas ?

— Mon premier jour de quoi ? Oh non. Ne me dis pas que...

— Oui.

— Oh ! La honte magistrale, m'exclamai-je. *Je n'y crois pas ! Il ne manquait plus que ça !*

— Je suis désolé, mais jamais je n'aurais imaginé que cela me perturbe. Du moins, pas à ce point. Mise à part toi, je ne me suis plus approché des humains depuis bien longtemps. En tout cas des femmes.

— Tu veux partir, alors ? demandai-je en regardant le mur.

Désormais, après ça, j'étais incapable de le fixer droit dans les yeux. C'est à ce moment que je remarquai qu'un gros crucifix super kitch avait été suspendu, sûrement moins de vingt-quatre heures auparavant par « Sab la parano », juste à côté de la porte d'entrée, ce qui me déstabilisa un quart de seconde.

— Je resterais bien, mais ce parfum est tellement tentant que...

— Oh, là, stop. Je ne veux plus rien entendre à ce sujet, l'interrompis-je, morte de honte.

Puis, j'eus une idée.

— Écoute, attends-moi une dizaine de minutes et on verra si je te mets toujours dans cet état.

Il n'eut pas vraiment l'air convaincu.

— Je patiente, fit-il en s'asseyant dans le fauteuil. Je courus à la salle de bains, où se trouvait Sab.

— Sab, je te dérange, je sais, mais où sont tes tampons hygiéniques ? lançai-je, paniquée.

— Dans le tiroir, en haut à gauche, pourquoi ? Je croyais que tu en mettais seulement quand tu étais à la piscine ou alors dans les cas d'urgence ?

— C'est un cas d'extrême urgence, soulignai-je.

— Ah bon ? Mais pourqu... non !

— Si.

— Il sent « ça » ? dit-elle en grimaçant, dégoûtée. Je pense qu'elle a dû se faire le même scénario que moi.

— Oui, de même que c'est « tentant » d'après lui. Là, j'ai juste envie de changer de continent pour les dix prochaines années.

— Hierk... imagine que si ça allait plus loin avec lui, tu n'aurais même pas ta semaine par mois de répit. Enfin comme il est bâti, moi ça ne m'embêterait pas.

— Ahhh ! Mais arrête de dire des cochonneries pareilles ! l'interrompis-je en tirant mes cheveux sur la tête. Je te signale qu'il est

juste à côté et qu'il est capable d'entendre jusqu'au fond du quartier !

— Pardon ! C'était seulement une constatation ! pouffa-t-elle.

— Oui, ben garde-les pour plus tard. Je dois me doucher illico, m'empressai-je. Ah oui, j'allai oublier, t'étais obligée de refaire la déco de l'appart avant qu'il ne débarque ?

— Ça ne te plaît pas ? Je pensais que ça pouvait mettre de l'ambiance.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre, maugréai-je.

— OK, je te laisse la place, mais ne compte pas sur moi pour lui faire la causette pendant que tu te passes au Karscher. Ah, et si jamais, la bouteille d'Évian dans le frigo...

— Ben quoi ?

— L'eau qu'il y a dedans ne vient peut-être pas du supermarché.

— De l'eau bénite ? Très drôle, marmonnai-je.

— On ne sait jamais. Après tout peut être que ça marche quand même.

— Pitié ! soupirai-je.

Bien dix minutes plus tard, j'apparus au salon, comme si j'étais passé à la chambre de décontamination. Je me présentai devant lui, les bras levés, faisant le tour sur moi-même, les yeux fermés pour éviter son regard.

— Alors ?

— Ça va déjà bien mieux. Ce n'est pas encore parfait, mais ce n'est plus insurmontable.

— Youpi. Je me sens vraiment plus à l'aise, après ça, bougonnai-je.

— Mais qu'as-tu fait ? demanda-t-il, curieux.

— Rien de miraculeux. Mais j'aimerais, par pitié, pour le bien de tout le monde ici présent que nous clôturions ce chapitre à jamais, qu'il me reste au moins une once de dignité. Je faisais des efforts surhumains pour ne pas montrer la honte qui planait toujours au-dessus de ma tête.

— Marché conclu ! Et si tu jetais un coup d'œil sur les cassettes que j'ai apportées ?

— OK, donne-les-moi.

Une odeur très particulière et assez désagréable se propageait dans la pièce, mais je n'arrivais pas à savoir ce que c'était.

— Cette odeur sent bizarre, c'est quoi ?

— Ta copine a jugé utile de mettre un joli panier rempli de gousses d'ail frais sur la table de la cuisine. C'est une comique, tu ne me l'avais pas dit.

— Je vais la tuer !

— Laisse tomber, elle s'en remettra.

Je pris les VHS dans les mains pour y lire les titres de film que nous allions pouvoir regarder.

— Une journée en enfer, Independence Day et Entretien avec un vampire. Tu te fous de moi ?

Le blagueur...

— C'est un bon film sur les vampires, très réaliste.

— Oui, je sais je l'ai vu au ciné... assez déprimant, mais esthétiquement irréprochable.

— Je dénote une préférence pour celui avec Bruce Willis, ai-je raison ?

— Ouais, ça fera moins bizarre, si t'es d'accord. Sabrina s'habilla pour partir.

— Je vous laisse, les enfants, et surtout, soyez sage.

— Oui, Maman. À demain soir.

Je sortis la cassette de sa boîte et l'insérai dans le magnétoscope, puis reculai pour m'installer sur le canapé où Tristan se trouvait déjà. Le générique du début commença quand il se tourna vers moi.

— Oui ? demandai-je, pas à l'aise du tout.

— J'aimerais te poser une question.

— D'accord.

— Pourquoi ne fêtes-tu pas Noël chez tes parents ? Je mis quelques secondes avant de répondre.

— Je suis en froid avec mon père. Je n'aime pas trop en parler, dis-je froidement en réintégrant le fond du canapé.

— Très bien. Ça me convient comme explication. Je ne t'ennuierai plus, promis.

— Tu ne m'ennuies pas, mais je n'aime pas causer de ça, c'est tout, lui confiai-je.

— Je comprends, mais si tu veux te confier, je suis là.

— Merci.

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire gêné à son attention quand je le vis m'adresser un regard bienveillant malgré tout ce qui s'était passé en début de soirée. Sans compter Sab et ses gris-gris qui ne servaient absolument à rien. Je me sentais bien en sa compagnie, il avait réussi à me faire oublier la honte, non pas du siècle, mais du millénaire. Il posa sa main fraîche sur la mienne tandis que je m'assoupissais à moitié contre son épaule pendant le deuxième film, qui pourtant était riche en rebondissements et en explosions. Cependant, à l'inverse d'il y avait quelques jours, sa présence m'apaisait à présent. Et sa main s'était réchauffée au contact de la mienne, comme si sa peau absorbait la chaleur de mon corps.

Je me réveillai le lendemain matin dans mon lit. Je regardai l'heure, il était onze heures passées.

— Flûte, j'ai réussi à m'endormir pendant un film avec Will Smith. Quelle nulle.

J'allais me lever, quand je découvris, juste à côté de moi, une feuille de papier. C'était un mot écrit avec belles lettres soignées, liées et penchées sur la droite comme dans les anciens manuscrits :

« Bonjour, Belle au bois dormant, je n'ai pas osé te réveiller cette nuit, alors je t'ai amenée à ton lit. Si tu as envie regarder la fin de ces films passionnants, je te les ai laissés sur la table du salon. P.-S. Au sujet de la chose que tu ne voudras plus jamais évoquer, j'ai réussi à me contrôler hier soir, mais ça n'a pas été chose aisée. Donc, je te retrouverai dans environ cinq jours si cela te convient. En attendant de te revoir, je te souhaite de bonnes fêtes de Noël,

Ton ami, Tristan ».

Bizarrement, le sentiment de honte planétaire de la veille avait soudain refait surface.

La semaine qui suivit me sembla très longue sans lui. Sab profita de ce laps de temps pour m'emmener en boîte pour l'aider à choisir son futur « mec ». Pourtant ces soirées entre Noël et Nouvel An n'arrivaient pas à me sortir Tristan de la tête ; il me hantait, pour ainsi dire. En plus, Sabrina n'oublia pas de me rappeler pourquoi il avait pris ses distances durant ces quelques jours en gloussant à chaque fois qu'elle évoquait cette malencontreuse situation. Une chose me terrifiait déjà à l'avance, c'était mon cycle du mois prochain. Pourquoi n'aurais-je pas droit à la ménopause à mon âge ? C'était trop injuste.

Puis vint le trente-et-un décembre. Je fermai la boutique avec Sab à dix-sept heures, ce soir-là. Quand nous sortîmes à l'extérieur où il gelait pratiquement, je remarquai qu'une silhouette qui ne m'était pas inconnue s'avançait dans notre direction. Une démarche gracieuse, les longs cheveux virevoltant dans le vent qui s'abattait sur le pont Bel-Air, un blouson en cuir noir, des jeans délavés, c'était bien *lui*. Lorsqu'il se rapprocha de nous, j'aperçus son doux sourire illuminer son visage doux ivoirien. Pourtant, une chose avait changé chez lui : il n'avait pas mis de lunettes, je supposais qu'il portait des lentilles, car ses yeux ne scintillaient pas.

— Bonsoir, mesdemoiselles, ravi de vous revoir.

— Salut ! répondis-je, encore embarrassée par notre dernière rencontre.

— Bonsoir, fit Sab. Vous avez laissé vos crocs à la maison ?

— Oui. D'ailleurs, je vous rappelle que votre chat est toujours en vie... pour le moment, plaisanta-t-il.

Sabrina fronça les sourcils pour montrer son mécontentement, mais ne put s'empêcher de laisser s'échapper un petit rire.

— Et si vous commenciez par vous tutoyer ? suggérai-je.

— Pourquoi pas, commenta Tristan.

— C'est OK pour moi, déclara Sab. Je tiens à dire tout de même que

s'il te venait à l'idée de me servir de casse-croûte, je suis très malade et mon sang n'est pas comestible, beurk ! expliqua-t-elle à mon ange noir.

— Ça ne marche pas avec moi, je sais si tu es en bonne santé ou pas, la contredit-il.

— Mince, j'aurais au moins essayé.

— Bien vu.

— C'est sympa d'être venu pour nous voir, murmurai-je.

— Je pense que vous passez la soirée ensemble, en cette nuit de fête.

— Oui, lui répondit Sab, mais tu peux te joindre à nous, car il y a un copain à moi, Pascal, qui vient aussi. On va faire un billard et ensuite on ira dans un lieu plus festif après minuit. Ça te tente ?

Je n'en croyais pas mes yeux, Sab qui proposait à un vampire de fêter le Nouvel An avec nous !

— C'est d'accord. Je vous rejoindrai, dit-il en posant sa main sur mon épaule.

Ce qui bien sûr me fit rougir pour la énième fois, mais grâce au froid qu'il faisait et au vent qui nous fouettait le visage, personne ne s'en rendit compte.

Nous avions rendez-vous au billard de la rue du petit chêne à vingt heures. En chemin vers la maison, je demandai à Sab ce qui lui avait pris de l'inviter, bien que je m'en réjouisse.

— Il ne paraît pas bien méchant et puis il a prouvé sa bonne foi cette semaine en ne venant pas te voir. Même si j'ai trouvé cette situation hilarante, il a très bien réagi. Et puis, il a l'air de bien t'aimer. Il est temps que tu te retrouves quelqu'un, ma grande.

— Tu aimerais que je sorte avec un vampire ? m'exclamai-je, horrifiée et excitée à la fois.

— Pourquoi pas ? S'il ne te veut pas de mal, je ne vois pas où est le problème, mis à part son « état », c'est un mec comme les autres, enfin j'espère pour toi.

— Il ne vieillit pas, Sab, un jour ou un autre, on aura un souci de décalage.

— Tu te poses trop de questions inutiles. Vous n'êtes pas encore ensemble, bien que je sens que ça te pend au nez. Vous verrez par la suite. Peut-être que ça ne durera même pas, on n'en sait rien. Laisse le temps faire les choses et ensuite, tu t'interrogeras quand ce sera le moment.

— On dirait que tu as réfléchi à ça une nuit entière.

— Deux, en fait. Il faut avouer que c'est un sujet très intéressant.

Sab avait raison, je devais vivre au jour le jour. Après tout, nous étions seulement « amis », Tristan et moi, même s'il se montrait parfois assez ambigu avec moi. Mais c'était peut-être sa nature de

prédateur qui le poussait à être aussi séduisant, ou alors, c'était moi qui ne savais pas lire les signaux qu'il m'envoyait. Bref, toutes ces questions me donnaient mal au crâne. Je décidai de les laisser à la maison et de bien m'amuser ce soir, sans aucune arrière-pensée. Sab et moi entrâmes dans le pub où Pascal nous attendait déjà. On l'avait rencontré cette semaine en boîte et il avait réussi à faire tourner la tête de ma chère copine. Pour ma part, je ne le trouvais pas si terrible que ça avec ses cheveux blonds bouclés, on aurait dit qu'il avait un bol sur la tronche. Ils se firent la bise pendant que moi, je cherchais Tristan des yeux en scrutant tous les coins. Ce fut quand je sentis un petit courant froid juste derrière ma nuque, que je me retournai.

— Tu n'as pas réussi à me flanquer la frousse cette fois, je savais que c'était toi.

— Tu fais des progrès, c'est bien.

— Alors, Pascal, je te présente Tristan, et Tristan, voici Pascal, officia Sab.

— Enchanté, fit Tristan.

— Pareil. J'ai déjà réservé une table. On y va ?

La musique était assez forte, je devais hausser le ton sans parler de la fumée, on se serait cru à un concert de Michael Jackson. On pouvait aussi entendre de tous les côtés les claquements des boules de billard qui s'entrechoquaient à chaque tir tandis que Pascal mettait le jeu en place pour le début.

— On fait quoi ? Filles contre mecs ? suggéra Pascal.

— Non, objecta Sab. J'aimerais faire équipe avec toi. Aurore ira avec Tristan, OK ?

— D'acc, ce sera plus équilibré comme ça.

— Bon, je sais que je suis super nulle, mais ce n'est pas la peine de comploter. Et devant moi, en plus, grognai-je.

— Je te prêterai main-forte, me rassura Tristan.

— Oui, bon. Mais tu ne m'as jamais vu jouer. Si tu veux gagner, il ne faut pas faire équipe avec moi.

— Commençons ! déclara Tristan.

Sab tira le premier coup. Pas mal. Elle en descendit deux en une fois, puis Pascal manqua le second, et ce fut donc à mon tour. Je réfléchis deux secondes, puis positionnai la queue du mieux que je pus. Je pris une longue inspiration, et la poussai sur la boule de toutes mes forces. C'est alors que je ne sus comment, la petite sphère blanche fit un bond en hauteur et se retrouva par terre, sous la table d'à côté.

— Tadam ! chantonnai-je embarrassée. Je vous avais bien dit que j'étais nulle. Après quelques tirs de l'équipe adverse, ce fut au tour de Tristan. Je me demandais bien ce qu'il valait, quoiqu'à mon avis, je me posais la question pour rien. En un rien de temps, il réussit à

mettre cinq boules dans les trous avec une précision mathématique.

Oh, le frimeur...

— Je te laisse la dernière, m'indiqua-t-il avec la main.

— La dernière ? Mais je vais nous faire perdre ! T'es pas sérieux ?

— Mais non. Essaie au moins, insista-t-il.

— Comme tu veux.

Une nouvelle fois, je tentai de me positionner. Je m'inclinai pour mieux évaluer mon tir et me retrouvai finalement allongée sur la table, pointant la queue contre la boule blanche.

— Un peu plus sur la gauche intervint Tristan, c'est une question d'angle.

Je n'essayai même pas de comprendre ce qu'il me disait.

— Comme ça ? demandai-je.

— Encore, tiens-toi un peu plus... Puis il s'avança vers moi.

— Attends, je vais te montrer.

Il se positionna dans mon dos, puis se pencha pour finir couché sur moi sans y mettre tout son poids. J'avais pourtant quand même l'impression d'avoir un réfrigérateur sur le dos. Il m'aida à diriger la queue sur la table en direction de la boule numéro neuf. Ses mains étaient posées sur les miennes, et son odeur de santal, mmmh ! Je ne maîtrisais plus rien. Heureusement que je n'avais pas besoin de trop bouger, car j'aurais réussi à provoquer une catastrophe encore pire que la précédente.

— Et là, tu tires avec un petit coup sec, et...

Il contrôla mon geste et... ploc ! La boule tomba dans le trou.

— Super ! Je l'ai eue ! m'exclamai-je en me relevant énergiquement, lui était déjà debout. La partie était terminée et j'avalai mon coca à toute vitesse, car j'en avais commandé deux, un pour moi et un pour Tristan, cependant je devais boire les deux pour que Pascal ne se doute de rien.

— On vous laisse les gars, il faut qu'on aille au petit coin, lança Sab. Ils acquiescèrent.

— Pourquoi tu me fais venir aux toilettes ? demandai-je.

— Je ne pouvais pas attendre que nous soyons rentrées pour te commenter ce qui s'est produit à l'instant.

— Quoi, donc ?

— Je crois que c'est le moment le plus sexy que j'ai pu voir de toute ma vie ! s'écria-t-elle, excitée.

Moi, j'avais les yeux écarquillés d'étonnement, par son débordement d'enthousiasme.

— Quel moment ? Celui où j'ai pu faire gagner l'équipe ?

— Oui ! On se sentait de trop avec Pascal !

— Pourquoi ? Parce qu'on cause de queue à tenir et de boules à tirer dans un trou ? plaisantai-je. Non parce que si c'est ça, c'est un

peu lourd.

— Mais non, t'es bête ! Je parle de la façon dont il avait de te toucher et de te manger des yeux, j'aurais bien voulu être à ta place à ce moment-là. Ou pas...

— Ouais ben, c'est bon. N'en faisons pas tout un fromage. Il est comme ça, c'est tout, c'est sa manière d'être. Il m'a juste aidée à gagner.

— Je sais que j'ai raison ! rétorqua-t-elle en arborant un grand sourire.

Je soupirai. Elle était désespérante quand elle s'y mettait.

De retour à la table, les gars avaient déjà recommencé une partie, alors nous restâmes spectatrices, et j'en profitai pour finir le deuxième verre de coca.

Bien sûr que Tristan l'emporta haut la main avec sa technique si précise, Pascal en était écoeuré. Il fallait que nous bougions à présent jusqu'au Flon avant que les douze coups fatidiques ne sonnent.

En chemin, Tristan m'avertit qu'il devait partir, car il y avait trop de monde pour lui et il ne tenait pas à offrir des bises polaires à tous les gens du club à minuit pile, ce que je comprenais tout à fait.

— Je suis désolé de te quitter aussi vite.

— Ce n'est pas grave.

— Tristan ! s'écria Sab. Tu ne t'échapperas pas sans lui donner la traditionnelle bise de bonne année !

— C'est vrai, oui, lui répondit-il.

Alors, il se tourna vers moi, passa sa main glacée dans mes cheveux et y déposa un doux petit baiser platonique sur mes lèvres gercées par le froid.

— Bonne année, souffla-t-il avec son habituel sourire.

— Bonne année, à toi aussi... murmurai-je, terriblement intimidée par ce qui venait de se produire.

Pour moi, ce baiser innocent m'avait surprise. Même si en effet j'étais attirée par lui, je ne m'étais pas imaginée aller si vite. Je me sentis soudain perdue, je n'arrivais carrément plus à penser.

Il me laissa finalement en compagnie de Sab et Pascal, puis s'éloigna de son côté.

Le lendemain, je me réveillai en plein après-midi, car la soirée avait duré jusqu'à six heures, je serais pourtant bien rentrée après le départ de Tristan, parce que Sab avait enfin conclu avec Pascal, et j'avais dû me résigner à rester une majeure partie de la nuit seule au bar, à me faire accoster par les gars complètement pintés. Cool, le Nouvel An.

J'allais me préparer un encas dans la cuisine lorsque je remarquai un petit mot sur la table de Sab disant qu'il ne fallait pas compter sur elle aujourd'hui, elle voulait passer du temps avec son nouveau chéri.

Au moins, j'avais tout l'appart pour moi et j'attendais la visite de Tristan lors de la nuit tombée. J'étais plongée dans un bouquin sur mon lit quand on frappa à la porte.

— Entre ! m'égosillai-je.

Étrangement, je n'entendis pas la porte s'ouvrir et encore moins quelqu'un entrer. Je me levai pour aller voir ce qui se passait, quand, à ma grande surprise, je découvris Tristan posté dans l'encadrement de ma porte de chambre.

— Est-ce qu'il t'arrive de te déplacer en faisant, ne serait-ce qu'un peu de bruit ? braillai-je. Avec toi, je ne compte même plus le nombre de fois où tu pourrais me provoquer un infarctus.

— J'essayerai de m'encoubler¹² au tapis, la prochaine fois, dit-il en rigolant.

— Merci, ce serait sympa de ta part, répondis-je. Je lui souris.

— Je suis désolé de ne pas être resté plus longtemps hier soir, mais je n'aime pas les endroits aussi peuplés.

— Pourtant, une fois je t'ai vu à une soirée, ça n'avait pas l'air de te gêner plus que ça, commentai-je.

— Parce que je cherchais à savoir ce que tu faisais en dehors de la bibliothèque. Mais je n'ai pas fait long feu.

Oui, à part le fameux moment sur la piste de danse !

— Tu m'espionnais ? m'exclamai-je, froissée.

— Je voulais juste te connaître un peu plus, tu étais tellement timide et renfermée que je n'avais que ce moyen, à ce moment-là. Et je te signale au passage que tu m'as également suivi une fois, je n'en ai pas fait un drame.

Oups, ma filature n'avait pas été aussi discrète que je l'avais cru. Je passai outre, en le provoquant, c'était plus fort que moi.

— Donc, c'est de ma faute si tu m'épiais ?

Il parut surpris par ma question stupide, puis je me ravisai avant de m'enfoncer encore plus.

— Non, oublie, ce n'est pas grave, en fait on s'en fiche...

Soudain, le téléphone sonna juste à côté de moi.

— Allô ?

Une voix tremblante et tendue était au bout du fil.

— Aurore, c'est maman. Il faut que tu montes rapidement au CHUV. Papa vient de faire un malaise cardiaque.

— Quoi ? Ce n'est pas vrai ! J'arrive dès que possible.

Je raccrochai brusquement en regardant dans le vide une fraction de seconde, le temps de réaliser.

— Je t'emmène ? Je suis garé en bas, me proposa-t-il, inquiet.

— S'il te plaît, oui. Il faut faire vite.

Je montai pour la première fois dans sa voiture, une Honda Civic

verte métallisée, tout ce qu'il y avait de plus ordinaire pour un mec qui voulait se faire discret.

— On va y arriver, me rassura-t-il en chemin.

Mais les feux bloqués sur le rouge n'étaient pas mes meilleurs amis ce jour-là.

— J'ai pu constater que tu te déplaçais très vite sans moyen de transport, on n'aurait pas plus vite fait d'y aller à pied ? m'empressai-je, stressée par le temps qui ne jouait pas en notre faveur.

— Oui. J'aurais pu t'emmener avec moi, mais il y a encore trop de monde qui pourrait nous apercevoir à cette heure-ci.

— Ouais, excuse-moi, mais ces feux m'irritent à ne pas vouloir passer au vert ! En plus, il commence à pleuvoir, m'énervai-je en remarquant les gouttelettes qui tombaient peu à peu sur pare-brise.

Après quinze interminables minutes de trajet, je me dépêchai de demander à la réception où avait été admis mon père. Ensuite, je me dirigeai aux soins intensifs en traversant de longs et larges couloirs qui n'en finissaient pas, suivie par mon ange gardien. Je poussai la porte du service et c'est là que j'aperçus ma mère pleurant à chaudes larmes dans les bras de ma tante Stéphanie, la sœur de mon père. Ma tante fit remarquer ma présence à ma mère qui se tourna par la suite vers moi, les yeux rouges de chagrin.

— Maman, susurrai-je avec un pincement au cœur, car je flairais la mauvaise nouvelle.

— Je suis navrée, ma chérie, tu arrives trop tard. Ton père nous a quittés, il y a tout juste cinq minutes.

Elle essayait d'articuler, mais y parvint avec peine, ses mots noyés par la tristesse. Elle prit un mouchoir pour essuyer ses larmes.

Ce fut le coup en pleine poitrine. Je ne pouvais tout simplement pas y croire. Tout mon monde s'effondra.

— Non, criai-je en reculant, ce n'est pas possible !

Je sentis ma gorge se nouer et mes jambes flancher.

— Non ! m'écriai-je, maintenant.

Je ne pouvais pas rester dans cet endroit étouffant, je courus à travers les couloirs de l'hôpital jusqu'au parking où une forte pluie s'abattait. Je m'arrêtai net et m'effondrai sur le goudron, près de la Honda de Tristan. Je m'époumonais comme une folle accroupie par terre en rouant de coups l'asphalte mouillé. Le chagrin et la rage m'avaient totalement ravagée.

— Aurore, ne reste pas là. Tu vas prendre froid, me conseilla Tristan qui était apparu comme par magie juste devant moi.

Je me mis à genoux, j'étais trempée de la tête aux pieds et mes cheveux qui ruisselaient d'eau me dissimulaient la moitié du visage.

— Ça fait deux ans qu'on ne se parlait plus, lui et moi, fulminai-je. Tout ça parce que je n'ai pas été la fille modèle. Il n'avait pas supporté

que j'arrête mes études à l'uni, et puisque c'était une vraie tête de mule et que je suis la digne fille de mon père, je suis partie pour m'installer avec Sab. Comme j'ai été une imbécile de couper les ponts ! Et maintenant, il ne saura jamais que je l'aime, je suis arrivée trop tard, tu comprends ? Je suis arrivée trop tard !

Je levai enfin mes yeux révoltés par l'injustice de mère Nature, sur le regard compréhensif de Tristan.

— Je ne pourrai plus jamais dire « je t'aime » à mon père, ni que je ne lui en veux plus !

J'éclatai à nouveau en sanglots et il posa ses deux mains protectrices sur mes épaules pour me consoler. Il s'était baissé à mon niveau.

— Il sait que tu l'aimes, crois-moi.

— Comment ça ?

— Je l'ai senti dans le couloir. Son aura flottait encore au-dessus de nous. Et le plus important, c'est qu'il t'aime également. Ne te torture pas pour rien, me conseilla-t-il.

Mes yeux demeurèrent fixés sur son regard si compatissant. J'étais désespérée et dépassée par la tournure des événements. Je n'avais pas le temps de me préoccuper de ma timidité à cet instant. Puis il s'approcha lentement de ma bouche, me caressa les lèvres avec les siennes aussi glacées que la veille, j'en tremblai. L'une de ses mains effleura mon visage.

Il s'écarta de moi avec douceur tout en laissant sa main sur ma gorge.

— Tu vas être malade, il faut te sécher. Je vais te ramener.

J'acquiesçai sans broncher, puis il m'aida à me relever en me tenant par le bras. Il ouvrit la porte de la Civic côté passager et m'y installa, car j'étais tellement épuisée par la crise de rage et le chagrin causés par la perte de mon père qu'il devait me soutenir.

Le trajet de retour se fit en silence jusqu'à ce que je me réalise qu'il ne me ramenait pas chez moi.

— Tu m'emmènes où ? m'inquiétai-je avec un ton rauque à force d'avoir crié sur le parking

Je me raclai la gorge.

— Chez moi. Je ne veux pas te laisser seule ce soir. Ce ne serait pas raisonnable, surtout que ta copine ne rentre pas à ce que j'ai pu lire.

— Tu habites où ? soufflai-je, intimidée.

— À l'hôtel pour le moment, mais ceci est temporaire.

Effectivement, nous entrâmes dans un établissement de qualité tout à fait appréciable. Nous montâmes par l'ascenseur au cinquième étage, puis longeâmes un couloir où les murs avaient été peints en couleur saumon et le sol recouvert d'une moquette vert-pastel. Il s'arrêta devant l'entrée où était indiqué en chiffres dorés le numéro de la chambre cinquante-sept. Une fois la serrure déverrouillée, il me fit

entrer la première, il alluma la lumière et referma la porte derrière lui en posant les clés sur la commode en bois, à côté de l'entrée.

Je pus remarquer un immense lit deux places, une salle de bains sur la droite, et une chaise tournée contre la seule fenêtre de la pièce située contre le nord. Elle avait été cachée par un épais rideau de couleur vert pétrole.

— Ne t'inquiète pas, je resterai sur le siège cette nuit, me rassura-t-il quand il repéra la grimace que je faisais à la vue de l'unique lit géant.

Puis, je pris conscience d'un autre petit souci de logistique.

— Je n'ai rien pour me changer.

— Je dois avoir du rechange à te prêter. En attendant, il faudrait que tu te réchauffes en prenant une douche. Pendant ce temps, je te sortirai des affaires pour la nuit, et il y a une robe de chambre dans la salle de bains, si tu veux.

— Merci.

J'étais glacée jusqu'aux os et le contact de l'eau bouillante sur ma peau m'apaisait quelque peu. Puis je repensai à mon père et à ce que m'avait rapporté Tristan à son sujet, qu'il savait que je l'aimais. Je restai en tout cas dix minutes à pleurer sa perte pour toujours. Je ressortis de la douche et enfilai la robe de chambre en éponge sans oublier de faire un double nœud à la ceinture pour éviter les situations embarrassantes. J'arrivai dans la chambre en me frottant les cheveux à l'aide d'une serviette quand j'aperçus un survêtement et un pantalon de sport bleu marine posés sur le lit.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver, j'espère que ça t'ira.

— Oui, merci bien, fis-je, toujours un peu dans les vapes, en remarquant toutefois qu'il avait retiré ses lentilles de contact. Il s'approcha de moi et caressa une de mes mèches de cheveux encore mouillées, tandis qu'il me scrutait de ses prunelles cristallines, insondables.

— Il faut que je te parle sérieusement.

Il ne répondit pas et continua à jouer avec ma mèche.

— Si je suis là, aujourd'hui, avec toi, est-ce à cause de mon visage qui est la parfaite réplique de celui de Lyse-Anne, et que nous partageons la même âme ? m'inquiétai-je en indiquant ma tête d'un rond avec ma main.

Il ne fut pas du tout surpris par ma question à en juger par son expression sereine, puis un petit sourire discret s'esquissa.

— Si Lyse-Anne et toi partagez certains points communs comme les traits physiques ou la même aura, voire encore certains traits de caractère, vous êtes cependant nées à deux époques différentes. Vous avez été élevées par des gens et vécu des choses différentes. Alors, si au départ je pensais que tu étais *elle* je me suis très vite rendu compte

que vous étiez deux personnes bien distinctes et que tu n'avais rien à voir avec elle. Tu as réussi à me la faire oublier, Aurore.

Je restai coite. Il s'avança encore vers moi, tandis que je reculais jusqu'au mur qui m'empêchait d'aller plus loin. Mon cœur était au bord de la tachycardie tant il battait fort dans ma poitrine. Je devais reconnaître qu'il m'effrayait un peu à la vue de ses yeux luminescents, cependant cette beauté surnaturelle le rendait encore plus séduisant. Il m'attira tout contre lui et me regarda avec fascination quelques secondes, puis il s'approcha de mon visage jusqu'à frôler mes lèvres. Il appuya son front contre le mien, la fraîcheur de sa peau me fit tressaillir, comme un choc électrique. Il me plaqua contre le mur et effleura ma bouche avec la sienne doucement tout d'abord et puis la pression se fit plus puissante. Je lui répondis par un autre baiser passionné qui avait beaucoup trop attendu la venue de cette nuit. Ensuite, il me prit dans ses bras robustes et me porta jusqu'au lit et m'y déposa sans décoller ses lèvres des miennes. Je sentis ses mains dénouer ma ceinture avec facilité. J'aurais voulu en faire de même avec sa chemise noire, mais à ma grande surprise, elle était déjà déboutonnée. Je descendis délicatement les manches le long de ses bras de pierre, et c'est à ce moment que je me rendis compte de l'extrême lactescence de sa peau, aussi froide et dure, la musculature sculptée dans le marbre à la perfection tel un apollon de la Grèce antique. Je ne pouvais pas m'empêcher de promener mes mains sur ce torse ivoire si parfait, alors que, sans m'en apercevoir, je me retrouvai nue, tel le fruit défendu offert à Adam, prête à m'abandonner dans les bras de mon ange noir à la crinière de lion. Je sentis mon pouls s'accélérer pendant que ses mains parcouraient avec frénésie l'entier de mon corps tremblant. Ensuite, il me coucha sur le dos sans me libérer de son étreinte. Ses cheveux balayèrent mon visage tandis qu'il me donnait un autre baiser encore plus langoureux, il entrelaça ses mains aux miennes au moment où je le sentais se fondre en moi comme les deux parties inverses d'un tout. Ma respiration se fit de plus en plus rapide et saccadée alors qu'il me serrait toujours plus fort contre lui, j'en sentis d'ailleurs mes articulations craquer sous sa vigoureuse étreinte. J'étais totalement sous son emprise. Une de ses mains se libéra pour caresser ma chevelure, puis il me dévisagea un court instant avant de retrouver mes lèvres humides une nouvelle fois. Je profitai de ma main disponible pour la poser sur sa nuque et la faire glisser le long de son dos. À présent, je haletai tant la pression de mon ressenti se faisait intense. Alors que nos deux corps frémissants de volupté, brûlant pour ma part et éternellement de glace pour lui, ne formaient dorénavant plus qu'un seul et même être l'espace d'un moment.

Je me réveillai quelques heures plus tard dans le lit au côté de lui, j'étais toujours enlacée dans ses bras.

— Tu dors ? demandai-je.

— Non, je rêve un peu. Cela fait longtemps que cela ne m'est plus arrivé. Je ne pense pas pouvoir fermer l'œil cette nuit.

— J'envisage d'aller chez ma mère, demain, pour l'aider à régler les papiers et pour la soutenir, murmurai-je.

— C'est une bonne chose. Tu devrais rester avec elle jusqu'à l'enterrement, ça lui fera sûrement du bien.

— Tu as raison. Je l'appellerai dans la matinée et je passerai quelques jours avec elle.

Il déplaça mon menton contre lui à l'aide de son index pour pouvoir me regarder avec admiration.

— Je ne sais pas si j'arriverais à m'habituer à la couleur de tes yeux, ils sont tellement impressionnants.

— Je peux continuer à mettre des lentilles ou des lunettes à l'intérieur, si tu préfères, proposa-t-il en souriant.

— Non ! Surtout pas, ça ne me dérange pas du tout, bien au contraire. C'est juste que ça te rend encore plus troublant, c'est tout.

Il se pencha pour déposer un baiser sur le front puis je me rendormis paisiblement jusqu'au petit matin où je repartis à la maison, laissant Tristan seul dans sa chambre sans lumière afin de préparer mes affaires avant d'aller chez ma mère.

XIX

Princesse d'un soir

Ma présence pendant quelques jours chez ma mère lui fit énormément plaisir, tante Stéphanie était restée aussi. Je l'aidais à organiser l'enterrement de mon père, mais malgré notre compagnie, maman se sentait seule et se retrouvait à présent avec un vide dans son cœur que plus personne ne pourrait combler.

J'avais pris de bonnes résolutions. J'avais l'intention de rendre plus souvent visite à ma mère, cette tragédie m'avait appris que le temps était beaucoup trop précieux pour qu'on le gaspille. Pendant ces quelques jours, je m'occupai du ménage, des repas et des courses comme une parfaite fée du logis, je laissai par contre toute la partie de la succession chez le notaire pour ma tante et ma mère. Les obsèques eurent lieu trois jours après le décès, en milieu d'après-midi. Je n'avais bien sûr pas oublié d'avertir Sab qui serait des nôtres pour la cérémonie.

Elle arriva par ailleurs un peu en avance pour pouvoir parler avec moi. J'aperçus sa 205 se garer devant la maison et vins à la rencontre de mon amie dans le jardin.

— Salut, ma belle, tu supportes le choc ? s'inquiéta-t-elle en me serrant dans ses bras, car je n'avais pas vraiment eu le temps de tout lui raconter en détail au téléphone.

— Oui, ça va beaucoup mieux depuis que je culpabilise moins.

— Votre différend, c'est ça ?

— Oui, Tristan m'a accompagné à l'hôpital et il a senti l'aura de mon père encore près de nous juste après son décès. Il a pu me décrire ce qu'il ressentait pour moi, et cela m'a fait beaucoup de bien. Enfin, c'est ce qu'il a dit, après c'était peut-être seulement pour me rassurer.

— Il est vraiment chouette pour un vampire, ce type, je commencerais presque à l'aimer.

— Chut ! Ne prononce pas ce mot devant ma mère, je t'en prie.

— Oui. Bon d'accord. Il faut que je fasse gaffe, mais j'ai quand même encore une question qui me trotte dans la tête depuis quelques jours.

— Vas-y toujours...

— Où as-tu passé la nuit, quand ton père vous a quitté ? Je t'aurais bien consolée si j'avais été mise au courant tout de suite, mais je ne

t'ai pas vue revenir. Et ensuite, je suis partie pour la boutique, et c'est là que Marlène m'a avertie de ton absence.

— Je sais, je suis désolée, mais tu avais écrit que tu ne serais pas à la maison, alors Tristan ne voulait pas me laisser toute seule.

— Et ? demanda-t-elle, impatiente.

— Je ne sais pas vraiment si c'est le bon moment pour parler de ça, Sab. Mon père est décédé, lui rappelai-je.

— Je suis navrée, je n'avais pas l'intention de te blesser. J'essayais juste de te faire oublier ton chagrin, c'est tout.

— Ne t'inquiète pas. D'ailleurs, j'ai un peu honte d'avoir passé une si belle nuit, ce soir-là, avouai-je au compte-goutte.

— J'avais raison, s'exclama-t-elle en tapant des mains. On peut dire qu'il a su te soutenir à sa manière...

— Je n'aime pas quand tu parles comme ça, ça me gêne, ronchonnai-je.

— Bon, je me tais, mais quand tu reviens à la maison, je veux que tu me racontes tout...

— Tu ne changeras jamais ! Allez viens, maman t'a sûrement entendue arriver.

La cérémonie commença à quinze heures dans l'église. Ma mère récita un petit poème qu'elle avait écrit pour mon père quand ils étaient encore au gymnase¹³. Submergée par son chagrin, elle dut s'y reprendre à trois fois avant d'aller jusqu'au bout. Puis subitement, lorsqu'elle eut terminé, je me levai et me dirigeai vers le cercueil. Il semblait serein. Je pris la parole devant tout le monde et exprimai tout ce qui me passait par la tête à son sujet.

— Mon père était... il était quelqu'un de formidable.

Je pris une longue inspiration et ravalai ma salive en espérant que la boule coincée dans ma gorge s'en irait avec le reste.

— Je me souviendrai toujours du jour où il m'a appris à faire du vélo et la fois où il tenait à m'inscrire à une école de foot, car il avait toujours voulu un garçon, me remémorai-je en laissant échapper un petit rire nerveux.

Je marquai une pause de quelques secondes en constatant que tous les regards des personnes présentes dans l'église étaient rivés sur moi et surtout, personne ne toussait, pas de pleurs de bébé. Tout le monde était suspendu à mes lèvres tandis que ma mère se tamponnait les yeux avec un mouchoir. Je me raclai la gorge.

— Mais ces deux dernières années, je les ai passées sans lui, à cause de désaccords insignifiants. Nous en étions venus à nous perdre de vue, malgré les maintes tentatives de maman à essayer de nous réconcilier. Or, papa et moi, on se ressemblait tellement, qu'aucun des deux n'avait eu l'audace de prendre le téléphone en main et de

composer le numéro de l'autre pour l'atteindre. Ah ! Nous étions de vraies têtes de mules. Mais aujourd'hui, devant tout le monde, je veux te dire, papa, que je n'ai jamais cessé de t'aimer et... que... et...

Ma voix tremblait si fort que je ne savais pas si j'arriverai au bout de ma phrase.

— Et que je t'aimerai toujours, je prendrai soin de maman, ne t'inquiète surtout pas pour elle. Elle est entre de bonnes mains...

Quand j'eus terminé mon hommage, je fondis en larmes et Sab se leva puis s'empressa de me prendre dans ses bras afin de m'amener sur le banc de l'église.

Quelques jours plus tard, Sab passa me chercher pour me raccompagner chez nous.

— Bienvenue chez toi, me lança-t-elle, joyeusement.

— Merci, ça fait du bien de rentrer à la maison, mais ma mère me manque déjà.

— On l'invitera à nouveau pour manger un soir, si tu veux !

— Oui, on verra dans quelques jours.

Je pris mes sacs pour les porter jusque dans ma chambre. Lorsque j'ouvris la porte, je n'eus pas le temps d'allumer la lampe que je remarquai comme deux lucioles scintiller, au beau milieu de la pièce. « Les lucioles » s'approchèrent de moi et je compris finalement que je n'avais pas affaire à des petits insectes luminescents, mais à mon ange gardien venu m'accueillir à l'improviste.

— Je m'attendais presque à ce que tu sois là, ce soir, avançai-je.

— Tu as raison. Je ne pouvais pas me passer de toi une nuit de plus.

Il me prit dans ses bras et me serra tout contre lui.

Les semaines qui suivirent défilèrent à une vitesse folle. Je ne me séparais jamais de mon amant ténébreux, mis à part la journée, bien sûr. Cependant, je remarquai qu'au bout de quelque temps, Tristan devenait tendu, voire possessif, avec moi. Au début, ce n'était que des petits détails insignifiants ici et là, et plus le temps passait, plus ça empirait. Par exemple, un soir, nous étions sortis avec Sabrina et un éventuel nouveau petit ami, car elle s'était vite lassée de Pascal aux boucles blondes moutonnées. Cette fois, il s'appelait Adrien, c'était le batteur du groupe « Jump 67 » que nous avions déjà écouté quelques mois auparavant, lorsque je jouais encore au chat et à la souris avec Tristan. Nous étions allés boire un pot avant d'assister au concert d'Adrien. Sab avait décidé d'entamer une partie de fléchettes. Nous tirâmes trois fléchettes chacun sur la cible, enfin, quand je disais tirer, pour moi il en était différent. Comme d'habitude, à ce genre de jeu où il faut savoir viser comme au billard, j'étais vraiment nulle. Néanmoins, j'avais trouvé une parade : me placer légèrement sur la

gauche de la cible et bombarder les trois projectiles à la suite, sans viser, évidemment.

Tchac, tchac, tchac.

— Nom de... Aurore ! T'es une fine gâchette, s'exclama Sab ahurie par mon résultat exceptionnel, les trois flèches étant coincées dans la case du triple vingt-cinq.

— Ne me félicite pas trop vite, je ne vise pas du tout, c'était juste du bol, répondis-je modestement.

La soirée se présentait pourtant bien, cependant j'avais remarqué qu'Adrien m'observait souvent, un peu trop même. Je me sentais mal à l'aise vis-à-vis de mon amie. Puis, ce fut le coup d'œil de trop. Tristan bondit sur Adrien et le plaqua contre le mur en l'attrapant par le col de sa chemise à moitié ouverte.

Sab me prit par la main tandis que j'essayais de calmer le jeu.

— Une fille, ça ne te suffit pas ? Hein ? Il t'en faut deux ? Quel est ton problème ? As-tu envie que je t'émascule, peut-être ?

— Hé, non, mec, laisse tomber, je n'ai rien fait ! paniqua le pauvre musicien en mauvaise posture.

— J'ai remarqué que tu la regardes avec ton air pervers, souffla-t-il à son oreille, en le maintenant toujours contre le mur. Tu me dégoûtes.

J'étais effrayée de découvrir Tristan aussi enragé et violent. Il fallait que je fasse quelque chose pour éviter qu'il ne le taille en pièce. Je ne savais pas vraiment de quoi il était capable dans ce genre de situation.

— Tristan, s'il te plaît, lâche-le. Tu te fais remarquer, tout le monde nous regarde, l'avertis-je en posant ma main sur son épaule. Tu me fais peur.

Soudain, il relâcha Adrien et recula de deux mètres.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? lui demandai-je.

Il ne me répondit pas, cependant il paraissait choqué, comme s'il avait réalisé ce qu'il venait de faire. Pendant ce temps, Adrien rejoignit Sab.

— Viens ma belle, je n'ai pas envie de rester plus de temps avec ce malade, faut qu'il se fasse soigner.

Sab me scruta honteusement, mais avant de pouvoir lui dire quoi que ce soit, Tristan me prit par le bras et affirma vouloir quitter les lieux avant que la situation ne s'envenime.

— Je t'appelle, chuchotai-je à Sab tout en lui mimant le combiné du téléphone à mon oreille.

Elle acquiesça et me fit un clin d'œil entendu.

Je sortis du bar et tentai de suivre Tristan. J'étais terrifiée par la démonstration de violence qu'il avait menée sur le nouveau prétendant de mon amie.

Un silence embarrassant régna sur le chemin du retour.

— Tu vas te décider à me dire ce qu'il se passe à la fin ? Pourquoi as-tu réagi aussi brutalement ? demandai-je, énervée.

— Je n'aime pas ce type.

Je m'arrêtai net, ébahie par ce qu'il venait de répondre.

— Et c'est une raison pour vouloir lui filer une raclée ?

— Quand on tient compagnie à une dame, on ne dévore pas des yeux son amie qui est déjà avec autre homme. Tu dois dire à Sabrina qu'il n'est pas pour elle, il la fera souffrir.

Il pouvait toujours parler, lui.

— Je n'en crois pas mes oreilles. Tu es jaloux ? raillai-je.

Je fus prise d'un fou rire, en repensant à la situation : un vampire vieux de deux cents ans environ, jaloux d'un rockeur pas très propre.

— Ce n'est vraiment pas drôle. Si je suis parti, c'est pour éviter de l'écraser comme un misérable et insignifiant petit cafard. J'ai eu beaucoup de mal à me maîtriser.

— Oui, ça, on avait tous remarqué...

Il réfléchit un instant puis reprit la suite de son discours, l'air désespéré.

— Je n'aurais pas dû te traîner avec moi, il fallait que tu restes avec Sabrina, bien que ce type dût s'en aller. Mais j'étais tellement enragé que... je ne voulais pas le voir tourner autour de toi comme un vautour.

— Ce n'est pas grave. De toute façon, je n'aimais pas trop ce groupe, c'était surtout pour faire plaisir à Sab. Mais je ne te savais pas si irritable.

— D'ordinaire, non ! s'emporta-t-il. Je ne comprends pas ce qui m'arrive ces dernières semaines. Normalement, je maîtrise mes pulsions, mais depuis quelque temps, je dois dire que mes émotions dépassent de loin mon contrôle. Il en va de même pour le sujet tabou...

— Le sujet tabou ? demandai-je.

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir.

— Celui qui t'embarrasse tant que tu m'as défendu d'en parler, me rappela-t-il amusé avec un regard taquin.

— Oh, ça...

J'avais réussi à le rayer de ma mémoire jusqu'à maintenant.

— Pourtant il va falloir l'aborder. Ton cycle commence demain, si je ne m'abuse. Je ne pourrai te voir pendant ces quelques jours, surtout au vu de mes humeurs, ces derniers temps, expliqua-t-il.

— Bon Dieu, comment es-tu au courant ? Tu as compté les jours ou quoi ?

— Non, je ne me suis pas amusé à compter. Tu ne vas pas aimer ce que je vais te dire, mais je le sens. Voilà comment je le sais.

— D'accord, l'interrompis-je, brusquement. Changeons de sujet.
— Je te raccompagne chez toi et je t'appelle dans la semaine.
— Ne te force surtout pas, répondis-je, offusquée qu'il me sabre la soirée, car il n'était que vingt-deux heures.

— Je te téléphonerai tous les soirs. J'en ai réellement envie. Mais je t'en supplie, ne me tente pas tant que je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à me maîtriser.

Le pauvre avait vraiment l'air abattu par la situation, il me faisait de la peine.

— D'accord, je comprends. Il faut juste que je me fasse à l'idée de ne pas te voir pendant tout ce temps, admis-je.

Il se tourna face à moi et m'enlaça tendrement tout en me dévisageant de son regard doux, voilé par les lentilles de contact.

— C'est tout aussi nouveau pour toi que pour moi, tu sais, mais nous y arriverons, tu verras. Car je t'aime et je ferai tout mon possible pour te rendre la vie plus facile à mes côtés. Je restai bloquée sur le bout « je t'aime ». Cette petite phrase me fit l'effet d'une bombe nucléaire dans ma tête.

— Tu es là ? s'inquiéta-t-il.

— Oui, je t'écoute, j'étais juste pensive.

— Je te donnerai de mes nouvelles demain, c'est promis. Il m'étreignit en appuyant son menton sur le sommet de mon crâne.

— On est arrivés, soufflai-je. J'attends ton coup de fil.

— Je me languis déjà, confessa-t-il. Je lui souris en guise de réponse.

De temps en temps, il employait des mots distingués et surtout qu'on utilisait plus forcément, ce qui pouvait me faire rire à ses dépens. Cette fois-là, je me retins, étant donné son humeur du moment, je ne m'y risquai même pas. Il m'embrassa avec tendresse puis repartit dans l'autre sens. En arrivant à la maison, je pris une bonne douche bouillante, car en me plantant dans le froid de janvier dans les bras de mon frigo ambulant préféré, j'avais intérêt à baisser ma franchise d'assurance maladie ou encore à prescrire un abonnement chez le médecin.

Puis, je me vautrai devant la télé en attendant Sab, enfin si elle revenait avant le matin.

Il était minuit et demi quand la porte se déverrouilla de l'extérieur. Miracle ! Elle était déjà rentrée.

— Là, tu me surprends, lançai-je.

— Moi, c'est ses groupies pendant et après le concert qui m'ont surprise, tonna-t-elle.

— Tu veux préciser ?

— Je n'ai pas pu supporter les « Adrien, viens chez moi, ce soir », etc. Et puis lui, il en rajoutait des caisses par-dessus le marché en se

frottant contre elles.

— Pourtant ils ne sont pas connus, ce n'est pas comme si c'était Nirvana quand même...

— Il s'est tiré avec une blondasse et il m'a laissé en plan, ce connard ! aboya-t-elle en levant les bras au ciel.

— Navrée pour toi. Mais c'était un peu à prévoir.

— J'ai vu comme il te matait ce soir, mais j'ai fait semblant de rien. Elle s'assit à côté de moi.

— Oui, apparemment tu n'as pas été la seule à le remarquer.

— Oh mon Dieu, oui ! Punaise, il ne faut pas l'énervé, ton Tristan. Il m'a fichu une de ces trouilles. J'ai cru qu'il allait le bouffer tout cru, commenta-t-elle en s'appuyant le coude sur le canapé.

— Il ne va pas très bien, et puis il s'est excusé, d'ailleurs on ne se verra pas ces prochains jours, avouai-je, à moitié déçue.

— Problème de logistique ? plaisanta-t-elle.

— Oh, mais purée, vous avez tous reçu un calendrier avec les dates de mes bringues ou quoi ?

Elle se mit à rire.

— T'es con des fois ! Comme ça, je ne t'aurai que pour moi.

— Égoïste, lançai-je en souriant.

Le lendemain après-midi, je donnai un coup de main à Marlène et collai des étiquettes de soldes sur le reste de la collection automne/hiver quand un jeune homme portant une casquette entra dans la boutique. Il tenait un immense bouquet de roses rouges et une boîte dorée rectangulaire dans les mains.

— Excusez-moi, je cherche Aurore Maillard, dit-il en lisant son papier de façon maladroite.

— C'est moi, répondis-je, surprise.

Marlène me suivit de près pour savoir qui m'avait envoyé tous ces cadeaux.

— Il faut signer ici, me dit-il en indiquant la petite croix sur le reçu.

Puis il me donna le bouquet et déposa le carton sur le comptoir avant de repartir.

Je m'attardai sur les roses et restai bouche bée.

— Seigneur ! Ces fleurs sont magnifiques ! Il y en a au moins cinquante, s'exclama-t-elle. Est-ce le jeune étalon d'il y a quelques semaines ?

— Mais arrêtez de dire que c'est un cheval, bon Dieu, maugréai-je *D'ailleurs le cheval, il n'en ferait qu'une bouchée, s'il le voulait...*

— Je vais chercher un vase dans la réserve pour que ces charmantes fleurs puissent boire un peu, s'exclama-t-elle en partant dans les arrières.

Elle revint aussitôt avec un grand récipient rempli d'eau, me prit les

roses des mains pour les mettre dedans.

Je me posai devant le comptoir afin d'ouvrir le fameux carton doré entouré d'un ruban de la même couleur. J'ôtai le couvercle tandis que Marlène, curieuse, resta à côté de moi pour découvrir ce qu'il y avait à l'intérieur. Je dépliai le papier de soie, puis sortis une petite merveille de sa boîte. C'était une robe de soirée dorée, tout comme son emballage. Elle était longue, droite, avec de fines bretelles.

— Bonté divine ! Mais c'est une création de chez Dior, ma parole ! s'exclama-t-elle, agitée, tout en consultant l'étiquette.

Je ne comprenais pas pourquoi il m'envoyait une robe hors de prix jusqu'à ce que je trouve une carte et un carton d'invitation à mon nom pour un gala de bienfaisance au Palace de Lausanne, au fond de la boîte. J'ouvris la carte et m'attardai un peu sur la beauté de son écriture avant de la lire.

« Ma chère Aurore,

Je suis encore navré pour la soirée gâchée d'hier soir.

Pour me rattraper, je tiens à te faire partager un peu de mon ancienne vie en plus moderne, certes, et t'invite à ce gala qui aura lieu samedi prochain. Je viendrai te chercher à vingt heures. Je t'aime, Tristan.

P.S. J'espère que tu trouveras la robe à ton goût, j'ai veillé à ce qu'elle soit assortie à tes yeux... »

Marlène gloussa, après avoir lu la carte par-dessus mon épaule. Elle était un peu trop excitée à mon goût.

— Eh bien, ma chère, tu as décroché le gros lot !

— Je ne sais vraiment pas quoi dire, je suis sur un petit nuage.

— Fais-lui vite des enfants, crois-moi, me recommanda-t-elle.

Je pouffai.

— Alors là, ça risque de ne pas être possible.

— Pourquoi donc ? s'étonna-t-elle.

— Non, rien. Je me comprends ! m'esclaffai-je.

— Comme je suis bonne avec toi et que j'ai envie de connaître tous les détails, je te donne congé samedi pour que tu passes chez le coiffeur et l'esthéticienne.

— Quoi ? Vous rigolez ? m'exclamai-je.

— Oh non ! Avec une robe comme celle-ci, il faut que le reste suive et je te connais Aurore. Mince, je vais devoir libérer aussi Da Silva si je veux que tout soit parfait !

— Vous voulez fermer la boutique, ou quoi ?

— Non, je serai là et Eva également. On se débrouillera, mais pour la peine, j'exige des photos au plus vite !

Je me frappai le front tant je trouvais la situation ridicule.

— J'espère que vous n'êtes pas sérieuse.

— Oh que si !

Après quelques minutes de discussions inutiles avec ma patronne, je rendis les armes pour qu'elle me fiche la paix jusqu'à la fin de la journée.

Quand vint le soir et que Sab m'attendait devant la boutique avec un air suspect, je pus immédiatement en déduire que Marlène lui avait déjà vendu la mèche par téléphone.

— Je suis dans une impasse, je suis entourée de marieuses, marmonnai-je.

Aussitôt arrivée à la maison, je posai les fleurs sur la table du salon et la boîte sur celle de la cuisine.

— Je peux la voir ? demanda Sab.

— Vas-y, soupirai-je.

Il faut avouer qu'à l'intérieur de moi, j'avais vraiment envie de me montrer jolie devant lui, avec cette robe, qui je devais le dire, était magnifique. Je n'aurais pas mieux choisi, pas de froufrou ou de paillettes. Enfin, pas la tenue super kitch. Elle était comme lui, intemporelle. Tristan était un « homme » de goût. À présent, j'en étais certaine.

— Tu vas me transformer en Cendrillon si je comprends bien, commençai-je pendant qu'elle déballait mon cadeau.

— Elle est superbe, dit-elle, aussi choquée que je l'avais été quelques heures auparavant. Avec ton accord, oui, je le ferai.

— Bon, OK. Mais prends les rendez-vous pour moi, car je n'y connais strictement rien.

— Bien, chef !

Le téléphone sonna et me fit sursauter. Sab décrocha le combiné.

— C'est pour toi, c'est ton prince charmant ! chuchota-telle en cachant la partie micro du téléphone.

Je soupirai.

— Allô ?

— J'espère que tu as aimé ce que je t'ai envoyé.

— Oui, je n'en mérite pas tant, tu sais. Tu m'as trop gâtée.

— Je tiens à te montrer l'autre part de ma personnalité que tu n'as pas encore vue. Je pensais que ça te changerait des soirées vidéo.

— Oui, je m'en réjouis.

— Alors, je t'embrasse et je t'appelle demain, comme promis, bonne nuit, mon ange.

— Bonne nuit et merci, dis-je, intimidée.

La semaine me parut longue jusqu'au samedi matin. Sab s'était autoproclamée mon assistante personnelle de la journée et m'avait organisé un planning marathon à commencer par la manucure, puis le soin de la peau. À quatorze heures, ce fut au tour de la coiffure et pour terminer le maquillage. Je m'étais juré de ne me regarder dans le

miroir qu'une fois la robe enfilée.

Il était dix-neuf heures quarante-cinq au moment où j'ouvris les yeux devant ma glace. Si je ne savais pas que c'était moi, je ne me serais pas reconnue. Pour commencer, mes cheveux étaient relevés en un chignon très distingué et un fin ruban doré couronnait ma chevelure tel un diadème, mon visage rayonnait grâce à un maquillage chaleureux et discret. En descendant mon regard le long du miroir, je constatai que la robe m'allait comme un gant, elle était pile-poil à ma taille, tombant sur les escarpins dorés que m'avait prêtés Sab pour l'occasion. C'était comme si elle les avait achetés pour les assortir à ma tenue.

La larme à l'œil, Sab sortit mon polaroïd du tiroir pour prendre les photos que Marlène avait demandées.

— Merci, Sab, pour tout ce que tu as fait aujourd'hui, murmurai-je, un peu émue.

— Je suis fière de mon travail ! s'exclama-t-elle, quand soudainement un bruit de klaxon retentit en bas dans la rue.

Sab alla jeter un œil à la fenêtre.

— Nom de... ! Cendrillon, je crois que ton carrosse est arrivé, gloussa-t-elle.

Je m'avançai vers elle.

— Mais de quoi tu parles ? demandai-je, curieuse.

En me penchant à l'encadrement, je fus obligée de remarquer l'immense limousine noire qui attendait juste devant la porte d'entrée de mon immeuble.

— Mais, c'est quoi ce... ?

— File ! s'écria Sab.

Je descendis les escaliers aussi vite que je pus, vu le handicap de dix centimètres que j'avais à chaque pied. Je sortis dans la rue et arrivai sur le trottoir, alors que la portière arrière de la voiture s'ouvrait devant moi. Mon ange noir sortit gracieusement de la limousine et me contempla un instant.

— Je ne pouvais rêver mieux, s'extasia-t-il.

Il s'avança et me fit le baisemain. J'étais à moitié partagée entre deux sentiments : celui de la princesse émue par les attentions de son prince charmant, et celui d'Aurore, toujours prête à se rouler par terre et à se moquer des scènes dégoulinantes de galanterie « préhistoriques ».

Il me fit signe de prendre place dans la voiture.

Une fois tous deux installés, il donna l'itinéraire au chauffeur.

— Eh bien, c'est la grande vie, dis-moi, déclarai-je, intimidée par la singularité de la situation, si bien sûr on pouvait juger qu'une seule situation avec lui pouvait être normale.

— Ça te plaît ?

— Je suis loin d'être à l'aise, je t'avoue. Ça change de te voir en smoking, en tout cas !

Je remarquai aussi ses cheveux tirés en arrière et attachés par un ruban de velours noir.

— Je sais que tu n'es pas à l'aise, mais je voulais vraiment que cette soirée avec toi sorte de l'ordinaire.

— Pour l'instant, c'est assez réussi, dis-je en lui souriant. Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta et un homme habillé en costume noir nous ouvrit la portière. Je sortis en faisant bien attention de ne pas me prendre les chaussures dans la robe, ça aurait été franchement dommage de me vautrer sur un tapis rouge à la sortie d'une limousine en ce moment si glamour. Tristan me suivit et me prit par la main. Nous parcourûmes le tapis rouge jusqu'à l'entrée du palace. Nous bifurquâmes sur la droite et entrâmes dans une salle comble. Un serveur nous conduisit à une table un peu plus en retrait des autres.

— Table VIP pour monsieur Alexandre Delay, avança-t-il en reculant les sièges pour que nous puissions prendre place.

— Merci, répondit Tristan.

Je haussai un sourcil interrogateur.

— C'est mon identité officielle pendant encore dix bonnes années, expliqua-t-il.

Quand je vis les couverts pour deux, je les lui montrai de l'index.

— Tu comptes manger ? demandai-je, perplexe.

— Non, mais toi, oui. Il paraît que la cuisine est excellente ici.

— Les gens ne vont pas trouver ça bizarre ?

— Toutes ces personnes écoutent l'homme qui parle au micro depuis bientôt une demi-heure en faveur de la cause de la famine en Somalie, ils se fichent de savoir si je mange ou pas.

Ma curiosité me poussa à poser une deuxième question.

— Mais que se passerait-il si tu avalais quelques spaghettis, par exemple ?

— Retour à l'expéditeur d'ici les deux prochaines minutes.

— Oh... ! mieux vaut ne pas tenter le coup, alors.

— Pas vraiment, non.

— J'ai encore une question.

— Oui ?

— Comment as-tu eu ces invitations ?

— Officiellement, je suis un homme d'affaires au compte bancaire bien fourni. J'ai toutes les invitations possibles du monde entier grâce à l'organisation. Mais je n'y vais jamais. Ce n'est plus mon univers depuis bien longtemps.

— Ah, d'accord. C'est eux qui choisissent ton identité et ce que tu

fais dans la vie ?

— Pour ceux qui ont de l'argent oui, ils leur créent des entreprises fictives, comme cela, ils peuvent le dépenser sans attirer l'attention sur eux.

— Je comprends mieux, « Alex ». Il fit son petit sourire en coin.

On nous apporta une entrée à base de foie gras, mais Tristan refusa bien sûr l'assiette.

— Désirez-vous autre chose, monsieur ? suggéra le serveur.

— Non merci, je n'avalerai rien ce soir, car je trouve totalement aberrant qu'on se gave de nourriture hors de prix pendant qu'un homme s'égosille au micro pendant une heure à expliquer le calvaire que vivent les Somaliens. Donc, je soutiens activement ces pauvres gens qui n'ont rien à se mettre sous la dent.

— Vous avez tout à fait raison, monsieur, approuva-t-il. Et pour madame ? Soutient-elle aussi la cause ?

Avant que je n'aie pu dire quoi que ce soit, Tristan répondit à ma place.

— Madame attend un heureux évènement. Ça ne se voit pas encore, mais je n'ai pas envie qu'elle s'évanouisse avant la fin de la soirée.

Je crus que mes yeux allaient sortir de leurs orbites.

— Très bien, monsieur, termina le serveur en déposant l'assiette de foie gras.

— Mais t'es pas fou de raconter des trucs pareils ? maugréai-je.

Enceinte, n'importe quoi !

— Comme ça, tu peux te régaler à ta guise sans culpabiliser.

— Par contre, le coup de soutenir activement ces pauvres Somaliens, elle est bonne, celle-là.

Je me dépêchai d'engloutir mon foie de canard, enfin, avec un peu de finesse quand même. En plat principal, on me servit six assiettes de nourriture microscopique, je n'arrivais pas à distinguer ce qu'il fallait manger de la décoration. Idem pour le dessert.

Après le discours de l'homme aux cheveux gris et bedonnant dont j'ignorais l'identité, un orchestre se mit en place puis commença à jouer un morceau classique.

— Aurore, m'accorderais-tu cette danse ? me demanda-t-il poliment en me tendant sa main.

— Je ne suis pas vraiment certaine que tu veuilles assister à ça.

— Ne t'inquiète pas. C'est moi qui conduis la danse.

— Si t'essaies de me rassurer, eh bien, c'est raté. Là est tout le problème, j'ai tendance à vouloir mener et ça finit toujours par un désastre.

— Je prends le risque.

— Tu l'auras voulu...

Je pris sa main dans la mienne et nous rejoignîmes la piste de

danse. Je me positionnai en tentant de repérer les temps de la valse. Il me fixa comme s'il m'envoûtait, si bien que j'en oubliai les temps, les pas et même la musique. Je me laissai transporter par la magie du moment. Quand le morceau fut terminé, je pus constater que je n'avais bousculé personne, les chaussures noires cirées de Tristan n'étaient pas écrasées par mes talons, bref tout le monde était encore en vie.

— Tu vois que tu sais danser, et divinement bien de surcroît.

— Je suis la première surprise, avouais-je, mais ça m'étonnerait que tu n'y sois pour rien, rétorquai-je.

Il s'avança vers mon oreille et je sentis son souffle froid me chatouiller quand il me chuchota qu'il avait réservé une suite pour la nuit.

— J'ai vraiment droit au grand jeu ce soir ! m'exclamai-je. Et si nous montions, maintenant ? suggérais-je avec un petit sourire révélateur.

— Vos désirs sont des ordres, mademoiselle.

Sans plus attendre, il m'entraîna dans les gigantesques couloirs dorés du palace. Nous montâmes en ascenseur, longeâmes le long couloir feutré par une douce lumière jusqu'à la porte de la chambre. Je découvris une atmosphère d'époque somptueuse digne des vieux films hollywoodiens. Meublée avec goût, cette pièce me faisait penser à la décoration de « La Volière aux oiseaux ». Tristan se planta derrière moi en passant ses mains autour de ma taille et commença à couvrir ma gorge de baisers tandis que je glissai mon bras sur ses cheveux attachés pour libérer sa crinière sauvage en dénouant son ruban de velours. Je me retournai contre lui pour me blottir contre son torse. Puis ses mains s'insinuèrent le long de mes cuisses et me soulevèrent en déchirant violemment ma belle robe sur le côté. Alors que notre baiser se faisait puissant et langoureux, il me plaqua contre le mur, ce qui fit tomber un tableau dont le verre se brisa au contact du sol. Il me serra de plus en plus fort, au point que je peinaï à reprendre mon souffle. Ses ongles se plantèrent avec ardeur dans mes cuisses, ce fut douloureux, mais supportable. Ensuite, il remonta ses mains le long de mon dos et fit de même en me griffant sur l'omoplate, il devint plus agressif et plus intense à la fois dans ses mouvements. Je commençais vraiment à souffrir, cette fois-ci. Toujours cramponné à moi comme si je lui appartenais, il libéra mes lèvres et dévia les siennes sur ma gorge quand soudain, je sentis ses crocs tranchants entamer ma chair.

— Ahhh ! gémis-je en me tordant de douleur.

Nom d'un chien, il allait me vider de mon sang ! Il était tellement puissant que je pouvais à peine me débattre en tapant sur son dos, aussi dur que du béton armé. Je ne pouvais pas réfléchir, il ne me restait qu'une seule solution si je ne voulais pas mourir dans les cinq

prochaines minutes.

— Non, Tristan, stop, Tristan, arrête ! Stop ! m'époumonai-je.

Finale­ment, un de mes bras put se libérer et attraper le vase en céramique posé sur la commode d'à côté afin de le frapper de toutes mes forces sur son crâne, ce qui le désarçonna légèrement, mais juste assez pour lui faire reprendre ses esprits.

Il me lâcha.

— T'es cinglé, ou quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris ? m'emportai-je, enragée et terrifiée, surtout.

Je remarquai que malgré ses lentilles ses yeux étaient injectés de sang.

— Oh, bon Dieu, Aurore, qu'ai-je fait ? dit-il en s'avançant vers moi.

Il tendait sa main en direction de ma plaie qui saignait de plus belle.

— Ne t'approche pas de moi ! menaçai-je.

Il avait aussi l'air effrayé que moi à la vue de son acte qui aurait pu virer au meurtre si je n'avais pas réussi à me libérer à temps.

— Je suis vraiment désolé, murmura-t-il déses­paré. Il faut soigner ta blessure.

— Ouais, je vais aller à l'hôpital, et toi, tu essaies de reprendre le contrôle de toi, parce que là, tu me fais peur.

Il s'essuya le coin des lèvres taché de mon sang.

— Non, je vais te panser tout de suite, sinon tu auras le temps de te vider en chemin, insista-t-il.

— Je ne sais pas si je dois te faire confiance, dis-je, encore choquée.

Il mit son index dans sa bouche et se l'entailla d'un bon centimètre.

— Tu fais quoi ? demandai-je, horrifiée.

— Ne bouge pas, je vais te refermer cette vilaine plaie.

Il me prit doucement la main et, de l'autre, posa son doigt coupé au-dessus de ma blessure et y laissa couler quelques gouttes de son sang. C'est alors que je ressentis des picotements à l'endroit même où il m'avait mordu.

— Voilà, c'est fait. Tu peux aller voir dans le miroir.

Il avait toujours son air de chien battu et moi je ne savais plus quoi penser.

Je me dirigeai dans la vaste salle de bains et constatai à travers la triple glace que je n'avais plus rien. La peau avait cicatrisé en un rien de temps.

— Tu as fait comment ? m'exclamai-je.

— Mon sang possède certaines propriétés régénératrices.

— Merci, soufflai-je, déboussolée.

— Je te dois au moins ça, soupira-t-il en s'asseyant sur le rebord la baignoire d'angle. Je ne crois pas t'avoir trop volé de sang. Tu peux quand même faire une visite chez un docteur pour en être sûre, mais je pense qu'une vulgaire prise de sang ne fait pas pire effet que la

quantité que je t'ai prise ce soir.

— Je verrai, si j'ai la tête qui tourne, j'irai consulter un médecin, le rassurai-je. Mais dis-moi, qu'est-ce qui t'a pris ? demandai-je sur un ton plus doux, reconnaissant qu'il avait repris le dessus sur ses pulsions.

Je restai malgré tout sur mes gardes. Il répondit après quelques secondes de réflexions.

— J'ai perdu le contrôle comme un vulgaire animal, l'espace d'un instant, j'étais devenu le prédateur et toi, tu étais ma proie. Je... je ne comprends pas ce qui se passe et je pense qu'il faut que j'élucide ce mystère, car j'aurais très bien pu te tuer ce soir. Et ce sera de pire en pire, je le sens en moi. Je suis en train de changer. Tu n'es plus en sécurité avec moi.

— Tu... tu es en train de changer ? Quoi, tu t'en vas ? demandai-je timidement en sentant la boule me monter à la gorge.

— Oui. Mais, je reviendrai quand j'aurai trouvé ce qui ne va pas. Et je t'appellerai.

À présent, les larmes commençaient à couler le long de mes joues et voilà que ce stupide mascara me brûlait les yeux, comme si je n'avais pas déjà assez souffert pour cette nuit !

— Tu promets que tu reviendras ? m'inquiétai-je.

— Je n'en aurais sans doute pas pour longtemps. Ce sera l'affaire de quelques semaines.

— Bien, conclus-je, tristement.

Il me scruta de la tête aux pieds, horrifié.

— Regarde ce que j'ai fait de ma magnifique princesse, je suis un monstre.

Je me retournai pour constater les dégâts, car j'avais surtout insisté sur ma blessure envolée. Ma coiffure ressemblait à une choucroute qui partait dans tous les sens tandis que mes joues étaient marquées de larmes noircies par le mascara et faisaient ressortir mes yeux de panda. Ma gorge encore rouge de sang séché qui avait coulé jusque sur ma robe qui avait été si jolie. Maintenant, ce n'était plus qu'un vieux chiffon et le bas avait été complètement déchiré par l'ardeur de mon amant, sans compter toutes les griffures et les futurs bleus qui n'apparaîtront que le lendemain.

— Par contre, je ne redescends pas dans cet état-là.

— Non, bien sûr, me rassura-t-il. On passera par les toits.

— Hein ? Voilà encore autre chose, à présent...

— Je te ramène chez toi, par les hauts, comme ça, on ne te verra pas.

Sans me prévenir, il me porta dans ses bras, puis ouvrit la fenêtre.

— Ferme les yeux, il faudrait éviter que tu cries si on veut rester discrets.

- Tu penses que je vais crier ?
- Tu es déjà montée sur des montagnes russes ?
- Oui. Mais je ne vois pas le rapport.
- Est-ce que tu hurles dans ces engins ?
- Comme tout le monde, oui !
- Alors, je t'en prie, ferme les yeux.

J'obtempérai à contrecœur. Soudain, je sentis un fort courant glacial frapper ma peau à demi nue alors que la pression de l'air me jouait des tours. Seulement quelques secondes plus tard, je me retrouvai à la fenêtre de ma chambre qui était entrouverte.

— Ouah, je pensais que tu étais rapide, mais je ne savais pas à ce point-là.

— On refera un petit tour quand je reviendrai, dans un endroit où tu pourras garder les yeux ouverts, promit-il.

— Tu peux rester encore un moment avec moi avant que tu partes ? bredouillai-je, le cœur gros.

— J'attendrai que tu t'endormes.

— Alors, je cours à la salle de bains me rendre un peu plus présentable, parce que j'ai l'impression de sortir tout droit du film « Carrie au bal du diable ».

Il ne me répondit que par un sourire consterné tant il culpabilisait de m'avoir mise dans cet état lamentable. Après quelques minutes sous la douche, j'enfilai mon pyjama et filai silencieusement dans ma chambre pour ne pas réveiller Sab. Je m'emmitouflai sous ma couette et Tristan se blottit tout contre moi en me gratifiant d'un baiser sur le front. Épuisée, je ne mis pas longtemps avant de tomber dans un sommeil profond.

XX

Gabriel

Un mois et demi était passé depuis le départ de Tristan. Le train-train quotidien avait repris gentiment sa place. Le boulot, Sab et ses nombreuses conquêtes peu concluantes. Excepté que je n'avais plus posé un pied à la bibliothèque, je n'avais pas envie que mes souvenirs avec Tristan s'intensifient. J'avais déjà assez de mal comme ça à ne pas y penser. Plus le temps passait, plus les questions existentielles, toutes aussi effrayantes les unes que les autres, affluaient dans mon esprit. Car jamais il ne m'avait appelé, ne serait-ce qu'une seule fois, pour me donner de ses nouvelles, comme il me l'avait promis. J'élaborai deux théories : il avait de sérieux problèmes dus à son comportement changeant. Peut-être qu'il n'avait pu trouver aucune solution et pour me protéger, il aurait décidé de rester éloigné de moi, ou alors, plus simplement, il avait si honte de lui qu'il ne reviendrait jamais. Il fallait être réaliste et je commençais à me faire à l'idée qu'il ne réapparaîtrait sans doute plus. Mais cette idée m'était insupportable. Il me manquait tellement que je déclinais à vue d'œil. À présent, mon état d'esprit était encore pire qu'avant notre rencontre. Il m'avait fait découvrir tant de nouvelles choses invisibles à l'œil de monsieur et madame tout le monde que je ne pouvais pas vivre comme s'il n'avait jamais existé, je ne l'acceptais pas. Sab essayait de me remonter le moral en m'emmenant à ces soirées toujours aussi ennuyeuses les unes que les autres, cependant rien n'y faisait. C'était ça, tout me paraissait insipide depuis le départ de Tristan, mais le pire dans tout cela c'était que je ne savais pas s'il se portait bien ou non. J'étais dans le noir complet à son sujet. Alors, pour me raccrocher à quelque chose de plus ou moins concret, dans le dos de Sab bien sûr, je faisais le tour des journaux pour chercher s'il n'y avait pas de faits étranges comme le « catnappeur », qui pourrait m'indiquer la présence d'un vampire, *mon vampire*. Néanmoins, tout ce que je pouvais lire ces derniers temps parlait de « nouvelle vague de crimes en abondance » ou de montée de violence extrême aux quatre coins du globe ».

Puis un dimanche matin, tandis que je feuilletais la tribune du jour, un article en page cinq me frappa de plein fouet. « Cambriolage à la banque du sang du CHUV, plusieurs litres de poches sanguines ont été dérobés pendant la nuit du vendredi dix-sept au samedi dix-huit

mars. » Alors là, si ça ce n'était pas une piste ! Pourquoi quelqu'un irait-il voler des poches de sang ? Je m'habillai en vitesse et courus jusqu'à l'hôtel de Tristan pour confirmer qu'il était bien rentré. Toutefois, une fois en chemin, une pensée sema le doute en moi. S'il était revenu, pourquoi n'était-il pas venu me voir ? Lorsque j'arrivai à l'entrée, en dessus de Saint-Laurent, la réceptionniste m'informa que la chambre était toujours à son nom, car il avait payé six mois d'avance, mais personne n'était entré dans la pièce depuis bientôt deux mois. Je repartis donc, complètement dépitée. J'étais si certaine qu'il était réapparu, je m'étais royalement plantée. Je me mis à réfléchir : si ce n'était pas lui, cela voulait dire que peut-être un autre vampire devait rôder dans les parages. Est-ce qu'il le connaissait ? Avait-il des nouvelles de lui ? Il y avait de grandes chances que non. Ou alors, je me faisais des scénarios paranos. J'étais complètement perdue. De temps en temps, je venais à nouveau lire à la bibliothèque, ça ne me dérangeait plus du tout de repenser aux souvenirs de sa présence sur les lieux, à son parfum, ça me rendait juste nostalgique. Je m'en fichais de ne pas pouvoir me concentrer à cent pour cent sur mon livre, je voulais seulement laisser mes pensées vagabonder.

Une semaine plus tard, Sab et moi étions sorties en boîte, pour changer. Elle, en chasse, et moi, assise au bar, à m'ennuyer en jouant avec la paille de mon verre vide, toujours un peu côté de la plaque. Quand soudain, quelque chose me fit émerger de ma mélancolie et me déstabilisa, comme si j'avais rêvé. J'aperçus au fond de la salle un visage qui ne m'était pas inconnu. Je me levai et me frayai tant bien que mal un passage au milieu des gens qui dansaient, tout en essayant de ne pas perdre de vue cette personne qui s'éloignait pour rejoindre la sortie. Maintenant, elle était de dos, à environ dix mètres de moi. Je me dépêchai, tout en poussant les poids lourds récalcitrants ne daignant pas bouger pour me permettre de passer. Je me ruai en trombe par la sortie de secours, je ne devais pas la laisser filer. Mais quand je me retrouvai dans la rue déserte, je réalisai qu'elle avait disparu. J'énumérai un nombre considérable de jurons tout en continuant sur ma lancée en tournant en rond, puis je décidai de faire demi-tour en haïssant l'idée d'avoir été semée. Où peut-être m'étais-je simplement trompée.

— Qui es-tu ? lâcha une voix masculine et menaçante en me barrant la route quand je voulais faire marche arrière pour regagner l'intérieur du club. Je crus faire une crise cardiaque et fis un bond de deux mètres en arrière alors que l'homme me retenait fermement par le poignet avec une force surprenante, sans quoi je serais tombée dans les poubelles qui attendaient derrière moi à bras ouverts. Je levai les yeux afin d'identifier cet individu inquiétant et mon cœur cessa de

battre tout net, encore une fois. Il était d'une grandeur impressionnante. Ses yeux bleus polaires illuminaient son visage de craie aux contours séraphiques en partie dissimulés par ses longues boucles d'ébène. Tout de noir vêtu, dont un long manteau, il m'apparaissait semblable à un corbeau, un ange déchu. C'était Gabriel.

Je ne répondis pas tant j'étais pétrifié par ces traits nuancés qui me rappelaient tant ceux de mon amour perdu, en plus grand.

— Pourquoi me suivais-tu ? gronda-t-il sur un ton toujours aussi arrogant, bien que perturbé à la vue de mon visage.

— Parce que je vous ai reconnu, bredouillai-je, tremblante de peur.

— Qui es-tu ? Pourquoi lui ressembles-tu autant ? Dis-moi ! insista-t-il en m'empoignant par la gorge.

Je m'agrippai à son immense main glacée en essayant d'émettre un son, mais il me serrait si fort, que ce n'était pas gagné. Je réussis juste à grogner « frère ». C'est alors qu'il me laissa tomber au sol, comme de vulgaires ordures.

— Quoi, mon frère ? persista-t-il.

Je me levai avec peine et le fusillai du regard. Il commençait à me gonfler celui-là à m'aboyer dessus, je ne lui avais rien fait, nom d'un chien. Il avait beau être un vampire et m'effrayer à en faire dans mon pantalon, je devais tout miser sur mon visage et sembler sûre de moi. Sinon, je pouvais dire adieu à la vie. Il voulait me terroriser, bien. Même si ça avait marché, j'allais lui montrer que je ne me laissais pas faire.

— Vous allez vous calmer ? Bon sang, que je puisse vous expliquer ! tonnai-je avec un timbre de voix complètement éraillé sous la pression des doigts de ce rustre.

Il parut soudain surpris de ma petite scène de rébellion. Il ne devait pas avoir l'habitude qu'une victime potentielle le somme de la fermer. Un point pour moi.

— Alors, je t'écoute... fit-il, sur un ton plus calme, cette fois. Dis-moi qui tu es.

Il sortit de sa poche de manteau un paquet de cigarettes et un briquet puis en porta une à sa bouche pour l'allumer, à ma grande stupéfaction. Bah oui, les vampires fumaient aussi visiblement. Au moins, ils ne risquaient pas de mourir d'un cancer des poumons.

— Je m'appelle Aurore, et je sais qui vous êtes, déclarai-je en me passant la main autour de la gorge. Vous êtes Gabriel.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il, renversé par ma révélation.

Une bouffée de fumée sortit de sa bouche.

— Je connais votre frère.

Là, je l'avais complètement décontenancé.

— Tu le connais ? Il est ici ?
— Vous arrivez trop tard. Il est parti, il y a deux mois de ça.
— Tu lui ressembles tellement, souffla-t-il, en effleurant mon menton de l'index.

Ouah ! Il passait de « je vais te tuer si tu ne me dis pas qui tu es » à « tiens, si je te faisais un petit câlin », en trente secondes. Ma main au feu si ce mec n'avait pas de trouble bipolaire.

— Vous voulez sans doute parler de Lyse-Anne. Elle est morte, je vous le rappelle, vous l'avez assassinée, fis-je en reculant subitement, toujours aussi méfiante envers lui.

— Tu es au courant de tellement de choses, explique-moi. Mon frère t'a-t-il parlé de Lyse-Anne ?

— Je savais qui était Lyse-Anne avant même de connaître Tristan, commençai-je. Je veux bien tout vous raconter si vous me promettez d'arrêter de me brusquer et de me menacer ! J'ai déjà eu ma dose d'attaques vampiriques pour les dix prochaines années, ronchonnai-je.

Apparemment, le secouer était une bonne chose. Je n'arrivais toujours pas à croire que j'avais réussi un truc pareil. C'était fou...

— Je suis désolé, je reconnais que je n'ai pas été très délicat avec toi, admit-il.

— Je ne vous le fais pas dire, marmonnai-je.

Je restai quand même stupéfaite par son changement d'attitude à mon égard. Qu'est-ce qu'ils peuvent être lunatiques ces vampires.

— Je vais juste avertir mon amie que je pars et je reviens, promis-je.

Comme il m'était impossible de mettre la main sur Sab après dix minutes de recherche, je rejoignis aussitôt Gabriel qui m'attendait toujours devant la porte de secours.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

Il m'en pose une de ces colles.

— Ben, je ne sais pas.

— On va chez toi ?

— Mais vous n'êtes pas bien ? Je ne veux pas emmener chez moi un vampire que je ne connais pas.

— Je ne te ferai rien, je ne touche plus aux humains depuis longtemps, je te le promets.

— Oui. Mais vous avez très mauvais caractère à ce que j'ai pu constater, objectai-je.

— Très bien, j'essayerai de me tenir à carreau, tempéra-t-il en me souriant.

Je soupirai.

Il voulait des nouvelles de son frère, apparemment il y tenait beaucoup.

— Bon, d'accord. Je crois que cette fois, c'est officiel, je suis

suicidaire.

Il laissa s'échapper un petit rire.

— T'es une marrante, toi.

— Si vous le dites...

— Tu habites où ?

— Dans le quartier des Jordils.

— Alors, cramponne-toi, me recommanda-t-il vivement en me portant dans ses bras, sans que je me souvienne comment, tellement il était rapide. C'est parti !

— Quoi ? Mais vous faites quoi ? Raaaaah !

Soudain, j'eus un violent haut-le-cœur tant il avait bondi vite et haut. Nous traversâmes les toits des immeubles comme un parcours d'obstacles à une cadence considérable. Je jetai un coup d'œil effrayé au hasard au sol, quand je pus enfin les ouvrir, nous étions déjà au-dessus du petit chêne. Puis il sauta par-dessus la gare. En moins d'une minute, nous arrivâmes dans mon quartier. Il m'avait fallu un énorme self-contrôle pour éviter de hurler en plein ciel, ça aurait effectivement fait assez tache en me rappelant la nuit où Tristan m'avait aussi ramenée par la voie aérienne. Maintenant, je comprenais mieux pourquoi il m'avait sommé de fermer les yeux ! En plus, Gabriel était beaucoup moins délicat que son frère dans sa manière de se mouvoir. Je n'avais pas pu assister à tout le trajet, les yeux ouverts. Avec lui, les montagnes russes de Tristan n'étaient rien en comparaison.

— Là, indiquai-je de l'index. C'est l'immeuble couleur saumon délavé.

Quand nous fûmes arrivés devant l'entrée, il me posa doucement à terre, cette fois.

Je sentis mon estomac se retourner.

— Oh... je vais vomir.

Après que nous eûmes monté les trois étages, je le fis entrer dans l'appartement.

Oui. Je sais, je suis folle. Essayez toujours de m'enfermer.

— Ah oui, j'allai oublier, nous avons un chat, l'avertis-je.

— Et alors ?

— Non, rien, laissez tomber.

Après réflexion, je m'étais dit que Zoé ne faisait sans doute pas partie de la catégorie de ses mets favoris.

— Asseyez-vous, lançai-je en rangeant mon manteau dans l'armoire de l'entrée.

— Tutoie-moi, j'ai l'impression d'être vieux quand tu me parles.

— Bah, parce qu'avoir plus de cent cinquante ans, c'est quoi pour toi ?

— Ça s'appelle l'expérience, déclara-t-il en me jetant un sourire accompagné d'un clin d'œil qui me fit rougir.

Punaise ! Lui, c'est toujours un play-boy. Il n'a pas perdu de son sex appeal en traversant les années, bien au contraire.

— Alors, parle-moi de mon frère. Tu le connais depuis longtemps ? demanda-t-il avec un vif intérêt.

— Depuis cet automne, je le voyais à la bibliothèque municipale.

— La bibliothèque ?

— Je crois qu'il est plus simple que je te raconte tout depuis le début, suggérai-je.

— Je t'écoute.

Je commençai à lui faire le récit de mon accident, mes cauchemars et mes séances, mes rencontres avec Tristan à la bibliothèque. Et finalement, les prémices de notre histoire jusqu'à cette abominable soirée où mon prince charmant s'était transformé en Comte Dracula.

— Donc, tu es la réincarnation de Lyse-Anne ?

Pour supprimer toute confusion, je me devais de préciser que nous n'étions pas les mêmes personnes. Du coup qu'il veuille remettre la scène de sa mort au goût du jour, très peu pour moi.

— Oui. Mais je n'ai rien à voir avec elle, moi, c'est moi, et elle...

— C'est elle... termina-t-il. Oui, je l'avais tout de suite remarqué.

— Ça veut dire quoi ?

— Tu es loin d'être aussi raffinée qu'elle.

— Merci, c'est sympa de recevoir des compliments, ça fait toujours plaisir, répondis-je, vexée.

— C'est toi qui me l'as demandé, pas la peine de t'offusquer. C'est l'époque qui le veut. Nous changeons tous, moi le premier, depuis le temps. L'adaptation. Le vocabulaire, la manière de bouger, de s'habiller. C'est vital pour moi de me fondre dans la masse.

Je ne relevai pas, car je ne voulais pas me fâcher et risquer de l'irriter, bien que ça n'était pas l'envie qui m'en manquait, et passai à autre chose.

— Mais j'aimerais que tu m'éclaires sur un bout de l'histoire, demandai-je en fronçant les sourcils.

— Je t'écoute.

— Si tu aimais tant Lyse-Anne, pourquoi lui avoir ôté la vie et ne pas l'avoir emmenée avec toi ? Tu aurais pu, je ne sais pas, moi, la transformer. Vous auriez pu vivre ensemble pour l'éternité.

— J'y avais pensé, c'était mon but, mais je n'y suis pas arrivé. C'était ce pour quoi j'étais de retour, en plus de ma vengeance. Mais elle ne me l'aurait jamais pardonné, de plus, elle serait de toute façon retournée auprès de Tristan. Alors oui, paniqué à cette idée, j'ai agi en égoïste.

Un moment de silence se fit dans le salon, puis l'air déboussolé, il

reprit la parole.

— Je n'en reviens toujours pas. Mon frère voulait sacrifier son amour pour Lyse-Anne afin que je puisse garder le domaine en Bourgogne. Je ne l'ai jamais su.

— Ça aurait changé quelque chose ?

— Pour le cas de Geneviève, non. Mais j'aurais laissé Tristan en paix.

— Et Lyse-Anne ?

— Je n'en ai aucune idée. De toute façon, le mal est fait. En réalité, je suis venu pour implorer son pardon. J'espère que Tristan m'écouterait quand je le trouverai. Après un siècle et demi, je pense que bien assez d'eau a coulé sous les ponts. Je veux faire la paix avec lui. Après tout, il est la seule famille qu'il me reste.

— S'il revient, intervins-je, un poil négative.

— Je le chercherai ailleurs. Nous sommes comme connectés, nos sangs se sont entremêlés lors de sa transformation, je suis en quelque sorte son frère et son père à la fois. Je ne comprends pas qu'il n'ait jamais voulu se venger de moi durant toutes ces années. Cela fait quelque temps, maintenant que je suis à sa recherche, mais à chaque fois que j'arrive près du but, il est déjà loin.

— Et tu crois qu'il te pardonnera ?

— Je l'espère, c'est mon souhait le plus cher, dit-il, songeur.

Je me levai pour me servir un verre de coca.

— Que s'est-il passé une fois que Tristan t'a chassé de la maison ? C'est à ce moment que tu as été transformé ? demandai-je, curieuse de combler les lacunes des révélations de Lyse-Anne à travers les séances.

— Plus ou moins, oui. J'étais sur le chemin de retour, à deux cents bornes de mon domaine, quand je m'arrêtai à la tombée de la nuit dans une petite auberge. Après un repas que j'avais à peine touché, j'avais bu quelques verres d'un infâme tord-boyaux et décidai d'oublier mon malheur pendant ces quelques heures en me soûlant. J'avais remarqué qu'une magnifique créature ne m'avait pas quitté des yeux de toute la soirée. Je ne comprenais pas ce qu'une jeune femme aussi raffinée fabriquait dans une auberge, toute seule, à une heure si tardive. Elle n'avait rien à voir avec une catin. Mais je m'en fichais. Une fois que je fus bien alcoolisé, elle s'approcha et s'assit au bar à côté de moi. Je portai mon attention sur elle et découvris ce visage si pur, si blanc, comme de la neige. Et ses boucles anglaises, avec sa robe de fille de bonne famille elle me faisait penser à une poupée de porcelaine. De ses grands yeux dorés qui me scrutaient tendrement, je croyais voir Lyse-Anne juste une fraction de seconde.

— Bonsoir, mon prince, fit-elle en m'offrant un sourire des plus sensuels qu'il m'a été donné de voir.

— Soir... répondis-je avec mon air de chien battu tout en fixant

mon verre à moitié vide.

— J'ai cru remarquer que vous n'alliez pas fort bien, mon ami. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Oh ! Vous ne pouvez pas m'aider. Personne ne peut remonter le temps, ma vie est complètement fichue.

— C'est à ce point-là ? demanda-t-elle, l'air peiné.

Elle prit ma main dans la sienne qui était ma foi aussi froide que le cœur de cette chipie de Geneviève, puis elle me scruta avec ses prunelles en forme d'amande. J'étais désormais comme envoûté par son regard de louve.

— Laissez vos tourments de côté pour un moment, je vous promets que je vous les ferai oublier pour toujours !

Je restai interdit, je ne pouvais plus détacher mon regard du sien, m'ensorcelant totalement. Elle m'attira et m'entraîna dans une des chambres du haut. Je demeurai debout en plein milieu de la pièce comme un abruti, complètement ivre. Je ne me rendais pas du tout compte de ce qui était en train de se produire en réalité, car le tord-boyaux m'était monté à la tête. La poupée se tenait à ce moment en face de moi et retira ma chemise. Elle promena ses doigts frigorifiés sur mon torse puis commença à couvrir mon buste de baisers. Mon crâne me faisait énormément souffrir, alors je me laissai m'effondrer sur le lit pendant que mon inconnue remontait le long de mon cou pour ensuite m'embrasser fougueusement, et elle savait y faire. À un moment d'égarement, je crus à nouveau voir Lyse-Anne. Complètement désorienté, je lui rendis son baiser et l'étreignis de toutes mes forces. Puis, ses mains agrippèrent mes poignets au-dessus de ma tête, les emprisonnant avec une force impressionnante, je ressentis soudain une violente douleur au niveau de ma gorge à m'en faire hurler. Elle s'acharna sur moi, j'étais impuissant face à elle. J'avais été une proie si facile. En effet, j'étais heureux, elle avait raison, mes tourments s'étaient envolés et moi, je m'en allais avec. J'attendais ma mort avec impatience, je la sentais de plus en plus proche au fur et à mesure que mon sang se vidait de mon corps. Cette femme devait être la faucheuse qui m'emmènerait loin de ma vie ratée. Je ne sentais plus ni mes jambes ni mes bras, la douleur disparaissait petit à petit, puis celle que j'appellerais « La Mort » se retira de ma chair meurtrie.

— Mon beau prince, tu es si magnifique, il serait dommage de te laisser pourrir ici. Veux-tu venir avec moi ?

Mes yeux étaient clos et « La Mort » me proposait de la rejoindre. Mais bien sûr que je désirais quitter ce monde d'imbéciles qui m'avaient rejeté ! Avec beaucoup de peine, j'essayai d'émettre un son, cependant je dus m'y reprendre à deux fois.

— Ou... oui... je veux partir avec vous.
— Tu as fait un excellent choix, mon prince. Tu ne le regretteras pas le moins du monde.

Soudain, je sentis un liquide froid couler sur mes lèvres, il me semblait reconnaître comme un goût de métal rouillé au début, le fluide se faufila le long de ma langue et continua son chemin dans mon gosier. Maintenant, il affluait en abondance et je commençais à apprécier cette saveur qui, à mon souvenir, était bien meilleure que n'importe quel vin de qualité.

J'avalai en m'accrochant à la source et j'eus enfin la force d'ouvrir les yeux. Je réalisai avec stupeur que je m'agrippais à son poignet et qu'en réalité je buvais son sang. Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'en prendre plus, encore et encore, je ne voulais plus m'arrêter. Puis, elle m'écarta violemment en me poussant contre le mur.

— Tu en as eu assez, mon prince. Maintenant, il faut te reposer. Et ne t'inquiète pas, je resterai avec toi pendant la modification de ton corps, ne t'en soucie surtout pas, bien que ce soit un peu douloureux au début, déclara-t-elle.

Elle se pencha à nouveau vers moi et m'enlaça tendrement comme si j'étais son nouveau-né.

— Je... je ne suis pas mort ? demandai-je, déconcerté.

— Non, mon prince, plus jamais tu ne mourras !

Et puis je m'évanouis pour me réveiller deux jours, enfin plus tôt deux nuits plus tard. Je me levai du lit en très grande forme comme jamais je ne l'avais été, et manifestement, bien loin d'être un cadavre. La créature rentra dans la chambre avec des vêtements masculins dans les bras.

— Tiens, mon prince. Je t'apporte de quoi te vêtir dignement.

— Vous n'êtes pas la mort, n'est-ce pas ?

— Oh ! Mon cher ami, je sais que tu voulais en finir avec la vie, mais je suis certaine que tu vas aimer ta nouvelle existence.

— Qui êtes-vous ? demandai-je sèchement.

— Mon nom est Elizabeth, et le tien, mon beau prince, quel est-il ?

— Gabriel.

— Oh ! Comme l'archange ! Cela te va à merveille. Tu es devenu un être encore plus magnifique, mon prince ! s'extasia-t-elle.

J'étais paniqué, je ne voyais pas du tout où elle voulait en venir. J'espérais qu'elle m'achève. Pourquoi me parlait-elle d'une nouvelle existence ?

— Qui êtes-vous, bon sang ? grognai-je.

— Je suis ta sauveuse, mon ange.

— Vous n'êtes pas humaine, continuai-je. Vous êtes un démon !

— Si on veut, oui. Mais tu n'es plus humain non plus, très cher.

— Balivernes ! tonnai-je.

— Va te regarder dans le miroir, ordonna-t-elle en gardant ce ton satisfait. Vas-y !

Je m'avançai jusqu'à la commode au-dessus de laquelle était suspendu un miroir. Je découvris un être qui semblait dépourvu de vie, aussi livide qu'un cadavre. Et mes yeux étincelaient comme de la glace.

— Tu vois, as-tu toujours l'air d'un mortel ?

— Un mortel ? demandai-je, horrifié, en me tournant face à elle.

— Tu fais à présent partie des êtres exceptionnels de cette planète. Nous sommes immortels et pratiquement indestructibles. Nous sommes dotés d'une force inouïe, tous nos sens sont surdéveloppés. Nous sommes des prédateurs, mais nous avons besoin de sang pour vivre. On nous appelle...

— Vampires ? l'interrompis-je, révolté à cette idée.

— Oui, mon prince. Nous allons traverser les âges, toi et moi, en nous repaissant des détritiques de l'humanité, déclara-t-elle fièrement en m'enlaçant par la taille.

Elle appuya son menton sur mon épaule alors que je me retournai à nouveau afin de prendre les repères de mon nouveau visage, à travers le miroir.

— Regarde-nous, mon ange Gabriel. Nous nous ressemblons maintenant. Nous avons le même teint nivéen, le regard ensorcelant, nous sommes tous deux d'une beauté à se damner, dit-elle, en passant sa main sur ma joue, tout en admirant mon reflet.

— Je vois un mort, répondis-je, choqué.

— Non, mon prince, je t'ai donné une seconde naissance. Je vais tout t'apprendre, tu ne regretteras pas de m'avoir connue, susurra-t-elle à mon oreille.

Les semaines s'écoulèrent et Elizabeth me montra comment chasser mes proies, c'est-à-dire des hommes, des femmes et même des enfants. Elle était sans scrupule, se complaisant dans sa vie de débauche, et je m'étais également habitué à ce mode de vie. Je lui racontai mon existence d'avant, sur ma famille, mon frère, Lyse-Anne.

— Le jour viendra, où tu te vengeras de ces misérables cancrelats, me disait-elle souvent.

Mais je n'étais pas stupide, au fil du temps, j'avais remarqué qu'Elizabeth se servait de moi. J'étais son compagnon, certes, mais je n'étais bon qu'à faire le sale boulot. Je lui ramenais ses victimes sans qu'elle ait besoin de chasser. Elle me promettait sans cesse qu'on punirait ma famille, mais plus le temps passait et plus on s'éloignait de l'Europe. Elle n'en avait rien à faire, cette vengeance, c'était juste une carotte pour me faire avancer à ses côtés, car elle savait que j'en avais fait une obsession. En fait, elle n'avait aucunement l'intention de

m'accompagner pour régler mes comptes avec Tristan, tout ce qu'elle désirait c'était un petit caniche à son service.

— Nous avons tout le temps pour les repréailles, disait-elle.

Au bout de quelques mois de massacres sanguinolents en tout genre, je me lassai d'Elizabeth et de sa superficialité. Tout ce que je voulais, c'était retrouver Lyse-Anne qui était toujours dans mon cœur.

Ainsi, je revins à Chardonne la nuit du bal des vendanges et j'assistai à la consécration de l'union entre la furie et mon idiot de frère. Je remarquai aussi la grande tristesse de Lyse-Anne à l'annonce de cette nouvelle accablante. Je décidai de rester un moment en retrait pour les observer. Quand ma mère mourut le matin d'après, c'en fut trop, il fallait que j'intervienne pour arrêter cette stupide mascarade. Bien sûr, à l'époque je ne savais rien de ce que tu m'as dévoilé, alors je fonçai droit dans le tas et sauvagement, qui plus est. J'avais la ferme intention de faire une œuvre d'art du meurtre de Geneviève. Un soir, alors qu'elle s'était vêtue de sa robe de mariage pour s'admirer, je suppose, je compris que c'était le bon moment pour lui donner la leçon de sa vie, et faire de sa si belle robe de mariée, une robe de funérailles. Je ne l'avais jamais entendue pleurer autant que cette nuit-là, elle me suppliait de ne pas la tuer, implorait mon pardon, mais je ne l'écoutais pas jacasser. Je l'avais emmenée dans les bois pour qu'on ne l'entende pas hurler de douleur. Sa torture aura duré des heures avant qu'elle ne succombe entre autres d'épuisement et d'atroces souffrances. Ensuite, je me suis attaqué à mon frère. J'étais le juge et lui le condamné à la non-mort pour l'éternité. Ce soir-là, je m'introduisis dans sa chambre par la fenêtre entrouverte et le réveillai sans ménagement. Je ne lui laissai pas le temps de réaliser ce qui se produisait et je plongeai sauvagement mes crocs dans sa gorge. Il tenta de se débattre, mais j'étais beaucoup trop fort pour lui. Une fois rassasié, je me retirai de lui et le toisai fièrement.

— Voilà tout ce que tu mérites, sale chien ! Maintenant, je suis devenu le monstre que tu as chassé de chez toi ! lançai-je hors de moi.

Il me regarda, horrifié par mon visage à moitié couvert de son sang.

— Mon Dieu ! murmura-t-il avec le peu de force vitale qui lui restait, je suis si désolé de t'avoir traité de la sorte.

— Eh bien, c'est trop tard, pour les excuses ! Je vais te le faire regretter, mon cher frère. Tu comprendras ce que c'est de souffrir vraiment !

Je m'entailai violemment mon avant-bras et inondai son visage de mon bien le plus précieux.

Comme pour mon cas, au bout de quelques secondes et quelques gorgées avalées, il s'agrippait déjà à moi pour s'en abreuver le plus possible, puis je le frappai en pleine figure pour le sommer d'arrêter.

— Voilà tout ce que tu mérites pour avoir gâché autant notre existence, mon frère, une éternité à culpabiliser, seul, lâchai-je, sans entrain. Je te souhaite une très longue vie sans amour.

Puis je repartis sans même m'inquiéter de son sort. Je pensais qu'une fois transformé, il s'en prendrait sans doute à Lyse-Anne et il s'en serait voulu encore plus. Mais quand il fut prêt, il ne trouva rien de mieux que de se jeter sur un cerf pour éviter de lui faire du mal. De plus, il avait sommé Lyse-Anne de s'enfuir avant qu'elle ne subisse le pire. Et même comme ça, elle serait restée auprès de lui s'il lui avait laissé le choix. C'en était pathétique. C'est là que j'ai compris qu'elle ne voudrait pas de mon amour si je la rendais immortelle. Et c'est ainsi que je décidai de la garder jalousement pour l'éternité.

Il marqua une pause, comme pour se recueillir, puis reprit son récit.

— Je regagnai la France pour rejoindre Elizabeth, car elle savait très bien que je reviendrais tôt ou tard. Je n'étais pas encore prêt à prendre mon envol, seul.

Nous avons vécu ensemble une centaine d'années avant que... Le bruit de la serrure qui se déverrouille interrompit Gabriel.

— Ce n'est rien, le rassurai-je. C'est Sab qui rentre enfin.

— C'est ton amie ?

J'acquiesçai.

— Nom d'une pipe, t'étais où ? rouspéta-t-elle en claquant la porte de rage.

Elle partit dans sa chambre enlever sa veste. Elle n'avait sans doute pas remarqué que nous avions de la compagnie.

— Tu ne veux pas baisser d'un ton ? Il est deux heures du matin passées et nous ne sommes pas seules, tempérai-je.

— Comment ?

Je vis une tête apparaître à l'entrée de la pièce pour nous épier.

— Sab, je te présente Gabriel.

Elle s'avança timidement dans le salon en piquant un fard.

— Vous êtes le frère de... ?

— De Tristan, oui, enchanté... hum Sab ?

— Sabrina, intervint-elle. Vous êtes alors aussi un... ?

— J'en suis un, oui, déclara-t-il en la gratifiant d'un sourire charmeur.

Elle resta bouche bée, ne sachant quoi répondre. Pour une fois, c'était à son tour.

— Assieds-toi au lieu de rester plantée là, lui proposai-je.

— Oui, oui... je m'assois, dit-elle comme si elle venait de recevoir une gifle.

— Je suis désolée de t'avoir abandonnée comme ça, mais je ne t'ai pas trouvée pour pouvoir t'avertir que je rentrais.

— Ce n'est rien. Tu es vivante, c'est le principal ! Puis, elle se tourna vers Gabriel.

— Vous êtes sûr que je ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde, et par pitié, je ne suis pas un vieillard. Tutoie-moi.

Sab éclata d'un rire gêné qui ne lui ressemblait pas du tout. D'habitude, elle était beaucoup moins coincée que ça.

Je repris mon interrogatoire là où nous en étions restés.

— Que s'est-il passé ensuite ? Vous avez rompu ?

En quelques sortes. Il y a surtout eu la création de l'O.M.C.H.N.H. ce qui ne nous rendit pas la tâche facile. À cette époque, je m'étais spécialisé dans les meurtres consentants.

— Ce qui signifie ? demandai-je, médusée.

— Je repérais les âmes des mortels qui voulaient mettre fin à leurs jours. Je venais la nuit chez eux pour leur proposer une mort douce et ça marchait. Ils ne se débattaient presque pas et en plus me remerciaient, j'étais leur ange salulaire. L'ange de la mort, comme je l'avais cru pour Elizabeth, sauf qu'avec moi, ils savaient plus ou moins à quoi s'attendre ce qui n'avait pas été mon cas. Pendant que je me prenais pour la grande faucheuse des désespérés, « Liza » s'attaquait toujours aussi sauvagement aux pauvres hommes sans attache. Alors que nous nous retrouvions après une chasse séparée, parce que je ne supportais plus sa barbarie, nous fûmes assaillis par des chasseurs. C'était au début des années soixante lorsque nous fîmes escale à Londres, Liza réussit à s'échapper et m'abandonna, seul contre eux. Elle n'a jamais été une grande téméraire.

On me conduisit dans un fourgon blindé et le voyage dura plusieurs jours. Je n'avais pas compris comment ils étaient parvenus à me contenir, ils avaient également une force surhumaine. Quand la camionnette s'arrêta pour de bon, on me fit sortir, en pleine nuit. Les deux chasseurs me maintenaient toujours aussi fermement. Je regardai autour de moi et n'y trouvai aucune habitation aux alentours. Que des montagnes, des forêts et de la neige à perte de vue. Même si je ne ressens pas le froid, j'étais en mesure de dire qu'il faisait en tout cas moins trente, voire moins quarante degrés. On me fit rentrer dans une sorte d'abri antinucléaire, ensuite, descendre une dizaine d'étages dans un ascenseur.

— Avance ! m'ordonna nerveusement un des chasseurs. Devant moi se trouvait un immense couloir illuminé, un peu comme dans les hôpitaux, bien que je n'y avais jamais mis les pieds, je peux attester que cet endroit se confondait facilement avec un centre médical.

— C'est le laboratoire de la Sibérie ? demandai-je.

— Tout juste. On m'avait enlevé pour subir par la suite des tortures tout aussi horribles que celles que j'avais infligées aux mortels juste

après ma renaissance. On m'avait enchaîné dans une cellule, me faisant ingérer une substance pour me rendre bien moins puissant, de sorte que je devienne leur pantin, leur jouet.

— C'est affreux ! Combien de temps y es-tu resté prisonnier ? me souciai-je.

— Entre quinze et vingt ans, je ne me souviens plus vraiment, j'étais dans un piteux état. J'étais le cobaye numéro cent vingt-six. Leur but, avec mon cas, était de pouvoir atteindre ma chair qui était imperméable à tout sauf aux rayons du soleil. Après maintes expériences douloureuses sur ma peau, ils y sont enfin parvenus.

— De quelle façon ? s'inquiéta Sab.

Gabriel enleva son manteau et releva son pull en laine noir, pour laisser apparaître un torse certes musclé à faire tomber plus d'une Sabrina, mais surtout, à moitié ravagé par de nombreuses brûlures et de cicatrices en tout genre sur toute la partie de gauche, qui s'étendait jusqu'à la gorge restée cachée par ses cheveux longs.

— Seigneur ! s'exclama Sab.

Mon regard sur Gabriel fut tout aussi alarmant que celui de Sab.

— Ça cicatrise lentement, ça va prendre bien des années avant de se résorber totalement, c'était bien pire avant. Grâce à ça, ils ont pu développer des armes à base de rayons UV A et B, fatal à tout vampire de moins de cinq cents ans.

— Mais je croyais que ce laboratoire se trouvait en Afrique, avançai-je.

— En Afrique ? Je n'en ai aucune idée, c'est mon frère qui te l'a dit ?

— Oui, apparemment, il serait en plein milieu du Sahara.

— Il a dû être bâti après mon évasion. C'est plus facile de s'échapper d'un labo où la nuit règne sur le pays une bonne partie de l'année, alors qu'au Sahara, les ingrédients principaux sont le sable et surtout le soleil à vif. En plus, avec la dose de médoc qu'ils nous font ingurgiter, je ne te dis pas la lenteur de nos mouvements. Impossible de sortir du désert aussi vite qu'on le ferait en temps normal. La seule solution serait de s'enterrer sous le sable, et encore...

— Mais comment as-tu fait pour t'évader, tu m'as dit que c'était bien gardé, non ?

— Oui. Mais une nuit, je ne sais comment, tout le système électronique de ma cellule s'est déglingué. C'était le moment rêvé pour une petite escapade. On aurait dit que quelqu'un s'était arrangé afin de me laisser le champ libre, pour m'échapper. Car au fur et à mesure que je montais les étages par les escaliers de secours, tous les accès électroniquement scellés par cartes magnétiques s'ouvrirent afin que je puisse passer incognito, et ce jusqu'à la sortie. Et depuis, ma tête est mise à prix, je suis un renégat comme ils appellent. J'ai

plusieurs chasseurs à mes trousses, rien que pour moi. La classe.

— Super, l'attention qu'ils te portent, conclus-je. Je suppose que le vol à la banque du sang, ça vient de toi ou tu n'es pas tout seul ?

— Oui, je ne pensais pas que les journaux relateraient un fait aussi minime.

— C'est une petite ville ici, on n'est pas à Los Angeles, mais à Lausanne, en Suisse, je te rappelle. Ton frère a fait la même erreur que toi.

— C'est aussi un renégat ? s'étonna-t-il.

— Non. Mais il était à court de poches, les premiers temps. Et toi, c'est quoi, ton excuse ?

— En général, je me fournis au noir. Certains fabriquent leurs propres plasmas synthétisés dans des labos clandestins, mais ici les immortels ne courent pas les rues. J'ai dû me ravitailler où je pouvais.

Sab buvait les paroles du vampire, complètement admirative, elle n'était plus sur la même planète que nous.

— Des labos clandestins ? m'exclamai-je.

— Beaucoup de renégats ne tuent plus pour vivre, mais ne supportent pas d'être tenus en laisse, car c'est vraiment l'image que donne l'organisation, alors le sang se marchande au noir. Par ailleurs, elle possède des unités de démantèlement de réseaux de distribution.

— Comme pour la drogue ? demanda Sab, sortie de son nuage.

— Oui, l'O.M.C.H.N.H. met un point d'honneur à diriger la totalité de notre univers, mais cela ne durera pas éternellement, il paraîtrait que des anciens sont prêts à se rebeller.

— C'est vrai, Tristan m'en avait parlé un peu.

— Enfin, nous en saurons plus le moment venu, il faudra bien choisir un camp... dit-il, songeur.

— Tu comptes rester longtemps par ici, demanda Sab, intéressée.

— Quelques semaines, je pense, le temps de voir si mon frère revient.

Il se leva soudain et consulta sa montre, il était cinq heures du matin.

— Je dois vous laisser, les filles, votre rencontre a été pour le moins... intéressante, dit-il en nous faisant un clin d'œil charmeur.

Pfff... lui, alors...

— Oui, je confirme, fis-je. Hein, Sab ?

— Complètement ! lança-t-elle sur un ton un peu trop enjoué à mon goût.

— Je te raccompagne en bas, dis-je à Gabriel.

Sab était restée en haut pour décompresser pendant que je faisais un bout de chemin de retour avec le frère cadet Delarque. Il sortit à nouveau une cigarette de sa poche et l'alluma.

— T'as vraiment besoin de fumer ou c'est juste pour la frime ? le

brocardai-je.

— Les chasseurs ont souvent des chiens avec eux pour nous pister, la fumée du tabac amélioré par mes soins aurait tendance à embrouiller leur odorat, d'où la cigarette.

— Astucieux...

— Vieux comme le monde ! s'esclaffa-t-il. Regarde plutôt ça.

Il me montra l'intérieur de son manteau.

— Touche un peu pour voir, dit-il comme s'il me défiait. Je posai une main pas très confiante sur le revers de sa veste, et je pouvais sentir une douce chaleur s'émaner du survêtement.

— Ouah, c'est chaud ! Et c'est pour quoi, ça ? demandai-je, interloquée.

— Pile trente-sept degrés. C'est pour confondre les détecteurs de chaleur. Dans une salle pleine de monde, par exemple, avec leur matériel super sophistiqué, ils peuvent repérer qui est humain, et qui ne l'est pas. Je suis forcé de recourir à tous ces gadgets pour rester en vie, mais je sens que l'étau se resserre, ce n'est qu'une question de temps. Aurore, j'aurais aimé parler à mon frère de tout ça avant de me faire prendre à nouveau. C'est pour cela que nous ne nous verrons plus. Je ne veux pas que tu coures un danger à cause de moi, je tiens à te garder en vie. Mais si Tristan devait revenir, appelle-moi à ce numéro, je serai dans le coin, ces prochaines semaines.

Il sortit un bout de papier et un stylo de sa poche pour y griffonner un numéro et me le tendit.

— Dommage, soufflai-je déçue. J'aurais aimé te connaître un peu plus et Sabrina aussi, visiblement.

Il me regarda droit dans les yeux et me tint par les épaules pour me rassurer.

— Tu es l'amour de mon frère. Je ne tiens pas à ce que l'on te fasse du mal, sinon c'est sûr, Tristan viendra m'achever en personne. C'est pour ça que je ferai profil bas pendant ma présence ici. Ne t'inquiète pas pour moi, je ne me ferai pas avoir tant que je n'aurai pas imploré le pardon de mon frère, je le jure devant Dieu !

— Je comprends, soufflai-je avec un petit pincement au cœur.

— Adieu, Aurore. Si je ne veux pas finir en poulet rôti, je dois y aller maintenant.

Il prit ma main dans les siennes et la serra fort, mais pas assez pour me faire mal, juste de manière chaleureuse, malgré la basse température de son corps. Je ne voulais plus le lâcher, car c'était la seule personne qui me reliait à Tristan, ou peut-être son charme, qui pouvait le savoir ? Puis, il me gratifia de son sourire de play-boy une dernière fois avant de s'éloigner dans la rue encore sombre.

En remontant dans ma chambre, je m'aperçus que j'avais comme un

vide dans le cœur, le même genre que lors du départ de Tristan. La présence de Gabriel avait ravivé, le temps de quelques heures, l'étincelle qu'il y avait en moi, tout juste huit semaines de ça. Hélas, il était parti et je ne le reverrai sans doute jamais, à moins que Tristan ne repointe le bout de son nez.

XXI

Frères

Je m'étais allongée sur mon lit après m'être douchée quand Sab squatta l'entrée de ma chambre. Je remarquai aussitôt son expression interdite.

— Oui ? demandai-je.

Elle se rua sur le rebord de mon lit, comme excitée, et s'assit à mes côtés.

— Est-ce que les vampires sont tous aussi séduisants, ou est-ce une particularité dans cette famille ?

Je m'esclaffai.

— C'est donc ça ! Il t'a tapé dans l'œil, avoue.

— Ça ne répond pas à ma question ! s'impatienta-t-elle.

— Je n'ai vu que ces deux-là, tout comme toi, mais je sais que ce sont des prédateurs à la base. Ils sont censés pouvoir attirer leur proie sans trop avoir besoin de chercher, alors, oui, je pense qu'ils le sont tous.

— Mince alors, il faut que tu m'arranges le coup !

— Tu peux laisser tomber ma grande, nous ne le reverrons pas de sitôt... lui révélai-je en soupirant.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, désappointée.

— Il est suivi de près par les chasseurs de l'organisation et il peut se faire repérer à tout moment. Il ne veut pas qu'il nous arrive quoi que ce soit. Sa vie est dangereuse, expliquai-je. Et puis, c'est un vampire, ne l'oublie pas.

— Ça ne t'a pas vraiment gênée, me rappela-t-elle en ronchonnant.

— Oui, c'est vrai, mais j'ai failli y rester, je te signale au passage.

— Mouais, concéda-t-elle en faisant la moue. Dommage. Il me plaisait vraiment bien.

— Je pense qu'il a remarqué qu'il te plaisait, me moquai-je.

— Je n'y crois pas, je cafouillais comme une collégienne ! Je commence à comprendre ce qu'il t'arrivait à la bibliothèque ! reconnut-elle. Et puis tant mieux s'il a vu, ça me facilitera le travail si on est amenés à se revoir par le plus grand des hasards.

— Mieux vaut entendre ça que d'être sourd. Et si nous dormions un peu ?

— Tu as raison, oui, je vais me coucher aussi. Bonne nuit !

Elle se leva et quitta ma chambre avec un air morose.

Quelques semaines défilèrent et je n'avais toujours pas de nouvelles de Tristan. Je passais le plus clair de mes soirées à la bibliothèque pour m'évader un peu de ma vie devenue si banale. J'étais accoudée à la fenêtre en observant les gens entrer et sortir du bâtiment. J'avais arrêté de lire un moment, trop occupée à errer dans mes pensées, quand une voix douce et familière se fit entendre à mon oreille.

— Si tu ne l'aimes pas, je peux te conseiller un roman bien meilleur, murmura la voix sensuelle.

Je tournai la tête promptement pour confirmer que je ne me trompais pas. Oui, c'était ça, l'amour de ma vie était bien de retour !

— Tristan ! m'écriai-je.

— Chut... mademoiselle Maillard, vous êtes dans une bibliothèque, dit-il en imitant les mimiques de madame Bergmann.

Je mis la main devant ma bouche en réalisant la gaffe que je venais de commettre et lui sautai au cou, puis l'embrassai avec passion.

— Tu reviens pour de bon ? m'inquiétai-je en ne le lâchant pas, de peur de le perdre à nouveau.

— Oui, je reste, cette fois, me rassura-t-il. Et si nous allions ailleurs ?

— Avec plaisir ! J'avais perdu espoir que tu réapparaisse un jour. J'avais même imaginé qu'il t'était arrivé malheur, avouai-je, la boule à la gorge.

— Je suis désolé. Mais ça m'a pris plus de temps que je le pensais, admit-il en m'enlaçant quand nous fûmes sortis de l'établissement.

— Il s'est passé quoi ? Est-ce que tu sais, maintenant, pourquoi tu n'arrivais plus à te contrôler ?

— Oui, j'ai dû me rendre en Indonésie, à Jakarta. Je dirige un laboratoire de fabrication de sang synthétisé là-bas, composé de scientifiques, humains comme vampires, les plus compétents.

Ah ouais, carrément...

— Tu possèdes un laboratoire ? demandai-je, ébahie en haussant un sourcil. Pourquoi tu ne me l'avais pas dit avant ?

— Je ne pensais pas que ce serait si important à tes yeux, avoua-t-il. Mais comme je te l'ai raconté, je ne faisais pas confiance à l'organisation et j'avais raison. Mes poches de plasma étaient trafiquées.

— Quoi ? Et il y avait quoi dedans ? m'affolai-je.

— À première vue, rien. Et puis mon état se dégradait de jour en jour, alors j'ai donné l'ordre que l'on m'enferme jusqu'à ce que la faille soit découverte.

— Ils ont trouvé ce qui clochait ?

— Oui, il s'agit en fait d'une enzyme qui passe inaperçue dans la

plupart des analyses. Heureusement que je peux compter sur mon équipe. Cette enzyme attaquait, non seulement, mon système nerveux, mais elle a aussi modifié mon code génétique. Même après avoir drainé l'intégral de mon sang, cette saleté avait réussi à pénétrer mes gènes.

— Et qu'est-ce que ça provoque, qu'est-ce qui a changé chez toi ?

Je commençais à m'inquiéter.

— Pour l'instant, rien. Mais mes chercheurs y travaillent encore.

— Tu ne risques pas de te transformer en monstre ou un truc dans le genre ?

— Non, pas de ce côté-là. Quoique côté monstre, je suis déjà servi depuis un moment. Les tests étaient négatifs.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu possèdes un labo clandestin, dis-je, songeuse.

— Comment sais-tu que c'est un labo clandestin ? demanda-t-il, surpris.

Mince. La boulette, il fallait que je rattrape vite le coup...

— Je, hum, je suppose que l'organisation ne souhaite pas que n'importe quelle poche de sang se balade dans la nature, enfin je crois, bredouillai-je, mal à l'aise.

— Oui. Cela paraît logique, en effet.

— Mais que pensait faire l'organisation de ces poches trafiquées ?

— À première vue, ce n'est pas l'organisation en elle-même, mais ce serait quelqu'un ou un groupe au sein même de l'O.M.C.H.N.H. qui espérait que les vampires deviennent des sauvages sanguinaires. Maintenant, cela peut-être un coup des anciens qui souhaitent la révolution ou alors les humains qui rejettent la cohabitation, ce serait un bon prétexte pour tous nous éliminer purement et simplement. J'ai fait part de ce problème à l'administration, car les pochettes ont été conçues sans l'accord du département scientifique. Ma théorie était bien la bonne, en tout cas, l'une des deux.

— Dans quel camp te ranges-tu ? demandai-je en repensant à la phrase de Gabriel « viendra un jour où il va falloir choisir un camp ».

Je ne suis pour aucun des deux. Car, imagine ce que serait la vie pour vous, mortels, si les vampires pouvaient à nouveau se nourrir à leur guise. Quant à l'organisation, elle ne nous laisse pour ainsi dire pas de liberté, il faudrait trouver un juste milieu. Mais si de l'autre côté elle décidait de supprimer notre race entière, il ne faut pas oublier que je fais partie du lot.

— C'est vrai, admis-je. C'est une véritable impasse.

— Et ce jour viendra bientôt, j'en suis certain. J'ai déjà réussi à stopper cette tentative d'entrée en guerre, toutefois, il reste encore à contenir les vampires contaminés, car la violence est montée d'un bon cran dans le monde comme tu as pu le voir dans les journaux.

— Oui, en effet, cela m'avait interpellée. Nous arrivâmes enfin dans sa chambre d'hôtel.

— Maintenant que l'administration est au courant, ils vont rappeler toutes les poches défectueuses et soigner les consommateurs. Ça ne va pas être évident, car ils sont nombreux à se fournir auprès de l'organisation.

— Ils t'ont cru tout de suite, quand tu les as avertis ? m'étonnai-je.

— Je connais une ou deux personnes de confiance là-bas, ils ont contrôlé leurs stocks et se sont rendu compte que j'avais vu juste.

Je m'assis sur le lit, et il me prit dans ses bras, puis il me coucha sur le côté, et se blottit contre moi. Il posa sa tête au-dessus de la mienne en laissant quelques mèches de ses cheveux chatouiller mon visage.

— Je suis content de te retrouver, tu m'as tant manquée. Et c'est grâce à toi si je n'ai pas totalement perdu l'esprit.

— Toi aussi, tu m'as manqué, je n'allais pas bien du tout.

— Je le sais, je l'ai senti, avoua-t-il en promenant ses doigts sur mon bras.

— Et comment donc ?

— Depuis que je t'ai mordue, ton sang coule en moi, et de ce fait je suis comme relié à toi. Je n'ai pas eu de mal à te trouver, je savais où tu étais. Il faut dire que même sans ça, il n'est pas difficile de te trouver à la nuit tombée.

— Donc, tu sais à n'importe quel moment où je suis, c'est ça ?

— Oui, plus je me rapproche, plus la sensation est puissante. Et je ressens tes humeurs et tes sentiments aussi.

— Je suis devenu comme un livre ouvert pour ton esprit, si je comprends bien.

— En quelque sorte, cela t'ennuie ?

— Non, pas vraiment, reconnus-je, après quelques secondes de réflexion.

— Tant mieux, comme cela, je saurai te rendre heureuse pour l'éternité.

Attends... temps mort... quoi ?

Je me tournai face à lui, surprise et effrayée par ce qu'il venait de me dire.

— Pour l'éternité ?

— Oui, pourquoi ? Tu ne veux pas rester avec moi ? demanda-t-il, perplexe.

Nerveuse, je pris une de ses mèches de cheveux dans les doigts et l'entortillai.

— Eh bien, je ne remets pas en cause les sentiments que j'éprouve pour toi, mais je ne sais pas si j'ai envie d'entrer dans ton monde. Disons que la seule fois où j'ai daigné y penser, cela m'a terrorisé, avouai-je, inquiète de sa réaction. Et puis, tu enfreindrais une des lois

de l'organisation en me faisant tienne. Enfin, et surtout, le chocolat me manquerait trop.

Il fut pris d'un petit rire.

— Je sais que c'est un sujet assez délicat, mais nous avons le temps d'y réfléchir. Tu n'as que vingt ans, tu as encore quelques années devant toi pour changer d'avis. Et puis, à propos des lois de l'organisation, ce n'est pas la première fois que tu me les ferais enfrendre. En revanche, en ce qui concerne le chocolat, je concède que cela pourrait être problématique.

Je me dérobai de son regard, toujours aussi insoutenable, en lui posant la question piège.

— Et si, à ce moment-là, je n'ai pas changé d'avis ? Que se passera-t-il ? Tu t'en iras ?

— Il n'y a pas que les contraintes de l'organisation et le sang dans ma vie. Il y a les voyages, la connaissance, je pourrai te raconter plein d'histoires de mon vécu à travers les années. Cependant, je dois dire que vivre seul une éternité est un poids très lourd à porter au fil des siècles. Mais si tu refuses mon offre, je ne t'en voudrais pas le moins du monde, et je demeurerai avec toi jusqu'au bout, ajouta-t-il.

— Même quand je serai vieille et fripée ?

— Même quand tu seras vieille et fripée ! répéta-t-il en m'embrassant sur la tempe.

— J'te raconte pas le couple « mémé et son arrière-petit-fils », blaguai-je.

Il rigola de bon cœur avec moi, puis reprit soudain son sérieux.

— Réfléchis bien. Les temps ont changé et nous ne sommes plus des barbares, pour la plupart. Je te chérirai à l'infini et même la mort ne pourra plus nous séparer.

— D'accord, j'y penserai, le rassurai-je.

Je voyais bien que mon plan B l'enchantait beaucoup moins que le sien. Toutefois, je n'étais pas prête à abandonner Sab et ma mère que je venais juste de retrouver. Tout était très confus dans mon esprit, mais comme il me l'avait dit, j'avais quelques années pour réfléchir à mon avenir, tout pouvait encore changer. Je demeurai toute la nuit à ces côtés, enlacée dans ses bras, ma foi glacés au début, puis sa peau absorba peu à peu la chaleur de mon corps, ce qui rendit le moment beaucoup plus confortable et agréable, par la suite.

Le soleil s'étant levé depuis peu, je délaissai Tristan pour rejoindre les vivants à la boutique et y retrouvai Sab, comme tous les samedis, pour lui raconter les derniers événements. Un peu avant la fermeture, je sortis le papier que m'avait donné Gabriel pour l'appeler, en espérant qu'il soit encore dans les parages.

Je composai le numéro, puis attendis en comptant les tonalités.

J'allais raccrocher après trente longues secondes en me disant qu'il était trop tard, quand quelqu'un décrocha finalement le combiné, à l'autre bout de la ligne.

Silence.

— Allô ? Gabriel ? demandai-je, alors que personne ne s'était présenté.

— Aurore ?

— Oui, c'est moi.

— Tu as du nouveau pour moi ?

Ah ! Mais, c'est gentil de prendre de mes nouvelles !

— Oui je vais bien, merci. Et toi ?

— Oui, bon, ça va ! Je suis juste un peu tendu.

— OK... faut pas te contrarier ! Oui, en effet, j'ai quelque chose pour toi. Il est revenu.

— Dis-moi où le trouver, déclara-t-il, excité.

— Mauvaise idée, avançai-je. La dernière fois que tu as été le sujet de discussion, j'ai cru qu'il allait me péter un plomb sur place.

— Ah oui, je comprends. As-tu autre chose à me proposer ?

— Oui, je suggère que nous nous retrouvions au bar « Underground » au Flon, ensuite, il nous rejoindra tout seul.

— Il viendra pour toi, mais quand il me verra, il partira, me contredit-il.

— Faisons comme ça et après, on avisera. Il soupira.

— Je te suis, si tu penses que ça va marcher.

— Fais-moi confiance, insistai-je. Rendez-vous là-bas à vingt heures, d'accord ?

— OK, à tout à l'heure, conclut-il.

À présent, je sentais la tension s'immiscer peu à peu. Je réalisai que ce soir même, les deux frères allaient régler leurs comptes après deux cents ans de haine, d'une façon ou d'une autre. Je priais pour qu'ils se réconcilient plutôt qu'ils ne s'entretuent. Au moins, dans un endroit où il y avait du monde, ils devraient se contenir.

Plus tard, à la maison, je me préparai à partir quand Sab m'accosta pour me parler.

— Tu aimerais que je vienne avec toi ?

— Non. Je préfère te savoir ici. Je n'ai aucune idée de la manière dont tournera cette rencontre.

— Mais je m'inquiète pour toi ! Appelle-moi d'une cabine pour me donner des nouvelles, tu veux bien ?

— Oui, promis, la rassurai-je en mettant mon blouson bleu marine. Maintenant, il faut que j'y aille avant de tomber sur Tristan en chemin, ce serait trop bête.

— Bonne chance, alors, me souhaita-t-elle. Je croise les doigts.

— Merci. Et je te téléphone ! lançai-je en refermant la porte d'entrée

derrière moi.

J'essayais de calmer mon anxiété pendant le trajet, car je ne voulais pas alarmer mon aimé vu que je ne pouvais plus lui cacher grand-chose, même à distance. Il aurait fallu que je suive des cours de yoga pour que je puisse me contenir sans qu'il me demande toutes les deux minutes si j'allais bien.

Arrivée à l'« Underground », j'aperçus Gabriel, assis au fond du pub, comme précédemment vêtu de noir, et ses boucles d'ébène nimbaient son visage blême. Je me joignis à lui.

— Salut... dis-je, un peu tremblante.

Il tourna la tête dans ma direction, puis me dévisagea de ses yeux qui aujourd'hui se teintaient d'un bleu saphir. Il portait des lentilles, cette fois-ci. Était-ce pour montrer à son frère qu'il était devenu civilisé ?

— Bonsoir ! Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tout va bien ?

— Oui. Je suis un peu stressée quand même par la suite, je t'avoue. J'espère que mon petit tour va marcher.

— Je te comprends, moi je me réjouis, ça fait tellement longtemps que j'attends cet instant, dit-il d'un calme olympien. Je m'assis en face de lui et patientai un moment que Tristan veuille bien me rejoindre avec son « Aurore-radar ». Après vingt minutes à poireauter en silence, je m'aperçus que personne n'était venu prendre notre commande de boisson.

— Je vais au bar, tu aimerais quelque chose ? demandai-je, avant de réaliser l'inutilité de ma question.

— Ah oui, non, juste. J'avais oublié, bredouillai-je.

— Prends-moi juste de l'eau, fit-il en allumant sa troisième cigarette depuis mon arrivée.

— Comme tu veux.

Je commandai donc un coca et une eau minérale au bar que j'allai sûrement devoir boire également quand je sentis des mains délicates se poser autour de mes hanches. Je sursautai, c'était Tristan.

— Du calme, mon rayon de soleil du matin, ce n'est que moi ! Tu prends deux verres... quelqu'un d'autre est avec toi ?

— Oui, balbutiai-je, allons à la table, mais surtout, je t'en prie quoiqu'il arrive, ne pars pas avant d'avoir écouté, le prévins-je maladroitement.

— Tu veux bien m'éclairer ?

Il semblait perdu dans mon discours, apparemment sans queue ni tête.

— Viens avec moi et tu comprendras.

Je le pris par la main fermement et l'emmenai jusqu'à notre place où Gabriel était toujours installé. Tristan me laboura le poignet à la seule vue de son frère qu'il détestait tant.

— Raaah ! gémis-je en essayant de me contenir au maximum. Tu me fais mal !

Puis il lâcha enfin mon poignet en compote. Ses yeux étaient injectés de sang par la colère qui montait en lui, à l'instar d'une marmite à vapeur.

— Calme-toi, lui murmurai-je. Il veut juste te parler.

— Je ne veux pas le voir ! tonna-t-il dans sa barbe.

Je me tournai face à lui et pris son visage dans mes paumes en le fixant, à peu près sûre de moi.

— S'il te plaît, fais-le pour moi ! Je lui ai causé, et il n'a plus rien à voir avec le monstre que tu as connu, voilà des années. Je t'en supplie, essaie. En plus, on est en public, contrôle-toi, soufflai-je.

Il dégagea une de mes mains posées sur lui, l'enlaça à la sienne, puis s'avança jusqu'à la table pour se planter en face de Gabriel.

— Que me veux-tu ? sortit sèchement Tristan.

— Bonsoir, mon frère. Je suis venu pour te parler, assieds-toi, je t'en prie, déclara-t-il d'une voix douce et accueillante.

— Je n'ai plus de frère depuis longtemps, déjà.

— S'il te plaît, écoute juste ce que j'ai à te dire. J'attends ce moment depuis des années.

Il se décida enfin à prendre une chaise, bien que je le sentais aussi tendu qu'une corde à violon, tandis qu'un serveur nous apportait mes deux verres à boire.

— Alors, comme ça je suis toujours ton frère ? Il me semble que la dernière fois que l'on s'est vu, cela n'était plus le cas.

— Je suis venu implorer ton pardon, Tristan, cela fait si longtemps que je te cours après afin de pouvoir me réconcilier avec toi, expliqua-t-il pendant que moi, j'assistais comme spectatrice à un match de tennis qui s'annonçait assez coriace.

— Me réconcilier avec toi ? Mais tu as perdu la tête, mon ami ! Te souviens-tu de tous les malheurs que tu as causés ? Tu as assassiné la femme dont j'étais follement amoureux, sans compter ce que tu as osé me faire !

— Je crois que je ne suis pas le seul à avoir démoli ce qui restait de notre famille, quant à Lyse-Anne je l'aimais tout autant que toi, lui rappela-t-il. Mais aujourd'hui, je connais un détail que j'ignorais à l'époque.

— Lequel ? demanda Tristan, un peu bougon, mais curieux.

— Le fait que tu aies maintenu ton mariage avec la furie pour que l'on puisse garder nos domaines. Mais même. En ce temps-là, j'étais un tout jeune vampire fou de rage, prêt à saigner la première personne qui me regarderait de travers. J'étais immature et impulsif, enfin je ne t'apprends rien en te décrivant mon mal-être à ma renaissance. Ma

colère de vampire s'était emparée de mon désir profond de vengeance, je ne réfléchissais pas. Je ne referai pas la même erreur avec l'état d'esprit que j'ai aujourd'hui.

Tristan l'écoutait maintenant avec attention, bien que toujours aussi distant, les bras croisés.

— La mort de Lyse-Anne me hante. Pas un jour ne passe sans que je pense à ce que je lui ai infligé, avoua-t-il.

Il s'arrêta un moment tout en fixant son frère qui demeurerait insondable.

— Tu es la seule famille qu'il me reste, Tristan. Si tu ne veux pas me pardonner, je le comprendrai et je partirai. Je te laisserai en paix, mais au moins j'aurai pu te dire ce que j'avais sur le cœur.

Tristan écoutait toujours, la tristesse se lisait peu à peu sur ces traits angéliques.

— Ma vie n'a pas été facile non plus, je te rassure, on n'a pas non plus été tendre avec moi, continua Gabriel. J'ai été retenu dans les locaux de l'organisation pour subir des expériences, ma foi, très douloureuses, pendant des années.

— Je suis au courant.

Je me tournai vers Tristan, interloquée. Je ne lui avais pourtant rien dit au sujet de Gabriel. Pouvait-il à présent lire précisément dans mes pensées ? Gabriel semblait aussi surpris que moi.

— Comment le sais-tu ? s'exclama Gabriel.

— Parce que j'y travaillais à l'époque, à la section de recherche contre les maladies incurables.

— Parce que tu es scientifique, toi, maintenant ? demandai-je, offusquée qu'il ne m'en ait pas parlé non plus. Je te croyais vigneron. Faudrait savoir...

Au fond, je m'aperçus que depuis sa renaissance, il ne m'avait pratiquement rien révélé sur lui, je ne connaissais que la part d'humain qu'il restait en lui.

— J'ai étudié pendant des années au sein de l'organisation parce que je voulais vraiment aider les mortels. Ensuite, on m'a muté à Kyzyl, en Sibérie, pour faire des recherches sur le sang non-humain. Donc, je travaillais là-bas depuis plusieurs années, lorsqu'un jour, je devais aller contenir un détenu peu coopératif, mais à ce moment-là, je ne savais pas ce qu'ils fabriquaient à cet étage. Je n'y avais jamais mis les pieds auparavant. Je m'aperçus tout de suite que ce qu'ils faisaient subir aux prisonniers était insupportable. Et puis, avant de remonter, je t'ai aperçu dans ta cellule, étendu à terre comme un animal mourant parsemé de graves brûlures sur la majeure partie du corps. Malgré toute la haine que je te vouais, cette vision m'était intolérable. C'est pourquoi je me suis arrangé pour détraquer le système de sécurité de façon à ce que cela ait l'air d'un bug

informatique.

— C'est donc toi qui m'as aidé à me sauver ? s'exclama Gabriel, heureux comme jamais d'apprendre la nouvelle.

— Oui, en effet. Peu après, j'ai démissionné pour monter mon propre labo en Asie.

— Je te dois la vie, mon frère, déclara Gabriel ému.

Il se leva et se dirigea vers Tristan, il l'obligea à se lever à son tour et l'étreignit fermement en laissant s'échapper quelques larmes rosées sur son visage lactescent.

Tristan, submergé par le trop-plein d'émotion de son frère, se lâcha également en lui donnant trois bonnes tapes fraternelles sur le dos. Du coup, ma pression redescendit aussitôt. Ouf, j'avais cru que je ne m'en sortirais jamais. Gabriel réintégra son siège et Tristan l'imita.

— Je tiens à remercier ton amie de m'avoir cru et de m'avoir aidé à pouvoir te parler. C'est une chic fille, déclara-t-il en me regardant.

— Ce n'était pas sans risque, mais il fallait tenter le coup, répondis-je.

Tristan prit ma main dans l'une des siennes et me caressa la joue du revers de l'autre, ce qui me fit tressaillir de froid une fois de plus. Décidément !

— Il est vrai que je t'ai haï pendant tout ce temps, mais en même temps je te comprenais. Tu avais toutes les raisons de vouloir te venger après que je t'aie injustement chassé de la maison, reconnut Tristan. Mais que s'est-il passé par la suite ? Comment t'es-tu retrouvé vampire ?

Gabriel lui raconta dans les grandes lignes sa rencontre avec la plantureuse Elizabeth, et comment elle l'avait initié au goût du carnage après sa renaissance, ce qui expliquait en partie les actes barbares qu'il avait commis ensuite en revenant à Chardonne. Puis, il fit le récit de son séjour en laboratoire et son évasion dans des kilomètres de neige, puis toutes ses années de cavale, alors qu'il était à la recherche de son frère.

— Tu es suivi de près ?

— Oui. Et j'ai hérité du gros calibre en matière de chasseur.

— Qui ça ?

— McCarthy, lâcha Gabriel.

— Eh bien, tu n'as pas fini de fuir, mon pauvre ami, révéla-t-il.

— Pourquoi ? demandai-je, curieuse. Qui est ce McCarthy ?

Samuel McCarthy est un chasseur qui traque notre espèce sans vergogne. Sa femme et ses deux enfants ont été tués par des vampires impies, il y a environ vingt ans de cela, et depuis il s'est juré d'avoir notre peau, il utilisera tous les prétextes pour en « dégommer » le plus possible. Il est devenu incontrôlable. Cet homme n'a plus rien à perdre, c'est pour cela qu'il est très dangereux.

— Nom d'un chien, il doit être redoutable ! m'exclamai-je.

— Oui, d'autant plus que les chasseurs bénéficient d'un traitement spécial qui décuple leur force pour arriver à notre niveau, intervint Gabriel en parlant du site de Kysyl-Syr. J'ai pu l'observer là-bas.

— Mais pas McCarthy, contredit Tristan. Jamais il ne voudra accepter de soins qui proviendraient de notre sang. Ses accessoires fétiches, ce sont les balles UV. Tu l'as déjà vu dans le coin ? demanda-t-il en s'adressant à son cadet.

— Non, pas encore. C'est pour ça que je vais rester un moment pour profiter de ta présence.

Tristan acquiesça. J'étais heureuse d'avoir pu enfin réunir Tristan et Gabriel, alors que Lyse-Anne, malgré elle, les avait séparés pendant deux siècles.

XXII

Le jour où le soleil ne se lèvera plus

Après leur réconciliation, les deux frères en profitèrent pour passer un maximum de temps ensemble avant le départ de Gabriel. Puis un vendredi, en début de soirée, alors que Sabrina était absente, Tristan vint me chercher pour aller voir son frère.

— Tu es prête ? demanda-t-il, nous devons nous presser, car Gabriel paraissait anxieux au téléphone.

— Oui, j'enfile juste ma veste, lançai-je, en farfouillant dans mon armoire. Où est-ce qu'on doit le rejoindre ?

— À l'Underground.

Il nous avait suffi de quinze minutes pour arriver au bar, Gabriel était assis à la même table que la dernière fois.

— Que se passe-t-il, Gabe ? s'inquiéta Tristan, prenant place en face de lui.

— Il est temps de m'en aller, Tristan. J'ai aperçu McCarthy dans les parages cette nuit et je ne voudrais pas vous causer de souci.

— Il t'a repéré ?

— Non, pas encore. Mais ça ne saurait tarder. Je pars ce soir pour le Canada.

— Et si tu changeais ton vol pour Jakarta, je pourrais t'aider à te cacher, j'ai mon entreprise là-bas. Je t'offrirais un emploi, ce serait beaucoup plus sûr pour toi, proposa Tristan. De plus, si Aurore n'a rien de prévu, nous venons avec toi.

— Quoi ? sursautai-je.

— Bien oui, viens avec nous ! Je pourrais te faire découvrir mon monde et ce fabuleux pays, déclara-t-il, plein d'entrain.

— Et mon boulot ? Je ne peux pas partir comme ça du jour au lendemain. Marlène a besoin de moi, me justifiai-je, contrariée qu'il ne m'ait pas demandé mon avis auparavant.

— Je suis désolé, mais je me vois au regret de décliner ton offre, Tristan. Je ne m'imagine pas dans une boîte à faire joujou avec des éprouvettes dans un labo. Merci quand même, expliqua Gabriel pourtant touché.

— Très bien. Néanmoins, s'il le faut, tu sais où me joindre, conclut Tristan, déçu.

— Je voulais profiter de vous revoir une dernière fois. Et Aurore, tu pourras dire à ton amie que je l'embrasse tendrement, elle a l'air d'être une chouette fille, me confia-t-il en clignant de l'œil.

— Merci. Elle appréciera, répondis-je en souriant, m'imaginant déjà la réaction de Sab.

— Je vous redonnerai des nouvelles dès que j'estimerai être en sécurité.

Il s'arrêta un instant puis dévisagea Tristan avec une profonde tristesse dans le regard, comme si c'était la dernière fois qu'il le voyait.

— Vous allez me manquer.

— Tu vas nous manquer aussi, nous penserons à toi.

Gabriel se leva et nous l'imitâmes. Tandis que nous fûmes à l'extérieur du bar, les deux frères se retrouvèrent face à face, puis Tristan le prit dans ses bras et lui chuchota quelque chose d'inaudible à mes oreilles d'humaine. Alors Gabriel recula pour s'éloigner de nous.

— On se reverra prochainement ! lança-t-il.

Nous restâmes plantés devant le pub à le regarder se fondre dans la masse de gens qui faisaient la queue pour rentrer au club d'à côté, jusqu'à ce qu'il disparaisse.

— Ça va ? m'inquiétai-je en remarquant son désappointement.

— Il pense qu'il va mourir bientôt.

— Qu'est-ce qui lui fait croire ça ? demandai-je.

— Car jusqu'à aujourd'hui, ce qui le motivait à fuir, c'était de me retrouver. Maintenant que c'est fait, il peut s'en aller en paix. Mais cela lui fait peur.

— Il n'a pas envie de se jeter dans la gueule du loup quand même, et puis il aurait pu accepter ton offre !

— Il aurait aimé venir à Jakarta, mais il craignait de me mêler à ses problèmes. Je sais qu'il ne fuira pas McCarthy indéfiniment, il se lassera au bout d'un moment.

— Oh, mon Dieu, c'est terrible. J'aurais voulu faire quelque chose pour pouvoir éviter ça.

— Nous ne pouvons, hélas, plus rien pour lui, ses démons du passé l'ont rattrapé.

— Il ne peut même pas prouver à l'organisation qu'il a changé ?

— McCarthy s'en balance, c'est sa cible numéro un, à ce que j'ai compris. Et puis, rien ne peut effacer les meurtres sanglants qu'il a commis au bras de son Elizabeth.

Il fallait que j'annonce la mauvaise nouvelle à Sab, j'espérais qu'elle soit déjà rentrée. Ce que Tristan m'avait révélé m'était insupportable. C'était injuste. Ils venaient juste de se réconcilier. Tout ça pour... ça.

Alors qu'il démarrait la voiture, Tristan effleura ma cuisse de ses doigts après avoir desserré le frein à main.

— J'étais sérieux ce soir, en te proposant de me suivre à Jakarta, pas maintenant, mais, quand tu auras réglé tes affaires ici, si tu le veux, bien sûr.

— Et ma famille ? Et Sab ?

— Je n'ai pas dit que c'était définitif, tu pourras les voir à n'importe quel moment ! Ce n'est qu'à quelques heures d'avion.

Je n'arrivais pas vraiment à réaliser que je pourrais quitter ma région, mes montagnes, mon lac et toutes les personnes qui me sont chères ou presque...

— Nous reviendrons, ce n'est que pour un temps, je n'ai pas envie de me séparer de toi encore une fois, avoua-t-il.

— C'est vrai que c'est tentant exposé comme ça... pensai-je, à haute voix.

— Et si tu veux, je peux te donner la possibilité de recommencer des études dans la branche que tu désires...

— Je ne sais pas quoi dire... murmurai-je. Mon père serait enfin fier de moi, même de là où il se trouve. Mais, tout ça fait un peu beaucoup à digérer. Gabriel, partir et laisser tout le monde en plan... je suis un peu perdue.

— Alors, mettons cela de côté pour un moment. Tu as encore le temps, je ne voudrais surtout pas tout chambouler dans ta vie.

— Je crois que ça, c'est déjà fait ! dis-je en laissant échapper un petit rire nerveux.

Quelques minutes plus tard, nous sortîmes de la voiture pour rejoindre mon appartement. J'allais tourner le verrou de la serrure quand l'expression de Tristan changea et devint méfiante. Il voulait m'empêcher d'ouvrir la porte pour rentrer, mais il était trop tard. J'avais déjà amorcé mon mouvement et le son de la porte grinçante résonna à l'intérieur. Tristan passa l'entrée avant moi, comme s'il voulait me protéger de quelque chose, ce qui m'affola. Le cœur tambourinant, j'entrai également pour pouvoir savoir ce qui se déroulait, malgré son bras qui était tendu en ma direction, pour me contraindre à rester à l'extérieur. Quelle idiote j'étais ! J'aperçus Tristan tétanisé dans le couloir. Il regardait en direction de la cuisine ouverte sur le salon.

— Mais que se passe-t-il à la fin ? m'exclamai-je.

Je me retrouvai à mon tour horrifiée à la vue d'un homme grisonnant d'une cinquantaine d'années, le visage dur marqué par le temps, son expression cependant satisfaite. Il était armé et Sabrina était assise et attachée à côté de lui. Elle sanglotait de peur, avec l'arme de l'intrus animé par la haine, sur sa tempe. Mon cœur s'arrêta de battre. Je retins ma respiration jusqu'à ce qu'un des deux se décide à parler.

Bon Dieu, qui est ce type et qu'est-ce qu'il fabrique chez nous à menacer

Sab ?

— Que fais-tu là, Samuel ? s'emporta Tristan.

— Tu le sais, Delarque. Je suis ici pour ton frère, déclara-t-il, sûr de lui, avec un léger accent anglais.

Je demeurais à côté de Tristan, ma main crispée dans la sienne, affolée par la gravité de la situation. C'était le fameux chasseur dont nous parlait justement Gabriel. Si tout ce qu'il avait dit sur lui était vrai, nous avions un énorme problème.

— Tu arrives trop tard, il est déjà parti, lâcha Tristan, toujours aussi sec.

— Tu vas me le chercher, pendant que ces deux demoiselles restent ici à vous attendre. Tu me donnes ton frère et je les laisse en vie, décréta-t-il, plus que sérieux.

Sab sanglota de plus belle, car elle avait compris que c'était notre vie contre celle de Gabriel. Tout son mascara avait coulé le long de son visage. C'était un vrai cauchemar, mais celui-ci était bien réel et la seule façon de s'en sortir était de lui livrer Gabriel.

— Je n'ai rien fait. Et ces jeunes femmes non plus. Relâche-les. Nous n'avons rien à voir avec cette histoire.

— Si je ne m'abuse, tu as quand même enfreint une loi du code, mon ami. Donc, conformément à celle-ci, je pourrais t'arrêter et tu sais ce qui arrive aux humains au courant de votre existence, déclara-t-il en caressant les cheveux de Sabrina à l'aide de la crosse de son revolver.

— Ne la touche pas ! tempêta-t-il en s'avançant brusquement en direction de McCarthy.

Mais il se figea quand l'arme à feu se pointa soudain vers nous.

— Si tu me le ramènes, j'abandonne les charges contre toi et tes amies, Delarque. Et je te conseille de faire vite.

Tristan me dévisagea de ses yeux doux et essuya mes larmes qui ruisselaient le long de mes joues. Je ne voulais pas qu'il nous laisse avec ce fou furieux.

— Il faut que je le fasse, je n'ai pas le choix, se justifia-t-il. Ne t'inquiète pas, il ne touchera pas un seul de tes cheveux. Il fusilla McCarthy du regard.

— Si tu leur fais quoi que ce soit, je te broie en mille morceaux ! avertit Tristan en le pointant de l'index.

Ce qui n'avait pas l'air d'intimider le chasseur, sûrement blasé par toutes sortes de menaces d'immortels qu'il avait entendues tout au long de ses vingt dernières années.

Tristan semblait anxieux de devoir me laisser entre les griffes de ce McCarthy, mais comme il l'avait précisé, il n'avait pas d'autre choix que de ramener Gabriel. Peut-être même qu'il avait un plan pour que son frère puisse s'en tirer. Enfin, je l'espérais de tout cœur.

— Viens, par ici, me somma McCarthy alors que Tristan me lâchait la main avant de partir.

Il posa une deuxième chaise à côté de mon amie pour que je m'assoie et qu'il puisse nous surveiller de près.

— On s'en sortira, tu verras, dis-je à Sab, pour la rassurer.

— Je suis désolée, souffla-t-elle entre deux reniflements, je n'ai rien pu faire.

— Taisez-vous ! ordonna notre ravisseur. Vous me fatiguez.

— Vous faites une erreur, lui déclarai-je. Gabriel a changé, ce n'est plus le même qu'avant. Il est devenu quelqu'un de bien.

Samuel se pencha vers moi, si près que je pus sentir son haleine fétide de café bien fort.

— Allez dire ça à ma femme et mes deux garçons qui ont été torturés et vidés de leur sang juste pour le plaisir de les faire souffrir ! explosa-t-il. Un vampire bon ? J'aurais décidément tout entendu !

— Pourquoi ? Ce n'est pas lui qui les a tués. Est-ce que je me trompe ?

— C'est sa compagne. J'ai besoin de lui pour la trouver. Elle n'arrête pas de me filer entre les doigts, c'est la pire de tous, murmura-t-il.

— Mais il n'a aucune idée de l'endroit où elle est. Il m'a dit que cela faisait près de trente ans qu'il ne l'avait pas revue.

— Il me l'avouera d'une façon ou d'une autre, je peux être très convaincant. Et puis, c'est elle qui l'a engendré, il sait forcément où elle est, affirma-t-il, en exhibant son arme devant moi.

Une dizaine de minutes défila en silence, accompagnée des reniflements de Sab. Je regardais autour de moi. Notre chez nous, notre foyer si confortable, où nous croyions être en sécurité, était devenu une vulgaire prison, un environnement froid absorbé par la haine et la terreur. Je commençais à douter que nous sortions tous indemnes de cette situation.

Je tentai de prendre des nouvelles de Sab par le regard, elle n'en pouvait plus d'attendre. Ses mains attachées dans son dos lui faisaient mal.

— S'il vous plaît, détachez-la. Nous ne ferons rien contre vous, l'implorai-je, sincèrement.

— Pitié ! supplia Sab.

Il sembla réfléchir tout en lissant sa moustache.

— À une condition : qu'elle se taise. J'en ai marre de l'entendre geindre.

— Oui, je vous le promets, susurra-t-elle en essayant de se calmer.

Alors le chasseur sortit un gros couteau de l'armée de sa veste et lui délia les mains.

Je le remerciai, tandis que Sab s'effondrait contre moi.

Le chasseur fit une petite ronde autour de la table à manger tout en

guignant¹⁴ à la fenêtre.

— Vous pouvez nous assurer que vous nous relâcherez quand ils seront revenus ? demandai-je, car je voyais que Sab ne tiendrait pas encore longtemps, comme ça.

— Vos gueules, j'ai dit ! tonna-t-il en brandissant son arme.

Terrifiée par le gros calibre pointé sur nous, Sab se mit à pleurer de plus belle, ce qui provoqua une montée de colère chez McCarthy. Il se rua sur elle afin de lui flanquer un bon coup de crosse sur le crâne. La malheureuse s'effondra sur le carrelage contre le frigo.

— Oh mon Dieu, Sab ! Monstre ! hurlai-je de rage, avant de me lever pour le frapper.

Il me prit par les poignets et me poussa violemment contre le sol à côté de mon amie, inconsciente.

— Ici, ce n'est pas moi le monstre ! objecta-t-il. Et ce n'est pas moi qui fornique avec les démons, juste pour préciser. J'ai besoin de toi, tu es mon nouvel appât. Elle, je n'en ai plus l'utilité, dit-il, nonchalant.

Je vérifiai si Sab respirait encore et l'appuyai contre le frigo. Je remarquai un petit filet de sang couler de son cuir chevelu, mais rien de méchant.

— Vous n'étiez pas obligé de faire ça, bougonnai-je.

— J'en avais marre de l'entendre, tu peux comprendre, ça ? Et je te conseille d'en faire autant, dit-il, agacé.

Après avoir attendu une quinzaine de minutes, la porte d'entrée s'ouvrit enfin.

— Lève-toi et reprends ta place, m'ordonna Sam.

Il me prit fermement par le bras et m'entraîna vers la chaise pour m'y asseoir, puis pointa à nouveau son arme vers le couloir. J'aperçus Tristan, suivi de Gabriel, tous deux, l'air atterré.

— Voilà, déclara Gabriel sur un ton neutre. Je suis là. Maintenant, relâche-les. Mais qu'est-il arrivé à Sabrina ? s'inquiéta-t-il en la découvrant étendue sur le sol.

— Rien. Elle pique juste un somme, c'est tout, annonça McCarthy.

J'étais si enragée d'être vulnérable face à cette situation que j'en bouillonnais. Par ailleurs, Tristan le sentait, car il me sondait pour voir si j'allais bien. Je hochai la tête pour le rassurer.

— Je n'en ai pas tout à fait fini avec vous deux, nous rappela-t-il en restant sur ses gardes.

Il se trouvait maintenant face à deux vampires, et lui n'était pas doté de la puissance « artificielle » des autres chasseurs, c'était pour cela qu'il devait redoubler de vigilance à leur rencontre.

— Il a besoin de Gabriel pour retrouver Elizabeth, révélai-je. C'est elle qui a tué sa famille.

— Je ne sais pas où elle est, avoua Gabriel. Cependant, je dois

admettre que je ne m'en porte pas plus mal. S'il te plaît, qu'on en finisse.

— Tu m'aideras d'une manière ou d'une autre, Delarque !

Gabriel ne répondit pas et Tristan ne réagit pas non plus.

— Comme je le disais, avant que « Princesse » ne m'interrompe, je n'en ai toujours pas terminé avec vous deux, répéta-t-il en nous balayant du regard.

Mais que faisaient les frères Delarque ? Avaient-ils un plan pour s'échapper et nous sauver, Sab et moi ? Essayaient-ils de le raisonner ? Je m'interrogeai, je ne comprenais pas pourquoi personne n'avait encore rien tenté.

— Tout ce que je veux, c'est que tu m'emmènes et que tu libères les autres, déclara Gabriel.

— Je ne pense pas que cela soit possible, je le crains, annonça le chasseur.

Je fus prise d'une crise d'angoisse. Mon cœur palpitait à vive allure, car je savais dès à présent qu'il ne nous laisserait pas partir comme ça, ce qui alarma Tristan.

— Pourquoi devrais-je me contenter d'un seul Delarque alors que je pourrais en avoir deux en même temps ?

— Mon frère n'a rien fait pour que tu l'emmènes, Sam. Laisse-le en dehors de cette histoire, s'emporta Gabriel tandis qu'un grondement rauque provenait de Tristan.

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder, dit-il, sûr de lui, alors que les deux frères se demandaient ce qu'il pouvait bien mijoter.

Ce fut à cet instant que je fermai les yeux et me mis à prier. Je ne savais pas à qui je m'adressais, mais je pensais que tout être humain, à un moment ou un autre, implorait une entité, qu'il y croit ou non, lorsqu'il sentait sa vie réellement en danger. La situation partait dans tous les sens. J'aurais aimé retourner quelques mois en arrière où tout me semblait ennuyeux. Je désirais plus que tout au monde quitter cet endroit pour ne plus jamais en revenir. Toutes ces pensées, plus folles les unes que les autres, traversaient mon esprit à toute vitesse. Je ne voulais perdre aucune des personnes ici présentes.

J'ouvris à nouveau les yeux quelques micros secondes plus tard quand j'entendis Tristan hurler. McCarthy avait pointé son arme sur moi et me tira dessus sans que j'eusse le temps de me rendre compte de quoi que ce soit. Un éclat luminescent et aussi brillant qu'un rayon de soleil en plein été jaillit du revolver pour se loger dans mon bas ventre. L'impact fut si violent que j'en tombai de ma chaise et atterris contre le dos du canapé, ce qui me sonna momentanément. Sam était rapide, car depuis des années, il savait comment réagissaient les immortels et connaissait bien leur façon de se déplacer à une vitesse

impressionnante. C'était pour cette raison que malgré leur pouvoir, il avait toujours un temps d'avance sur eux, la haine et le désir de destruction l'avaient rendu pratiquement invulnérable. À la vue de ce qui venait de se produire, Tristan bondit sur McCarthy qui savait très bien qu'en me faisant du mal, il s'en prendrait à lui, ce qui lui donnait le prétexte pour en finir avec lui. Cependant, Gabriel plongea devant son frère afin de le protéger d'une seconde balle qui venait d'être tirée. Voulant à tout prix réparer le mal qu'il avait causé bien des années plus tôt, il reçut le projectile destiné à Tristan et McCarthy recula en réalisant l'erreur qu'il avait commise. Comment allait-il poursuivre cette diablesse sans lui ? La balle lumineuse s'attaqua à la chair et rongea peu à peu les organes de Gabriel qui se tordit de douleur, mais trouva malgré tout la force de garder son frère à distance afin qu'il ne soit pas immolé, lui aussi. Je remarquai qu'il essayait de parler à Tristan malgré le feu qui le consumait. Je pus lire sur ses lèvres « nous sommes quittes ». En moins de trente secondes, la lumière avait complètement ravagé le corps de Gabriel qui s'était transformé en torche vivante. Tristan me rejoignit pour contenir mon hémorragie, car je perdais beaucoup de sang, je m'en aperçus seulement quand je vis mes mains qui en étaient recouvertes.

— Oh, mon Dieu, Gabriel ! m'écriai-je, horrifiée.

La douleur lui était maintenant insupportable. Il hurlait si fort, rien que l'entendre me donnait envie de pleurer. Tandis que son frère cadet se réduisait peu à peu en poussière, Tristan profita de l'inaction de Sam qui demeurait statique face à l'erreur qu'il avait commise, pour lui prendre son arme et la retourner contre son propriétaire. Il tira deux fois sans le moindre remords. Sam tomba sur les genoux puis s'affaissa sur le tapis. Tristan se retourna vers moi, en larmes tout en fixant le tas de cendres qui restait de son cadet.

— Gabriel, répétais-je, tristement, d'une voix affaiblie.

J'avais beaucoup de peine à respirer et la douleur était omniprésente. Pourtant la balle UV n'avait pas le même effet sur moi que sur Gabriel, par contre, ses rayons brûlants me faisaient énormément souffrir. Puis j'entendis à l'autre bout de la cuisine le gémissement de Sabrina qui se levait lentement en se tenant le crâne, elle était encore un peu désarçonnée. Puis, elle me découvrit étendue sur le sol avec Tristan, à genoux, qui me tenait dans ses bras tout en essayant de contenir ma plaie.

— Oh Seigneur, Aurore ! Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle d'effroi en se baissant vers nous.

— Ce foutu chasseur n'en avait pas assez avec mon frère, il lui en fallait toujours plus ! enragea Tristan en laissant couler des larmes rosées sur son visage, rongé par la tristesse de la perte de son frère.

Sab jeta un coup d'œil horrifié sur le corps de McCarthy et sur le tas

de cendre juste à côté.

— Quel massacre... murmura-t-elle, épouvantée. Je dois appeler l'ambulance pour Aurore.

Tristan lui tint le bras en secouant la tête pour lui signifier qu'il était trop tard pour des soins médicaux.

— Tristan, je... j'ai froid, je ne sens plus mes membres, susurrai-je, à bout de force.

— Je peux encore te sauver, ma chérie, mais il n'y a plus qu'une solution.

Sabrina, bien que désespérée, acquiesça. Elle avait compris.

— C'est vraiment la seule solution ? soufflai-je, inquiète. Je ne me voyais pas finir ma vie maintenant, il était bien trop tôt.

— Accepte, me supplia Sab. Reste avec nous !

— Je ne suis pas prêt à te perdre cette nuit, je me l'interdis. Mais c'est à toi de décider, me dit-il en me donnant un baiser sur le front.

C'était trop injuste ! Je ne voulais pas mourir, pas aujourd'hui ! Il fallait choisir en l'espace de quelques secondes entre une toute nouvelle existence en tant qu'immortelle, repartir à zéro avec Tristan et comme unique lien avec les humains, mon amie Sabrina. Je devais oublier ma mère qui peinait à reprendre le dessus après le décès de mon père et le reste de mes connaissances. Ou alors, opter pour la mort, et ma mère ne s'en remettrait pas non plus, ce qui ne m'avancerait guère plus. Au moins, si j'étais toujours « en vie », je pourrais veiller sur elle. Tristan avait raison, je n'avais plus le choix désormais, il fallait prendre la première option.

— OK, soufflai-je, vas-y.

Tristan retira sa main de ma plaie et enleva mes cheveux de la gorge.

— Je suis obligé de t'en prendre encore un peu afin de pouvoir mêler nos deux sangs, se justifia-t-il. Je ne te ferai pas mal. Sabrina, tiens-lui la main.

Elle s'exécuta tandis que je sentais à peine les crocs de mon aimé se planter dans ma chair. Je ne sentais que ses lèvres froides contre ma peau. Je commençais à avoir des étourdissements et des fourmillements dans les membres, je me sentais partir un peu plus à chaque seconde, je voulais juste m'endormir. La balle ne me brûlait plus maintenant, je n'éprouvais plus aucune douleur. C'est alors qu'il se retira puis il se pencha pour me donner ensuite un baiser, mais pas n'importe lequel. Je goûtai sa langue anormalement salée avec un petit arrière-goût métallique. C'est là que je compris. Il se l'était entaillée à coup de dents pour m'offrir son sang. Je sentis le flot couler à travers moi tout en lui rendant son baiser tendrement. La saveur de ce précieux fluide m'attira de plus en plus et j'en aspirai une grande quantité tout en embrassant les lèvres de mon amour. Puis il s'écarta

doucement et me contempla, l'air heureux, en me caressant la joue.

— Je serai enfin à toi pour l'éternité, murmura-t-il en me souriant.

Sab me tenait toujours la main, contente de me voir en vie.

— Il faut la porter dans sa chambre pour qu'elle puisse subir sa mutation en paix, déclara-t-il à Sab.

Elle acquiesça sans broncher, cela dit encore sous le coup des émotions. Ils allaient m'aider à me lever quand soudain, je ressentis une forte crampe au ventre, à m'en faire hurler, puis je fus prise de convulsions.

— Que se passe-t-il, c'est normal ? s'écria Sab, m'entendant crier de douleur.

— Non. Pas vraiment. Je ne comprends pas ! paniqua-t-il en me recouchant sur le sol.

Il vérifia que ma plaie ait bien cicatrisé tandis que ma douleur s'intensifiait. Il m'était difficile de bouger les membres.

Soudain, nous entendîmes un petit ricanement qui provenait du fond de la pièce. Malgré les deux balles qu'il avait encaissées, Sam n'était pas encore prêt à s'en aller dans l'au-delà.

— Pourquoi ris-tu, espèce de salopard ? tempêta Tristan. Le chasseur toussota quelques secondes avant de lui répondre.

— Alors, tu n'as vraiment rien compris à ce que je vois.

— Quoi, donc ? s'impacienta Tristan, tandis que je commençais à décliner à vue d'œil.

J'avais maintenant du mal à prendre mon air, ma respiration se faisait plus lente et plus pénible.

— Tu l'as empoisonnée, mon cher Delarque...

D'après l'expression de Tristan, je pouvais voir qu'il était en train de comprendre ce qui se produisait en moi. Il voulait juste l'entendre de la bouche de McCarthy qui essayait vainement de se relever, mais la force venait à lui manquer. Il savait qu'il était fini et que jamais il n'arriverait à attraper celle qui lui avait arraché sa famille. Rien ne lui faisait plus plaisir que d'avouer la vérité à son ennemi au sujet de sa mutation génétique.

— Ton ADN a muté, nouvelle spécialité développée par l'organisation. C'est une muselière à évolution démographique, mon ami. Ton sang est devenu stérile pour les humains, grâce aux innovantes poches de sang, ce qui empêche toute transformation et au final, le pauvre mortel succombe à ton cadeau empoisonné. Au lieu de lui donner une nouvelle vie, tu l'as achevée... fit-il sur une respiration lente et douloureuse.

Sam allait mourir, mais il était fier d'avoir pu assister à une partie de sa vengeance. C'était à son tour de voir la souffrance dans les yeux de Tristan. À l'écoute de cette nouvelle, Sab, affolée, me tint à

nouveau la main avec fermeté et Tristan, enragé comme jamais, poussa un hurlement terrifiant. Il se leva d'un bond et sauta sur le chasseur avant de lui agripper la tête et de la lui déboîter si violemment que son crâne se sépara du corps qui retomba au sol. Puis, accablé par mon funeste destin, il me porta sur le canapé, accompagné de Sab qui s'assit sur le fauteuil d'à côté pour me veiller. À cet instant, je n'étais plus consciente de grand-chose, j'entendais juste mon amour me susurrer à l'oreille des mots que je n'arrivais même plus à saisir. J'allai cependant chercher sa main et la serrai le plus fort possible contre mon cœur faiblissant chaque seconde, et tentai d'arborer un petit sourire rassurant. Je lâchai les armes. Pour moi, c'en était fini, il n'y avait plus de solution. Il ne servait à rien de s'accrocher à la vie, alors que le destin en avait décidé autrement. La colère qui crépitait en moi, quelques minutes auparavant, avait disparu et la douleur se faisait moins forte, je sentais la fin approcher.

— Je ne regrette rien, murmurai-je à Tristan. Je préfère finir maintenant en t'ayant connu plutôt que de vivre une longue existence sans intérêt. J'aurais juste voulu parcourir un peu plus de chemin avec toi...

Je tentai une inspiration lourde et sifflante qui me donna une sensation de brûlure aux bronches. Je fus prise alors d'une violente quinte de toux qui me fit cracher du sang et tacha la chemise de Tristan.

— Je t'aime, susurra-t-il en pleurs tandis que son autre main glacée était posée sur mon front.

— Moi... aussi... je... vous... aime, tous les deux, soufflai-je en plusieurs respirations, tout en essayant de regarder vers Sab, anéantie par mon état.

Je sentis mon cœur encore baisser de rythme, les pulsations déclinèrent, il palpita une fois sur deux... une fois sur trois... Mes yeux se fermèrent peu à peu, cependant je souriais toujours, car j'allais enfin pouvoir retrouver mon père, et puis j'étais heureuse d'avoir pu être aimée si intensément par quelqu'un, au moins une fois dans ma vie...

Épilogue

Lausanne, hiver deux-mille-un, une ombre longea les trottoirs de la ville, en début de soirée, sans que personne n'y prête attention. Même si cette créature pouvait aisément se confondre avec le reflet d'un humain en portant un costume gris classique et un manteau assorti, sa longue chevelure acajou, lisse et soyeuse, en parfaite harmonie avec ses yeux verts de jade insolents dissimulés par des lentilles de contact, sa peau blanche, trop blanche, trahissait cependant sa vraie nature. Fixant le vide, droit devant lui, six ans après le drame, l'ange noir repassa sur les lieux, car une sensation, un phénomène, l'avait interpellé. Il traversa les rues marchandes illuminées d'étoiles et de sapins décorés en observant les gens profitant des ouvertures commerciales nocturnes pour faire leurs achats de Noël. Condamné à fuir la population et tout ce qui se rapprochait de l'O.M.C.H.N.H. pour avoir abattu le chasseur Samuel McCarthy, après avoir perdu son unique frère et son aimée voilà des années en arrière, il était devenu un renégat et avait été contraint de se mutiler pour se libérer de son traceur. L'ange ténébreux se laissa guider par son instinct, sachant que quelque chose l'attendait, là, tout près, il n'en était plus loin maintenant. Puis il s'arrêta à l'entrée d'un cinéma où l'on passait un film de Walt Disney pour les fêtes de fin d'année. Il patienta quelques minutes, appuyé contre un mur, puis alluma une cigarette, et tira une bouffée. Son regard étincela subitement à la vue d'une jeune femme qui sortait du bâtiment avec une fillette à la main. Il s'avança dans leur direction en jetant son mégot au sol, puis se baissa au niveau de la petite fille aux longues boucles soyeuses et aux yeux en amande dorés. Un visage qui n'était pas sans rappeler les traits de Lyse-Anne et d'Aurore étant plus jeunes.

— Vous avez une bien jolie princesse, dit-il à la jeune femme.

Puis son regard fut à nouveau rivé sur le petit chérubin blond.

— Merci, mais je suis seulement la baby-sitter, répondit-elle, gênée.

— Et comment t'appelles-tu, p'tite fleur ?

— Je m'appelle Gaëlle, répondit-elle en se cramponnant à son immense bol de pop-corn.

— Eh bien, Gaëlle, je te souhaite une bonne soirée. Et à vous également, madame, déclara-t-il en se relevant avec grâce. Puis il s'éloigna de la lumière des décorations de Noël, du cinéma et des pavés de la place pour rejoindre une ruelle plus sombre. Il s'y faufila tout en continuant à errer sur le trottoir. Sauf que, pour la première

fois depuis fort longtemps, il arborait un petit sourire en coin. Un éclat, dans son regard, scintillait alors que les murs de béton qui l'entouraient l'entendirent susurrer : « Nous nous reverrons d'ici quelques années, Gaëlle. Je t'attendrai, ma p'tite fleur ».

FIN

du premier tome

© 2020 Delphine Maeder

Éditeur : BoD-[Books on Demand GmbH](#)

12-14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris

Impression : [Books on Demand GmbH](#), Norderstedt, Allemagne

Illustration : DHM

ISBN : 9782322265480

Dépôt légal : 2020